ŒUVRES DRAMATIQUES

DE

WILLIAM SHAKESPEARE

ŒUVRES DRAMATIQUES

DE

WILLIAM SHAKESPEARE

Traduction entièrement conforme au texte anglais

PAR

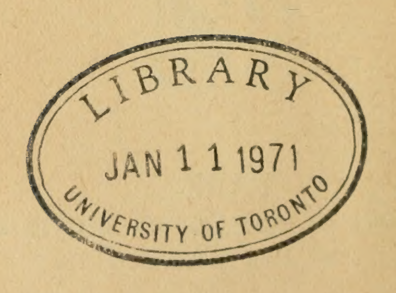
GEORGES DUVAL

TOME TROISIÈME

LE MARCHAND DE VENISE. — LA PREMIÈRE PARTIE DE HENRY IV. — LA SECONDE PARTIE DE HENRY IV. — LES JOYEUSES COMMÈRES DE WINDSOR



PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26


LIBRARY
JAN 1 1 1971
UNIVERSITY OF TORONTO

LE
MARCHAND DE VENISE

Comédie

INTRODUCTION

L'histoire du *Marchand de Venise* fut contée au treizième siècle par l'auteur anonyme des *Gesta Romanorum*. Nous la retrouvons dans un conteur italien du quatorzième siècle, Giovanni Fiorentino, sous le titre : *Il Pecorone*. Plus tard courut à Londres une chanson populaire, la complainte de *Genutus*, que l'on disait sur l'air de *Black and Yellow* :

Bonnes gens, qui écoutez cette chanson,
Pour la vérité j'ose dire
Que beaucoup de gens aussi méchants que lui
Vivent en ce jour...
Ils ne pensent qu'à spolier
Les hommes riches,
Et pour attraper au piège un innocent
Ils font tout ce qu'ils peuvent.
Etc.

De cette chanson de *Genutus* inspirée des *Gesta Romanorum* et d'*Il Pecorone*, fut tiré un drame représenté en 1578 sur le théâtre du Bull, dont parle longuement Stephen Gosson dans son *Ecole des Abus* (1579).

C'est vingt ans après, en 1598, que parut devant le public le drame de Shakespeare.

PERSONNAGES

LE DOGE DE VENISE.
PRINCE DE MAROC.
PRINCE D'ARAGON.
ANTONIO, le marchand de Venise.
BASSANIO, son ami.
SOLANIO, SALARINO, GRATIANO, } amis d'Antonio et de Bassanio.
LORENZO, amant de Jessica,
SHYLOCK, un juif.
TUBAL, un juif, son ami.
LANCELOT GOBBO, un clown, serviteur de Shylock.
LE VIEUX GOBBO, père de Lancelot.
SALERIO, messager de Venise.
LÉONARDO, serviteur de Bassanio.
BALTHAZAR. STEPHANO, } serviteurs de Portia.
PORTIA, une riche héritière.
NÉRISSA, sa suivante.
JESSICA, fille de Shylock.

GRANDS DE VENISE, OFFICIERS DE LA COUR DE JUSTICE, GEOLIERS, SERVITEURS, GENS DE SERVICE.

La scène tantôt à Venise, tantôt à Belmont.

LE

MARCHAND DE VENISE

COMÉDIE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIERE.

Venise. Une Rue.

ENTRENT ANTONIO, SALARINO ET SOLANIO.

ANTONIO.

En vérité, je ne sais pas pourquoi je suis si triste. Cela me fatigue et, vous le dites, vous fatigue également. Mais comment cette tristesse m'est venue, comment je l'ai gagnée, quelle est son origine, de quelle étoffe elle est faite, d'où elle est née, je me le demande encore. Une pareille tristesse me rend si stupide que j'ai grand peine à me reconnaître.

SALARINO.

Votre esprit vogue sur l'Océan, où paradent vos vaisseaux aux voiles majestueuses, seigneurs et riches bourgeois des flots, dominant les petits navires marchands qui s'inclinent devant eux avec leurs ailes de toile.

SOLANIO.

Croyez-moi, monsieur, si je courais de pareilles aventures, la meilleure part de mes pensées voyagerait avec mes

espérances. Je passerais mon temps à arracher des brins d'herbe pour savoir d'où souffle le vent; à consulter des cartes pour me rendre compte des ports, des jetées, des routes, et tout ce qui pourrait me faire redouter quelque mauvaise fortune me rendrait inquiet.

SALARINO.

Mon souffle, refroidissant mon bouillon, me donnerait la fièvre, au souvenir des désastres qu'un vent trop fort peut provoquer en mer. Je ne pourrais pas voir un sablier sans imaginer des bas-fonds ou des bancs de sable; sans être persuadé que mon riche *André*[1] échoue, inclinant son grand mât plus bas que ses sabords, pour embrasser son tombeau. Je n'irais plus à l'église, sans supposer, à la vue du saint édifice de pierre, que je vais toucher des rochers dangereux, qui, heurtant le côté de mon gentil navire, disperseront mes épices dans les flots, et de mes robes de soie habilleront les eaux mugissantes, bref, réduiront mes richesses à néant. Rien qu'à nourrir une telle pensée, la supposition me rend triste. Donc, inutile d'insister. Si Antonio est inquiet, c'est de sa cargaison.

ANTONIO.

Non, croyez-moi. J'en remercie ma fortune, mes chances ne dépendent ni d'un seul bâtiment, ni d'un seul voyage, pas plus que mes biens des hasards de l'année présente. Ce n'est pas ma cargaison qui me rend triste.

SOLANIO.

Vous êtes donc amoureux?

ANTONIO.

Fi! Fi!

SOLANIO.

Vous n'êtes pas amoureux? Disons alors que vous êtes triste, parce que vous n'êtes pas gai; il vous serait aussi facile de rire, de sauter, et de dire que vous êtes gai, parce que vous n'êtes pas triste. Par Janus au double visage, nous vivons en un temps où la nature confectionne d'étranges gaillards. Les uns rient, comme des perroquets, à l'aspect d'un joueur de cornemuse; les autres prennent une physionomie de vinaigre et ne montreraient pas les dents en manière de sourire, à l'audition d'une plaisanterie que Nestor garantirait irrésistible.

(*Entrent* BASSANIO, LORENZO *et* GRATIANO).

SOLANIO.

Voici venir Bassanio, votre très noble parent, avec Gratiano et Lorenzo. Portez-vous bien. Nous vous laissons en meilleure compagnie.

1. Le nom du navire.

SALARINO.

Je serais resté jusqu'à ce que je vous eusse déridé, si des amis plus dignes ne me prévenaient.

ANTONIO.

Je vous remercie beaucoup. Vos propres affaires vous réclament et vous en profitez, je suppose, pour partir.

SALARINO.

Bonjour, mes nobles seigneurs.

BASSANIO.

Mes bons seigneurs, quand rirons-nous? Dites, quand? Vous devenez tout à fait bizarres. Doit-il en être longtemps ainsi?

SALARINO.

Nous mettons nos loisirs aux ordres des vôtres.

(*Salarino et Solanio sortent*).

LORENZO.

Mon seigneur Bassanio, puisque vous avez rencontré Antonio, nous vous laissons. N'oubliez pas que nous avons rendez-vous après le dîner.

BASSANIO.

Je n'y manquerai pas.

GRATIANO.

Vous semblez n'être pas bien, seigneur Antonio. Vous avez trop de préoccupations dans ce monde. On perd à acheter les choses au prix de tant de soucis. Croyez-moi, vous êtes étonnamment changé.

ANTONIO.

Je n'attache au monde que l'importance qu'il mérite, Gratiano. C'est un théâtre où chacun doit jouer son rôle : le mien est d'être triste.

GRATIANO.

Qu'on me distribue donc celui du fou! Je veux devoir les vieilles rides aux divertissements et aux rires; que mon foie s'échauffe dans le vin, au lieu que mon cœur refroidisse dans les lugubres gémissements! Pourquoi un homme dont le sang est chaud serait-il, comme son grand-père, taillé dans l'albâtre? Pourquoi dormirait-il tout éveillé? Pourquoi attraperait-il la jaunisse à force d'être maussade? Ecoute, Antonio, je t'aime et c'est mon affection qui parle. Il y a des gens dont les visages caillés croupissent comme une mare stagnante, et qui gardent un silence obstiné, pour acquérir une réputation de sagesse, de gravité, de profondeur, comme s'ils disaient: *Je suis monsieur Oracle et, quand j'entr'ouvre les lèvres, faites attention à ce que le chien n'aboie pas!* O, mon Antonio, je les connais ces hommes réputés sages uniquement parce qu'ils ne disent rien, et qui, s'ils parlaient, damneraient leurs auditeurs en

les obligeant à traiter leur prochain de sot. Je t'en dirai plus long une autre fois. En attendant ne pêche pas avec l'hameçon de la mélancolie, la réputation qui est le goujon des imbéciles. Viens, cher Lorenzo. Adieu. Je recommencerai mes recommandations après le dîner.

LORENZO.

Nous vous laisserons donc jusqu'au dîner. Il faut que je devienne un sage muet, puisque Gratiano ne me laisse jamais parler.

GRATIANO.

Très bien. Tiens-moi compagnie encore deux ans, tu ne connaîtras pas le son de ta voix.

ANTONIO.

Adieu. Je deviendrais bavard dans ces conditions.

GRATIANO.

Tant mieux ! Car le silence n'est recommandable qu'à une langue de bœuf fumé ou à une vierge qui ne se vend pas.

(*Gratiano et Lorenzo sortent*).

ANTONIO.

Y a-t-il du nouveau?

BASSANIO.

Gratiano dit une infinité de riens, plus qu'aucun homme de Venise. Ses raisonnements sont comme deux grains de blé dans deux boisseaux de menue paille. Il faut les chercher tout un jour avant de mettre la main dessus et quand vous les avez trouvés, vous convenez qu'ils n'en valaient pas la peine.

ANTONIO.

Maintenant, dis-moi quelle est la dame à qui vous avez fait vœu d'un secret pèlerinage, et dont vous devez me parler aujourd'hui ?

BASSANIO.

Vous le savez, Antonio, j'ai dissipé ma fortune en voulant paraître plus que le permettaient mes moyens. Je ne me plains pas d'en finir avec le luxe ; mais j'ai pour souci d'éteindre honnêtement des dettes considérables contractées à l'époque de mes prodigalités. C'est à vous que je dois le plus Antonio, et d'argent et de reconnaissance ; c'est pourtant sur votre amitié que je compte, en vous faisant part de plans, de projets, qui me permettront de m'acquitter de toutes mes dettes.

ANTONIO.

Je vous en prie, mon cher Bassanio, confiez-moi ces projets. S'ils sont aussi honorables que vous, ma bourse, ma personne, tous mes biens sont à votre disposition.

BASSANIO.

A l'époque où j'allais à l'école, quand j'avais perdu une flèche, j'en décochais une autre dans la même direction, en prêtant plus d'attention, afin de retrouver la première. J'en risquais deux, mais il m'arrivait le plus souvent de les retrouver toutes deux. Je vous cite cet exemple de mon enfance, parce que ce qui suit est de pure innocence. Je vous dois beaucoup et, il faut en accuser une jeunesse rétive, ce que je vous dois est perdu. Or, s'il vous plaisait de décocher une autre flèche dans le même sens que la première fois, je ne doute pas, surveillant le but, de retrouver les deux ou, au moins, de vous rapporter la seconde en demeurant votre reconnaissant débiteur pour la première.

ANTONIO.

Vous me connaissez bien, et perdez votre temps en vous croyant obligé d'en appeler à mon affection. Mettre en question mon dévouement, c'est me faire plus de peine que si vous aviez gaspillé tout ce que je possède. Contentez-vous donc de me dire ce que je puis faire pour vous et je n'hésiterai pas un instant. Parlez.

BASSANIO.

Dans Belmont vit une riche héritière ornée, plus qu'on saurait le dire, de vertus étonnantes. Autrefois, ses yeux m'ont envoyé de doux messages. Son nom est Portia. Elle est digne de la fille de Caton et de la Portia de Brutus. Le monde n'ignore pas sa valeur, car les quatre vents lui amènent d'illustres galants. Ses cheveux encadrent ses tempes d'une toison d'or qui fait de Belmont une Colchos, et des Jasons de ses adorateurs. O mon Antonio, si je pouvais rivaliser avec eux, j'ai le pressentiment que je deviendrais bientôt le préféré.

ANTONIO.

Tu sais que toute ma fortune est sur la mer. Je n'ai pas d'argent et ne saurais en trouver pour le moment... Dans ces conditions, mets-toi en quête et essaye ce que peut mon crédit à Venise. Je le ruinerai jusqu'au dernier sou, pour te mettre à même d'aller en bel équipage à Belmont, trouver ta jolie Portia. Va. Informe-toi où il y a de l'argent; je chercherai de mon côté, et sois sûr d'en obtenir de la confiance que j'inspire et de mon crédit.

(*Ils sortent*).

SCÈNE II.

Belmont. Dans la maison de Portia.

ENTRENT PORTIA ET NÉRISSA.

PORTIA.

Par ma foi, Nérissa, mon petit corps est fatigué de ce grand monde.

NÉRISSA.

Que serait-ce, douce madame, si vos misères étaient aussi nombreuses que vos bonnes fortunes ! Décidément se trop nourrir rend aussi malade que mourir de faim. Le moyen d'être heureux est d'occuper une situation médiocre. Le superflu blanchit vite les cheveux, et le simple nécessaire garantit une vie plus longue.

PORTIA.

De bonnes maximes et bien énoncées !

NÉRISSA.

Elles seraient meilleures si on en profitait.

PORTIA.

Si faire était aussi facile que savoir ce que l'on doit faire, les chapelles seraient des églises et les maisons des pauvres gens des palais princiers. Le bon prédicateur suit ses propres instructions. Je puis plus aisément apprendre à vingt personnes comment elles doivent se conduire, qu'être l'une des vingt qui suivra mes conseils. Vainement un cerveau inventera des lois pour réprimer l'ardeur du sang ; un tempérament chaud sautera par dessus le froid décret. La folle jeunesse est un lièvre qui franchit les filets du bon conseil boiteux... Mais ce raisonnement n'est pas de mode au moment de choisir un mari. Choisir ! Je ne puis ni choisir celui que je voudrais, ni refuser celui que je déteste, la volonté d'une fille vivante devant s'incliner devant celle d'un père mort ! N'est-il pas terrible, Nérissa, de ne pouvoir ni choisir celui-ci, ni refuser celui-là ?

NÉRISSA.

Votre père fut toujours un saint et, à leur mort, les saints ont d'heureuses inspirations. En mettant au choix trois coffrets, d'or, d'argent et de plomb, et en exigeant que celui qui choisira suivant son intention, vous choisisse aussi, soyez sûre qu'il savait vous réserver l'homme qui vous aimera sincèrement. Ressentez-vous un penchant particulier pour un des trois princes déjà venus ?

PORTIA.

Nomme-les moi, je les décrirai à mesure et ma description te donnera une idée de mon penchant.

NÉRISSA.

D'abord, le prince Napolitain.

PORTIA.

Un étourdi[1] qui ne parle que de son cheval et se vante de pouvoir le ferrer lui-même! J'ai bien peur que madame sa mère ait triché avec un maréchal-ferrant !

NÉRISSA.

Le comte Palatin[2].

PORTIA.

Il a toujours les sourcils froncés comme s'il disait : *Si vous ne voulez pas de moi, décidez-vous.* Il écoute des histoires joyeuses sans sourire. J'ai peur qu'en vieillissant il devienne un philosophe pleurnicheur, à le voir si morose en pleine jeunesse. J'aimerais mieux épouser une tête de mort avec un os dans la bouche, qu'un de ces deux-là. Dieu me garde de ces deux hommes !

NÉRISSA.

Que dites-vous du seigneur français monsieur le Bon ?

PORTIA.

Si Dieu ne l'avait pas confectionné, je douterais que ce soit un homme. Je sais bien que la moquerie est un péché, mais que veux-tu que j'y fasse ! Il a un cheval meilleur que celui du Napolitain, et il fronce le sourcil plus encore que le prince Palatin. Il est tous les hommes sans être un homme. Une grive se met-elle à chanter, il fait la cabriole! Il se bat avec son ombre! En l'épousant, j'aurais vingt époux. S'il me dédaignait je lui pardonnerais, car il peut m'aimer à la folie, jamais il ne sera payé de retour.

NÉRISSA.

Que pensez-vous de Faulconbrige, le jeune baron d'Angleterre ?

PORTIA.

Qu'en puis-je penser? Il ne me comprend pas et je ne le comprends pas davantage. Il ne parle ni latin, ni français, ni italien, et tu peux aller en justice jurer que je ne sais pas

1. *Ay, that's a colt.* Le mot *colt* qui veut dire *poulain* était souvent employé dans le sens d'étourdi, violent. On disait d'un vieillard qui faisait le jeune homme : « Il a encore ses dents de poulain ». Nous retrouverons la même expression dans *Peines d'amour perdues* et dans *Henry VIII.*

2. Il s'agit peut-être du comte Albertus Alasco, palatin polonais qui visita l'Angleterre du temps de Shakespeare, y fut chaudement caressé et splendidement traité, mais qui, s'étant ruiné, essaya de réparer sa fortune par des moyens magiques (*Note de Johnson*). Le comte Alasco était à Londres en 1583 (*Note de Malone*).

un mot d'anglais. C'est le portrait d'un beau jeune homme. Mais on ne cause pas à une image muette. Et puis il s'habille étrangement. Je le soupçonne d'acheter ses pourpoints en Italie, ses haut-de-chausses en France, ses chapeaux en Allemagne et ses manières partout.

NÉRISSA.

Et le lord écossais, son voisin[1] ?

PORTIA.

Il est plein de charité pour ses voisins; il a emprunté un soufflet à l'Anglais et juré de le lui rendre quand il pourrait. Je pense que le Français est devenu sa caution et s'est engagé à en restituer un autre[2].

NÉRISSA.

Comment trouvez-vous le jeune Allemand, le neveu du duc de Saxe[3].

PORTIA.

Le matin, quand il est à jeun, je le trouve méprisable, et plus méprisable encore l'après-midi, quand il est gris. Dans son meilleur état, il vaut un peu moins qu'un homme, et dans son plus mauvais un peu mieux qu'une bête. Quel que soit le malheur qui m'arrive, j'espère lui échapper.

NÉRISSA.

S'il tente l'épreuve des coffrets, et choisit le bon, refuserez-vous d'obéir à la volonté de votre père?

PORTIA.

Pour que j'échappe à un pareil désastre, mets un verre de vin du Rhin sur le coffret qu'il ne faut pas choisir. Il pourrait renfermer le diable, si la tentation est dessus, c'est ce coffret-là qu'il choisira. Je me sens capable de tout, Nérissa, plutôt que d'épouser une éponge !

NÉRISSA.

Ne craignez rien, madame, vous n'épouserez aucun de ces seigneurs. Ils m'ont tenu au courant de leurs déterminations, qui est de retourner chez eux et de cesser leur cour, à moins que pour vous obtenir il y ait un autre moyen que celui des coffrets indiqué par votre père.

PORTIA.

Dussé-je vivre aussi longtemps que la Sibylle, je mourrai

1. Le mot écossais qui est dans le quarto, a été supprimé dans le folio, par crainte d'offenser les concitoyens du roi Jacques. (*Note de Theobald*).

2. Allusion aux promesses de secours que les Français ne cessaient de donner aux Écossais, durant leurs querelles avec l'Angleterre. (*Note de Warburton*).

3. Au temps de Shakespeare, le duc de Bavière visita Londres, et fut fait chevalier de la Jarretière. Peut-être dans l'énumération des prétendants de Portia, est-il fait allusion à ceux de la reine Elisabeth. (*Note de Johnson*).

chaste comme Diane, mais je n'accorderai pas ma main dans d'autres conditions que celles stipulées par mon père. Je suis heureuse que mes soupirants soient aussi raisonnables, car parmi eux, il n'en est pas un dont je ne souhaite ardemment l'absence, priant Dieu de lui accorder un bon voyage.

NÉRISSA.

Vous souvenez-vous, madame, au temps où votre père vivait, du Vénitien, étudiant et soldat, qui vint en compagnie du marquis de Montferrat?

PORTIA.

Oui, un nommé Bassanio. C'était bien ainsi qu'on l'appelait, je crois?

NÉRISSA.

Oui, madame. Parmi ceux que mes modestes yeux remarquaient, il me paraissait le plus digne d'une belle dame.

PORTIA.

Je ne l'ai pas oublié. Je m'en souviens comme méritant tes éloges.

(*Entre un* SERVITEUR).

Eh bien, quelles nouvelles?

LE SERVITEUR.

Les quatre étrangers vous cherchent pour prendre congé, madame. Je vous annonce, en outre, un courrier dépêché par un cinquième, le prince de Maroc, qui sera ici ce soir.

PORTIA.

Si je pouvais souhaiter la bienvenue au cinquième, d'aussi bon cœur que je dis adieu aux quatre autres, je me réjouirais de son approche. S'il a les qualités d'un saint et le teint d'un diable, mieux vaudrait qu'il me confessât au lieu de m'épouser. Viens, Nérissa. (*Au messager*). Va devant, maraud. Tandis que nous fermons la grille sur un soupirant, il en vient un autre qui frappe à la porte!

(*Ils sortent*).

SCÈNE III.

Venise. Une place publique.

ENTRENT BASSANIO ET SHYLOCK[1].

SHYLOCK.

Trois mille ducats. Bien.

1. Avant la première représentation du *Marchand de Venise*, parut, à Londres, un almanach, menaçant le monde d'un grand danger prévu par un Juif appelé Caleb Shylock.

BASSANIO.

Oui, monsieur, pour trois mois.

SHYLOCK.

Pour trois mois. Bien.

BASSANIO.

Pour lesquels, comme je vous le disais, Antonio donne sa garantie.

SHYLOCK.

Antonio sera le garant. Bien.

BASSANIO.

Pouvez-vous me rendre ce service? Voulez-vous me faire ce plaisir? Me donnerez-vous une réponse?

SHYLOCK.

Trois mille ducats, pour trois mois, et Antonio comme garant.

BASSANIO.

Que répondez-vous à cela?

SHYLOCK.

Antonio est un brave homme.

BASSANIO.

Avez-vous jamais entendu prétendre le contraire?

SHYLOCK.

Oh non, non, non! En disant que c'est un brave homme, je veux vous faire comprendre que sa garantie est suffisante. Mais ses ressources sont aléatoires. Il a une galère en route pour Tripoli, une autre, pour les Indes. J'ai entendu dire sur le Rialto, qu'il en avait une troisième à Mexico, une quatrième en Angleterre, et d'autres encore aventurées au loin. Les bateaux ne sont que des planches et les marins que des hommes. Il y a les rats de terre, et les rats d'eau, les voleurs de terre et les voleurs d'eau, autrement les pirates. Il y a les dangers de la mer, les vents, les écueils! L'homme est néanmoins solvable. Trois mille ducats! Je crois pouvoir accepter sa garantie.

BASSANIO.

Soyez-en sûr.

SHYLOCK.

Je veux m'en assurer, et pour m'en assurer, réfléchir. Puis-je parler à Antonio ?

BASSANIO.

Voulez-vous venir dîner avec nous?

SHYLOCK.

Pour sentir le porc! pour manger une bête dans laquelle votre prophète, le Nazaréen, a conjuré le diable! Je veux bien vous acheter, vous vendre, vous parler, me promener avec vous, et ainsi de suite. Mais manger, boire, ou prier

en votre compagnie! Jamais! Quelles nouvelles sur le Rialto? Qui vient là?

(*Entre* ANTONIO).

BASSANIO.

C'est le signor Antonio.

SHYLOCK, *à part.*

Comme il représente bien le publicain cajoleur! Je le hais parce qu'il est chrétien, mais surtout parce que, dans sa basse simplicité, il prête gratuitement de l'argent et fait baisser le taux de l'usure à Venise. Si je puis le surprendre en défaut, j'engraisserai la vieille jalousie que je lui porte! Il déteste notre nation sacrée, et là où les marchands se réunissent, déblatère contre moi, mes marchés, et le profit que je gagne honnêtement, profit qu'il taxe d'usure! Que ma tribu soit maudite, si je lui pardonne!

BASSANIO.

Shylock, entendez-vous?

SHYLOCK.

Je réfléchis à l'état de mes fonds et, de mémoire, ne crois pas pouvoir trouver instantanément une somme aussi importante que trois mille ducats. N'importe! Tubal, un riche Hébreu de ma tribu, y suppléera. Mais, allons doucement. Combien de mois demandez-vous? (*A Antonio*). Dieu vous garde, bon signor. Nous nous occupions de votre Seigneurie.

ANTONIO.

Shylock, quoi que je ne prête ni n'emprunte à de gros intérêts, pour subvenir aux besoins pressants de mon ami je romprai avec mes habitudes. (*A Bassanio*). Sait-il ce que vous voudriez?

SHYLOCK.

Oui, oui, trois mille ducats.

ANTONIO.

Et pour trois mois.

SHYLOCK.

J'avais oublié... Trois mois, avez-vous dit. Et puis, votre garantie... Il faut que je voie... Ecoutez. Il m'a semblé que vous disiez n'avoir jamais prêté ni emprunté à intérêts?

ANTONIO.

Jamais.

SHYLOCK.

Quand Jacob menait paître les troupeaux de son oncle Laban, ce Jacob (sa prudente mère avait travaillé à son profit) était le troisième patriarche, après notre saint Abraham. Oui, je ne me trompe pas, le troisième.

ANTONIO.

Eh bien? Prêtait-il à intérêt?

SHYLOCK.

Non, il ne prêtait pas à intérêt. Il ne prêtait pas, comme vous diriez, à intérêt direct. Voilà ce que faisait Jacob. Quand Laban et lui furent convenus que tous les agneaux rayés et bigarrés seraient le salaire de Jacob, à la fin de l'automne les brebis rassemblées furent menées aux béliers. Pendant que le travail de la génération s'accomplissait entre ces bêtes à laine, que fit l'adroit berger? Il me pela certaines baguettes, et au moment où la nature opérait, les plaça devant les brebis en rut, lesquelles, concevant alors, mirent bas, le moment venu, des agneaux bariolés qui devinrent la propriété de Jacob[1]. C'était un moyen de profit; Jacob fut béni, d'où je conclus que le profit est béni quand les hommes ne l'ont pas volé.

ANTONIO.

Jacob courait des risques, monsieur; car il n'était pas en son pouvoir de produire une chose dirigée, créée, par la main de Dieu. Est-ce un exemple pour justifier l'intérêt? Votre or et votre argent, sont-ils des brebis et des béliers?

SHYLOCK.

Je ne saurais le dire; mais je les fais produire aussi vite. Ecoutez-moi bien, signor...

ANTONIO.

Remarquez, Bassanio, comme le diable sait se servir de l'Ecriture quand il y trouve son compte[2]. Un esprit diaboli-

1. « Et Laban lui dit: Que te donnerai-je? Et Jacob répondit: Tu ne me donneras rien; mais si tu fais ceci, je paîtrai encore tes troupeaux, et je les garderai.

« Je passerai aujourd'hui parmi tes troupeaux, et je mettrai à part toutes les brebis picotées et tachetées, et tous les agneaux roux, et les chèvres tachetées et picotées entre les chèvres; et ce sera là mon salaire.

« Et à l'avenir, ma justice me rendra témoignage, quand tu viendras reconnaître mon salaire. Tout ce qui ne sera pas picoté et tacheté entre les chèvres, et tout ce qui ne sera point roux entre les agneaux, sera tenu pour un larcin, s'il est trouvé chez moi.

« Alors Laban lui dit: Je le veux, je le souhaite: que la chose soit comme tu l'as dit.

« Et en ce jour-là il sépara les boucs marquetés et tachetés, et toutes les chèvres picotées et tachetées, toutes celles où il y avait du blanc, et tous les agneaux roux, et il les mit entre les mains de ses fils.

« Et il mit l'espace de trois journées entre lui et Jacob.

« Et Jacob paissait le reste des troupeaux de Laban.

« Mais Jacob prit des verges vertes de peuplier, de coudrier et de châtaignier, et il en ôta les écorces, en découvrant le blanc qui était aux verges.

« Et il mit les verges qu'il avait pelées, au-devant des troupeaux, dans les auges et les abreuvoirs où les brebis venaient boire; et elles entraient en chaleur quand elles venaient boire.

« Les brebis donc entraient en chaleur à la vue des verges, et elles faisaient des brebis marquetées, picotées et tachetées ».

(*Genèse*).

2. Saint-Mathieu.

que choisissant des exemples sacrés, c'est un vilain empruntant une physionomie souriante, un homme de belle apparence dont le cœur est pourri. Comment un si bel extérieur peut-il renfermer tant de fausseté !

SHYLOCK.

Trois mille ducats! C'est une somme ronde! Trois mois de douze!... Laissez-moi établir le taux.

ANTONIO.

Voyons, Shylock, serons-nous vos obligés ?

SHYLOCK.

Seigneur Antonio, combien de fois, sur le Rialto, m'avez-vous réprimandé à propos de mon argent et de mon usure? Je l'ai toujours supporté avec patience, en haussant les épaules, car la souffrance est la marque de notre tribu. Vous m'appeliez mécréant, chien, coupe-gorge, et vous crachiez sur mon gaban juif, tout cela parce que je faisais usage de ce qui m'appartenait. Aujourd'hui, vous avez besoin de mon aide, vous venez à moi et vous me dites : *Shylock, nous voudrions avoir de l'argent.* Oui, c'est ainsi que vous vous exprimez, vous qui évacuiez votre rhume sur ma barbe et me chassiez du pied, comme un chien étranger assis devant votre porte. Vous sollicitez de l'argent. Que devrais-je vous répondre? Je devrais vous répondre : *Un chien a-t-il de l'argent? Est-il possible qu'un chien prête trois mille ducats ?* Ou faut-il m'incliner jusqu'à terre, et, sur le ton d'un esclave, sans haleine, avec d'humbles murmures, vous dire : *Cher monsieur, vous avez craché sur moi mercredi dernier; vous m'avez donné des coups de pied un autre jour; un autre jour encore vous m'avez appelé chien, en échange de toutes ces courtoisies je vais vous prêter beaucoup d'argent?*

ANTONIO.

J'ai envie de t'appeler chien de nouveau, de cracher de nouveau sur toi, de te frapper à nouveau de coups de pied! Si tu veux me prêter de l'argent, n'agis pas en ami (l'amitié n'a jamais spéculé sur un vil métal), mais comme avec un ennemi. S'il ne tient pas son engagement, tu n'en auras que plus de plaisir à lui faire appliquer la pénalité.

SHYLOCK.

Comme vous vous emportez! Je voudrais être de vos amis et que vous fussiez des miens; je voudrais oublier les injures dont vous m'avez sali, remédier à vos besoins présents, ne vous prendre aucun intérêt, et vous refusez de m'entendre! Mon offre était pourtant bonne.

ANTONIO.

La bonté même!

SHYLOCK.

Je vais vous en fournir une preuve. Suivez-moi chez un

notaire, donnez-moi votre garantie et, par manière de plaisanterie, si vous ne me remboursez pas, au jour et à l'endroit convenus, la somme ou les sommes énoncées dans l'acte, engagez-vous à perdre une livre de votre bonne chair, laquelle sera découpée et prise dans la partie de votre corps que je choisirai.

ANTONIO.

Ma foi, j'y consens! Je signerai un pareil engagement et dirai dorénavant qu'il y a du bon chez les Juifs.

BASSANIO.

Vous ne prendrez jamais un pareil engagement pour moi! J'aimerais mieux demeurer misérable.

ANTONIO.

Ne crains rien, ami. Je ferai honneur à ma signature. Dans deux mois, c'est-à-dire un mois avant l'échéance, je compte recevoir neuf fois la valeur de cet engagement.

SHYLOCK.

O père Abraham, je reconnais bien là les chrétiens! La dureté de leurs procédés leur apprend à suspecter les pensées des autres! Dites-moi, je vous prie, s'il ne payait pas à échéance, ce que je gagnerais à un pareil dédit? Une livre de chair prise à un homme, a-t-elle la valeur, le profit d'une livre de mouton, de bœuf ou de chèvre? Si j'agis de la sorte, c'est pour acheter sa faveur, gagner son amitié. Si le marché vous déplaît, adieu. Mais par l'affection que je vous porte, ne m'outragez plus!

ANTONIO.

Shylock, je signerai ton billet.

SHYLOCK.

Alors rendez-vous incontinent chez le notaire. Donnez-lui la teneur de ce plaisant billet et je débourserai immédiatement les ducats. Sur ce, je vais voir ce qui se passe dans ma maison, laissée à la garde incertaine d'un coquin négligent. Je vous rejoins avant peu.

(*Il sort*).

ANTONIO.

Dépêche-toi, aimable Juif! Cet Hébreu se fera chrétien. Il progresse.

BASSANIO.

Je me méfie des bonnes paroles d'un coquin.

ANTONIO.

Cela ne peut m'occasionner aucun ennui. Mes bateaux seront au port un mois avant l'échéance.

(*Ils sortent*).

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

Belmont. Dans la maison de Portia.

Sonnerie de cor. Entrent le PRINCE DE MAROC et sa suite, PORTIA, NÉRISSA, et d'autres suivantes.

Le Prince de Maroc.

N'en veuillez pas à mon teint, sombre livrée d'un soleil éclatant, dont je suis le voisin et sous lequel j'ai été nourri. Amenez-moi la plus belle créature, née dans le Nord où le feu de Phébus dégèle à peine les glaçons, et permettez qu'au nom de votre amour nous nous fassions une incision. Vous verrez quel est le sang le plus rouge, du sien ou du mien[1]. Je te le dis, belle dame, l'aspect de mon sang a terrifié des braves. Par mon amour, je jure que les vierges les mieux réputées de nos climats, l'ont aimé ! Je ne consentirais à changer de teint qu'en échange de vos faveurs, ma gentille reine.

Portia.

Mon choix n'est pas laissé à mes yeux de jeune fille. La loterie de ma destinée me défend de choisir volontairement. Mais, si mon père n'avait pas soumis, limité mon choix à son entendement; si je pouvais être la femme de quelqu'un autrement que de la manière que je vous ai dite, vous auriez, prince renommé, autant de titres à mon affection, que tous ceux qui sont venus ici.

Le Prince de Maroc.

Cela suffit pour que je vous remercie. Donc, je vous prie, conduisez-moi aux coffrets pour essayer ma fortune. Par ce cimeterre qui a tué le Sophi et un prince Persan, qui a gagné trois batailles sur le sultan Soliman, je voudrais braver les regards les plus hardis, le cœur le plus audacieux de la terre, arracher des oursins de la mamelle de l'ourse, défier le lion quand il rugit après une proie, pour te gagner ! Mais

1. La rougeur du sang était une preuve de courage. Malbeth appellera un de ses soldats en fuite, un enfant au foie blanc.

hélas! si Hercule et Lychas, jouent aux dés pour savoir qui des deux est le plus fort, le hasard peut donner l'avantage au plus faible et Alcide peut être battu par son page! Aussi, esclave de l'aveugle hasard, est-il possible que je perde ce qu'un moins digne gagnera et que j'en meure de chagrin!

PORTIA.

Vous devez en courir la chance. Il vous faut donc ou renoncer à choisir, ou jurer avant de choisir que si votre choix est mauvais, vous ne me parlerez plus jamais de mariage. Réfléchissez-y bien.

LE PRINCE DE MAROC.

Je ne réfléchirai pas. Venez et faites-moi courir la chance.

PORTIA.

D'abord, il faut aller au temple. Vous tenterez le hasard après le dîner.

LE PRINCE DE MAROC.

Qu'il me favorise! Il peut faire de moi le plus heureux ou le plus maudit des hommes!

(*Sonnerie de cor. Ils sortent*).

SCÈNE II.

Venise. Une Rue.

ENTRENT LANCELOT, GOBBO [1].

LANCELOT.

Certainement ma conscience m'obligera à partir de chez le Juif, mon maître. L'esprit malin est à mes côtés qui me tente en murmurant : *Gobbo, Lancelot Gobbo, bon Lancelot, ou bon Gobbo, ou bon Lancelot Gobbo, sers-toi de tes jambes, élance-toi et décampe.* D'un autre côté ma conscience me dit : *Non; prends garde, honnête Lancelot; prends garde, honnête Gobbo!* ou, pour me répéter : *honnête Lancelot Gobbo, ne t'enfuis pas, le mépris courrait avec tes jambes.* Alors le très courageux esprit malin m'ordonne de faire mon paquet. *En route!* dit l'esprit malin. *En avant!* dit l'esprit malin. *Au nom du ciel prends bravement ton parti*, dit l'esprit malin, *et va-t'en!* Alors, ma conscience, se pendant au cou de mon cœur, me dit très sagement : *Honnête ami Lancelot, tu es le fils d'un honnête homme...* ou plutôt le fils d'une hon-

1. Au lieu de : *Entrent Lancelot, Gobbo*, les vieilles copies portent : *Entre le clown seul*. Lancelot est désigné par le nom de clown à toutes ses entrées et sorties.

nête femme... Car, en vérité, mon père sentait le... Il devenait... Il avait une sorte de goût... Alors ma conscience me dit : *Lancelot, ne bouge pas. Bouge*, me dit l'esprit malin. *Ne bouge pas*, dit ma conscience. *Conscience*, dis-je alors, *vous conseillez bien. Esprit malin*, dis-je alors, *vous conseillez bien.* A écouter ma conscience, je devrais rester avec le Juif, mon maître, qui (Dieu me pardonne!) est une sorte d'esprit malin ; et, pour m'en aller de chez le Juif, je dois écouter l'esprit malin qui, sauf votre révérence, est le diable lui-même. Mais, certainement, le Juif est une incarnation du diable, et, en conscience, ma conscience est une fichue conscience, pour me donner le conseil de rester avec le Juif. Le conseil de l'esprit malin est plus amical. Je vais m'en aller, esprit malin ; me talons sont à tes ordres. Je vais m'en aller !

(Entre le vieux GOBBO, *avec un panier).*

GOBBO.

Monsieur jeune homme, répondez je vous prie. Quel est le chemin pour aller chez le maître Juif ?

LANCELOT, *à part.*

O ciel ! Mon véritable père ! Ayant la vue plus que trouble, la gravelle dans l'œil, il ne me reconnaît pas ! Je vais essayer une expérience sur lui.

GOBBO.

Maître jeune gentilhomme, je vous prie, quel est le chemin pour aller chez le maître Juif?

LANCELOT.

Tournez à droite, au prochain tournant. Puis au prochain de tous les détours, vous tournerez à gauche. Puis, au véritable prochain détour, vous ne tournerez pas du tout, mais vous tournerez pour descendre jusqu'à la maison du Juif.

GOBBO.

Pardieu ! c'est un chemin difficile à trouver ! Pouvez-vous me dire si un certain Lancelot, qui habite avec lui, habite avec lui ou non?

LANCELOT.

Parlez-vous du jeune maître Lancelot? (*A part*). Remarquez. Je vais faire jouer les eaux... (*Haut*). Parlez-vous du jeune maître Lancelot?

GOBBO.

Ce n'est pas un maître, monsieur, mais le fils d'un pauvre homme; son père, quoique je le dise, est un pauvre homme excessivement honnête et, Dieu en soit remercié, en état de vivre.

LANCELOT.

Que son père soit ce qu'il veut, nous parlons du jeune maître Lancelot.

GOBBO.

L'ami de votre Seigneurie est Lancelot tout court.

LANCELOT.

Je vous prie *ergo*, vieillard, *ergo* je vous en supplie, parlez-vous du jeune maître Lancelot?

GOBBO.

De Lancelot, s'il plaît à votre Honneur?

LANCELOT.

Ergo, du maître Lancelot. Ne parlez pas de Lancelot, père, car le jeune gentilhomme (obéissant à la fatalité, aux destins, et autres expressions bizarres : les trois sœurs et autres branches du savoir) est mort, ou comme vous diriez tout court, est allé au ciel.

GOBBO.

Dieu m'en préserve ! Cet enfant était mon bâton de vieillesse, mon véritable soutien !

LANCELOT.

Est-ce que je ressemble à un gourdin, à un poteau, à un bâton, à un soutien? Me reconnaissez-vous, père?

GOBBO.

Hélas ! Je ne vous connais pas, jeune gentilhomme. Mais, je vous prie, dites-moi si mon enfant (Dieu garde son âme) ! est vivant ou mort?

LANCELOT.

Vous ne me reconnaissez pas, père?

GOBBO.

Hélas ! monsieur, j'ai la vue trouble, je ne vous reconnais pas.

LANCELOT.

En vérité, si vous aviez vos yeux, vous ne me reconnaîtriez pas davantage. C'est un père habile celui qui ne reconnaît pas son enfant. Vieillard vous allez avoir des nouvelles de votre fils. Donnez-moi votre bénédiction. La vérité doit aller à la lumière. Un meurtre ne peut pas rester longtemps caché. Le fils d'un homme le peut; mais à la fin la vérité éclate.

GOBBO.

Je vous en prie, monsieur, relevez-vous. Je suis sûr que vous n'êtes pas Lancelot, mon fils.

LANCELOT.

Je vous en prie, ne dites plus de folies à ce propos et donnez-moi votre bénédiction. Je suis Lancelot, j'étais votre enfant, je suis votre fils et je serai votre progéniture.

GOBBO.

Je ne peux pas croire que vous soyez mon fils.

LANCELOT.

Je ne sais pas ce que j'en croirai, mais je suis Lancelot,

le serviteur du Juif et, j'en suis sûr, Marguerite, votre femme est ma mère.

GOBBO.

Son nom est Marguerite, en effet! Je puis jurer, si tu es Lancelot, que tu es ma propre chair et mon propre sang! Dieu soit béni! Quelle barbe tu as! Tu as plus de poils sur la peau que Dobbin mon cheval de limon en a à la queue!

LANCELOT.

Cela prouverait alors que la queue de Dobbin pousse à rebours. Je suis sûr qu'il avait plus de poils à la queue, que j'en ai sur la figure, la dernière fois que je l'ai vu.

GOBBO.

Seigneur, comme tu as changé! Comment vous accordez-vous ton maître et toi? Je lui ai apporté un présent. Comment vous accordez-vous, à cette heure?

LANCELOT.

Bien, bien! Mais pour ma part, je suis décidé à m'en aller, et à ne pas m'arrêter avant d'avoir fait un bon bout de chemin. Mon maître est un vrai Juif. Lui donner un présent! Donnez-lui un licou! Je meurs de faim à son service; vous pourriez compter les doigts de mes côtes! Père, je suis heureux que vous soyez venu. Offrez-moi votre présent à un certain maître Bassanio qui, en vérité, donne de splendides livrées neuves. Si je ne le sers pas, je veux courir aussi loin que Dieu a mis du terrain. O rare fortune! Voici venir notre homme. Allez à lui, mon père, car je veux être un Juif, si je sers le Juif plus longtemps.

(*Entre* BASSANIO *avec* LEONARDO *et d'autres serviteurs*).

BASSANIO.

Voilà ce que vous devez faire. . Et que ce soit vite fait, le souper prêt au plus tard à une heure. Veillez à ce que ces lettres soient portées. Commandez les livrées et priez Gratiano de venir immédiatement à mon logis.

(*Un serviteur sort*).

LANCELOT.

Abordez-le, mon père.

GOBBO.

Dieu bénisse votre Seigneurie!

BASSANIO.

Grand merci. As-tu quelque chose à me demander?

GOBBO.

Voici mon fils, monsieur, un pauvre enfant...

LANCELOT.

Pas un pauvre enfant, monsieur, mais le serviteur du

riche Juif, qui voudrait, monsieur, comme mon père allait le spécifier...

GOBBO.

Il éprouve une grande démangeaison, monsieur, comme on dit, de servir.

LANCELOT.

En effet, somme toute, je sers le Juif, et je désire, comme mon père allait le spécifier...

GOBBO.

Son maître et lui (sauf le respect que je dois à votre Seigneurie) ne sont pas positivement cousins au quatrième degré.

LANCELOT.

Bref, la vérité, c'est que le Juif m'ayant fait du tort, m'occasionne, comme mon père qui est, je l'espère, un vieillard, vous l'expliquera...

GOBBO.

J'ai là-dedans un plat de pigeons que je voudrais offrir à votre Seigneurie et ma demande est...

LANCELOT.

Pour être bref, la demande est impertinente de ma part, comme votre Seigneurie l'apprendra par cet honnête vieillard lequel, quoique ce soit moi qui le dise, est, bien que vieux, pauvre et de plus mon père.

GOBBO.

C'est le vrai défaut de la question, monsieur.

BASSANIO.

Je te connais bien. Tu as gagné ta cause. Shylock, ton maître, m'en a parlé aujourd'hui. Je consens à ton avancement, si c'est de l'avancement de quitter le service d'un riche Juif, pour devenir le serviteur d'un gentilhomme aussi pauvre que moi.

LANCELOT.

Le vieux proverbe se partage très bien entre mon maître Shylock et vous, monsieur. Vous avez la grâce de Dieu, monsieur, et lui a de quoi.

BASSANIO.

Bien dit. Père, va avec ton fils... Prends congé de ton vieux maître et informe-toi de ma demeure. (*Aux serviteurs*). Donnez-lui la plus belle livrée, et n'y manquez pas.

LANCELOT.

Entrons, mon père. Ah! je ne peux pas trouver du service! Non, ça se voit. Ah! je n'ai pas de langue dans la tête! Bien! (*Regardant la paume de sa main*). Fut-il jamais en Italie un homme possédant une plus belle paume pour faire un serment! Mon destin est prospère. Voici une bonne ligne de vie. J'aurai une ribambelle d'épouses!

Quinze femmes, ce n'est rien. Onze veuves et neuf vierges; une entrée en matière pour un homme! J'échapperai à trois noyades. Un péril menacera ma vie sur un lit de plumes[1]. Ici de simples chances. Si la fortune est femme, c'est décidément une bonne fille. Venez mon père. Je vais prendre congé du Juif, en un clin d'œil.

(*Lancelot et Gobbo sortent*).

BASSANIO.

Je t'en prie, mon brave Léonardo, penses-y. Ces choses une fois achetées et mises en place, reviens vite, car je donne à souper, cette nuit, à mes connaissances les mieux estimées. Va, et dépêche-toi.

LÉONARDO.

Je ferai de mon mieux.

(*Entre* GRATIANO).

GRATIANO.

Où est ton maître?

LÉONARDO.

Il se promène là-bas, monsieur.

(*Léonardo sort*).

GRATIANO.

Signor Bassanio...

BASSANIO.

Gratiano!

GRATIANO.

J'ai une grâce à vous demander.

BASSANIO.

Elle est obtenue.

GRATIANO.

Vous ne pouvez pas me la refuser. Il faut que j'aille avec vous à Belmont.

BASSANIO.

Puisqu'il le faut! Mais écoute, Gratiano; tu es trop sauvage, trop rude, tu as la parole trop impérative... Cela te va assez bien, et à des yeux comme les nôtres peut ne pas passer pour une faute, mais pour ceux qui ne te connaissent pas, ce sont des façons grossières. Je t'en prie, prends la peine d'apaiser tes extravagances avec quelques gouttes froides de modestie, de peur que la brusquerie de ton attitude soit mal interprétée à l'endroit où je vais et me fasse perdre mes espérances.

1. Expression d'argot pour signifier le danger du mariage. Certain écrivain français l'a employée dans le même sens: « O mon ami, j'aimerais mieux être tombé sur la pointe d'un oreiller et m'être rompu le cou »! (*Note de Warburton*).

GRATIANO.

Signor Bassanio, écoutez-moi. Si je ne revêts pas un extérieur grave, si je ne parle pas avec respect, si je jure de temps en temps, si je ne porte pas un livre de prières dans ma poche, si mes regards ne sont pas modestes, si quand on dira les grâces je n'encapuchonne pas mes yeux [1] ainsi, avec mon chapeau, en poussant des soupirs et en murmurant *Amen*; si je n'observe pas toutes les lois de la civilité comme un homme qui s'est étudié à avoir une grave apparence pour plaire à sa grand'mère, n'ayez jamais plus confiance en moi.

BASSANIO.

Bien, nous verrons ta façon de te conduire.

GRATIANO.

Mais je fais exception pour cette nuit. Vous ne me jugerez pas d'après ce que nous ferons cette nuit?

BASSANIO.

Non, ce serait pitié. Je vous encouragerai plutôt à revêtir votre plus bel assortiment de gaîté, car nous serons avec des amis qui se proposent d'être joyeux. Sur ce, portez-vous bien, j'ai quelque affaire à terminer.

GRATIANO.

Et moi, je dois aller rejoindre Lorenzo et les autres. Nous vous rendrons visite à l'heure du souper.

(*Ils sortent*).

SCÈNE III.

Venise. Dans la maison de Shylock.

ENTRENT JESSICA ET LANCELOT.

JESSICA.

Je suis désolée que tu veuilles quitter ainsi mon père. Notre maison est un enfer et toi, joyeux diable, tu dissipais un peu l'odeur d'ennui qu'on y respire. Allons, porte-toi bien. Voilà un ducat pour toi. Tout à l'heure, au souper, tu verras Lorenzo, l'hôte de ton nouveau maître. Donne-lui cette lettre; remets-la-lui en secret. Adieu, car je ne voudrais pas que mon père me vît causer avec toi.

LANCELOT.

Adieu!... Les larmes remplacent ma langue!... Adieu la

1. ... *hood mine eyes.* Allusion à la manière de couvrir les yeux d'un faucon.

plus belle des païennes... La meilleure des juives!... Si un chrétien n'accomplit pas quelque coquinerie pour t'obtenir, je serai bien déçu. Adieu! les larmes folles me noient en quelque sorte l'esprit. Adieu!

(*Il sort*).

JESSICA.

Porte-toi bien, mon brave Lancelot. Hélas! Quel odieux péché je commets en rougissant d'être l'enfant de mon père! Mais, bien que la fille de son sang, je n'ai pas ses manières. O Lorenzo, si tu tiens ta promesse, j'en finirai avec cette lutte; je me ferai chrétienne et deviendrai ton épouse bien-aimée!

(*Elle sort*).

SCÈNE IV.

Toujours à Venise. Une Rue.

ENTRENT GRATIANO, LORENZO, SALARINO ET SOLANIO.

LORENZO.

Nous nous échapperons pendant le souper, nous nous déguiserons chez moi et reviendrons tous dans une heure.

GRATIANO.

Nous ne sommes pas préparés.

SALARINO.

Nous n'avons pas parlé des porteur de torches.

SOLANIO.

C'est bien vulgaire quand ce n'est pas joliment ordonné. Le mieux, à mon avis, est de n'en point parler.

LORENZO.

Il n'est que quatre heures, nous avons deux heures devant nous.

(*Entre* LANCELOT *avec une lettre*).

Eh bien, l'ami Lancelot, quelles nouvelles?

LANCELOT.

S'il vous plaît de décacheter ceci, çà vous l'apprendra.

LORENZO.

Je connais l'écriture. Sur ma foi, une belle écriture. La main qui a écrit cela est plus blanche que le papier sur lequel elle a écrit.

GRATIANO.

Des nouvelles d'amour, je suis sûr.

LANCELOT.

Avec votre permission, monsieur.

LORENZO.

Où vas-tu ?

LANCELOT.

Parbleu, monsieur, inviter mon ancien maître le Juif à souper, cette nuit, chez mon nouveau maître le chrétien.

LORENZO.

Attends. Prends ceci... Dis à la jolie Jessica que je ne manquerai pas... Dis-le-lui en particulier...

(*Lancelot sort*).

Messieurs, voulez-vous vous préparer pour la mascarade de cette nuit ? Je me suis pourvu d'un porteur de torche.

SALARINO.

Oui, parbleu, j'y vais à l'instant.

SOLANIO.

Moi aussi.

LORENZO.

Venez nous rejoindre Gratiano et moi, au logis de Gratiano, dans une heure.

SALARINO.

C'est ce que nous avons de mieux à faire.

(*Salarino et Solanio sortent*).

GRATIANO.

Cette lettre n'était-elle pas de la belle Jessica ?

LORENZO.

Je sens le besoin de tout te raconter. Elle m'indique le moyen de l'enlever de la maison de son père; elle énumère l'or et les joyaux qu'elle emportera, sans compter un costume de page qu'elle a à sa disposition. Si jamais le Juif, son père, va au ciel, ce sera grâce à son adorable fille. Quant à cette dernière, jamais le mauvais sort n'osera l'atteindre, à moins de prendre pour excuse qu'elle est issue d'un juif infidèle. Viens avec moi. Tu liras cela, chemin faisant. La belle Jessica sera mon porte-torche.

(*Ils sortent*).

SCÈNE V.

Toujours à Venise. La maison de Shylock.

ENTRENT SHYLOCK ET LANCELOT.

SHYLOCK.

Bien, tu verras; tes yeux jugeront la différence entre le vieux Shylock et Bassanio... Holà, Jessica !... Tu ne bâfreras

pas, comme tu l'as fait chez moi... Holà, Jessica !... Et dormir, et ronfler, et déchirer tes vêtements ! Jessica !

LANCELOT.

Holà, Jessica !

SHYLOCK.

Qui t'a donné l'ordre d'appeler? Je ne t'ai pas dit d'appeler ?

LANCELOT.

Votre Seigneurie m'a si souvent rabâché que je ne pouvais rien faire sans ordres !

(*Entre* JESSICA).

JESSICA.

Vous appelez ? Que voulez-vous ?

SHYLOCK.

Je suis invité à souper, Jessica. Voici mes clefs. Mais pourquoi irais-je ? Ils ne m'invitent pas par amitié ; ils veulent m'entortiller ! J'irai, mais par haine, pour manger aux frais d'un chrétien prodigue ! Jessica, ma fille, ferme ma maison... J'ai de la répugnance à sortir... On trame quelque mauvais dessein contre mon repos, car, cette nuit, j'ai rêvé de sacs d'argent !

LANCELOT.

Je vous en supplie, monsieur, allez-y. Mon jeune maître attend impatiemment votre présence.

SHYLOCK.

Et moi la sienne.

LANCELOT.

Ils ont conspiré ensemble... Je ne veux pas dire que vous verrez une mascarade ; mais si vous en voyez une, alors ce n'était pas pour rien que mon nez a saigné le dernier lundi de Pâques [1] à six heures du matin ; sans compter qu'il avait déjà saigné le mercredi des Cendres, il y a quatre ans, dans l'après-midi.

SHYLOCK.

Quoi ! Il y aura des masques ? Entendez-vous, ma Jessica. Fermez mes portes. Et si vous entendez le tambour, ou la voix criarde du fifre au cou tors [2], ne grimpez pas sur la

1. ... *on Black-Monday*. Au temps de Shakespeare on appelait volontiers le Lundi de Pâques, le Lundi Noir. Stowe nous apprend à quelle occasion. En l'année 1360, le 14 avril, le lendemain du jour de Pâques, le roi Edouard campa devant Paris. Le jour était si obscurci par le brouillard et la grêle, le froid si vif, que beaucoup d'hommes moururent à cheval. On appela ce jour le Lundi Noir.
Quant aux saignements de nez on y attachait certaines superstitions. On en trouve des exemples dans la *Rosalinde* de Lodge, des passages de Reed, etc., etc.

2. ... *the wry. neck'd fife.*

croisée, ne penchez pas la tête dans la rue, pour regarder des chrétiens fous avec des figures fardées. Fermez plutôt les oreilles de ma maison, je veux dire mes fenêtres. Ne laissez pas le bruit de la vaine extravagance pénétrer dans ma maison tranquille... Par le bâton de Jacob, je jure que je n'ai pas envie de souper dehors cette nuit!.. Mais j'irai... Va devant moi, coquin ! Je le dis, j'irai.

LANCELOT.

Je vous précède, monsieur. (*A part*). Maîtresse, regardez par la fenêtre :

Il viendra un chrétien
Digne de l'œil d'une juive [1].

(*Lancelot sort*).

SHYLOCK.

Que disait ce fou de la race d'Agar?

JESSICA.

Il me disait : « Adieu, maîtresse ». Rien autre.

SHYLOCK.

Ce bouffon[2] n'est pas un mauvais garçon, mais un gros mangeur, lent comme un colimaçon et qui, le jour, dort plus qu'un chat sauvage. Les bourdons ne couchent pas avec moi. Donc, je m'en sépare, et je m'en sépare pour le donner à quelqu'un qu'il aidera, je l'espère, à gaspiller de l'argent emprunté. Rentre, Jessica. Peut-être vais-je revenir immédiatement. Ayez bien soin, comme je vous l'ai recommandé de fermer les portes derrière vous. *Bien serré, bien retrouvé*, est un proverbe qui ne vieillit pas dans un esprit économe.

(*Il sort*).

JESSICA.

Adieu et si la fortune ne m'est pas contraire, nous avons perdu, moi un père, toi une fille !

(*Elle sort*).

1. *It's worth a Jew's eye*, était une phrase proverbiale *(note de Whalley)*.

2. *The patch is kind enough*. Le terme de *patch* semble avoir tiré son origine du nom d'un bouffon célèbre qui s'appelait Patch. On lit dans un ouvrage de Wilson, intitulé l'*Art de la Rhétorique* et daté de 1553 : « Une onomatopée est un mot dont le son est imité de la chose qu'il signifie. C'est ainsi qu'on appelle une folie *Patch* ou *Cowlson*, parce que ce furent deux bouffons célèbres ». Ce Patch était le bouffon du Cardinal Wolsey.

SCENE VI.

Toujours à Venise.

ENTRENT GRATIANO ET SALARINO, MASQUÉS.

GRATIANO.

Voilà la route sur laquelle Lorenzo nous a dit de l'attendre.

SALARINO.

L'heure est presque passée.

GRATIANO.

Il serait étonnant qu'il fût en retard, car les amoureux devancent toujours l'horloge.

SALARINO.

Les colombes de Vénus volent, pour serrer les liens d'un nouvel amour, dix fois plus vite que pour garder intacte la foi jurée.

GRATIANO.

Qui sort d'un festin avec un appétit aussi vif que celui qu'il avait en s'y asseyant ? Où est le cheval qui revient sur son ennuyeuse route avec la même allure qu'au départ ? On met à courir après les choses plus d'ardeur qu'à en jouir. Il ressemble à un novice, ou à un fou, le navire orné de pavillons qui quitte son port natal, attiré et entouré par la brise courtisane! Comme l'enfant prodigue il revient au port, avec ses flancs battus par la tempête, ses voiles déchirées, ruiné, exténué, réduit à rien par la brise courtisane !

(*Entre* LORENZO).

SALARINO.

Voici venir Lorenzo Nous reprendrons cette conversation.

LORENZO.

Chers amis, excusez mon retard. Ce sont mes affaires qui vous ont fait attendre. Quand il vous plaira d'être voleurs de femmes, je vous attendrai aussi longtemps. Approchons. C'est ici qu'habite mon père le Juif. Holà ! quelqu'un !

(JESSICA *paraît à la fenêtre en costume de page*).

JESSICA.

Qui êtes-vous ? Répondez-moi pour plus de sûreté, bien que je jurerais reconnaître votre voix.

LORENZO.

Lorenzo, ton amour.

JESSICA.

Lorenzo, c'est certain ; mon amour, c'est vrai. Car qui

aimé-je autant ? Maintenant, il n'y a que vous, Lorenzo, qui puissiez dire si je suis votre amour.

LORENZO.

Le ciel et tes pensées sont témoins que tu l'es !

JESSICA.

Attrapez cette cassette. Elle en vaut la peine. Heureusement qu'il fait nuit et que vous ne pouvez pas me distinguer, car je suis honteuse de mon travestissement. Mais l'amour est aveugle et les amants ne peuvent se rendre compte des belles folies qu'ils commettent; autrement, Cupidon lui-même rougirait de me voir déguisée en page.

LORENZO.

Descends, tu dois être mon porte-torche.

JESSICA.

Quoi, me faut-il illuminer ma honte ? Elle n'est déjà que trop éclatante ! Quoi, mon amour, vous voulez faire de moi un éclaireur ? Quand je devrais chercher l'ombre !

LORENZO.

Vous êtes dans l'ombre, ma chère, sous le joli costume de page. Venez, la nuit close est vite dispersée et on nous attend à souper chez Bassanio.

JESSICA.

Le temps de fermer les portes, de me dorer encore de quelques ducats et je suis à vous.

(*Elle se retire*).

GRATIANO.

Par mon capuchon, c'est une Gentille et non une Juive.

LORENZO.

Maudissez-moi, mais je l'aime de tout cœur ! Elle est sage, si je peux en juger; elle est belle, si mes yeux ne me trompent pas; elle est fidèle, car elle en a donné des preuves. C'est en femme sage, belle et fidèle, qu'elle régnera sur mon cœur !

(*Entre* JESSICA).

Est-ce toi ? En avant, messieurs. Les masques, nos camarades, nous attendent.

(*Il sort avec Jessica et Salarino*).

(*Entre* ANTONIO).

ANTONIO.

Qui est là ?

GRATIANO.

Le signor Antonio ?

ANTONIO.

Fi, Gratiano ! Où sont les autres ? Il est neuf heures et nos amis nous attendent. Il n'y aura pas de mascarade ce soir. Le vent se lève, Bassanio s'embarque. J'ai envoyé vingt personnes pour vous chercher.

GRATIANO.

J'en suis enchanté ! Mon unique désir est de faire voile et de partir cette nuit.

(*Ils sortent*).

SCÈNE VII.

Belmont. La maison de Portia.

SONNERIE DE CORS. ENTRE PORTIA AVEC LE PRINCE DE MAROC, ET LEUR SUITE A TOUS DEUX.

PORTIA.

Venez, tirez les rideaux et montrez les différents coffrets à ce noble prince... Maintenant, choisissez.

LE PRINCE DE MAROC.

D'abord, le coffret d'or, avec cette inscription : *Qui me choisit, gagnera ce que beaucoup d'hommes désirent.* Ensuite, le coffret d'argent, sur lequel est écrite cette promesse : *Qui me choisit obtendra tout ce qu'il mérite.* Enfin, le coffret de plomb, avec cet avis aussi grossier que le métal : *Qui me choisit, doit donner et hasarder tout ce qu'il a.* Doit donner. Pour quoi ? Pour du plomb ? Hasarder pour du plomb ? Ce coffret est menaçant. Les hommes qui hasardent tout, le font dans l'espoir d'en tirer un bel avantage. Un esprit d'or ne s'incline pas devant un étalage de rebut. Donc je ne donnerai, ni ne hasarderai quoique ce soit pour du plomb. Que dit le coffret d'argent, avec sa couleur virginale ? *Qui me choisit, obtiendra tout ce qu'il mérite.* Tout ce qu'il mérite ? Réfléchis un instant, Maroc, et d'une main impartiale, pèse ce que tu vaux. Si tu t'en rapportes à ta propre estimation, tu es assez méritant, mais cela ne dit pas que tu puisses pousser tes prétentions jusqu'à cette dame. Et pourtant, douter de mon mérite, serait me déprécier moi-même. Tout ce que je mérite ! C'est-à-dire, la dame. Par ma naissance, je la mérite : aussi par ma fortune, par mes attraits, par mon éducation. Je la mérite encore par mon amour. Qu'arriverait-il si je n'hésitais pas davantage, et si je choisissais le coffret d'argent ? Voyons encore une fois ce qu'il y a d'écrit sur le coffret d'or. *Qui me choisit, gagnera ce que beaucoup d'hommes désirent.* C'est-à-dire, la dame. Tout le monde la désire. On vient des quatre coins de la terre pour baiser cette châsse, cette sainte mortelle qui respire ici. Les déserts de l'Hyrcanie, les vastes solitudes de la spacieuse Arabie, sont maintenant des

grandes routes pour les princes accourant voir le belle Portia. Le royaume des eaux, qui se soulève pour cracher sur la surface du ciel, n'arrête plus les soupirants étrangers ; ils le traversent comme un ruisseau pour admirer la belle Portia. Un de ces trois coffrets doit contenir son céleste portrait. Est-il vraisemblable que ce soit le coffret de plomb ? Ce serait se damner que d'avoir une aussi vile pensée ; ce serait une injure d'enfermer sa toile d'embaumement dans un obscur tombeau. Dois-je supposer qu'elle est emmurée dans de l'argent, qui est dix fois moins précieux que l'or pur ? O pensée honteuse ! Jamais un gemme aussi riche n'a été enchassé dans un métal moins rare que l'or. Ils ont en Angleterre une monnaie qui porte la figure d'un ange, cette monnaie est frappée dans l'or ; mais la figure est à la surface tandis qu'ici l'ange repose dans un lit d'or. Donnez-moi la clef. Je choisis le coffret d'or, arrive que pourra.

PORTIA.

Prenez-là, prince et si mon image est là, je vous appartiens.

(*Il ouvre le coffret d'or*).

LE PRINCE DE MAROC.

Enfer ! Qu'y a-t-il là ? Un squelette dans l'œil vide duquel est un rouleau de parchemin ? Lisons :

Tout ce qui reluit n'est pas or,
Nous l'avons souvent entendu dire.
Beaucoup d'hommes ont vendu leur vie
Pour contempler mon extérieur ;
Les tombes dorées renferment des vers.
Si vous aviez été aussi sage que téméraire,
Jeune de membres, vieux de jugement,
Cette réponse n'aurait pas été inscrite[1].
Adieu ; c'en est fini de votre demande.

Bien fini, en vérité. Autant de peines perdues ! Adieu donc, flamme ! Salut, désespoir gelé ! Adieu, Portia ! J'ai le cœur trop triste pour prendre longuement congé de vous. C'est ainsi que s'en vont les perdants.

(*Il sort*).

PORTIA.

Bon débarras ! Tire les rideaux. Puissent tous ceux de sa couleur choisir de la façon !

(*Ils sortent*).

1. *Your auswer had mot been inscrol'd*. Puisque il y a une réponse écrite dans chaque coffret, fait observer Johnson, au lieu de *your* il faut lire *this*. Sur le manuscrit les mots sont écrits Y[r] et Y[s]. La méprise était facile.

SCÈNE VIII.

Venise. Une Rue.

Entrent SALARINO et SOLANIO.

SALARINO.

Oui, j'ai vu Bassanio mettre à la voile. Gratiano est parti avec lui, mais je suis sûr que Lorenzo n'est pas avec eux.

SOLANIO.

Ce coquin de Juif a réveillé le doge à force de crier. Il est allé avec lui pour fouiller le navire de Bassanio.

SALARINO.

Il est venu trop tard; le vaisseau était sous voiles. Mais on a donné à entendre au doge, qu'on avait vu Lorenzo et son amoureuse Jessica dans une gondole. D'ailleurs, Antonio a affirmé au doge qu'ils n'étaient pas avec Bassanio sur son navire.

SOLANIO.

Je n'ai jamais vu une colère confuse, étrange, violente, variable, comme celle que le Juif faisait éclater dans les rues : *Ma fille ! — O mes ducats ! — O ma fille ! Enfuie avec un chrétien ! — O mes ducats chrétiens* ! *Justice ! La loi ! Mes ducats, et ma fille ! Un sac plein de ducats, de doubles ducats à moi volés par ma fille ! Et des bijoux : deux pierres, deux riches et précieuses pierres, volées par ma fille ! Justice ! Trouvez la malheureuse ! Elle a les pierres sur elle et les ducats !*

SALARINO.

Tous les gamins de Venise le suivaient, criant après ses pierres, sa fille et ses ducats.

SOLANIO.

Si le brave Antonio ne paie pas à échéance, il paiera pour ceci.

SALARINO.

Je me souviens ! Je discutais hier avec un Français. Il me disait que dans le détroit séparant la France et l'Angleterre, avait fait naufrage un navire de notre pays, chargé d'une riche cargaison. J'ai pensé à Antonio, pendant que l'on me racontait cela, et je souhaitais en silence que ce ne fût pas le sien.

SOLANIO.

Vous feriez bien de répéter ces paroles à Antonio ; avec ménagement pour ne pas lui porter un coup trop rude.

SALARINO.

Il n'y a pas de meilleur homme sur la terre. J'ai vu Basnasio et Antonio se séparer. Bassanio lui disait qu'il hâte-

rait son retour et Antonio de lui répondre : *Ne brusquez pas l'affaire à cause de moi, Bassanio; attendez que le temps l'ait mûrie. Quant au billet du Juif, que votre esprit amoureux ne s'en préoccupe point. Soyez heureux, employez toutes vos pensées à la courtiser, et à lui donner les meilleures preuves d'amour que vous pourrez.* A ce moment, les yeux pleins de larmes, détournant la face, il tendit la main par derrière, serra celle de Bassanio avec une étonnante affection, et tous deux se quittèrent.

SOLANIO

Je crois qu'il n'aime le monde que pour Bassanio. Maintenant, je t'en prie, partons, trouvons-le et, au moyen de quelque distraction, secouons la tristesse à laquelle il s'abandonne.

SALARINO.

Allons.

(*Ils sortent*).

SCÈNE IX.

Belmont. La maison de Portia.

ENTRE NÉRISSA AVEC UNE SERVANTE.

NÉRISSA.

Vite, vite, je te prie, tire le rideau. Le Prince d'Aragon a prêté serment et vient faire son choix.

(*Sonnerie de cor. Entrent le* PRINCE D'ARAGON, PORTIA *et leur suite*).

PORTIA.

Regardez, c'est ici que sont les coffrets, noble prince. Si vous choisissez celui qui me contient, notre mariage sera aussitôt célébré; mais si vous vous trompez, mon seigneur, sans ajouter un mot, vous devrez me quitter immédiatement.

LE PRINCE D'ARAGON.

Je me suis engagé par serment à observer trois conditions : la première, ne jamais dire à qui que ce soit le coffret que que j'aurai choisi ; la seconde, si je ne désigne pas le bon coffret, ne jamais aspirer à la main d'une jeune fille : enfin, si mon choix n'est pas le bon, me retirer immédiatement et partir.

PORTIA.

A ces injonctions, chacun doit jurer d'obéir, avant de tâter le hasard en vue de mon indigne personne.

LE PRINCE D'ARAGON.

Je suis prêt. Maintenant que la fortune réponde à l'espé-

rance de mon cœur ! Or, argent et vil plomb. *Qui me choisit, doit donner et hasarder tout ce qu'il a.* Tu paraîtras plus beau, avant que je donne ou hasarde quelque chose pour toi ! Que dit le coffret d'or? Ah ! voyons. *Qui me choisit gagnera ce que beaucoup d'hommes désirent.* Ce que beaucoup d'hommes désirent. Ce « beaucoup d'hommes », peut désigner la folle multitude, qui ne voit que par les yeux, ne connaît que ce que l'œil apprend, lequel œil ne fouille pas dans l'intérieur, mais, comme le martinet, bâtit en plein air, sur le mur extérieur, à la portée et sur le chemin du danger. Je ne choisirai pas ce que beaucoup d'hommes désirent, parce que je ne veux pas me confondre avec des esprits communs et me mettre au rang des barbares multitudes. A toi, trésor d'argent, de me dire l'inscription que tu portes. *Qui me choisit obtiendra tout ce qu'il mérite.* Voilà qui est bien dit. Qui voudrait tromper la fortune et obtenir des honneurs sans porter la marque du mérite? Que personne n'ait la présomption de se revêtir d'une dignité imméritée ! Oh ! si les empires, les titres, les emplois, ne s'obtenaient pas par la corruption ; si les honneurs n'étaient achetés qu'au prix du mérite ; combien seraient couverts qui s'en vont nus ; combien seraient commandés qui commandent ; quelle bassesse on trouverait dans la grandeur, et quelle grandeur dans la bassesse ! Que souvent l'honneur trouvé dans le fumier et la ruine du temps, brillerait d'un nouveau vernis ! Songeons à mon choix. *Qui me choisit obtiendra tout ce qu'il mérite.* Je veux prendre ce que je mérite. Donnez-moi la clef de ce coffret afin que, sans plus tarder, j'ouvre la porte à ma fortune.

PORTIA.

Vous êtes demeuré bien longtemps pour ce que vous trouvez.

LE PRINCE D'ARAGON.

Qu'est-ce? Le portrait d'un fou qui, en clignotant, me présente une cédule? Je veux la lire. Que tu ressembles peu à Portia ! Combien tu trompes mes espérances et mes mérites ! *Qui me choisit, aura tout ce qu'il mérite.* Ne mérité-je pas mieux qu'une tête de fou? Est-ce là mon prix? Mes mérites ne sont-ils pas meilleurs?

PORTIA.

Commettre une faute et juger sont des offices distincts et de nature différente.

LE PRINCE D'ARAGON.

Qu'a-t-on écrit là-dessus?

Le feu a sept fois éprouvé ceci ;
Sept fois éprouvé doit être le jugement
Qui n'a jamais mal choisi.

Certains embrassent des ombres;
Ils n'ont que l'ombre du bonheur.
Il y a des sots qui vivent, je le sais,
Couverts d'argent, comme ce coffret.
Prends la femme que tu voudras mener au lit.
Je serai toujours la tête qui vous convient.
Cela dit, monsieur, vous êtes expédié.

Je semblerais encore plus fou, si je restais plus longtemps ici. Avec une tête de fou j'étais venu faire ma cour, je m'en vais avec deux. Adieu, charmante! Je garderai mon serment et patiemment supporterai mon malheur.

(*Le Prince d'Aragon sort avec sa suite*).

PORTIA.

Ainsi, la chandelle a brûlé le papillon! Oh! ces fous réfléchis! Quand ils choisissent, ils ont la sagesse de tout perdre par leur esprit!

NÉRISSA.

L'ancien proverbe n'est pas une hérésie: la pendaison et le mariage dépendent de la destinée.

PORTIA.

Tire le rideau, Nérissa.

(*Entre un* SERVITEUR).

LE SERVITEUR.

Où est madame?

PORTIA.

Ici. Que désire mon seigneur[1]?

LE SERVITEUR.

Madame, à votre porte est descendu un jeune Vénitien, qui vient en avant pour annoncer la venue de son maître, dont il apporte les salutations substantielles, je veux dire les compliments et le courtois murmure, accompagnés de cadeaux de grande valeur. Je n'ai pas encore vu un si bel ambassadeur d'amour. Jamais un jour d'avril ne vint annoncer l'approche du fastueux été, aussi délicieusement que cet avant-coureur de son maître.

PORTIA.

Assez, je te prie. J'ai peur qu'il soit de ta famille, à t'entendre parler en termes si flatteurs. Viens, Nérissa. Il me tarde de voir le rapide postillon de l'amour qui vient en si bel équipage.

NÉRISSA.

Seigneur Amour, si ça pouvait être Bassanio!

(*Ils sortent*).

1. *What would my lord?* Il y a certainement ici une faute de copie. Il est impossible que Portia appelle un serviteur *my lord?* Ou alors la plaisanterie nous échappe.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

Venise. Une Rue.

Entrent SOLANIO et SALARINO.

SOLANIO.

Quelles nouvelles sur le Rialto ?

SALARINO.

Le bruit court, sans être démenti, qu'Antonio a perdu dans le détroit un navire chargé de richesses. Ce serait à l'endroit appelé les Goodwins, un bas-fond très dangereux, fatal, où gisent déjà les carcasses de beaucoup de grands bateaux. Voilà la nouvelle, si la rumeur est une honnête femme qui ne ment pas.

SOLANIO.

Je voudrais que ta nouvelle fût aussi fausse qu'une casseuse de gingembre, ou qu'une femme cherchant à faire croire à ses voisines qu'elle a pleuré la mort de son troisième mari ! Mais il est trop vrai, sans tomber dans l'erreur de la prolixité, sans traverser la grand'route de la conversation, que le bon Antonio, l'honnête Antonio... Oh ! si je trouvais une expression suffisante pour accompagner son nom !

SALARINO.

Va au fait.

SOLANIO.

Hein?... que dis-tu? Pour finir il a perdu son navire.

SALARINO.

S'il pouvait n'avoir perdu que cela !

SOLANIO.

Laisse-moi dire amen, de peur que le diable interrompe ma prière, car il vient ici sous la figure d'un Juif...

(*Entre* SHYLOCK).

Eh bien, Shylock? Quelles nouvelles parmi les marchands?

SHYLOCK.

Vons avez su, mieux que quiconque, la fuite de ma fille?

SALARINO.

En effet. Pour ma part, je connais même le tailleur qui lui a confectionné des ailes.

SOLANIO.

Et pour sa part, Shylock savait que l'oiseau avait toutes ses plumes. Or, il est dans la nature de ces oiseaux-là de quitter leur mère.

SHYLOCK.

Elle est damnée pour sa conduite!

SALARINO.

Sûr, si le diable est son juge.

SHYLOCK.

Ma propre chair, mon propre sang, se révolter ainsi!

SALARINO.

Ne parle pas de cela, vieille charogne! Ils se révolteraient à ton âge?

SHYLOCK.

Je veux dire que ma fille est ma chair et mon sang.

SALARINO.

Il y a plus de différence entre ta chair et la sienne, qu'entre le jais et l'ivoire; ton sang et le sien, qu'entre le vin rouge et le vin du Rhin. Mais, dis-nous, as-tu entendu raconter qu'Antonio aurait fait quelque perte sur la mer?

SHYLOCK.

Encore un rude coup pour moi! Un failli, un prodigue, qui ose à peine se montrer sur le Rialto! Un mendiant qui, tous les jours, étalait son élégance sur le marché!... Qu'il prenne garde à son billet!... Il avait coutume de m'appeler usurier. Qu'il prenne garde à son billet!... Il prêtait de l'argent par courtoisie chrétienne!... Qu'il prenne garde à son billet!

SALARINO.

S'il ne paie pas, j'ai la certitude que tu ne prendras pas sa chair. A quoi te servirait-elle?

SHYLOCK.

A faire de l'amorce à poissons! Si elle ne nourrit rien d'autre, elle nourrira ma vengeance! Il m'a disgracié, il m'a escroqué la moitié d'un million, il s'est moqué de mes pertes, il a tourné mes bénéfices en dérision, insulté ma nation, contrecarré mes marchés, refroidi mes amis, encouragé mes ennemis! Et pour quelle raison? Parce que je suis un juif! N'a-t-il pas des yeux comme un juif? Des mains comme un juif? Des organes, des dimensions, des sens, des affections, des passions, comme un juif? Ne se nourrit-il pas de la même nourriture? Ne se blesse-t-il pas avec les mêmes armes? N'est-il pas sujet aux mêmes maladies, guéri par les mêmes remèdes, chauffé et refroidi par le même été et le même hiver, tout chrétien qu'il est? Si vous nous piquez, ne saignons-nous pas? Si vous nous chatouillez, ne rions-nous pas? Si vous nous empoisonnez, ne mourons-nous pas? Si vous nous faites du tort, ne nous vengeons-nous pas? Si nous sommes

ce que vous êtes pour le reste, nous vous ressemblons aussi en cela. Si un juif fait du tort à un chrétien, comment ce chrétien l'humilie-t-il? En se vengeant. Si un chrétien fait du tort à un juif, quel exemple d'humilité lui donne ce chrétien? L'infamie que vous m'enseignez, je la mettrai en pratique et, soyez étonnés si je ne dépasse pas vos instructions!

(*Entre un* SERVITEUR).

LE SERVITEUR.

Messieurs, mon maître Antonio est chez lui, et désire vous entretenir tous les deux.

SOLANIO.

Nous avons été partout pour le trouver.

(*Entre* TUBAL).

SALARINO.

Voici un autre homme de sa tribu. On ne trouverait pas un troisième de leur acabit; à moins que le diable se fasse juif.

(*Solanio, Salarino, et le serviteur sortent*).

SHYLOCK.

Eh bien, Tubal, quelles nouvelles de Gênes? As-tu trouvé ma fille?

TUBAL.

J'ai souvent été là où on en parlait, mais je n'ai pu mettre la main dessus.

SHYLOCK.

Oh! oh! oh! Elle m'a pris un diamant qui m'avait coûté deux mille ducats à Francfort! La malédiction ne s'était pas appesantie sur notre nation, jusqu'à présent! Je n'en sens l'effet qu'aujourd'hui! Deux mille ducats dans un diamant! Sans compter les autres joyaux! Des joyaux si précieux! Que n'est-elle morte à mes pieds avec les joyaux aux oreilles! Ensevelie devant moi, avec les ducats dans son cercueil! Pas de nouvelles d'eux! Et je ne sais pas ce qu'il m'en aura coûté de les faire rechercher! Perte sur perte! Le voleur se sauve avec tant, et c'est tant pour trouver le voleur! Et pas de satisfaction, pas de vengeance! Il n'y a de malheurs que sur mes épaules, de soupirs que dans ma poitrine, de larmes que dans mes yeux!

TUBAL.

D'autres hommes ont du malheur aussi. Antonio, ai-je entendu raconter à Gênes...

SHYLOCK.

Quoi, quoi, quoi? Un malheur? Un malheur?

TUBAL.

... A perdu une galère naufragée en arrivant de Tripoli.

SHYLOCK.

J'en remercie Dieu! J'en remercie Dieu! Est-ce vrai? Est-ce vrai?

TUBAL.

J'ai causé avec quelques-uns des matelots échappés au naufrage.

SHYLOCK.

Je te remercie, bon Tubal. De bonnes nouvelles! De bonnes nouvelles! Ah! ah! Où? A Gênes?

TUBAL.

J'ai aussi entendu dire que, à Gênes, votre fille avait dépensé en une nuit, quatre-vingts ducats.

SHYLOCK.

Tu me donnes un coup de poignard! Je ne reverrai plus mon argent! Quatre-vingts ducats en une nuit! Quatre-vingts ducats!

TUBAL.

Je suis retourné à Venise, avec divers créanciers d'Antonio, tous disaient qu'il n'avait qu'à faire faillite.

SHYLOCK.

J'en suis enchanté. Je veux le tourmenter, le torturer! Je suis enchanté de cela!

TUBAL.

Un d'eux m'a montré une bague, que ta fille lui avait échangée contre un singe.

SHYLOCK.

La peste soit d'elle! Tu me tortures, Tubal! C'était ma turquoise; je la tenais de Lia, quand j'étais garçon! Je ne l'aurais pas donnée pour une forêt de singes!

TUBAL.

Mais Antonio est certainement ruiné.

SHYLOCK.

C'est vrai, c'est absolument vrai. Va voir un exempt, Tubal; retiens-le une semaine à l'avance. J'aurai son cœur s'il ne paie pas. Une fois hors de Venise, je puis faire marchandise de tout ce que je voudrai. Va, Tubal, et rejoins-moi à la synagogue. Va, bon Tubal. A la synagogue, Tubal. (*Ils sortent*).

SCÈNE II.

Belmont. Dans la maison de Portia.

ENTRENT BASSANIO, PORTIA, GRATIANO, NÉRISSA ET DES GENS DE SERVICE. LES COFFRETS SONT A DÉCOUVERT.

PORTIA.

Je vous en prie, restez. Demeurez un jour ou deux avant de vous en rapporter au hasard, car si votre choix est mauvais,

je perdrai votre compagnie. Attendez donc quelque temps. Quelque chose me dit (mais ce n'est pas l'amour) que j'aurais du regret à vous perdre. Vous savez vous-même qu'une pareille supposition ne peut être inspirée par la haine. De peur que vous ne me compreniez mal (une jeune folle pense mieux qu'elle parle), je voudrais vous retenir ici un mois ou deux, avant que vous tentiez la fortune. Je pourrais vous apprendre à bien choisir, mais je serais parjure, ce que je ne serai jamais. Vous pouvez donc me perdre, et si vous me perdez, vous me ferez regretter de n'avoir pas commis le péché d'être parjure. Maudissez vos yeux qui m'ont troublée et partagée en deux moitiés : l'une qui vous appartient, l'autre qui vous appartient... J'ai voulu dire qui m'appartient. Mais si elle m'appartient, elle vous appartient aussi, et vous m'avez toute entière ! O les mauvais temps, qui mettent une barrière entre les propriétaires et leurs biens, qui veulent que je sois vôtre sans l'être ! Puisqu'il en est ainsi, que la fortune aille en enfer à ma place ! Je parle trop, mais c'est pour suspendre le temps, l'allonger, le traîner en longueur, retarder l'instant de votre choix.

BASSANIO.

Laissez-moi choisir, car, en ce moment, je suis à la torture !

PORTIA.

A la torture, Bassanio? Confessez alors qu'il y a de la trahison dans votre amour?

BASSANIO.

Aucune, si ce n'est cette horrible trahison de la défiance, qui me fait trembler pour la joie de mon amour ! Vous verrez plutôt la neige et le feu s'aimer et vivre ensemble, que la trahison aimer mon amour et vivre avec lui !

PORTIA.

Oui, mais je crains que ce soit la torture qui vous force à parler.

BASSANIO.

Promettez-moi la vie et je vous confesserai la vérité.

PORTIA.

Soit. Confessez et vivez.

BASSANIO.

Confesser et aimer, voilà tout le résumé de ma confession. Le tourment est le bienvenu, puisque ma tourmenteuse m'apprend les réponses qui me rendront libre ! Laissez-moi tenter la fortune et choisir le coffret.

PORTIA.

Soit. Je suis enfermée dans l'un d'eux. Si vous m'aimez, vous m'en tirerez. Nérissa et les autres, tenez-vous à l'écart. Que la musique résonne, tandis qu'il fera son choix. S'il

perd, ce sera la fin du cygne, qui meurt en musique, et pour que la comparaison soit plus juste, mes yeux seront le cours d'eau qu'il aura pour humide lit de mort. Il se peut qu'il gagne. Que devient alors la musique? La musique devient la fanfare de fidèles sujets saluant un monarque nouvellement couronné; quelque chose comme ces sons enchanteurs qui, le soir, se font entendre au nouveau marié perdu dans un rêve et l'invitent à devenir époux. Maintenant, il s'avance l'air aussi digne, mais avec bien plus d'amour que le jeune Alcide, quand il vint racheter le tribut virginal que Troie gémissante payait au monstre marin. Je suis prête pour le sacrifice. Celles qui sont au loin représentent les femmes Dardaniennes assistant, le visage troublé, à l'issue de l'entreprise. Va, Hercule! Si tu vis, je vis. Je suivrai le combat avec plus de frayeur que toi qui décides de l'épreuve.

(*Musique. Tandis que Bassanio considère les coffrets, on chante*).

CHANT

I

Dis-moi où naît l'amour,
Dans le cœur, ou dans la tête?
Comment s'engendre-t-il, comment se nourrit-il?

RÉPONSE

II

Il est engendré dans les yeux,
Il se nourrit de regards; et l'amour meurt
Dans le berceau où il repose.
Sonnons tous le glas de l'amour.
Je commence. Ding, dong, sonnez!

TOUS

Dig, dong, sonnez!

BASSANIO.

Donc les choses extérieures peuvent ne pas valoir ce qu'elles paraissent. Le monde est sans cesse déçu par l'ornement. En justice, quel est le procès, si mauvais, si odieux qu'il soit, qui, plaidé par une voix en faveur, ne devient pas meilleur? En religion, quelle erreur est damnée, si quelque front austère la défend, la justifie par l'appui d'un texte, dissimulant sa grossièreté sous de belles paroles? Il n'y a pas de vice si simple qu'il ne prenne un semblant de vertu en se travestissant. Combien de couards, dont les cœurs sont aussi peu solides que des marches de sable, qui portent des barbes d'Hercule ou froncent le sourcil comme un Mars, et, chez lesquels on trouverait des foies aussi blancs que du lait? Ils n'empruntent à la valeur que

ses exagérations, pour se rendre redoutables. Regardez la beauté, vous remarquerez qu'on ne l'achète qu'au poids; de là ce miracle de la nature : les plus légères sont celles qui pèsent le plus lourd. Ainsi, ces boucles de cheveux d'or, tortillées comme des serpents, qui vagabondent libertines avec le vent, sur des beautés d'emprunt, ont souvent appartenu à une seconde tête, le crâne sur lequel elles poussaient, étant dans un sépulcre. Un pareil ornement est une côte trompeuse par une mer dangereuse; une riche écharpe qui voile une beauté indienne. En un mot, c'est un semblant de vérité que revêt une époque rusée pour attraper le plus sage au piège. Conséquemment, coffre éclatant d'or, aliment pour Midas, je ne veux pas de toi. Ni de toi non plus, pâle et vulgaire intermédiaire entre les hommes. C'est toi que je choisis pauvre plomb. Tu menaces plus que tu promets, mais ta simplicité m'émeut plus que l'éloquence. Que ma joie en soit la conséquence!

PORTIA.

Comme s'évanouissent dans l'air toutes les autres passions, les pensées douteuses, les désespoirs irréfléchis, la peur frissonnante et la jalousie à l'œil vert! O amour, modère-toi, apaise ton extase, mesure ta joie, calme tes excès! Je sens trop ta bénédiction, rends-la moins complète, de crainte que j'y succombe!

BASSANIO, *ouvrant le coffret de plomb.*

Qu'est cela? Le portrait de la belle Portia! Quel demi-dieu a si bien rendu le modèle? Ces yeux remuent-ils? Est-ce parce que les miens s'agitent dans leurs orbites, que ceux-ci me semblent en mouvement? Voici ses lèvres entr'ouvertes, par où s'envole son haleine de miel; jamais si doux obstacle sépara d'aussi doux amis. Dans les cheveux, le peintre imitant l'araignée, a tressé des mèches d'or pour attraper le cœur des hommes, plus vite qu'une toile des moucherons. Et ces yeux! Comment pouvait-il les voir pour les faire? Le premier achevé aurait dû, ce me semble, éblouir les siens au point de l'empêcher de peindre l'autre. Regardez! Autant mes louanges fâchent cette ombre par leur insuffisance, autant cette ombre disparaît devant la réalité. Voici le rouleau de parchemin qui contient le sommaire de ma fortune.

A vous qui ne choisissez pas avec la vue,
Bonne chance, comme heureux choix!
Puisque cette chance vous échoit,
Soyez content et ne cherchez plus.
Si vous êtes satisfait du résultat,
Si votre fortune fait votre bonheur,
Tournez-vous du côté de votre dame,
Et réclamez-la dans un baiser d'amant.

Un gentil parchemin. Belle dame avec votre permission, (*Il l'embrasse*) je viens, cette note à la main, donner et recevoir. Comme un joûteur qui a disputé un prix, au bruit des applaudissements, des acclamations universelles, pense qu'il a bien combattu sous les yeux de la foule, puis a le vertige, reste immobile, se demandant si la clameur des éloges est pour lui ou non; ainsi, trois fois belle dame, je demeure anxieux, ne sachant si ce que je vois est vrai, attendant que le fait soit confirmé, signé, ratifié par vous.

PORTIA.

Seigneur Bassanio, telle je parais, telle je suis. Pour moi seule, je ne formerais pas le souhait ambitieux d'être mieux que je suis; mais, pour vous, je voudrais tripler vingt fois ce que je vaux, devenir mille fois plus belle, dix mille fois plus riche, et rien que pour grandir dans votre estime, avoir un compte exagéré de vertus, de beautés, de fortune et d'amis. Mais, hélas! mon total, n'est que le total de pauvres sommes, ne représentant qu'une fille sans instruction, sans érudition, sans expérience. Heureusement, je suis assez jeune pour apprendre; je possède assez d'intelligence pour y parvenir; enfin, et c'est là le plus heureux, mon esprit docile se confiera à vous pour que vous le dirigiez comme un maître, un gouverneur, un roi. Maintenant, moi et tout ce qui est moi, devient vôtre. Tout à l'heure j'étais la propriétaire de cette belle résidence, la maîtresse de mes serviteurs, ma propre reine; désormais, cette maison, ces serviteurs, moi-même, nous vous appartenons. Je vous donne tout avec cette bague. Gardez-la bien. Si vous la perdiez, ou si vous la donniez, cela présagerait la ruine de notre amour, et j'aurais le droit de vous en vouloir.

BASSANIO.

Madame vous m'avez ravi tous mes mots; seul peut vous répondre le sang qui coule dans mes veines. Il y a dans les pouvoirs de mon être la confusion que montre une foule heureuse et bégayante, après le beau discours d'un prince aimé. Les paroles se confondant se réduisent à rien; c'est quelque chose comme des murmures de joie exprimés sans s'exprimer. Quant à cette bague, le jour où elle quittera mon doigt, la vie m'aura quitté et vous pourrez annoncer que Bassanio est mort!

NÉRISSA.

Mon seigneur et madame, voici le moment pour nous qui assistions à la réalisation de vos vœux, de s'écrier: Grande joie! Grande joie à vous, mon seigneur et madame!

GRATIANO.

Mon seigneur Bassanio, et vous ma gentille dame, je vous souhaite toutes les prospérités que vous pouvez désirer;

car je suis sûr de n'avoir rien à y perdre. Quand vos honneurs voudront solenniser le marché de votre foi, je vous supplie qu'en même temps je puisse me marier aussi.

BASSANIO.

De tout mon cœur; tu peux donc choisir une femme.

GRATIANO.

Je remercie votre Seigneurie; vous m'en avez choisi une. Mes yeux, mon seigneur, peuvent voir aussi vite que les vôtres. Vous avez vu la maîtresse, j'ai regardé la suivante. Vous aimiez, j'ai aimé; car les délais ne sont pas plus de mon goût que du vôtre. Votre fortune dépendait de ces coffrets, la mienne aussi, comme l'événement le prouve. J'ai fait ici ma cour, à en suer, et des serments d'amour à en dessécher le palais. Enfin, si les promesses durent, j'ai obtenu de cette belle qui est ici, la promesse d'avoir son amour, à condition que votre bonne fortune vous permît de conquérir sa maîtresse.

PORTIA.

Est-ce vrai, Nérissa?

NÉRISSA.

Oui, madame, pourvu que vous y consentiez.

BASSANIO.

Et vous, Gratiano, entendez-vous tenir votre parole?

GRATIANO.

Oui, mon seigneur.

BASSANIO.

Nos noces seront embellies par les vôtres.

GRATIANO.

Et nous parierons mille ducats, à qui aura le premier garçon.

NÉRISSA.

Et l'on mettra l'enjeu sur table!

GRATIANO.

Si nous voulons gagner ce n'est pas sur table qu'il faudra le mettre... Mais qui vient là? Lorenzo et son infidèle? Quoi! mon vieil ami, le vénitien Salerio!

(*Entrent* LORENZO, JESSICA *et* SALERIO).

BASSANIO.

Lorenzo et Salerio, soyez les bienvenus dans cette maison, si ma situation n'y est pas trop nouvelle pour me permettre un pareil souhait. C'est avec votre permission, douce Portia, que je souhaiterai la bienvenue à mes amis et compatriotes.

PORTIA.

Ainsi, ferai-je, mon seigneur. Ils sont tout à fait les bienvenus.

LORENZO.

Je remercie votre Honneur. Pour ma part, mon seigneur,

mon intention n'était pas de venir vous voir. J'ai rencontré Salerio en chemin, il a insisté pour que je l'accompagne, et je n'ai pas pu refuser.

SALERIO.

En effet, mon seigneur, et j'avais une raison pour cela. (*Donnant une lettre à Bassanio*). Le signor Antonio se recommande à vous.

BASSANIO.

Avant que j'ouvre cette lettre, dites-moi comment va mon excellent ami.

SALERIO.

Son esprit seul est malade, mon seigneur. S'il va bien, ce n'est que moralement. Cette lettre vous tiendra au courant de son état.

GRATIANO.

Nérissa, faites bon accueil à cette étrangère. Traitez-la bien. Votre main, Salerio. Quelles nouvelles de Venise? Comment va le royal marchand, le bon Antonio? Je sais qu'il se réjouira de nos succès. Nous sommes des Jasons, nous avons conquis la toison.

SALERIO.

Puissiez-vous avoir gagné la toison qu'il a perdue!

PORTIA.

Il doit y avoir quelque mauvaise nouvelle dans cette lettre, les joues de Bassanio se décolorent. Un ami mort sans doute. Rien autre au monde ne saurait affecter à ce point la constitution d'un homme résolu. Quoi! De mal en pis! Permettez, Bassanio, je suis la moitié de vous-même, donc je dois savoir sans réserve la moitié de ce que contient cette lettre.

BASSANIO.

O douce Portia, jamais mots plus cruels n'ont taché un papier! Gentille dame, la première fois que je vous ai fait part de mon amour, je vous ai franchement avoué que toute ma fortune coulait dans mes veines, que j'étais gentilhomme. Alors, je disais la vérité. Eh bien, chère dame, en m'estimant à néant, vous allez voir à quel point je me vantais. Après vous avoir dit que ma situation de fortune se réduisait à rien, j'aurais dû ajouter qu'elle était moins que rien. Pour me créer des ressources, je me suis engagé vis-à-vis un cher ami, et j'ai engagé cet ami avec son plus cruel ennemi. Voici la lettre, madame. Ce papier est le corps de mon ami, chacun de ses mots représente une blessure béante d'où s'échappe le sang de sa vie. Est-ce bien vrai, Salerio? Toutes ses tentatives ont échoué? Quoi! pas une n'a réussi? De Tripoli, de Mexico, d'Angleterre, du Liban, de Barbarie et des Indes, pas un navire n'a évité le choc mortel des rochers funestes aux marchands?

SALERIO.

Pas un, mon seigneur. D'ailleurs, il paraît que si Antonio avait actuellement de l'argent pour s'acquitter envers le Juif, celui-ci ne voudrait pas le prendre. Je n'ai jamais vu créature ayant forme humaine aussi résolue à persécuter un homme. Il assiège le doge soir et matin; il met en question la sûreté de l'Etat, si on lui refuse justice. Vingt marchands, le Doge lui-même, les Grands de Venise se sont efforcés de le persuader; aucun n'a pu le faire renoncer à un odieux procès basé sur une forfaiture, une parole donnée et un engagement pris.

JESSICA.

Quand j'étais avec lui, je l'ai entendu jurer à Tubal et à Chus, ses compatriotes, qu'il aimerait mieux la chair d'Antonio que vingt fois la valeur de la somme prêtée. Si la loi et les autorités ne s'y opposent pas, cela finira mal pour le pauvre Antonio.

PORTIA.

Et c'est votre cher ami qui est ainsi dans l'ennui ?

BASSANIO.

Mon plus cher ami, l'homme le meilleur, le cœur le plus noble, le mieux disposé à rendre service. Il représente l'ancien honneur romain, mieux qu'aucun de ceux qui respirent en Italie !

PORTIA.

Quelle somme doit-il au Juif ?

BASSANIO.

Il doit pour moi, trois mille ducats.

PORTIA.

Quoi ! Pas plus ? Donnez-lui en six mille et annulez le billet. Doublez les six mille, triplez-les, avant qu'un pareil ami perde un cheveu par la faute de Bassanio. D'abord, venez avec moi à l'église, appelez-moi votre femme; vous partirez ensuite pour Venise y retrouver votre ami. Je ne veux pas que vous reposiez auprès de Portia avec une âme inquiète. Je vous donnerai de l'or pour payer cette petite dette, vingt fois plus qu'il en faut. Quand elle sera acquittée, amenez-moi votre excellent ami. Cependant, ma suivante Nérissa et moi, nous vivrons comme des vierges ou des veuves. Venez, car vous partirez le jour même de vos noces. Traitez bien vos amis, montrez un joyeux visage. Quant à moi, vous ayant payé cher, je vous aimerai chèrement. Mais lisez-moi la lettre de votre ami.

BASSANIO, *lisant.*

Mon cher Bassanio, tous mes vaisseaux ont fait naufrage; mes créanciers deviennent cruels; ma situation est désespérée; mon billet au Juif est échu, et puisqu'en le payant il est

impossible que je vive, toutes dettes entre vous et moi sont acquittées, si je peux vous voir avant de mourir. Néanmoins, faites ce qui vous plaira. Que votre amitié vous persuade, plus encore que ma lettre.

PORTIA.

O mon amour, finissons vite nos affaires et partez.

BASSANIO.

Puisque vous m'y autorisez, je ferai hâte. Jusqu'à ce que je revienne, aucun lit ne sera le complice de mon retard, aucun repos ne s'interposera entre nous deux.

(*Ils sortent*).

SCÈNE III.

Venise. Une Rue.

ENTRENT SHYLOCK, SOLANIO, ANTONIO ET UN GEOLIER.

SHYLOCK.

Geôlier, veillez sur lui... Ne me parlez pas de grâce... Celui qui prête de l'argent gratuitement est un fou... Geôlier, veillez sur lui.

ANTONIO.

Un mot encore, bon Shylock.

SHYLOCK.

Je veux le paiement du billet! Ne parle pas contre mon billet; j'ai juré que mon billet serait payé. Tu m'as appelé chien, avant d'avoir une raison pour cela. Puisque je suis un chien, méfie-toi de mes crocs. Le doge m'accordera justice... Je m'étonne, mauvais geôlier, que tu sois assez imprudent pour lui permettre de sortir.

ANTONIO.

Je t'en supplie, écoute-moi.

SHYLOCK.

Je veux que mon billet soit payé! Je ne t'écouterai pas. Je veux que mon billet soit payé! Donc pas un mot de plus. On ne fera pas de moi un de ces niais, de ces compatissants à l'œil triste, qui secouent la tête, s'attendrissent, soupirent et cèdent à des supplications chrétiennes. Ne me suis pas. Je ne veux rien répondre. Mon billet sera payé.

(*Shylock sort*).

SOLANIO.

C'est le chien le plus insensible qui ait jamais fréquenté des hommes!

ANTONIO.

Laissez-le aller. Je ne l'importunerai pas davantage avec

d'inutiles prières. Il veut ma vie. J'en connais la raison. Il m'est souvent arrivé de soustraire à ses poursuites nombre de gens qui m'en suppliaient; c'est depuis ce temps-là qu'il me hait.

SOLANIO.

Le Doge ne consentira jamais à l'exécution d'un pareil engagement.

ANTONIO.

Le Doge ne peut pas arrêter le cours de la loi. Si les avantages que les étrangers trouvent à Venise étaient compromis, la justice de l'État en souffrirait, maintenant surtout que le commerce et le profit de la cité dépendent d'eux. Donc, advienne que pourra! Les chagrins et les pertes m'ont tellement affecté, que demain, c'est à peine s'il me restera une livre de chair pour mon sanguinaire créancier. Allons, geôlier. Pourvu que Bassanio soit là quand je paierai sa dette, je ne me soucie pas du reste!

(*Ils sortent*).

SCÈNE IV.

Belmont. Dans la maison de Portia.

ENTRENT PORTIA, NÉRISSA, LORENZO, JESSICA ET BALTHAZAR.

LORENZO.

Madame, laissez-moi le dire en votre présence, il faut que vous ayez une noble et véritable conception de l'amitié pour supporter ainsi l'absence de votre époux. Mais, si vous saviez à qui vous faites cet honneur, combien loyal est le gentilhomme à qui vous envoyez du secours, combien il est dévoué à mon seigneur votre époux, vous seriez plus fière de votre œuvre que d'un bienfait ordinaire.

PORTIA.

Je ne me suis jamais repentie d'une bonne action, et ne commencerai pas aujourd'hui. Entre compagnons qui se fréquentent, passent le temps ensemble, dont les cœurs supportent le même joug de l'amitié, il doit exister une réelle conformité de traits, de manières et d'esprit. Pour qu'Antonio aime[1] mon époux, il faut donc qu'il lui res-

1. ... *the bosom lover of my lord.* Au temps de Shakespeare le terme d'amour s'appliquait à l'estime que les gens d'un même sexe avaient l'un pour l'autre. Ben Jonson termine une de ses lettres au Dr. Donne par ces mots : *He is his true lover.* Dans *Coriolan* nous avons rencontré cette phrase : *I tell thee, fellow, thy general is my lover.*

semble. S'il en est ainsi, mince est le prix que j'aurai payé pour tirer la ressemblance de mon âme d'une situation si cruellement infernale ! En insistant j'aurais l'air de me vanter, n'en parlons donc plus. Passons à un autre sujet. Lorenzo, je remets entre vos mains la direction et la surveillance de ma maison, jusqu'au retour de mon seigneur. J'ai fait au ciel le vœu secret de vivre dans les prières et la contemplation, sans autre compagnie que celle de Nérissa, tant que son mari et le mien seront absents. A deux milles d'ici est un monastère où nous nous réfugierons. Je vous supplie de ne pas vous dérober à une charge que mon amitié et la nécessité vous imposent.

LORENZO.

Madame, je suis à vous de tout cœur, prêt à exécuter vos ordres.

PORTIA.

Mes gens, au courant de ma résolution, vous obéiront, à vous et à Jessica, comme à Bassanio et à moi-même. Portez-vous donc bien, jusqu'à ce que nous nous retrouvions.

LORENZO.

Que de belles pensées et des heures heureuses vous accompagnent !

JESSICA.

Je souhaite toutes les satisfactions du cœur à votre Seigneurie.

PORTIA.

Je vous remercie du souhait et me plaît à vous le retourner. Adieu, Jessica.

(*Jessica et Lorenzo sortent*).

Maintenant, Balthazar, j'ai trouvé en toi un serviteur honnête et fidèle ; fais en sorte qu'il en soit toujours de même. Prends cette lettre, tente l'impossible pour arriver vite à Padoue. Tu la remettras à mon cousin, le docteur Bellario. Aie bien soin des papiers et des vêtements qu'il te donnera, et apporte-les, je te prie, avec toute la promptitude imaginable, dans le bac qui conduit les voyageurs à Venise. Ne perds pas de temps en paroles. Pars, j'y serai avant toi.

BALTHAZAR.

Madame, comptez sur ma diligence.

(*Il sort*).

PORTIA.

Nérissa, il me faut accomplir une besogne que tu ne connais pas encore. Nous verrons nos époux avant qu'ils s'en doutent.

NÉRISSA.

Nous verront-ils?

PORTIA.

Oui, mais sous des vêtements faisant supposer que nous possédons ce qui nous manque. Gageons, lorsque nous serons accoutrées comme de jeunes hommes, que je paraîtrai le plus joli cavalier des deux et porterai la dague avec la grâce la plus provocante. Je prendrai une voix de chalumeau, tenant le milieu entre celle de l'homme et celle de l'enfant; mes petits pas deviendront des enjambées d'homme ; je parlerai de combats, en fanfaron ; je raconterai d'ingénieux mensonges: comment d'honorables dames se sont disputées mon amour, comment de mes rigueurs elles ont souffert à en mourir ! Mais je ne pouvais pas les posséder toutes[1] ! Et puis je me repentirai ; je regretterai de les avoir tuées. Enfin j'accumulerai tant de mensonges que les hommes jureront qu'il ne s'est pas écoulé douze mois depuis ma sortie de l'école. Je connais un million de tours nouveaux empruntés à nos Jacks vantards, et je veux les mettre en pratique !

NÉRISSA.

Si nous allions devenir des hommes ?

PORTIA.

Fi ! quelle supposition ! Si quelque impudique interprète t'entendait ! Viens, j'ai encore d'autres projets en tête. Je te les confierai en voiture ; elle nous attend à la porte du parc. Dépêchons-nous. Il faudra faire vingt milles aujourd'hui !

(*Elles sortent*).

1. Il nous est difficile de donner la traduction intégrale de cette phrase : *I could not do with all*. Le verbe *to do* avait souvent un sens particulier et que l'on employait sans pudeur. Voici quelques exemples :

Chiron.
Thou hast undone my mother
Aaron.
Villain, I've done thy mother
(*Titus Andronicus*).

Dans les *Elégies* d'Ovide, traduites par Marlowe:
The strumpet with the stranger will not do,
Before the room is clear, and door put to.

Nous retrouvons le verbe *to do* employé avec même signification, dans *Mesure pour mesure;*

Le Clown.
Yonder man is carried to prison
Bawd.
Wel What has he done ?
Le Clown.
A woman.

SCÈNE V.

Au même endroit. Un Jardin.

ENTRENT LANCELOT ET JESSICA.

LANCELOT.

Oui, vraiment, croyez-moi, les péchés des pères pèsent sur les enfants. Donc, je vous le promets, j'ai peur pour vous. J'ai toujours été franc à votre égard ; je vous avoue mon inquiétude en la matière. Prenez courage ; car, en vérité, je crois que vous êtes damnée. Il n'y a plus qu'un espoir d'améliorer votre situation, encore, est-ce un espoir bâtard.

JESSICA.

Cet espoir, je te prie ?

LANCELOT.

L'espoir que votre père ne vous ayant pas engendrée, vous ne soyiez pas la fille d'un juif.

JESSICA.

En effet, cet espoir-là serait bâtard. Ainsi les péchés de ma mère seraient visités en moi [1].

LANCELOT.

Et vous seriez deux fois damnée, par le père et par la mère. Quand j'évite Scylla, votre père, je tombe sur Charybde, votre mère. Vous êtes perdue des deux côtés.

JESSICA.

Je serai sauvée par mon époux [2]. Il a fait de moi une chrétienne.

LANCELOT.

Raison de plus pour le blâmer. Nous étions déjà assez de chrétiens ; autant qu'il en fallait pour vivre l'un par l'autre. Cette rage de faire des chrétiens haussera le prix des pourceaux ! Si nous devenons tous des mangeurs de porcs, nous n'aurons bientôt plus assez d'argent pour faire griller du lard !

(*Entre* LORENZO).

JESSICA.

Lancelot, je répéterai à mon mari ce que vous me dites. Le voici qui vient.

LORENZO.

Je finirai par devenir jaloux de vous, Lancelot, si vous entraînez ainsi ma femme dans les coins.

1. ... *should be visited upon me.* Expression de l'Écriture.

2. L'épouse incrédule est sanctifiée par son époux (*Saint-Paul*).

JESSICA.

N'ayez peur, Lorenzo. Lancelot et moi, sommes mal ensemble. Il me disait nettement qu'il n'y a pas de merci pour moi dans le ciel parce que je suis la fille d'un juif, et que vous êtes un mauvais citoyen, parce qu'en convertissant les Juifs au christianisme, vous élevez le prix du porc.

LORENZO.

C'est une accusation dont je me justifierai devant la République, plus aisément que vous de la rotondité du ventre de la négresse. La mauresque est enceinte de vos œuvres, Lancelot.

LANCELOT.

Il aurait mieux fallu qu'elle grossisse en vertu [1]. Si elle est moins qu'une honnête femme, elle est plus que ce pourquoi je l'ai prise.

LORENZO.

Comme un fou peut aisément jouer sur les mots ! Ce que l'esprit aura de mieux à faire sera bientôt de garder le silence. On ne recommandera plus l'éloquence qu'aux perroquets. Rentre, coquin, et dis-leur de se préparer pour le dîner.

LANCELOT.

C'est fait, monsieur. Ils ont tous appétit.

LORENZO.

Bon Dieu ! quel mauvais plaisant vous êtes ! allez leur dire de préparer le dîner.

LANCELOT.

C'est fait aussi. Vous voulez dire : mettre le couvert ?

LORENZO.

Voulez-vous alors mettre le couvert, monsieur ?

LANCELOT.

Oh ! non, monsieur. Je connais mon devoir [2].

LORENZO.

Encore une querelle de rencontre ! Veux-tu donc montrer

1. *It is much, that the moor should be more than reason.* Il y a là un jeu de mots intraduisible en français : *moor* (mauresque) et *more* (plus). Le calembour remet en mémoire une épigramme de Milton :

Galli ex concubitu gravidam te, Pontia, Mori,
Quis bene moratam, morigeramque neget ?

Ritson dit, à ce même propos, que Shakespeare pourrait bien avoir lu ou entendu réciter une vieille épigramme sur Thomas More.

When More some years had chancellor been,
No more suits did remain;
The like shall never more be seen,
Till More be there again.

2. Il y a encore ici un jeu de mots sur *cover* (mettre la table) et *cover* (se couvrir).

toute la richesse de ton esprit en un instant? Comprends donc, je te prie, un homme simple d'après sa simple façon de s'exprimer. Va retrouver tes camarades. Dis-leur de mettre le couvert sur la table, de servir les plats, et nous irons dîner.

LANCELOT.

Pour la table, monsieur, elle sera servie. Quant aux mets, ils seront couverts. En ce qui concerne votre venue pour le dîner, qu'il en soit selon votre humeur et votre conception.

(*Lancelot sort*).

LORENZO.

Quel jugement! Comme ses paroles s'accordent bien! Le sot a mis sur pied dans sa mémoire une armée de bons mots. Je connais beaucoup d'imbéciles occupant les meilleures places, ornés comme lui de mots amusants, et qui pour les utiliser défient le sens commun. Es-tu heureuse, Jessica? Ma chérie, dis ton opinion. Comment trouves-tu la femme de Bassanio?

JESSICA.

Au-dessus de toute expression! Il faut que le seigneur Bassanio mène une vie exemplaire. Béni comme il l'est dans sa femme, il éprouvera sur terre toutes les joies du ciel; s'il ne les apprécie pas, il serait injuste qu'il les récoltât au ciel. Si, dans une céleste gageure, deux divinités prenaient pour enjeu deux femmes de la terre, et que Portia fût l'une d'elles, il faudrait ajouter beaucoup à la seconde, car ce pauvre monde grossier n'a pas sa pareille.

LORENZO.

Je suis en mari ce qu'elle est en épouse.

JESSICA.

Voulez-vous connaître mon opinion?

LORENZO.

Tout à l'heure. Allons d'abord dîner.

JESSICA.

Laissez-moi vous flatter pendant que je suis en appétit.

LORENZO.

Non, je t'en prie, gardons cela pour les propos de table. Quoique tu dises, je le digérerai avec le reste.

JESSICA.

Soit. Je vais vous en servir!

(*Ils sortent*).

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

Venise. Une Cour de justice.

ENTRENT LE DOGE, LES GRANDS DE VENISE, ANTONIO, BASSANIO, GRATIANO, SALARINO, SOLANIO ET AUTRES.

LE DOGE.

Antonio est-il ici?

ANTONIO.

Il est prêt, s'il plaît à votre Grâce.

LE DOGE.

Je suis désolé pour toi. Il te va falloir tenir tête à un adversaire de marbre, un drôle inhumain, impitoyable, n'ayant pas pour une drachme de sensibilité!

ANTONIO.

J'ai entendu dire que votre Grâce s'était efforcée de modérer ses rigoureuses poursuites. Puisqu'il demeure endurci et que nul moyen légal ne peut me garantir de sa haine, j'opposerai ma patience à sa furie. Je suis prêt à souffrir avec une grande tranquillité d'esprit, la tyrannie et la colère du sien.

LE DOGE.

Appelez le Juif devant la Cour.

SOLANIO.

Il attend à la porte. Le voici, monseigneur.

(*Entre* SHYLOCK).

LE DOGE.

Faites place et laissez-le se tenir devant nous. Shylock, le monde pense, et je pense également, que ton intention est d'affecter une allure de méchanceté jusqu'à l'heure du dénouement. Alors, espérons-nous, tu montreras une douceur, une pitié plus étranges que n'est étrange ton apparente cruauté. Au lieu de réclamer la pénalité (une livre de la chair de ce pauvre marchand), non seulement tu y renonceras, mais, touché par la tendresse et l'affection humaines, tu abandonneras la moitié du principal, en considération des pertes qu'il vient de subir, pertes suffisantes pour acca-

bler un marchand royal[1], rendre sa situation pitoyable à des cœurs d'airain, toucher des poitrines de pierre, des Turcs inflexibles, des Tartares fermés à toute générosité. Nous attendons tous une bonne réponse.

SHYLOCK.

J'ai informé Votre Grâce de mes projets et, par notre saint Sabbat, juré d'obtenir le dû stipulé dans mon billet. Si vous me contestez ce droit, vos chartes sont en danger et aussi les libertés de votre cité ! Vous me demandez pourquoi j'aime mieux de la charogne, que trois mille ducats? Je ne répondrai pas; je dirai simplement: c'est une fantaisie. Est-ce une réponse ? Si ma maison était troublée par un rat, n'aurais-je pas le droit de donner trois mille ducats pour qu'on l'empoisonnât ? Est-ce encore une réponse ? Il y a ici des gens qui n'aiment pas voir bâiller un porc ; d'autres qui deviennent fous à regarder un chat ; d'autres qui, lorsqu'on leur joue de la cornemuse sous le nez, ne peuvent pas contenir leur urine. La sensation maîtresse de la passion, vous fait à sa volonté, aimer ou haïr. Revenons à ma réponse. De même que l'on n'arrive pas à expliquer par des raisons valables, son antipathie pour un cochon qui bâille, un chat inoffensif, une cornemuse gonflée ; de même que, cédant à une force irrésistible, on offense qui vous a offensé; ainsi je ne donnerai, ni ne veux donner d'autre raison, qu'une haine invétérée, une répugnance invincible à l'égard d'Antonio, pour expliquer mon entêtement à soutenir un procès coûteux. Est-ce une réponse ?

BASSANIO.

Ce n'est pas une réponse, homme sans cœur, qui puisse excuser ta cruauté.

SHYLOCK.

Me suis-je engagé à te répondre de façon à te faire plaisir ?

1 ... *to press a royal merchant down.* Il ne faut pas croire, observe Warburton, que l'épithète de royal soit ici seulement pour augmenter la valeur d'Antonio. Elle prouve combien Shakespeare était initié aux mœurs des peuples qu'il mettait en scène.

En effet, au commencement du treizième siècle, quand les Français et les Vénitiens se furent emparés de Constantinople, les Français essayèrent d'étendre leurs conquêtes jusqu'aux provinces grecques, par la terre ferme. Cependant les Vénitiens, maîtres de la mer, donnaient aux sujets de la République toute liberté d'équiper des vaisseaux pour conquérir les îles de l'Archipel et autres places maritimes, où ils jouiraient de leurs conquêtes en souverains, à condition qu'ils fissent hommage à cette République de plusieurs principautés. En vertu de cette licence, les Sanudo, les Justiani, les Grimaldi, les Summaripo, tous Vénitiens *marchands*, créèrent des principautés dans différents endroits de l'Archipel et devinrent des *Marchands royaux*, titre qui leur fut reconnu par toute l'Europe.

Ajoutons qu'à l'époque ou vivait Shakespeare, Gresham était communément appelé marchand royal.

BASSANIO.

Les hommes tuent-ils tout ce qu'ils haïssent ?

SHYLOCK.

Les hommes haïssent-ils ce qu'ils ne tueraient pas ?

BASSANIO.

Chaque grief n'est pas de la haine.

SHYLOCK.

Voudrais-tu être piqué deux fois par un serpent ?

ANTONIO.

Je vous en prie, songez que vous discutez avec un Juif. Autant vaudrait se tenir sur le rivage et ordonner aux flots de s'apaiser ; autant vaudrait demander au loup pourquoi il a fait bêler l'agneau après sa brebis, défendre aux pins des montagnes de remuer leurs sommets et de faire du bruit quand ils sont agités par le vent du ciel, tenter la chose la plus difficile, que chercher à toucher (chose plus difficile encore !) un cœur de Juif ! Je vous supplie donc de ne plus lui faire d'offres, de ne plus essayer aucun moyen. Jugez-moi sans délai, en pleine connaissance de cause, et qu'il soit fait selon la volonté du Juif.

BASSANIO.

Pour tes trois mille ducats, j'en offre six.

SHYLOCK.

Quand chacun de ces six mille ducats serait divisé en six parties, quand chaque partie serait un ducat, je ne les prendrais pas. Je m'en tiens aux termes de mon billet.

LE DOGE.

Sur quelle pitié peux-tu compter, si tu en as aucune ?

SHYLOCK.

Quel jugement puis-je redouter, ne faisant aucun mal ? Vous possédez beaucoup d'esclaves ; sous prétexte que vous les avez achetés, vous les traitez comme des ânes, des chiens ou des mules. Vous ai-je jamais conseillé de leur donner la liberté, de les marier à vos héritiers ? Vous ai-je jamais demandé pourquoi ils suaient sous le fardeau ? Vous ai-je jamais proposé de rendre leurs lits aussi moelleux que les vôtres ; de flatter leurs palais avec les viandes que vous mangez ? Vous m'auriez répondu : ces esclaves sont notre propriété. Je vous répondrai de même. La livre de viande que je réclame, je l'ai chèrement payée, elle m'appartient, je la veux. Si vous me la refusez, fi de vos lois ! Les décrets de Venise sont sans vigueur. J'attends votre jugement. L'obtiendrai-je ?

LE DOGE.

J'ai le pouvoir de dissoudre la Cour, si Bellario, un savant docteur que j'ai envoyé chercher pour examiner le cas, n'arrive pas aujourd'hui.

SALARINO.

Mon seigneur, un messager portant une lettre du docteur vient d'arriver de Padoue.

LE DOGE.

Apportez-nous la lettre, et appelez le messager.

BASSANIO.

Rassure-toi, Antonio ! Reprends courage ! Le Juif aura ma chair, mon sang, mes os, tout, avant que tu perdes pour moi une goutte de sang !

ANTONIO.

Dans le troupeau je suis le mouton malade désigné pour la mort. Le fruit le moins sain tombe le premier ; laissez-moi donc tomber. Le mieux, Bassanio, est que vous viviez pour écrire mon épitaphe.

(*Entre* NERISSA, *déguisee en clerc*).

LE DOGE.

Venez-vous de Padoue, de la part de Bellario ?

NÉRISSA.

De Padoue et de la part de Bellario. (*Présentant une lettre*). Bellario salue Votre Grâce.

BASSANIO.

Pourquoi aiguises-tu ton couteau avec tant d'empressement ?

SHYLOCK.

Pour couper ce que me doit ce banqueroutier.

GRATIANO.

Ce n'est pas sur ta semelle de cuir, mais sur ton cœur assez dur pour l'affiler qu'il faut repasser ton couteau ! Aucun métal, pas même la hache du bourreau, n'est aussi affilé que ta méchanceté. Les prières ne peuvent-elles t'émouvoir ?

SHYLOCK.

Non. Aucune de celles que ton esprit serait capable d'imaginer.

GRATIANO.

Sois damné, inexorable chien ! Ta vie est une accusation contre la justice ! Tu fais presque chanceler ma foi. Pour un peu, je croirais avec Pythagore que l'âme des animaux passe dans le corps des hommes. Ton esprit hargneux a dû gouverner un loup qui fut pendu pour avoir tué un homme. Comme il rendait son âme du haut de la potence, tu l'as avalée, bien que gisant encore dans le ventre de ta mère impie. Voilà pourquoi tes instincts sont ceux d'un loup sanguinaire et vorace.

SHYLOCK.

Tant que tu n'auras pas effacé la signature de mon billet, tu fatigueras inutilement tes poumons à parler si haut.

Repose ton esprit, bon jeune homme; faute de soin il pourrait tomber en ruines. J'attends ici justice.

LE DOGE.

Cette lettre de Bellario vous recommande un jeune et savant docteur. Où est-il ?

NÉRISSA.

Il attend près d'ici que vous le receviez.

LE DOGE.

De tout mon cœur. Que trois ou quatre d'entre vous aillent au-devant de lui et l'amènent avec toute la courtoisie possible. Cependant la Cour entendra la lettre de Bellario.

NÉRISSA, *lisant.*

Votre Grâce apprendra, qu'à la réception de sa lettre, j'étais très malade. Mais au moment où arrivait votre messager, je recevais l'agréable visite d'un jeune docteur de Rome, dont le nom est Balthazar. Je l'ai mis au courant de la controverse existant entre le Juif et le marchand Antonio. Nous avons feuilleté beaucoup de livres ensemble; il est imbu de mon opinion, perfectionné par son propre savoir (dont je ne saurais assez vanter la profondeur) et, sur ma sollicitation, il vient pour répondre à ma place, à la requête de votre Grâce. Je vous en supplie, que son jeune âge ne vous empêche pas de le tenir en haute estime, car je n'ai jamais vu tête si expérimentée sur un corps si jeune. Je l'abandonne à votre gracieux consentement, sachant que c'est à l'épreuve qu'il se fera le mieux valoir.

LE DOGE.

Vous avez entendu ce qu'écrit le docte Bellario? Voici, je suppose, le docteur qui vient.

(*Entre* PORTIA, *déguisée en docteur en droit*).

Donnez-moi la main. Venez-vous de la part du vieux Bellario?

PORTIA.

Oui, mon seigneur.

LE DOGE.

Soyez le bienvenu. Asseyez-vous. Etes-vous au courant du différend?

PORTIA.

Je le connais dans son entier. Lequel est le marchand et lequel est le Juif?

LE DOGE.

Antonio et le vieux Shylock sont devant vous.

PORTIA.

Votre nom est Shylock?

SHYLOCK.

Shylock est mon nom.

PORTIA.

Le procès que vous intentez est d'une étrange nature. Mais, tel qu'il est, la loi vénitienne ne peut vous empêcher de le faire. (*A Antonio*). C'est vous qui êtes à sa discrétion, n'est-ce pas?

ANTONIO.

Oui, du moins il le dit.

PORTIA.

Vous reconnaissez le billet?

ANTONIO.

Je le reconnais.

PORTIA.

Le Juif doit donc être miséricordieux.

SHYLOCK.

Qui peut m'y contraindre? Dites-le moi.

PORTIA.

La miséricorde ne cède point à la contrainte; elle tombe goutte à goutte, comme une bonne pluie du ciel, sur la place qu'elle domine. Sa bienfaisance est double, se faisant sentir à celui qui reçoit comme à celui qui donne. Elle est puissante entre les puissantes. Elle pare le monarque sur son trône, plus que sa couronne; car si son sceptre représente la force du pouvoir temporel, s'il est l'attribut de la crainte et de la majesté, la miséricorde qui siège dans le cœur des rois est l'attribut de Dieu lui-même. C'est quand la miséricorde tempère la justice, que le pouvoir de l'homme ressemble à celui de Dieu. Donc, Juif, quoique la justice soit l'argument de ta poursuite, considère ceci: ce n'est pas avec la justice qu'aucun de nous fera son salut. Nous prions pour obtenir miséricorde, et c'est la prière qui doit nous apprendre à être miséricordieux. Tout ce que je viens dire est pour mitiger la justice de ta cause. Si tu insistes, la Cour de Venise rendra sa sentence contre le marchand.

SHYLOCK.

Que mes actes retombent sur ma tête! Je réclame l'application de la loi, la pénalité et le dédit stipulés dans mon billet.

PORTIA.

Est-il dans l'impossibilité de donner l'argent?

BASSANIO.

Je propose à la Cour de payer le double de la somme[1]. Si cela ne suffit pas, je m'engage à la payer dix fois, donnant en gages, mes mains, ma tête, mon cœur! Si cela ne suffit pas, il est évident que la méchanceté l'emporte sur l'honnêteté. Je vous en supplie, prenez sur vous de fausser une fois

1. C'est le triple de la somme que devrait dire Bassanio.

l'esprit de la loi; pour accomplir uue grande justice, commettez une petite injustice et domptez le cruel démon qui dirige sa volonté !

PORTIA.

Cela ne peut pas être. Il n'y a pas de pouvoir à Venise capable de changer une loi établie. Ce serait créer un précédent, et par cet exemple, beaucoup d'abus s'établiraient dans l'Etat. Cela ne se peut pas.

SHYLOCK.

C'est un nouveau Daniel qui juge! Oui, un Daniel! Oh! jeune et sage juge, combien je t'honore!

PORTIA.

Je vous prie, laissez-moi jeter un regard sur le billet.

SHYLOCK.

Le voici, très révérend docteur, le voici.

PORTIA.

Shylock, on t'offre ici trois fois ton argent.

SHYLOCK.

Un vœu, un vœu! J'ai fait un vœu au ciel! Faut-il que je sois parjure à mon âme? Non, pas pour tout Venise!

PORTIA.

L'échéance est passée et, de ce fait, le Juif peut légalement réclamer une livre de chair, qu'il coupera lui-même, le plus près du cœur du marchand. Sois misericordieux! Accepte le triple de ton argent et autorise-moi à déchirer ce billet.

SHYLOCK.

Quand on m'aura payé selon la teneur. Vous semblez être un digne juge, vous connaissez la loi, votre exposition a été très explicite. Je vous somme, au nom de la loi, dont vous êtes un remarquable pilier, de procéder au jugement. Je jure par mon âme qu'il n'y a pas de langue humaine capable de me faire changer de décision. Je m'en tiens aux termes de mon billet.

ANTONIO.

C'est du plus profond de mon cœur que je supplie la Cour de rendre un jugement.

PORTIA.

Qu'il en soit ainsi. Vous devez vous préparer à offrir votre poitrine à son couteau.

SHYLOCK.

O noble juge! O excellent jeune homme!

PORTIA.

Car l'esprit et l'intention de la loi sont d'accord avec la pénalité stipulée sur le billet.

SHYLOCK.

C'est absolument la vérité. O sage et honnête juge! Comme tu es plus expérimenté que tu le parais!

PORTIA.

Mettez donc votre poitrine à nu.

SHYLOCK.

Oui, sa poitrine. Ainsi dit le billet. N'est-ce pas, noble juge? Le plus près possible du cœur, tels sont ses propres termes.

PORTIA.

En effet. Avez-vous des balances pour peser la chair?

SHYLOCK.

J'en ai de prêtes.

PORTIA.

Avez-vous un chirurgien, Shylock, à votre service, pour brider la plaie, de peur qu'il saigne à en mourir?

SHYLOCK.

Est-ce stipulé dans le billet?

PORTIA.

Ce n'est point exprimé en propres termes. Mais qu'est-ce que cela fait? Il serait bon que vous le fissiez par charité.

SHYLOCK.

Je ne suis point de cet avis. Le billet ne porte point cette clause.

PORTIA.

Avancez, marchand. Avez-vous quelque chose à dire?

ANTONIO.

Quelques mots seulement. Je suis armé et tout à fait préparé. Donnez-moi votre main, Bassanio. Adieu. Ne vous désolez pas de me voir réduit où j'en suis à cause du service que je vous ai rendu, car ici la fortune se montre meilleure que d'habitude. Elle a coutume de laisser l'homme ruiné survivre à ses richesses, afin que, les yeux creusés, le front ridé, il contemple une vieillesse passée dans la pauvreté. Elle m'épargne le châtiment prolongé d'une sotte misère. Recommandez-moi à votre honorable femme. Racontez-lui comment le procès d'Antonio s'est terminé; dites-lui combien je vous aimais, avec quel courage je suis mort et quand vous aurez fini, qu'elle juge si Bassanio avait un ami. Ne vous repentez point d'avoir perdu un ami, plus qu'il se repent d'avoir payé votre dette, car si le Juif coupe assez profondément, je l'aurai payée instantanément de tout mon cœur.

BASSANIO.

Antonio, j'ai épousé une femme qui m'est aussi chère que la vie; mais cette vie, ma femme, le monde entier, je ne les

préfère pas à ton existence. Je voudrais tout perdre, tout sacrifier à ce démon, pour te délivrer.

PORTIA.

Si votre femme entendait votre offre, elle ne vous remercierait que faiblement.

GRATIANO.

Je possède une femme que j'aime, je le jure. Je voudrais qu'elle fût au ciel pour encourager quelque pouvoir suprême à changer ce Juif hargneux.

NÉRISSA.

Il est heureux qu'elle ne puisse entendre votre souhait; il pourrait jeter l'inquiétude dans votre ménage.

SHYLOCK, *à part.*

Voilà bien les époux chrétiens! J'ai une fille, j'aurais mieux aimé qu'elle épousât un descendant de Barabas, qu'un chrétien ! Nous gaspillons notre temps. Je te prie, fais exécuter la sentence.

PORTIA.

Une livre de la chair de ce marchand t'appartient. La Cour le décrète et la loi te la donne.

SHYLOCK.

Oh ! le plus équitable des juges!

PORTIA.

Et tu dois couper cette chair de sa poitrine. La loi le permet et la Cour le décrète.

SHYLOCK.

O le plus savant des juges! Voilà une sentence! Venez. Préparez-vous.

PORTIA.

Attends un peu. Il y a autre chose. Ce billet ne t'accorde pas une goutte de sang. Les termes absolus sont : une livre de chair. Prends donc ce qui t'est dû, prends ta livre de chair. Mais en la découpant, si tu verses une goutte de sang chrétien, tes terres et tes biens seront, par la loi de Venise, confisqués au profit de l'Etat.

GRATIANO.

O le plus équitable des juges! Ecoutez bien, Juif. O le savant juge!

SHYLOCK.

Est-ce la loi?

PORTIA.

Tu en verras le texte. Tu as réclamé justice, tu auras justice, sois-en sûr, plus que tu le désires.

GRATIANO.

O le savant juge! Ecoute bien, Juif. Un savant juge!

SHYLOCK.

En ce cas j'accepte l'offre. Qu'on me paie trois fois mon billet et que le Chrétien soit libre.

BASSANIO.

Voici l'argent.

PORTIA.

Doucement! Le Juif aura justice entière. Doucement. Ne nous pressons pas. Il n'aura que la pénalité prévue.

GRATIANO.

Le plus équitable des juges! Un savant juge!

PORTIA.

Prépare-toi donc à couper la chair. Ne verse pas une goutte de sang. Ne découpe ni plus ni moins qu'une livre de chair. Si tu en découpes plus ou moins qu'une livre, si tu diminues ou augmentes le poids convenu de la vingtième partie d'un malheureux gramme, si la balance penche de l'épaisseur d'un cheveu, tu meurs et tous tes biens sont confisqués.

GRATIANO.

Un second Daniel, un Daniel, Juif! Maintenant, je te tiens, mécréant!

PORTIA.

Qu'attends-tu, Juif? Prends ce qui t'est dû.

SHYLOCK.

Donnez-moi mon principal et laissez-moi m'en aller.

BASSANIO.

Je l'ai tout prêt pour toi. Prends-le.

PORTIA.

Il l'a refusé devant toute la Cour. Il aura simplement justice et son billet.

GRATIANO.

Je le répète, c'est un Daniel! Un second Daniel! Je te remercie, Juif, de m'avoir appris ce mot.

SHYLOCK.

Quoi! Je n'aurai pas même mon principal?

PORTIA.

Tu n'auras que ce qui t'est dû, ce que tu dois prendre à tes risques et périls, Juif.

SHYLOCK.

Eh bien, que le diable lui donne quittance! Je ne perdrai pas mon temps davantage!

PORTIA.

Attends, Juif. La loi n'en a pas fini avec toi. D'après les lois de Venise, s'il est prouvé qu'un étranger a directement ou indirectement voulu attenter à la vie d'un citoyen, le citoyen menacé a le droit de saisir la moitié des biens de l'étranger, tandis que l'autre moitié ira dans les coffres pri-

vés de l'Etat. La vie de l'offenseur est à la merci du doge qui a voix souveraine. Tu te trouves dans le cas prévu, car il appert d'une façon manifeste qu'indirectement et directement aussi, tu as voulu attenter à la vie du défendeur. Conséquemment, tu es sous le coup de la peine que je viens de mentionner. Dans ces conditions, agenouille-toi et implore la grâce du doge.

GRATIANO.

Implore la grâce de pouvoir t'aller pendre toi-même! Mais, tes richesses appartenant à l'Etat, tu n'as plus de quoi t'acheter une corde! D'où il s'ensuit que c'est aux frais de l'Etat que tu devras être pendu!

LE DOGE.

Afin que tu te rendes compte de la différence de nos caractères, je te donne la vie avant que tu la demandes. Quant à la moitié de tes biens, elle appartient à Antonio. L'autre revient à l'Etat, mais ton repentir peut encore transformer la confiscation en amende.

PORTIA.

En ce qui concerne l'Etat, mais pas Antonio.

SHYLOCK.

Prenez tout, ma vie avec, et point de pardon! Vous me prenez ma maison, puisque vous me prenez l'étai qui la soutient! Vous me prenez ma vie, puisque vous me prenez mes moyens de vivre!

PORTIA.

Quelle grâce consentez-vous à lui faire, Antonio?

GRATIANO.

Donnez-lui une corde gratis, et rien autre, par le ciel!

ANTONIO.

Qu'il plaise à mon seigneur le Doge et à toute la Cour de lui abandonner sans amende la moitié de ses biens. Je consens, pourvu qu'il me prête l'autre moitié à intérêt, à la restituer, après sa mort, au gentilhomme qui a enlevé sa fille. A cette faveur, je mets deux conditions : la première, il se convertira au christianisme; la seconde, il fera, devant la Cour, une donation de tout ce qu'il possèdera en mourant, à son fils Lorenzo et à sa fille.

LE DOGE.

Il le fera, ou je rétracte le pardon que j'ai accordé tout à l'heure.

PORTIA.

Es-tu satisfait, Juif? Que réponds-tu?

SHYLOCK.

Je suis satisfait.

PORTIA.

Clerc, rédigez un acte de donation.

SHYLOCK.

Je vous prie, permettez-moi de sortir. Je ne me sens pas bien. Vous m'enverrez l'acte et je le signerai.

LE DOGE.

Va-t'en, mais n'oublie pas de signer[1].

GRATIANO.

A ton baptême, tu auras deux parrains. Si j'avais été juge, tu en aurais eu dix de plus pour t'envoyer non aux fonts baptismaux, mais au gibet[2]!

(*Shylock sort*).

LE DOGE.

Monsieur, je vous prie de vouloir bien venir dîner chez moi.

PORTIA.

Je demande humblement pardon à votre Grâce, mais je dois partir ce soir pour Padoue, et il faut que je me mette en route sur-le-champ.

LE DOGE.

Je regrette que vos loisirs ne vous laissent pas libre. Antonio, remerciez ce gentilhomme, car, à mon avis, vous lui devez beaucoup.

(*Le Doge, les Grands de Venise et leur suite sortent*).

BASSANIO.

Très digne gentilhomme, moi et mon ami, avons été aujourd'hui, grâce à votre sagesse, acquittés de peines graves. Comme honoraires, acceptez les trois mille ducats dus au Juif, nous sommes heureux de vous les offrir pour vos gracieux services.

ANTONIO.

Et nous avons, en outre, contracté envers vous une dette que nous vous paierons en amitié et en reconnaissance.

PORTIA.

Une satisfaction est un salaire suffisant. Je vous ai secourus, je suis satisfait, nous sommes donc quittes. Je n'ai jamais

1. Le jugement de Portia est celui relaté par Gracian, le célèbre jésuite espagnol, dans son livre intitulé : *Hero*. Voici la conclusion du jugement. « Compite con la del Salomon la promptitud de aquel gran turco. Pretendia un Judio cortar una onza de carne à un Christiano, pena sobre usura. Insistia en ello con igual terqueria à su Principe, que perfidia à su Dios. Mando el gran Juez traer peso, y cuchillo; conminole con el deguello si cortava mas ni menos. Y *fue dar agudo corte à la lid, y al mundo milagro del ingenio*. (*Note de Steevens*).

Gregorio Leti, dans sa *Vie de Sixte-Quint*, raconte une histoire semblable. La papauté de Sixte-Quint commença en 1583. Il mourut en 1590.

2. Shakespeare fait allusion aux douze jurés qui, d'après la loi anglaise, décidaient par leur verdict toute condamnation à mort.

eu l'esprit mercenaire. Je vous prie simplement de me reconnaître quand nous nous rencontrerons. Je vous souhaite bonne santé et je prends congé de vous.

BASSANIO.

Cher monsieur, j'insiste auprès de vous. Acceptez un souvenir, comme tribut, et non comme salaire. Accordez-moi deux choses, je vous prie, la première de ne pas refuser, la seconde de me pardonner.

PORTIA.

Vous me pressez trop pour que je refuse. (*A Antonio*). Donnez-moi vos gants, je les garderai en mémoire de vous. (*A Bassanio*). Par amitié pour vous, je voudrais porter cette bague. Ne retirez pas votre main ; je ne prendrai pas autre chose et votre amitié ne me la refusera pas.

BASSANIO.

Cette bague, cher monsieur... Hélas! C'est une bagatelle. Je serais honteux de vous l'offrir.

PORTIA.

Je ne veux pas autre chose, et maintenant, il me semble que j'en ai envie.

BASSANIO.

J'y tiens plus qu'elle vaut. Je vous donnerai une bague qui, de l'avis de tous, sera la plus belle de Venise. Quant à celle-ci, je vous en prie, excusez-moi.

PORTIA.

Je vois, monsieur, que vous êtes généreux surtout en promesses. Vous m'avez appris à mendier, et maintenant, vous m'enseignez comment on répond à un mendiant.

BASSANIO.

Cher monsieur, je tiens cette bague de ma femme, quand elle me l'a passée au doigt, elle m'a fait jurer de ne jamais la vendre, la donner ou la perdre.

PORTIO.

C'est une excuse dont se servent beaucoup de gens pour économiser un cadeau. Si votre femme n'est pas folle, en apprenant à quel point j'ai mérité cette bague, elle ne vous en voudra pas de me l'avoir donnée. La paix soit avec vous.

(*Portia et Nérissa sortent*).

ANTONIO.

Monseigneur Bassanio, donnez-lui la bague ; que ses services et mon amitié l'emportent sur les recommandations de votre femme.

BASSANIO.

Gratiano, cours et rattrape-le. Donne-lui la bague et amène-le, si tu peux, à la maison d'Antonio. Va, et dépêche-toi.

(*Gratiano sort*).

Allons chez vous. Demain matin, nous volerons tous deux vers Belmont. Venez, Antonio.

(*Ils sortent*).

SCÈNE II.

Venise. Une Rue.

ENTRENT PORTIA ET NÉRISSA.

PORTIA.

Informe-toi de la maison du Juif, donne-lui cet acte et fais-le lui signer. Nous partirons cette nuit et serons à la maison un jour avant nos maris. Cet acte sera le bienvenu auprès de Lorenzo.

(*Entre* GRATIANO).

GRATIANO.

Cher monsieur, je vous ai heureusement rattrapé. Mon seigneur Bassanio, après réflexion, vous envoie cette bague et vous convie à dîner.

PORTIA.

Dîner est impossible. Quant à la bague, je l'accepte et l'en remercie de tout cœur; dites-le-lui bien, je vous prie. Je vous prie encore de montrer à ce jeune homme où se trouve la maison du vieux Shylock.

GRATIANO.

Volontiers.

NÉRISSA.

Monsieur, je voudrais vous dire un mot. (*A Portia*). Je vais voir si, lui aussi, me donnera sa bague, dont il m'a juré de ne jamais se séparer.

PORTIA.

Il te la donnera, je te le garantis. Ils nous affirmeront les avoir données à des hommes; nous leur tiendrons tête en affirmant le contraire. Va, dépêche-toi. Tu sais où je t'attends.

NÉRISSA.

Venez, cher monsieur, me montrer cette maison.

(*Ils sortent*).

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

Belmont. Une avenue conduisant à la maison de Portia.

ENTRENT LORENZO ET JESSICA.

LORENZO.

La lune brille. C'est par une nuit comme celle-ci, où le zéphir donnait de gentils baisers aux arbres, sans qu'ils fissent de bruit, que Troïlus monta sur les murs de Troie et exhala son âme vers les tentes grecques où Cressida se reposait [1] !

JESSICA.

C'est par une nuit comme celle-ci que Thisbé craintive, effleurant la rosée, vit l'ombre du lion avant le lion lui-même, et s'enfuit effarée!

LORENZO.

C'est par une nuit comme celle-ci que Didon, une branche de saule à la main, se tint sur le rivage désert, d'où elle faisait signe à son amant de revenir à Carthage !

JESSICA.

C'est par une nuit comme celle-ci que Médée cueillit les herbes enchantées qui rajeunirent le vieil Æson!

LORENZO.

C'est par une nuit comme celle-ci que Jessica quitta le riche Juif et, avec un amant prodigue, s'enfuit de Venise jusqu'à Belmont !

JESSICA.

C'est encore par une nuit comme celle-ci que le jeune Lorenzo jura qu'il l'aimait, et lui déroba son cœur en lui faisant des serments de fidélité, dont pas un n'était sincère.

LORENZO.

C'est toujours par une nuit comme celle-ci que la gentille

1. Cette image est empruntée au *Troïlus et Cressida* de Chaucer :

Upon the wallis fast eke would he walke,
Aud on the Grekis host he would yse, etc.

Jessica, comme une petite grondeuse, calomniait son amant qui le lui pardonnait !

JESSICA.

Je vous retiendrais ici toute la nuit, si personne ne venait. Ecoutez, j'entends le pas d'un homme.

(*Entre un* SERVITEUR).

LORENZO.

Qui vient si vite dans le silence de la nuit?

LE SERVITEUR.

Un ami.

LORENZO.

Un ami? Quel ami? Votre nom, je vous prie, l'ami ?

LE SERVITEUR.

Stephano est mon nom, et j'ai un mot à vous dire. Ma maîtresse sera à Belmont avant le lever du jour. Elle erre aux environs, au milieu des saintes croix, s'agenouillant et priant pour que son mariage lui vaille des heures heureuses.

LORENZO.

Qui vient avec elle ?

LE SERVITEUR.

Personne, sauf un saint ermite et sa suivante. Dites-moi, je vous prie, votre maître est-il de retour?

LORENZO.

Non, et nous n'en avons pas entendu parler. Rentrons, Jessica, et préparons-nous à souhaiter cérémonieusement la bienvenue à la maîtresse de cette maison.

(*Entre* LANCELOT).

LANCELOT.

Sola! Sola! wo! ha! Sola! Sola!

LORENZO.

Qui appelle ?

LANCELOT.

Sola! Avez-vous vu maître Lorenzo et madame Lorenzo? Sola! Sola!

LORENZO.

Assez de Sola, l'homme! Ici.

LANCELOT.

Sola! Où? Où?

LORENZO.

Ici.

LANCELOT.

Dites-lui qu'un courrier est venu de la part de mon maître, avec sa corne pleine de bonnes nouvelles? Mon maître sera ici avant le matin!

(*Il sort*).

LORENZO.

Douce âme, rentrons, en attendant leur venue. Non, ce n'est pas la peine. Pourquoi rentrerions-nous? Ami Stéphano, annoncez, je vous prie, à la maison, que votre maîtresse va venir et dites à la musique de jouer en plein air.

(*Le serviteur sort*).

Comme la lumière de la lune sommeille doucement sur ce banc! Asseyons-nous ici et que les sons de la musique pénètrent dans nos oreilles. Le silence et la nuit conviennent aux accents de la douce harmonie. Assieds-toi Jessica. Regarde comme le ciel est incrusté de patènes d'or[1]. Parmi tous ces globes que tu vois, le plus petit en ce moment chante comme un ange, d'accord avec les chérubins aux jeunes yeux! Une pareille harmonie existe dans les âmes immortelles, mais tant que notre âme est enclose dans cette première enveloppe d'un argile périssable, nous ne pouvons l'entendre.

(*Entrent des musiciens*).

Venez et jouez un hymne pour réveiller Diane! Des sons les plus graves bercez l'oreille de votre maîtresse, et attirez-la vers sa demeure par votre musique.

(*Musique*).

JESSICA.

Je ne suis jamais gaie, quand j'entends une musique douce.

LORENZO.

La raison en est que vos esprits sont attentifs. Observez un troupeau sauvage et folâtre, ou une famille d'étalons jeunes et sans harnais; ils font des bonds insensés, ils beuglent, hennissent, obéissant à la chaleur de leur sang. Si, par hasard, ils entendent le son d'une trompette, ou si quelque air frappe leurs oreilles, vous remarquerez qu'ils s'arrêtent court et que leurs yeux sauvages prennent une expression de douceur, sous le doux pouvoir de la musique[2]. C'est pourquoi les poètes ont imaginé qu'Orphée attirait les arbres, les pierres et les flots; car il n'est rien de si insensible, de si mauvais, de si cruel, que

1. *Is thick inlaid with patines of bright gold;* Dans le folio on lit *patens; pattents* dans le quarto et *patterns* dans le folio de 1632. Malone préfère *patine*, du mot latin *patina*. Une patène, dit Littré, est un vase sacré en forme de petite assiette qui sert à couvrir le calice et à recevoir l'hostie.

2. Nous retrouverons la même pensée dans la *Tempête*:

... Then I beat my tabor,
At which, like unback'd colts, they prick'd
their ears,
Advanc'd their eye-lids, lifted up their noses,
As they smelt musick.

la musique ne puisse transformer avec le temps. L'homme qui n'a aucune musique en lui, qui n'est pas ému par l'harmonie des sons mélodieux, est enclin à la trahison, aux stratagèmes et à la corruption; son âme est aussi noire que la nuit et ses affections aussi ténébreuses que l'Erèbe. Ne vous fiez jamais à un pareil homme. Ecoutez la musique.

(*Entrent* PORTIA *et* NÉRISSA, *qui se tiennent à distance*).

PORTIA.

La lumière que nous voyons brûle chez moi. Que ce petit flambeau rayonne loin! Ainsi brille une bonne action dans un monde corrompu.

NÉRISSA.

Quand la lune brillait, nous ne voyions pas le flambeau.

PORTIA.

Une gloire plus grande en obscurcit une moindre. Un ministre brille autant qu'un roi, jusqu'à ce que ce roi s'en approche. Alors l'éclat du ministre disparaît comme un ruisseau dans l'immensité des mers. Ecoute! De la musique!

NÉRISSA.

C'est votre musique, madame, celle de votre maison.

PORTIA.

Les circonstances font la beauté des choses. Cette musique me semble plus harmonieuse que de jour.

NÉRISSA.

Le silence lui prête cette vertu, madame.

PORTIA.

Le corbeau chante aussi bien que l'alouette si on n'y fait pas attention; et si le rossignol chantait le jour, quand les oies caquètent, il ne passerait pas pour un meilleur musicien que le roitelet. Que de choses s'améliorent, se perfectionnent, suivant les milieux. Silence! La lune dort avec Endymion et ne veut pas être éveillée.

(*La musique cesse*).

LORENZO.

C'est la voix de Portia, où je me trompe beaucoup.

PORTIA.

Il me reconnaît, comme l'aveugle le coucou, à ma mauvaise voix.

LORENZO.

Chère dame, soyez la bienvenue chez vous.

PORTIA.

Nous avons prié pour la prospérité de nos époux, dans l'espérance que nos prières avanceraient leur retour. Sont-ils revenus?

LORENZO.

Pas encore, madame. Mais un messager vient de venir qui nous a annoncé leur prochaine arrivée.

PORTIA.

Rentre, Nérissa. Donne à mes serviteurs l'ordre de ne point faire allusion à notre absence. N'en parlez pas non plus, Lorenzo; ni vous, Jessica.

(*Sonnerie de trompettes*).

LORENZO.

Votre époux est proche, je reconnais le son de sa trompette. Nous ne sommes point des bavards, madame, ne craignez rien.

PORTIA.

Cette nuit me semble un jour malade; elle n'est qu'un peu plus pâle. C'est un jour rappelant ceux où le soleil se cache.

(*Entrent* BASSANIO, ANTONIO, GRATIANO, *et leur* suite).

BASSANIO.

Nous aurions le jour en même temps que les antipodes, si vous apparaissiez en l'absence du soleil.

PORTIA.

Que je sois lumière sans être légère[1], car une épouse légère rend un mari lourd! Puisse Bassanio ne jamais le devenir à cause de moi. Mais, Dieu pour tous! Vous êtes le bienvenu à la maison, mon seigneur.

BASSANIO.

Je vous remercie, madame. Veuillez bien recevoir mon ami. Voici l'homme, voici Antonio, auquel j'ai tant d'obligations.

PORTIA.

Vous devez, en effet, lui avoir des obligations de toutes sortes, car j'ai entendu dire que pour vous il en avait contracté de très grandes.

ANTONIO.

Pas si grandes qu'il n'ait pu s'en acquitter.

PORTIA.

Monsieur, vous êtes tout à fait le bienvenu chez nous. Dé-

1. *Let me give light, but let me not be ligth.* Shakespeare joue sur les mots *light* (*lumière*) *et light* (légère). Les auteurs du temps ont abusé du calembour.

Dans la *Comtesse Insatiable* (*Insatiate Countesse*) de Marston (1613):

By this bright light that is deriv'd from thee,
So, sir, you make me a very light creature.

Dans *A mad World my Masters*, de Middleton (1608):

— *More lights — I call'd for light : here come iu two are light enough for a whole house.*

Etc., etc.

sirant le prouver autrement que par des paroles, j'abrégerai les compliments.

(*Gratiano et Nérissa se parlent à part*).

GRATIANO.

Par la lune qui est là-bas, je jure que vous avez tort. Sur ma foi, je l'ai donnée au clerc du juge. Je voudrais pour ma part, que celui qui l'a fût châtré, puisque, cher amour, vous le prenez tant à cœur.

PORTIA.

Une querelle déjà? De quoi s'agit-il?

GRATIANO.

D'un anneau d'or, d'une pauvre bague qu'elle m'a donnée ; dont la devise, s'adressant à tout le monde comme une poésie de coutelier sur un couteau, était : *Aime-moi et ne me quitte pas*[1].

NÉRISSA.

Qui vous parle de devise ou de valeur? Vous m'avez juré, quand je vous l'ai donnée, de la porter jusqu'à l'heure de votre mort, et de l'enterrer avec vous dans votre tombeau. Vous auriez dû être respectueux, sinon de moi, du moins de votre serment, et la garder. La donner au clerc d'un juge! Je crois bien que ce clerc-là n'aura jamais de poil au menton.

GRATIANO.

Il en aura, s'il vit assez pour devenir un homme!

NÉRISSA.

En supposant qu'une femme puisse devenir un homme!

GRATIANO.

Par cette main, je l'ai donnée à un jeune homme..., une espèce d'enfant, un petit enfant de rien, pas plus grand que toi, le clerc du juge; un enfant babillard qui l'a demandée comme récompense. En conscience, je ne pouvais pas la lui refuser.

PORTIA.

A vous parler franchement, vous avez commis une action blâmable en vous séparant si volontiers du premier cadeau de votre femme, d'un bijou passé à votre doigt sur la foi des serments, rivé à votre chair comme un emblème de fidélité! Moi aussi j'ai donné une bague à mon amour, moi aussi je lui ai fait promettre de ne jamais la quitter. Je jurerais pour lui qu'il ne l'aurait pas enlevée de son doigt, contre toutes les richesses de l'univers. Sur ma foi, Gratiano, vous causez tant de chagrin à votre femme, qu'à sa place, j'en deviendrais folle.

1. A l'époque de Shakespeare, on gravait des poésies sur la lame des couteaux.

BASSANIO, *à part.*

Je ferais mieux de me couper la main gauche et de jurer que j'ai perdu ma bague en la défendant!

GRATIANO.

Mon seigneur Bassanio venait de donner sa bague au juge qui la lui demandait et qui l'avait bien méritée. C'est alors que l'enfant, le clerc, qui avait pris la peine de faire des écritures, me supplia de lui donner la mienne. Le serviteur et le maître n'ont jamais voulu accepter autre chose que les deux bagues.

PORTIA.

La bague que vous avez donnée, j'aime à croire que vous ne la teniez pas de moi?

BASSANIO.

Si je voulais ajouter un mensonge à une faute, je nierais. Mais vous le voyez, la bague n'est plus à mon doigt.

PORTIA.

Pas plus que la fidélité dans votre cœur! Par le ciel, je n'entrerai pas dans votre lit, tant que je n'aurai pas vu ma bague!

NÉRISSA.

Ni moi dans le vôtre, tant que je n'aurai pas vu la mienne!

BASSANIO.

Chère Portia, si vous saviez à qui j'ai donné la bague, pourquoi j'ai donné la bague, avec quel chagrin je me suis séparé de la bague, quand il a été décidé qu'on n'accepterait qu'elle, vous calmeriez la vivacité de votre déplaisir.

PORTIA.

Si vous aviez connu la vertu de la bague, la valeur de celle qui vous a donné la bague, quel honneur vous commandait de conserver la bague, jamais vous ne vous seriez séparé de la bague. Quel homme eût été assez déraisonnable, si vous vous en étiez défendu, pour demander avec insistance une chose assimilable à une relique? Nérissa m'apprend ce qu'il faut en penser. Je veux mourir, si ce n'est pas une femme qui a ma bague!

BASSANIO.

Sur mon honneur, madame, sur mon âme, ce n'est pas une femme; mais un honnête docteur, qui refusait trois mille ducats et m'a supplié de la lui donner. Tout d'abord, je la lui ai refusée, j'ai eu même le courage de le laisser partir mécontent, alors qu'il venait de sauver la vie de mon ami! Que pourrais-je dire encore, chère dame! J'ai été forcé de la lui envoyer; accablé que j'étais de honte et de reconnais-

sance, et mon honneur me défendant de demeurer ingrat. Pardonnez-moi, chère dame! Par les flambeaux bénis de la nuit, si vous aviez été là, vous m'auriez certainement supplié de vous rendre la bague pour l'offrir à ce digne docteur!

PORTIA.

Que ce docteur-là n'approche pas trop près de ma maison! Il a obtenu le bijou auquel je tenais, que vous aviez juré de garder pour l'amour de moi, je serais capable de devenir aussi généreuse que vous, de ne rien refuser de ce que je possède, pas même mon corps, pas même la couche de mon époux! Je le connaîtrai, j'en suis certaine. Je vous conseille de ne pas passer la nuit dehors, de me surveiller comme un Argus; autrement, sur mon honneur qui m'appartient encore, je fais de ce docteur mon camarade de lit!

NÉRISSA.

Et moi, j'en fais autant du clerc! Vous voilà avisé, si vous me confiez à moi-même!

GRATIANO.

A votre aise, mais si j'attrape le clerc, j'endommagerai sa plume!

ANTONIO.

Je suis la cause malheureuse de ces querelles.

PORTIA.

Monsieur ne vous mettez pas en peine. Vous êtes néanmoins le bienvenu.

BASSANIO.

Portia, pardonne-moi un tort involontaire. Devant tous ces amis qui écoutent, je te jure, par tes beaux yeux, dans lesquels je me vois...

PORTIA.

Remarquez cela. Dans mes deux yeux il se voit double. Une fois dans chaque œil. Il jure par sa duplicité! Voilà un serment auquel on peut se fier!

BASSANIO.

Ecoute-moi. Pardonne cette faute; je jure sur mon âme de ne jamais manquer à un serment!

ANTONIO, *à Portia.*

Pour sauvegarder mon honneur, j'ai engagé mon corps, et sans celui qui a la bague de votre époux, ce corps était à jamais perdu. Cette fois c'est mon âme que je donne en garantie si jamais votre époux manque volontairement à sa foi.

PORTIA.

Soit. Je vous prends comme caution. Donnez-lui cette bague et recommandez-lui de la garder mieux que l'autre.

ANTONIO.

Seigneur Bassanio, jurez de garder cette bague.

BASSANIO.

Par le ciel, c'est celle que j'ai donnée au docteur !

PORTIA.

Je la tiens de lui. Pardonne-moi, Bassanio ! Au prix de cette bague, le docteur a couché avec moi !

NÉRISSA.

Pardonne-moi, mon gentil Gratiano ! L'enfant de rien, le clerc du juge, a couché avec moi la nuit dernière dans les mêmes conditions.

GRATIANO.

Répare-t-on les grandes routes, en été, quand elles n'ont pas cessé d'être bonnes ! Quoi ! nous serions cocus avant de l'avoir mérité ?

PORTIA.

Ne parlez pas si grossièrement. Vous devenez tous stupéfaits. Prenez cette lettre et lisez-la à loisir. Elle vient de Padoue et est signée Bellario. Vous y verrez que Portia était le docteur, et Nérissa son clerc. Lorenzo est témoin que je suis partie en même temps que vous, et que mon retour ne date que d'un moment. Je ne suis pas même encore rentrée à la maison. Antonio, vous êtes le bienvenu. J'ai pour vous des nouvelles dépassant vos espérances. Décachetez cette lettre. Elle vous apprendra que trois de vos galères viennent de rentrer au port, chargées de biens. Vous ne saurez jamais par quelle étrange hasard j'ai trouvé cette lettre.

ANTONIO.

Je demeure muet.

BASSANIO.

Vous êtes le docteur et je ne vous ai pas reconnue ?

GRATIANO.

Vous êtes le clerc qui doit me faire cocu ?

NÉRISSA.

Oui, mais le clerc qui n'en aura jamais l'idée, à moins qu'il devienne un homme.

BASSANIO.

Aimable docteur, vous serez mon camarade de lit et, quand je serai absent, vous coucherez avec ma femme.

ANTONIO.

Chère dame, vous m'avez donné la vie et de quoi vivre. Cette lettre confirme, en effet, que mes vaisseaux sont arrivés à bon port.

PORTIA.

Comment va Lorenzo ? Mon clerc a aussi de bonnes nouvelles pour vous.

NÉRISSA.

Et je vous les donnerai gratuitement. Voici pour vous et Jessica, un acte spécial du riche Juif, qui vous lègue tout ce qu'il possèdera à sa mort.

LORENZO.

Belle dame, vous faites pleuvoir la manne sur les pas des gens affamés.

PORTIA.

Il est presque jour et, j'en suis sûre, vous n'êtes pas pleinement satisfaits du récit de ces événements. Rentrons. Vous multiplierez les questions et nous vous répondrons franchement sur toutes choses.

GRATIANO.

Soit. La première question que j'adresserai à ma Nérissa, sera pour savoir si elle veut attendre la nuit prochaine pour se coucher, où aller au lit maintenant que deux heures à peine nous séparent du jour. Pour moi, s'il était jour, je ferais des vœux pour qu'il fît nuit, afin d'être couché avec le clerc du docteur. Tant que je vivrai, je n'aurai qu'une idée : garder précieusement l'anneau de Nérissa !

(Ils sortent).

LA

PREMIÈRE PARTIE

DU

ROI HENRY IV

Drame Historique

INTRODUCTION

Dans la *Première partie du Roi Henry IV*, le principal personnage est John Falstaff. A un certain moment, Falstaff dit au prince Henry : « Par le seigneur, tu parles vrai, jeune homme. Et l'hôtesse de cette taverne, n'est-ce pas une douce créature » ? Le Prince répond : « Aussi douce que le miel de l'Hybla, mon vieux garçon d'hôtel. *(My old lad of the castle).*

A ce propos, Rowe a remarqué que, dans la première version du rôle, au lieu de Falstaff, le compagnon du prince Henry s'appelait Oldcastle, d'où le calembour *my old lad of castle.* Théobald insiste, observant que, s'il en avait été autrement, dans l'épilogue de la *Seconde partie de Henry IV*, Shakespeare n'aurait pas eu raison de dire : « Si vous n'êtes pas trop écœurés de « viande grasse, votre humble auteur continuera cette histoire « où doit encore figurer sir John, il vous fera vivre avec la belle « Catherine de France. Là, autant que je puis le savoir, « Falstaff mourra d'une sueur rentrée, à moins que vous l'ayez « immolé déjà à une cruelle méprise ; car Oldcastle est mort « martyr, et celui-ci n'est point le même homme ». Et Théobald ajoute : « J'ai lu une pièce nouvelle intitulée : *The « famous victories of Henry the First, containing the hono- « rable battle of Azincourt.* L'action débute dans la quator- « zième année du règne de Henry IV et finit par le mariage « de Henry V épousant Catherine de France. La scène commence « avec les vols du prince Henry. Sir John Oldcastle est un des « complices, avec Ned et Gadshill, un autre vaurien. J'en « déduis que Shakespeare se serait inspiré de la pièce en ques- « tion, jusqu'à ce que quelque descendant de la famille des « Oldcastle ait prié la reine Elisabeth de faire supprimer ce « nom ».

Qu'était donc cet Oldcastle ? Warburton va nous le dire : Un martyr de ses opinions religieuses, que les prêtres firent brûler en place publique. Warburton croit devoir excuser Shakespeare de crainte qu'on l'accuse de malice et de mauvais goût. La peine était inutile. Aussitôt que notre poète sut quel souvenir rappelait ce nom d'Oldcastle, il en chercha un autre et trouva dans les chroniques un chevalier né vers 1477, mort en 1559, contemporain des rois Richard II, Henry IV, Henry V et Henry VI, dégradé par le chapitre de l'ordre de la Jarretière pour s'être sauvé pendant la bataille de Patay, qui se nommait John Fastolfe. De Fastolfe, il fit Falstaff.

La première représentation de la *Première partie du Roi Henry IV* se donna sous le titre de l'

HISTOIRE

DE HENRY QUATRIÈME

Avec les batailles de Shrewsbury, entre le Roi
et le lord Henry Percy, surnommé Henry
Hotspur du Nord
avec les spirituelles plaisanteries de
Sir John Falstaff

La date en est fixée à 1597.

PERSONNAGES

LE ROI HENRY IV.
HENRY, prince de Galles, } fils du roi.
LE PRINCE JOHN DE LANCASTRE, } fils du roi.
LE COMTE DE WESTMORELAND, } amis du roi.
SIR WALTER BLUNT, } amis du roi.
THOMAS PERCY, comte de Worcester.
HENRY PERCY, comte de Northumberland.
HENRY PERCY, surnommé HOTSPUR, son fils.
EDMOND MORTIMER, comte de March.
SCROOP, archevêque d'York.
ARCHIBALD, comte de Douglas.
OWEN GLENDOWER.
SIR RICHARD VERNON.
SIR JOHN FALSTAFF.
POINS.
GADSHILL.
PETO.
BARDOLPH.
LADY PERCY, femme d'Hotspur et sœur de Mortimer.
LADY MORTIMER, fille de Glendower et femme de Mortimer.
MISTRESS QUICKLY, hôtesse de la taverne d'East-Cheap.

LORDS, OFFICIERS, UN SHÉRIFF, UN CABARETIER, UN CHAMBELLAN, GARÇONS D'AUBERGE, DEUX VOITURIERS, VOYAGEURS ET GENS DE SERVICE.

La scène est en Angleterre.

LA

PREMIÈRE PARTIE DU ROI HENRY IV

DRAME HISTORIQUE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

Londres. Le Palais du Roi.

ENTRENT LE ROI HENRY, WESTMORELAND, SIR WALTER BLUNT ET AUTRES.

LE ROI.

Ébranlés comme nous le sommes, pâles d'inquiétude, trouvons un moment pour que la paix effrayée respire, et puisse reprendre haleine en vue des nouvelles guerres qui vont recommencer sur de lointains rivages. L'Erinnye altérée ne barbouillera plus ses lèvres du sang des enfants de ce pays ; la guerre ne creusera plus des tranchées dans les champs de l'Angleterre, elle ne foulera plus les fleurs sous le fer des coursiers ennemis. Les hommes au front menaçant, qui — pareils aux météores d'un ciel troublé, tous de même nature, formés de la même substance — se heurtaient naguère dans des batailles intestines, dans le choc d'une boucherie civile, maintenant rassemblés dans les mêmes rangs, suivront le même chemin, ne marcheront plus amis contre amis, parents contre parents, alliés contre alliés. Le glaive de la guerre cessera de blesser son possesseur comme un couteau mal ajusté dans sa gaine. A cette heure, mes amis, c'est aussi loin que le sépulcre du Christ (vous êtes maintenant des soldats enrôlés pour combattre sous la croix divine) que nous allons conduire les régiments anglais dont les bras ont été moulés dans la matrice de leurs mères, pour chasser les païens des champs sacrés que foulèrent jadis les pieds divins de celui qui, il y a quatorze cents ans, fut pour notre salut, cloué sur une croix douloureuse. Notre projet date de douze mois, il est donc inutile d'ajouter que nous l'accomplirons. Ce n'est pas pour ce discours que

je vous ai réunis. Faites-moi connaître, gentil cousin Westmoreland, ce que notre conseil a décidé hier, à propos d'une expédition qui nous est si chère.

WELTMORELAND.

Mon suzerain, on a chaudement discuté votre hâte, et de nombreux avis étaient échangés quand, à la traverse, est venu se mettre un courrier du pays de Galles, chargé de graves nouvelles. La plus mauvaise est que le noble Mortimer, débarquant des hommes de l'Herefordshire, pour combattre le téméraire et sauvage Glendower, a été fait prisonnier par les rudes mains de ce Gallois et qu'un millier de ses gens ont été massacrés. Sur leurs cadavres, ces Gallois ont exercé de telles violences, des mutilations si brutales et si honteuses, qu'il serait impossible d'y insister sans rougir.

LE ROI.

Et les nouvelles de ce combat retarderaient notre expédition en Terre Sainte?

WESTMORELAND.

Ces nouvelles aggravées par d'autres, venues du Nord, mon gracieux maître, plus défavorables, plus fâcheuses encore et dont voici la teneur. Le jour de la Sainte-Croix, le vaillant Hotspur, le jeune Harry Percy et le brave Archibald, cet écossais dont le courage a été mis plus d'une fois à l'épreuve, se seraient rencontrés à Holmédon, où ils auraient passé une heure cruelle et sanglante, s'il faut s'en rapporter aux décharges de leur artillerie. La nouvelle en a été apportée par un homme qui est monté à cheval au moment le plus chaud, comme le combat était le plus acharné, sans attendre l'issue de la rencontre.

LE ROI.

Voici un cher et diligent ami, sir Walter Blunt, qui vient de descendre de cheval, encore taché de toutes les éclaboussures du terrain qui s'étend d'Holmédon jusqu'ici. Les nouvelles qu'il nous apporte sont bonnes et les bienvenues. Le comte de Douglas est battu; dix mille hardis Ecossais et vingt-deux chevaliers ont été vus par Walter, formant dans les plaines d'Holmédon un amoncellement de carcasses sanglantes. Hotspur a fait prisonniers, Mordake, comte de Fife, le fils aîné du vaincu Douglas, les comtes d'Athole, de Murray, d'Angus et de Mentheith. Ne sont-ce pas d'honorables dépouilles? N'est-ce pas une belle prise? Qu'en dites-vous, cousin?

WESTMORELAND.

En effet, c'est une conquête dont un prince pourrait s'enorgueillir.

LE ROI.

En parlant ainsi tu m'attristes et tu me fais commettre le péché d'envie. Oui, je suis jaloux de voir que milord Nor-

thumberland est le père d'un fils aussi remarquable, le sujet de toutes les conversations, l'arbuste le plus robuste des bois, le mignon de la fortune et son orgueil; tandis que moi, à travers les louanges qu'on lui prodigue, j'aperçois la débauche et le déshonneur souiller le front de mon jeune Henry. Ah! si l'on pouvait prouver qu'une fée nocturne a changé nos enfants au berceau pendant qu'ils dormaient; qu'elle a appelé le mien Percy et le sien Plantagenet! J'aurais alors son Harry et il aurait le mien! N'y pensons plus. Que dites-vous, cousin, de l'insolence de ce jeune Percy? Il prétend garder les prisonniers qu'il a faits et m'envoie un mot d'après lequel un seul m'appartiendrait: Mordake, comte de Fife[1].

WESTMORELAND.

Son oncle le lui aura conseillé. Ce Worcester ne perd pas une occasion de vous prouver sa malveillance, en l'excitant à secouer ses plumes et à dresser sa jeune crête contre votre dignité.

LE ROI.

Je l'ai convoqué pour m'en expliquer avec lui. Cependant, nous avons négligé de reparler de nos saints projets sur Jérusalem. Cousin, mercredi prochain nous tiendrons notre conseil à Windsor. Veuillez en informer les lords et revenir promptement vers nous; car ce que j'ai à dire et à faire, la colère m'empêche de l'expliquer.

WESTMORELAND.

Entendu, mon suzerain.

(*Ils sortent*).

SCÈNE II.

Londres. Une Chambre dans le Palais.

ENTRENT HENRY, PRINCE DE GALLES ET FALSTAFF.

FALSTAFF.

Eh bien, Hal[2], quelle heure est-il, mon garçon?

LE PRINCE HENRY.

Tu as l'esprit si lourd à force de boire du vieux Xérès, de

1. Percy avait un droit exclusif sur ses prisonniers, sauf en ce qui concerne le comte de Fife. D'après les lois de la guerre, tout combattant ayant fait un captif dont la rançon n'excédait pas dix mille couronnes, pouvait à son gré le renvoyer ou le rançonner. En revanche, Percy ne pouvait pas refuser au roi le comte de Fife qui était un prince de sang royal (fils du duc d'Albany et père du roi Robert III) et en le réclamant, le roi ne fait qu'user de ses prérogatives.

2. Diminutif de Henry.

te déboutonner après souper, de dormir sur les bancs après midi, que tu oublies de demander ce qu'il t'importe le plus de savoir. Que diable as-tu à faire avec les heures? A moins que les heures soient des coupes de Xérès, les minutes des chapons, les horloges des langues de maquerelles, les cadrans des enseignes de maisons louches et le soleil béni une belle et chaude fille en taffetas de flamme, je ne vois pas la raison pour laquelle tu commettrais cette action superflue de demander l'heure.

FALSTAFF.

En vérité Hal, vous commencez à m'apprécier. Nous autres, coupeurs de bourses, c'est la lune et les sept planètes qui nous gouvernent, et non Phébus, *le beau chevalier errant*[1] ! Puisse, doux railleur, quand tu seras roi, Dieu conserver ta Grâce, je veux dire ta Majesté, car tu n'as aucune grâce...

LE PRINCE HENRY.

Aucune ?

FALSTAFF.

Aucune, en vérité ! Pas même ce qu'il en faut pour servir de prologue à un œuf avec un peu de beurre[2].

LE PRINCE HENRY.

Continue. Au fait.

FALSTAFF.

Donc, doux railleur, quand tu seras roi, ne permets pas que nous, les gardes du corps de la nuit, soyons appelés les voleurs de la beauté du jour; plutôt les gardes forestiers de Diane, les gentilshommes de l'ombre, les mignons de la lune. Il faudra que les hommes reconnaissent en nous des hommes se gouvernant bien, puisque, comme la mer, nous sommes gouvernés par notre noble et chaste maîtresse la lune, sous la protection de laquelle nous volons.

LE PRINCE HENRY.

Tu parles bien et ce que tu dis est vrai. Notre sort à nous autres, gens de la lune, a son flux et reflux comme la mer, obéissant comme elle à l'influence de la lune. En voici la preuve. Une bourse d'or résolument soustraite un lundi soir, est fort dissolument vidée le mardi matin. Obtenue en disant *Halte-là*[3] ! et dépensée en criant : *Apportez du vin !* tantôt quand le flot baisse jusqu'au pied de l'échelle; tantôt quand il dépasse la plate-forme de la potence.

1. Allusion à une romance espagnole traduite, à l'époque de Shakespeare, sous le titre de : *Le Miroir de la Chevalerie.*

2. En Angleterre, le *benedicite* qui se dit avant le repas, s'appelle également les *Grâces.*

3. *Got with swearing lay by. To lay by* est une expression de marine qui signifie prendre des ris pour demeurer stationnaire.

FALSTAFF.

Par le seigneur, tu as raison, mon garçon! L'hôtesse de ma taverne n'est-elle pas une agréable fille?

LE PRINCE HENRY.

Aussi agréable que le miel de l'Hybla, mon vieux garçon d'hôtel[1]. N'est-ce pas qu'un justaucorps de buffle est un habit qui dure longtemps[2]?

FALSTAFF.

Qu'est-ce que tu dis, mauvais plaisant? Qu'entends-tu par tes sarcasmes et tes subtilités? Que diable ai-je à faire avec ton justaucorps de buffle?

LE PRINCE HENRY.

Quelle vérole ai-je à attraper avec ton hôtesse de taverne?

FALSTAFF.

Tu l'as appelée maintes fois et souvent pour compter avec elle.

LE PRINCE HENRY.

T'ai-je jamais appelé pour que tu paies ta part?

FALSTAFF.

Non. Je dois te rendre cette justice. Tu paies toujours à la taverne.

LE PRINCE HENRY.

Oui, et autre part, tant que j'ai de l'argent. Quand je n'en ai pas, j'use de mon crédit.

FALSTAFF.

A tel point que si tu n'étais pas certainement l'héritier présomptif... Dis-moi, je te prie, doux railleur, quand tu seras roi verra-t-on encore des gibets en Angleterre? La résolution sera-t-elle maltraitée comme aujourd'hui, avec le frein rouillé de cette antiquité qu'on appelle la loi? Quand tu seras roi, ne pends pas les voleurs.

LE PRINCE HENRY.

Non. C'est toi qui en seras chargé.

FALSTAFF.

Moi? A merveille! Par le seigneur, je serai un bon juge!

LE PRINCE HENRY.

Tu juges déjà mal. Je veux dire que c'est toi qui pendras les voleurs, de la façon tu deviendras un merveilleux bourreau.

FALSTAFF.

Bien, Hal, bien. Le métier de bourreau conviendrait à mon humeur, autant que celui qui consiste à faire antichambre à la Cour. Ça, je puis l'affirmer.

1. Voir l'Introduction.

2. Pour comprendre le sens de la phrase, il faut savoir que les officiers du shériff étaient autrefois vêtus de peau de buffle.

LE PRINCE HENRY.

Pour obtenir une charge ?

FALSTAFF.

Pour obtenir des habits[1]. Le bourreau n'a pas une mince garde-robe, sang-dieu ! Je suis aussi mélancolique qu'un vieux chat[2], ou qu'un ours muselé !

LE PRINCE HENRY.

Ou qu'un vieux lion, ou que le luth d'un amoureux.

FALSTAFF.

Ou que le bourdon d'une cornemuse du Lincolnshire.

LE PRINCE HENRY.

Pourquoi ne dis-tu pas aussi mélancolique qu'un lièvre, ou que Moor-ditch[3] ?

FALSTAFF.

Tu te sers des comparaisons les plus désagréables et tu es, en vérité, un incomparable vaurien... Mon doux jeune prince. Hal, je t'en prie, ne me trouble pas davantage avec ces folies. Pardieu ! je voudrais que toi et moi nous connussions un endroit où acheter de la bonne renommée. Un vieux lord du Conseil, m'a grondé l'autre jour, dans la rue, à votre sujet, monsieur. Je n'y ai pas fait attention. Il parlait très sagement, mais je ne le regardais pas. Et pourtant, je le répète, il parlait très sagement, et en pleine rue.

LE PRINCE HENRY.

Tu as bien fait. *La sagesse crie dans les rues et personne n'y prend garde*[4].

FALSTAFF.

O citation damnable ! Tu serais, en vérité, capable de corrompre un saint ! Tu m'as fait beaucoup de tort, Hal ! Dieu te le pardonne ! Avant de te connaître, Hal, je ne savais rien. A cette heure, je suis un homme, à parler franc, qui ne vaut pas beaucoup mieux qu'un pécheur. Il faut que je change de vie et je veux en changer. Par le seigneur, si je ne le fais pas, je suis un misérable. Il ne sera pas dit que je serai damné pour le fils d'un roi chrétien !

LE PRINCE HENRY.

Où prendrons-nous une bourse demain, Jack ?

FALSTAFF.

Où tu voudras, mon garçon. J'en prendrai une, sinon je consentirai à ce que tu me qualifies de coquin et te permettrai de te moquer de moi !

1. *Yea, for obtening of suits*. Il y a ici un calembour. *Suit* veut dire *charge* et *habit*.

2. Proverbe qui se trouve dans la *Collection* de Ray.

3. D'après Stowe, il y avait entre Bishopsgate et Cripplegate un fossé appelé Moor-ditch qui exhalait une odeur infecte.

4. Passage de l'Ecriture.

LE PRINCE HENRY.

Je vois que tu t'amendes. Tu passes vite de la prière au vol.

(*Entre* POINS, *qui se tient à distance*).

FALSTAFF.

C'est ma vocation, Hal. Ce n'est point un péché pour un homme de travailler suivant sa vocation. Poins! nous allons savoir si Gadshill a un projet. Oh! si les hommes sont sauvés par leur mérite, quel trou d'enfer sera assez chaud pour lui! C'est le drôle le plus complet qui ait jamais crié : Arrête! à un brave homme.

LE PRINCE HENRY.

Bonjour, Ned.

POINS.

Bonjour, doux Hal. Que dit monsieur Remords? Que dit monsieur John Xérès et Sucre? Jack, comment le diable et toi vous arrangez-vous au sujet de ton âme? Tu l'as vendue, le dernier vendredi saint, pour une coupe de madère et une cuisse de chapon froid.

LE PRINCE HENRY.

Sir John tient sa parole et le diable a son marché. John n'a jamais fait mentir un proverbe, il donnera au diable ce qui lui appartient.

POINS.

C'est la damnation, si tu tiens parole au diable.

LE PRINCE HENRY.

C'est aussi la damnation si on le trompe.

POINS.

Mes enfants, demain matin, à quatre heures, à Gadshill. Il y a des pèlerins qui s'en vont à Canterbury avec de riches offrandes, et des marchands qui se rendent à cheval à Londres avec des bourses gonflées. J'ai des masques pour vous tous et vous avez des chevaux. Gadshill couche cette nuit à Rochester. J'ai commandé à souper demain soir à Eastcheap. Un coup aussi facile à faire que s'il s'agissait de dormir. Si vous voulez venir, je remplirai vos bourses de couronnes; sinon restez chez vous et soyez pendus!

FALSTAFF.

Ecoute-moi, Yedward. Si je ne vais pas là-bas, je veux que vous soyez pendus pour y avoir été!

POINS.

Viendrez-vous, mes côtelettes[1]?

1. Expression d'argot. Les assassins, les voleurs, les vagabonds, tenaient à l'époque une si grande place, que non seulement ils ont eu les honneurs du livre, mais que les auteurs du temps ont conservé leur histoire, leurs mœurs et jusqu'à leur argot. Dans un

FALSTAFF.

Hal, voulez-vous être des nôtres ?

LE PRINCE HENRY.

Quoi, je volerais ? Moi, un voleur ? Non, sur ma foi.

FALSTAFF.

Il n'y a ni honnêteté, ni courage, ni camaraderie en toi. Tu n'es point issu de sang souverain, si tu n'oses pas arrêter quelqu'un pour dix shellings[1].

LE PRINCE HENRY.

Allons, pour une fois je serai un écervelé !

livre intitulé la *Fraternité des vagabonds* (*The Fraternitye of vagabondes*), John Awdely, nous apprend qu'un *Abraham man* est celui qui mendie bras et jambes nus, simule la folie et s'intitule « Pauvre Tom ». Le *Ruffcler* se promène avec une arme, raconte ses prouesses de guerre, et son métier consiste à dévaliser les voyageurs et les marchands. Le *Prygman* s'appuie nonchalamment sur une canne; sa spécialité est le vol à l'étalage. Le *Whipiacke*, muni d'une fausse licence, mendie comme ancien matelot et fait main basse sur les objets exposés dans les foires. Le *Frater* sollicite dans les hôpitaux et dépouille les femmes qui se rendent au marché. Le *Quire Bird* est un relaxé qui, sous prétexte de chercher de l'ouvrage, vole les chevaux à l'attache. Le *Upright man* voyage avec un bâton de pèlerin appelé *Filtchman* et a une telle autorité sur ses confrères qu'il peut leur demander ce qu'ils ont sur eux. Le *Curtall* est un Upright possédant moins d'autorité. L'*Irishe Toyle* porte sa marchandise dans une besace : dentelles, épingles, etc., et refait les servantes et les enfants. Le *Jack-Man* lit, écrit, quelquefois parle le latin et confectionne de fausses licences. Le *Washman* se contente de mendier. La *Doxié* vend des dentelles et des cordons de chemise, etc.

Nous avons dit que ce monde avait son argot. *Eyes* se transforme en *Glasyers*, *Mouth* en *Gan*, *Shooes* en *Hampers*, *Penny* en *Vyn*, *Bread* en *Pannam*, *House* en *Ken*, *Door* en *Gygger*, etc.

Voulez-vous entendre une conversation entre un Upright-Man et un Roge?

— *Bene Lightmans to thy quarromes, in what lipker hast thou lypped in this darkemans, wheter in a lybbege or in the strummel ?*

— *I couched a hogs head in a skypperthis dorkemans.*

— *I towre the strummel trine upon thy nabchet and togman.*

— *I saye by the Salmon I will loge it of with agape of benehouse; then cut to my noste watch.*

Etc., etc.

Ce qui veut dire :

— Bonjour à ton corps, dans quelle maison as-tu passé la nuit? Dans un lit ou sur la paille ?

— Je me suis couché dans une grange.

— En effet, il y a encore de la paille à ton chapeau et à ton vêtement.

— Je jure par la messe que je me rincerais bien avec un quart de bonne boisson. Qu'est-ce qui te ferait plaisir?

Etc., etc.

Pour détails plus complets voir la *Vie Véridique de William Shakespeare.*

1. Shakespeare joue sur le mot *souverain* : Le souverain était une pièce de la valeur de dix shellings.

FALSTAFF.

A la bonne heure, voilà qui est parler.

LE PRINCE HENRY.

Non, arrive que voudra, je resterai chez moi.

FALSTAFF.

Par le Seigneur, quand tu seras roi je me ferai traître !

LE PRINCE HENRY.

Je ne m'en soucie pas.

POINS.

Sir John, je te prie, laisse le prince seul avec moi. Je lui donnerai de si bonnes raisons pour courir l'aventure, qu'il nous suivra.

FALSTAFF.

Soit. Puisses-tu te montrer persuasif et puisse-t-il avoir une oreille qui profite ; puissent tes paroles l'émouvoir et puisse-t-il en les écoutant être convaincu qu'un véritable prince peut, par divertissement, devenir un faux voleur. Les malheureux abus de ce temps ont besoin d'être aidés ! Adieu. Vous me retrouverez à Eastcheap.

LE PRINCE HENRY.

Adieu, dernier printemps ! Adieu, été de la Toussaint !

(*Falstaff sort*).

POINS.

Maintenant, mon doux prince de miel, montez à cheval avec nous demain. J'ai une farce à jouer, que je ne puis exécuter seul. Falstaff, Bardolph, Peto et Gadshill, se chargeront de dépouiller les gens pour lesquels nous avons déjà préparé notre embuscade. Vous et moi, n'y serons pas, mais quand ils auront le butin, si vous et moi ne les volons pas à notre tour, je veux que cette tête saute de mes épaules.

LE PRINCE HENRY.

Comment nous séparer d'eux au moment du départ ?

POINS.

Nous partirons avant ou après eux et leur fixerons le lieu de rencontre que vous voudrez. Ils accompliront seuls leur exploit et aussitôt l'exploit achevé nous tomberons sur eux.

LE PRINCE HENRY.

Oui, mais ils nous reconnaîtront à nos chevaux, à nos habits, à une marque quelconque.

POINS.

Bah ! Ils ne verront pas nos chevaux, je les attacherai dans le bois. Nous changerons de masques après les avoir quittés ; enfin, j'ai pour l'occasion des manteaux de bougran qui cacheront notre costume habituel.

LE PRINCE HENRY.

A n'en point douter, ils seront plus forts que nous.

POINS.

J'en tiens deux d'entre eux pour les poltrons les plus incorrigibles qui aient jamais tourné le dos. Quant au troisième, s'il combat plus que de raison, je consens à renoncer à porter des armes. Le côté piquant de la plaisanterie, sera les innombrables mensonges que notre coquin ventru nous débitera à souper : comment il aura tenu tête à une vingtaine d'assaillants ; quelles parades il aura faites ; quels coups il aura donnés, quels dangers il aura courus. La plaisanterie sera à son comble quand le moment sera venu de le confondre.

LE PRINCE HENRY.

Soit. J'irai avec toi. Prends tout le nécessaire et rendez-vous, demain soir, à Eastcheap, où nous souperons. Adieu.

POINS.

Adieu, milord.

(*Poins sort*).

LE PRINCE HENRY.

Je vous connais tous et consens à me prêter pour quelque temps à l'humeur effrénée de votre oisiveté! En cela, j'imite le soleil. Il supporte que des nuages épais dissimulent sa beauté au monde, afin d'être admiré davantage quand, après s'être fait désirer, il lui plaît de resplendir à nouveau et de dissiper les hideuses brumes qui voulaient l'étouffer. Si l'année se composait de jours de vacances, le jeu deviendrait aussi ennuyeux que le travail; mais ces jours étant rares, ils viennent toujours à souhait. Rien ne plaît tant que les événements espacés. Quand je renoncerai à perdre mon temps, quand je paierai la dette que je n'ai jamais contractée, j'étonnerai d'autant plus les hommes déçus dans leur attente, que j'aurai dépassé ma promesse. Comme un métal brille sur un terrain sombre, ma tranformation brillera sur mes fautes. Je m'attirerai d'autant plus de sympathies, je serai d'autant plus agréable à voir, qu'un contraste fera ressortir ma vertu. C'est ainsi que j'aurai commis l'offense pour que l'offense devienne un mérite, rachetant le passé quand les hommes y penseront le moins.

SCÈNE III.

Londres. Une autre pièce dans le Palais.

ENTRENT LE ROI HENRY, NORTHUMBERLAND, WORCESTER, HOTSPUR, SIR WALTER BLUNT ET AUTRES.

LE ROI.

Mon sang a été trop froid, trop tempéré, ne s'est pas montré assez ému devant de pareilles indignités et vous avez dû en juger ainsi vous-mêmes. C'est pourquoi vous avez spéculé sur ma patience! Mais, soyez-en certains, je veux désormais redevenir impérieux; je saurai me faire craindre, au lieu de céder à un caractère jusqu'à présent onctueux comme de l'huile, doux comme un duvet, qui m'a privé du respect auquel j'ai droit, respect que les âmes hautaines ne paient jamais qu'à la hauteur.

WORCESTER.

Notre maison, mon souverain maître, ne mérite pas que le pouvoir la flagelle de la sorte, surtout quand c'est à elle que ce pouvoir doit son existence.

NORTHUMBERLAND.

Milord...

LE ROI.

Worcester, va-t'en, car je vois dans tes yeux la désobéissance! Votre attitude, monsieur, est trop hardie, trop péremptoire. Une majesté ne saurait endurer la figure maussade d'un sujet. Vous êtes libre de vous retirer. Quand nous aurons besoin de vos services et de vos avis, nous vous ferons mander.

(Worcester sort).

(A Northumberland). Vous vouliez parler?

NORTHUMBERLAND.

Oui, mon bon Seigneur. Les prisonniers que Harry Percy a faits à Holmédon et que l'on a réclamés au nom de votre Grandeur, n'ont pas été, à ce qu'il prétend, refusés aussi nettement qu'on l'a rapporté à votre Majesté. C'est un malentendu qu'il faut accuser de cette erreur, et non mon fils.

HOTSPUR.

Mon suzerain, je n'ai pas refusé les prisonniers, mais, je m'en souviens, le combat terminé, quand je séchais de rage, quand j'étais épuisé, hors d'haleine, abattu, obligé de m'appuyer sur mon épée, vint un certain lord, soigné, élégamment habillé, frais comme un fiancé, à la peau unie

comme un champ de chaume un jour de fête, et parfumé ainsi qu'un marchand de modes. Entre le pouce et l'index il tenait une petite boîte à parfum qu'il portait de temps en temps à son nez, pour l'en retirer aussitôt, si bien que le susdit nez, piqué au jeu, attendait d'en être proche, pour renifler avec colère. Il souriait, parlait, et, comme des soldats portaient des cadavres, il les interpella, disant qu'il fallait qu'ils fussent d'insolents coquins, des gens bien mal élevés, pour transporter des corps sales et vilains à voir, entre le vent et sa noblesse. Avec beaucoup de cérémonies, usant de termes précieux, il se mit alors à me questionner et, entre autres choses, me demanda mes prisonniers de la part de votre Majesté. Moi, dont les blessures refroidissaient, harcelé par ce freluquet, impatient, furieux, je répondis négligemment, je ne sais quoi... Qu'il les aurait ou qu'il ne les aurait pas ; car je devenais fou à l'entendre, lui si brillant, sentant si bon, parler comme l'eût fait une dame d'atours, de canons, de tambours et de blessures. Dieu me pardonne ! il alla jusqu'à m'indiquer le spermaceti, comme un remède souverain pour les plaies internes ; jusqu'à s'écrier que c'était pitié qu'on extrayât un vilain salpêtre des entrailles de la terre paisible, pour détruire lâchement de grands et beaux hommes, ajoutant que sans ces vilains canons, il eût certainement été soldat. C'est à ce papotage impertinent et décousu, que j'ai répondu au hasard, comme je viens de vous le dire. Je vous en supplie, que le rapport d'un tel homme ne devienne pas le motif d'une accusation, entre votre Majesté et l'amour que je lui consacre.

BLUNT.

Vu la circonstance, mon bon seigneur, tout ce que Harry Percy a pu répondre à une telle personne, dans un pareil lieu, un pareil moment, doit ainsi que le rapport qui en a été fait, être raisonnablement oublié. Il serait d'autant plus injuste que le souvenir d'une pareille scène lui causât du tort, qu'il consent à se rétracter.

LE ROI.

Il me refuse encore ses prisonniers, sauf contre provision. Il exige que nous rachetions de nos propres deniers son beau-frère, cet imbécile de Mortimer qui a trahi de gaîté de cœur les soldats qu'il menait au combat contre ce grand magicien, le damné Glendower, dont la fille, à ce que nous apprenons, vient d'épouser le comte de March. Viderons-nous nos coffrets pour racheter un traître ? Nous faudra-t-il payer la trahison ? Conspirer avec des lâches qui se sont perdus et livrés eux-mêmes ? Non ! Qu'il meure plutôt de faim sur les montagnes stériles ! Jamais je ne ferai mon

ami d'un homme qui osera me demander un penny pour la rançon du rebelle Mortimer!

HOTSPUR.

Mortimer, un rebelle! Jamais il n'a trahi, mon souverain seigneur! Il a seulement été la victime des hasards de la guerre. Pour le prouver, il a la voix de ses blessures qui ont une bouche; blessures vaillamment reçues quand, sur la rive bordée de joncs de la jolie Séverne, dans un duel corps à corps, main contre main, il passa la meilleure partie d'une heure à lutter de prouesses avec le formidable Glendower. Trois fois ils durent reprendre haleine, et trois fois, d'un mutuel accord, étancher leur soif dans les eaux de la rapide Séverne qui, effrayée de leur sanglant aspect, courait apeurée parmi les roseaux tremblants, et cachait sa tête ondulée au fond de son lit rouge du sang des courageux combattants. Jamais une coupable et basse trahison eût coloré son œuvre du sang de blessures si mortelles! Jamais le noble Mortimer en eût reçues autant et de si héroïques! Qu'on cesse donc de le calomnier, en l'accusant de rebellion!

LE ROI.

C'est toi qui mens, Percy; toi qui mens pour le défendre! Jamais il s'est rencontré avec Glendower. Il eût mieux aimé lutter avec le diable, qu'avoir Owen Glendower pour adversaire. N'es-tu pas honteux? Morbleu, à l'avenir, que je ne vous entende plus parler de ce Mortimer! Envoyez-moi vos prisonniers le plus vite possible, ou je vous réserve une surprise qui pourrait vous déplaire. Milord Northumberland, nous vous autorisons à partir avec votre fils. Envoyez-nous vos prisonniers, ou vous entendrez parler de nous!

(*Le roi Henry*, *Blunt et la suite*, *sortent*).

HOTSPUR.

Le diable rugirait pour les avoir, je ne les renverrais pas! Je vais courir après lui et le lui dire. J'ai besoin de soulager mon cœur; dussé-je y risquer la tête!

NORTHUMBERLAND.

Quoi! Tant de colère! Arrêtez et remettez-vous. Voici votre oncle.

(*Rentre* WORCESTER).

HOTSPUR.

Ne plus parler de Mortimer! Morbleu, j'en parlerai! Et que mon âme crie merci, si je ne me mets pas de son parti. Je viderai toutes mes veines; je verserai mon sang, un sang qui m'est cher, goutte par goutte dans la poussière, pour élever Mortimer à bas, aussi haut que ce roi ingrat, cet oublieux, ce gangrené de Bolingbroke!

NORTHUMBERLAND.

Frère, le roi a rendu votre neveu furieux.

WORCESTER.

Qui a provoqué cette colère depuis mon départ?

HOTSPUR.

Il veut avoir tous mes prisonniers ! Et quand je réclame la rançon du frère de ma femme, ses joues pâlissent, il me regarde avec des yeux où se lisent des menaces de mort, tant il frémit au nom de Mortimer !

WORCESTER.

Je ne puis le blâmer. Mortimer n'a-t-il pas été proclamé par feu Richard, le premier prince du sang [1] ?

NORTHUMBERLAND.

En effet. J'étais présent lors de la proclamation. Cela se passait à l'époque où le malheureux roi (Dieu nous pardonne nos torts envers lui !) préparait son expédition d'Irlande; expédition dont il est revenu pour être déposé, et bientôt mourir assassiné.

WORCESTER.

Une mort que nous reproche la vaste bouche du monde entier ! On parle de nous en termes flétrissants !

HOTSPUR.

Doucement, je vous prie. Le roi Richard a donc proclamé mon frère, Edmond Mortimer, son héritier à la couronne [2] ?

NORTHUMBERLAND.

Je l'ai entendu, de mes oreilles.

HOTSPUR.

Alors je ne puis blâmer le roi, son cousin, de désirer qu'il meure de faim sur des montagnes stériles. Mais est-il pos-

1. Roger Mortimer, comte de March, né en 1371, fut déclaré héritier de la couronne, pendant la neuvième année du règne de Richard II (1385).

2. Cela résulte du tableau chronologique que voici :

Edouard III.

Edouard, prince de Galles.	William de Hatfield, mort sans enfants.	Lionel, duc de Clarence.	Jean de Gand, duc de Lancastre.
Richard II, mort sans enfants.		Philippe, mariée à Edmond Mortimer, comte de March.	Henry, duc de Hereford, plus tard Henry IV.
		Roger Mortimer, comte de March.	

Edmond Mortimer, comte de March.	Eléonore, morte sans enfants.	Anne, mariée à Richard, comte de Cambridge.

sible que vous, qui avez placé la couronne sur la tête de cet ingrat; qui, à son profit, portez la tache exécrable d'un assassinat, vous subissiez un monde de malédictions, en vous laissant assimiler à ses honteux confidents, à la corde, à l'échelle, au bourreau qu'il emploie?... Pardonnez-moi! Si je descends si bas, c'est pour vous montrer à quel rang, dans quelle catégorie on vous ravale sous ce roi rusé! Est-il possible, ô honte! qu'on dise à cette heure, qu'on répète dans les chroniques de l'avenir, que des hommes de votre noblesse, de votre puissance, se sont engagés dans une cause injuste, comme (Dieu vous pardonne!) vous l'avez fait tous deux en renversant Richard, cette belle rose de douceur, pour implanter cette épine, ce gratte-cul de Bolingbroke! Sera-t-il dit, ce qui serait plus honteux encore, que vous avez été dupés, renvoyés, mis à la porte, par celui qui vous a valu ces infamies? Non! Il est encore temps de rétablir vos réputations perdues, de vous réhabiliter dans l'estime du monde. Vengez-vous du dédain de ce roi orgueilleux qui, nuit et jour, cherche le moyen de s'acquitter de ce qu'il vous doit, par le sanglant paiement de votre mort. Donc, je dis...

WORCESTER.

Silence, cousin, n'en dites pas plus long! Je vais vous ouvrir un livre secret, et lire à votre mécontentement si prompt à tout comprendre, une chose grave et dangereuse, aussi pleine de périls, aussi hasardeuse qu'un torrent rugissant qu'il faudrait traverser sur une lance posée en guise de pont.

HOTSPUR.

Si l'on tombe, bonsoir! Il faut couler ou nager! Envoyez le Danger de l'est à l'ouest, pourvu que l'Honneur le croise du nord au sud, et laissez-les aux prises. Le sang s'échauffe plus à réveiller un lion qu'à débusquer un lièvre!

NORTHUMBERLAND.

L'idée d'accomplir un exploit l'emporte au delà des bornes de la patience!

HOTSPUR.

Par le ciel, il me semble qu'il serait facile de sauter jusqu'à la pâle lune pour y cueillir le brillant Honneur; ou, s'il était au fond des abîmes, là où la sonde n'a jamais pu atteindre, de l'en tirer par les cheveux, pourvu qu'en accomplissant cette action on puisse, sans avoir de rival, en recueillir toute la gloire! Mais foin d'un honneur dont on ne voit que le profil[1]!

1. *But out upon this half-fac'd fellowship.* De nombreuses discussions ont eu lieu parmi les commentateurs à propos de cette

WORCESTER.

Il se forge des chimères au lieu d'être à ce qu'on dit. Cher neveu, donnez-moi audience pour un moment.

HOTSPUR.

J'implore votre merci.

WORCESTER.

Ces nobles écossais qui sont vos prisonniers...

HOTSPUR.

Je les garderai tous ! Par le ciel, il n'en aura pas un ! N'en faudrait-il qu'un pour sauver son âme, il ne l'aurait pas. Par ce bras, je les garderai !

WORCESTER.

Vous vous emportez et ne prêtez pas l'oreille à mes projets. Ces prisonniers, vous les garderez.

HOTSPUR.

Certes, je les garderai ! Cela est précis. Il a dit qu'il ne voulait pas payer la rançon de Mortimer. Il a défendu à ma langue de prononcer le nom de Mortimer ! J'irai le trouver pendant son sommeil et lui crierai à l'oreille : « Holà ! Mortimer » ! J'aurai un sansonnet auquel j'apprendrai à ne dire que « Mortimer » et je le lui donnerai afin d'entretenir sa colère !

WORCESTER.

Ecoutez un mot, cousin.

HOTSPUR.

Je m'engage solennellement à ne plus étudier que la façon de vexer et de tourmenter le Brolingbroke et cet homme d'épée et de bouclier qu'est le prince de Galles[1]. Son père ne l'aime pas, il se réjouirait de le voir aux prises avec quelque malchance, sans cela je l'emprisonnerais dans un pot d'ale !

WORCESTER.

Adieu, parent ! Je vous parlerai quand vous serez plus calme.

NORTHUMBERLAND.

Tu es comme un fou piqué par une guêpe ! Tu t'emportes

phrase. Aucun ne s'entend relativement à l'expression de *half-faced*. Nous nous sommes rallié à l'opinion de Malone qui nous a semblé la plus rationnelle. Autrefois les monnaies sur lesquelles on ne voyait que le profil du prince régnant, avaient moins de valeur que celles où le prince était représenté de face. On disait : « c'est une pièce à profil », comme on dirait aujourd'hui : c'est un homme sans importance.

1. *And that same sword-and-buckler prince of Wales*. A l'époque de Shakespeare un champ, communément appelé *West Smithfield*, fut dénommé *Ruffians Hall*, parce qu'il servait de rendez-vous aux duellistes. Les combattants y arrivaient portant l'épée et le bouclier. On appela bientôt un homme d'épée et de bouclier, un chercheur de querelles, un fanfaron. De là l'épithète appliquée au prince Henry.

comme une femme! N'as-tu donc d'oreilles que pour toi-même?

HOTSPUR.

C'est que, voyez-vous, je suis flagellé, battu de verges, piqué, livré aux fourmis, quand j'entends parler de ce vil politicien de Bolingbroke! Du temps de Richard... Comment appelez-vous l'endroit?... La peste soit de l'endroit!... Ça se trouve dans le Glocestershire... C'est là que résidait son oncle, ce duc abruti... Son oncle York... Là où je pliai pour la première fois le genou devant ce roi des sourires, ce Bolingbroke, quand vous et lui reveniez de Ravenspury...

NORTHUMBERLAND.

Au château de Berkley.

HOTSPUR.

Justement... Quelle quantité de compliments sucrés ce chien couchant m'adressa alors! *Quand ta fortune encore dans l'enfance aura grandi...* disait-il; ou *Gentil Harry Percy*, ou *Bon Cousin*[1]! Le diable soit de ces cousins-là[2]!.... Dieu me pardonne!... Bon oncle, racontez votre histoire, j'ai fini.

WORCESTER.

Si vous n'avez pas fini, continuez. Nous attendrons votre bon plaisir.

HOTSPUR.

J'ai fini, sur ma foi.

WORCESTER.

Pour revenir à vos prisonniers écossais, délivrez-les sans exiger de rançon, et employez les fils de Douglas, comme unique agent, pour lever des troupes en Ecosse. Pour diverses raisons, que je vous enverrai par écrit... la proposition sera facilement écoutée... (*A Northumberland*). Vous, milord, votre fils étant occupé de la sorte en Ecosse, vous gagnerez secrètement la confiance de ce noble prélat, tant aimé, l'archevêque...

HOTSPUR.

D'York, n'est-ce pas?

1. Allusion a un passage du *Roi Richard.*

2. *O, the devil take such cozeners.* Il y a ici un calembour. *Cozener* peut être pris dans le sens de fourbe et dans celui de cousin. Les exemples sont nombreux. Dans les *Deux tragédies en une seule* (1601), nous trouvons :
Come pretty cousin, cozened by grim death.
Dans *Monsieur Thomas*, de Beaumont et Fletcher:
Cousin.
Cozen thyself no more.
Etc., etc.

WORCESTER.

Vous l'avez dit. Il souffre encore de la mort de son frère lord Scroop à Bristol. Ce n'est point une simple conjecture, je ne parle pas d'une chose probable, mais d'une chose réfléchie, ruminée, écrite, qui n'attend plus que l'occasion pour se réaliser.

HOTSPUR.

Je devine. Sur ma vie, cela réussira.

NORTHUMBERLAND.

Tu lâches toujours les chiens avant que le gibier soit levé! Alors les troupes d'Ecosse et d'York... de rejoindre Mortimer... Hein?

WORCESTER.

Evidemment.

HOTSPUR.

En vérité, voilà qui est admirablement combiné.

WORCESTER.

Ce n'est pas une raison de mince valeur qui nous commande la hâte, puisqu'il s'agit de sauver nos têtes en levant une armée. Si humbles que nous puissions être, le roi se considérera toujours comme notre débiteur, et verra en nous des mécontents, tant qu'il n'aura pas trouvé le moyen de régler notre compte. Voyez, comme il commence déjà à nous ménager les témoignages d'affection.

HOTSPUR.

Plutôt. Nous nous en vengerons.

WORCESTER.

Adieu, mon neveu[1]. N'insistons pas davantage. Je vous dirai par lettre ce qui reste à faire. En temps voulu (ce temps n'est pas loin), j'irai trouver Glendower et lord Mortimer. Alors vous, Douglas et nous (comme je l'ai combiné) nous réunirons nos forces pour soutenir de toute la vigueur de nos bras une fortune qui, à l'heure actuelle, est chancelante.

NORTHUMBERLAND.

Adieu, bon frère. Nous réussirons, j'ai confiance.

HOTSPUR.

Adieu, oncle. Que les heures soient courtes, jusqu'à ce que les champs de bataille, les coups et les rugissements se fassent les échos de notre jeu!

FIN DU PREMIER ACTE.

1. *Cousin, farewell.* Nous avons déjà fait remarquer, dans une note précédente, qu'au temps de Shakespeare, le nom de cousin se donnait indifféremment aux neveux et aux petit-fils.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

Rochester. Une cour d'Auberge.

ENTRE UN VOITURIER, TENANT UNE LANTERNE.

LE VOITURIER.

Ohé! S'il n'est pas quatre heures, je veux être pendu! Le chariot de Charles[1] est au-dessus de la cheminée et notre cheval n'est pas encore chargé. Holà! palefrenier!

LE PALEFRENIER, *à la cantonade.*

Voilà! voilà!

LE VOITURIER.

Je t'en prie, Tom, bats la selle de Cut et mets un peu de bourre dans les pointes; la pauvre bête est blessée aux épaules au delà du possible.

(*Entre un autre* VOITURIER).

DEUXIÈME VOITURIER.

Ici, les pois et les fèves sont humides comme le diable! C'est le moyen de donner des vers à ces pauvres animaux. La maison est bouleversée, depuis que Robin le palefrenier est mort!

PREMIER VOITURIER.

Mon pauvre camarade! Il n'avait jamais eu un moment de joie depuis la hausse sur les avoines! Çà été pour lui le coup de la mort!

DEUXIÈME VOITURIER.

Cette maison est la plus mauvaise sur la route de Londres, pour les puces. Je suis tacheté comme une tanche!

PREMIER VOITURIER.

Comme une tanche? Par la messe, jamais roi de la chrétienté n'a été plus mordu que moi depuis le premier chant du coq!

1. *Charles'wain.* C'est le nom vulgaire donné à la constellation du chariot, par corruption de *Churls wain.*

DEUXIÈME VOITURIER.

Jamais il ne donne de pot de chambre. Alors nous pissons dans la cheminée et notre urine engendre des puces aussi nombreuses que si c'était des loches[1].

PREMIER VOITURIER.

Palefrenier! Viens ou sois pendu!

DEUXIÈME VOITURIER.

J'ai un jambon et deux racines de gingembre à livrer aussi loin que Charing Cross.

DEUXIÈME VOITURIER.

Ventrebleu! J'ai dans mon panier des dindons[2] qui crèvent de faim! Palefrenier! La peste soit de toi! N'as-tu donc pas d'yeux dans la tête? Ne peux-tu pas entendre? Je veux être un coquin, si je n'aurais pas autant de plaisir à te fendre la caboche qu'à boire un coup! Viens, par la potence! N'as-tu pas de honte?

(*Entre* GADSHILL).

GADSHILL.

Bonjour, monsieur. Quelle heure est-il?

PREMIER VOITURIER.

Il doit être deux heures [3].

GADSHILL.

Prête-moi ta lanterne, pour voir mon cheval hongre dans l'écurie.

PREMIER VOITURIER.

Doucement, je te prie! Je connais un tour qui en vaut deux comme celui-ci.

GADSHILL.

Alors, prête-moi la tienne.

DEUXIÈME VOITURIER.

Peux-tu dire! Prête-moi ta lanterne, qu'il dit. Pas avant que tu sois pendu!

GADSHILL.

Voiturier, à quelle heure as-tu l'intention d'aller à Londres?

DEUXIÈME VOITURIER.

A l'heure où l'on va se coucher avec une chandelle. Je te le

1. La loche est un petit poisson très prolifique. A l'époque de Shakespeare, les jeunes gens à la mode mettaient des loches dans le vin, croyant qu'elles leur communiqueraient leurs vertus.

2. Malone fait observer qu'il y a là un anachronisme, les dindons n'ayant pas été importés en Angleterre avant le règne du roi Henri VIII.

3. Steevens suppose que le voiturier a intérêt à tromper Gadshill, puisqu'au moment où se passe la première scène il était quatre heures.

garantis. Venez, voisin Mugs, nous allons réveiller ces gentilshommes. Ils veulent voyager de compagnie, car ils ont beaucoup de bagages.

(*Les voituriers sortent*).

GADSHILL.

Garçon!

LE GARÇON, *à la cantonade.*

Leste comme un voleur de bourses!

GADSHILL.

Autant dire leste comme un garçon d'auberge, car il n'y a entre toi et un voleur de bourses d'autre différence que celle qui sépare l'indicateur de l'exécuteur. C'est toi qui prépares le coup.

(*Entre le* GARÇON).

LE GARÇON.

Bonjour, maître Gadshill. Ce que je vous ai dit l'autre nuit n'a pas changé. Il y a un grand propriétaire foncier de Kent qui a sur lui trois cents marcs d'or. Je le lui ai entendu dire à quelqu'un de sa compagnie, l'autre nuit, à souper, une sorte de vérificateur de comptes qui a aussi beaucoup de bagages contenant Dieu sait quoi! Ils sont déjà levés et demandent des œufs et du beurre. Ils vont partir de suite.

GADSHILL.

L'ami, s'ils ne se rencontrent pas avec les clercs de Saint-Nicolas[1], je te donne ma tête!

LE GARÇON.

Je ne saurais qu'en faire. Garde-la pour le bourreau. Je sais que tu adores saint Nicolas, aussi sincèrement que peut l'adorer un homme sans foi.

GADSHILL.

Pourquoi me parles-tu de bourreau! Si je suis pendu, je compléterai une belle paire de gibiers de potence, car le vieux sir John le sera avec moi et, tu le sais, sir John n'est pas étique! Bah! il y a bien d'autres Troyens[2], auxquels tu ne songes pas; qui, pour s'amuser, sont contents d'honorer notre profession et qui, si les choses venaient à se découvrir, pour le salut de leur propre crédit sauraient arranger les affaires. Je ne suis point associé avec des voleurs de grand chemin, des porteurs de bâtons, des hommes

1. Saint Nicolas, patron des écoliers. Nicolas ou Nick était le nom que l'on donnait au diable. De là l'épithète de Clerc de Nicolas pour désigner les voleurs. On les appelait aussi les Chevaliers de Nicolas. L'expression est souvent employée par Walter Scott.

2. *Troyan*. Mot d'argot signifiant voleur.

volant pour six pence, des buveurs de bière rouges et moustachus, mais avec des nobles, des gens tranquilles, des bougmestres, des caissiers[1], tous de poids, plus disposés à frapper qu'à parler, à parler qu'à boire et à boire qu'à prier[2]. Et encore je mens, car ils prient constamment leur sainte : la fortune publique. Non, ils ne la prient pas, ils la pillent[3], la foulent aux pieds pour s'en faire des bottes[4].

LE GARÇON.

Ils se font des bottes avec la fortune publique ! Elles pourraient bien prendre l'eau dans un mauvais chemin !

GADSHILL.

Nullement ! C'est la Justice qui paie les frais. Nous volons en sûreté comme dans un château fort, ayant la recette de la graine de fougère qui rend invisible[5].

LE GARÇON.

Par ma foi, je vous crois mieux protégé par la nuit que par la graine de fougère.

GADSHILL.

Donne-moi la main. Tu auras ta part du butin, aussi vrai que je suis un honnête homme.

LE GARÇON.

J'aimerais mieux l'avoir aussi vrai que vous êtes un voleur.

GADSHILL.

Va. *Homo* est un nom commun à tous les hommes. Dis au palefrenier de sortir mon cheval de l'écurie. Adieu, coquin.

1. ... And *great oneyers*. Cette expression a donné lieu à de nombreux commentaires. Pope entend par *oneyer* un fidéi-commissaire, Théobald pense qu'il faut lire *moneyers*. Un *moneyer* était un officier de la monnaie. Reed, s'appuyant sur une dissertation de Mr Hardinge propose le mot de banquier. Johnson ne veut rien changer et traduit *great oneyers* comme s'il y avait *great-one-eers*, mot d'argot. Malone estime que Shakespeare a dû écrire *onyers*, c'est-à-dire comptables publics, qui étaient les dépositaires de l'argent de l'Etat. « C'est, dit-il, un usage à la Cour de l'Echiquier, quand le shériff rend ses comptes, qu'il mette sur sa tête *o-ni*, ce qui veut dire *oneratur, nisi habeat sufficientem exonerationem*. Cette manière de rendre compte s'appelle encore à la Cour de l'Echiquier *to ony* ». C'est, il me semble, beaucoup discuter sur un mot mis dans la bouche d'un filou de profession, qui emploie volontiers l'argot.

2. Tout ce passage a également donné lieu à de nombreuses discussions entre Warburton, Johnson, Tollet, Malone et autres.

3. Shakespeare joue sur les consonnances *pray* et *prey*.

4. *And make her their boots*. Il y a ici un calembour : *Boot* veut dire botte et butin.

5. On supposait que pour posséder de la graine de fougère, il fallait se livrer à de certaines incantations, dans la nuit de saint Jean, au moment précis de la naissance du saint. Alors on devenait invisible.

SCÈNE II.

Une route aux environs de Gadshill.

ENTRENT LE PRINCE HENRY ET POINS, PUIS A QUELQUE DISTANCE, BARDOLPH ET PETO.

POINS.

Cachons-nous ! Cachons-nous ! J'ai éloigné le cheval de Falstaff, et la rage le chiffonne comme du velours gommé[1].

LE PRINCE HENRY.

Range-toi.

(*Entre* FALSTAFF).

FALSTAFF.

Poins ! Poins ! Qu'il soit pendu ! Poins !

LE PRINCE HENRY.

Paix, gros rognon ! Quel vacarme fais-tu-là !

FALSTAFF.

Où est Poins, Hal ?

LE PRINCE HENRY.

Il se promène sur le sommet de la colline. (*Faisant semblant de chercher Poins*). Je vais allé le chercher.

FALSTAFF.

Il faut que je sois maudit pour voler en compagnie de ce filou ! Le drôle a pris mon cheval et l'a attaché je ne sais où. Si je marche encore quatre pieds carrés, je suis hors d'haleine. Je suis sûr de mourir de ma belle mort, si j'échappe à la potence pour avoir tué ce coquin-là ! Voilà vingt deux ans qu'à toute heure, tout moment, je jure de lui fausser compagnie et je demeure ensorcelé par ce drôle ! Il faut qu'il m'ait administré quelque médecine pour se faire aimer de moi[2] ! Autrement je veux être pendu ! J'ai sûrement bu des médecines ! Poins ! Hal ! La peste soit de vous deux ! Bardolph ! Peto ! Que je meure de faim, si je vole plus loin ! Ce serait une action aussi bonne que celle de boire, de devenir un honnête homme et de quitter ces coquins, ou je suis le plus fieffé valet qui ait jamais mâché

1. C'est là une métaphore qui se rencontre souvent dans les auteurs du temps. Nous avons sous les yeux une pièce, datant de 1604, intitulée les *Mécontents*, et où se trouve cette phrase : *I'll come among you, likegum into taffata, to fret, fret.*

2. Allusion à la poudre d'amour. Nous retrouverons la même expression dans *Othello* :

She is corrupted
By spells and medicines bought of mountebanks.

avec une dent ! Huit verges de terrain raboteux sont pour moi autant que dix milles, s'il faut les faire à pied, et ces drôles à tête de pierre le savent bien ! La peste, si des voleurs ne peuvent plus se fier les uns aux autres ! *(On siffle)*. Le diable soit de vous tous ! Drôles, rendez-moi mon cheval ! Donnez-moi mon cheval et soyez pendus !

LE PRINCE HENRY.

Silence, gros boyau ! Couche-toi, applique ton oreille contre terre et écoute si tu entends des pas de voyageurs.

FALSTAFF.

Avez-vous des leviers pour me relever quand je serai à terre ? Par le sang, je ne voudrais pas porter ma chair un pas de plus, pour tout l'argent monnayé de l'échiquier de ton père ! Quelle rage avez-vous de me berner ainsi !

LE PRINCE HENRY.

Tu n'es pas berné, tu es à bas de ton cheval [1].

FALSTAFF.

Je t'en prie, bon prince Hal, excellent fils de roi, remets-moi à cheval !

LE PRINCE HENRY.

Arrière, drôle ! suis-je ton palefrenier ?

FALSTAFF.

Va te pendre avec ta jarretière d'héritier présomptif ! Si je suis pris, je m'en vengerai ! Je chanterai sur tous les tons des ballades composées contre toi, ou je veux qu'une coupe de Xérès m'empoisonne ! Quand on pousse si loin la plaisanterie, et que je suis à pied, j'ai horreur de cela !

(*Entre* GADSHILL).

GADSHILL.

Arrêtez !

FALSTAFF.

Je m'arrête malgré moi.

POINS.

C'est notre chien d'arrêt. Je reconnais sa voix.

(*Entre* BARDOLPH).

BARDOLPH.

Quelles nouvelles ?

GADSHILL.

Cachez-vous, cachez-vous ! Mettez vos masques ! L'argent du roi descend la colline ; il va à l'échiquier royal.

FALSTAFF.

Vous mentez, coquins ! Il va à la taverne du roi.

1. ... *thou art not colted, thou art uncolted.* Shakespeare joue sur les mots. *To colt* signifie berner et *to incolt*, jeter à bas de cheval.

GADSHILL.

Il y en a pour nous tous !

FALSTAFF.

Pour que nous soyons tous pendus !

LE PRINCE HENRY.

Messieurs, vous quatre, tenez-leur tête dans le défilé. Ned, Poins et moi nous tiendrons plus bas, en embuscade. S'ils vous échappent ils seront pour nous.

PETO.

Combien sont-ils ?

GADSHILL.

Huit ou dix.

FALSTAFF.

Morbleu ! Peut-être vont-ils nous voler ?

LE PRINCE HENRY.

Serais-tu un poltron, sir John Panse ?

FALSTAFF.

A parler franchement, je ne suis pas Jean de Gand, votre grand-père ; mais non plus un poltron, Hal.

LE PRINCE HENRY.

C'est ce qu'il faudra nous prouver.

POINS.

L'ami Jack, ton cheval est derrière la haie. Quand tu en auras besoin, tu l'y trouveras. Adieu et tiens bon !

FALSTAFF.

Si je pouvais le battre, quitte à être pendu !

LE PRINCE HENRY.

Ned, où sont nos déguisements ?

POINS.

Ici. A côté. Suivez-nous.

(Le Prince Henry et Poins sortent).

FALSTAFF.

Maintenant, mes maîtres, le plus heureux l'emporte ! Chacun à son affaire.

(*Entrent des* VOYAGEURS).

PREMIER VOYAGEUR.

Venez, voisin. Le garçon conduira nos chevaux en bas de la colline. Allons quelque temps à pied pour nous dégourdir les jambes.

LES VOLEURS.

Arrêtez !

LES VOYAGEURS.

Jésus nous bénisse !

FALSTAFF.

Frappez ! Jetez-les à bas ! Coupez-leur la gorge ! Ah ! chenilles ! Esclaves nourris de lard ! Ils haïssent notre jeunesse ! Jetez-lez à bas, dépouillez-les !

PREMIER VOYAGEUR.

Nous sommes perdus, nous et les nôtres, pour toujours !

FALSTAFF.

A la potence, coquins ventrus ! Etes-vous perdus ? Non, gros rustauds ! Je voudrais que votre réserve fût ici ! En avant, couennes de lard ! Qu'est-ce que vous dites, drôles ? Les jeunes gens doivent vivre ! Vous êtes des grands jurés, n'est-ce pas ? Nous vous ferons jurer !

(Falstaff et les autres sortent en dépouillant les voyageurs).

(*Rentrent le* PRINCE HENRY *et* POINS).

LE PRINCE HENRY.

Les voleurs ont garrotté les honnêtes gens. Maintenant si nous pouvions, toi et moi, voler les voleurs et partir précipitamment pour Londres, ce serait un sujet de conversation d'une semaine, un motif de rire pendant un mois, une bonne plaisanterie pour toujours.

POINS.

Sauvons-nous, je les entends venir.

(Rentrent les VOLEURS).

FALSTAFF.

Venez, mes maîtres, partageons, et à cheval avant le jour. Si le Prince et Poins ne sont point des couards, il n'y a pas d'équité au monde. Il n'y a pas plus de valeur dans ce Poins que dans un canard sauvage.

LE PRINCE HENRY, *courant à eux.*

Votre argent !

POINS.

Coquins !

(Comme ils sont en train de partager, le Prince et Poins sautent sur eux. Falstaff, après avoir échangé un coup ou deux, se sauve avec les autres, laissant leur butin derrière eux).

LE PRINCE HENRY.

Voilà un butin qu'il aura été facile d'obtenir ! Maintenant, vite, à cheval. Les voleurs sont dispersés, et si remplis de peur, qu'ils n'osent même pas s'approcher l'un de l'autre. Chacun prend son compagnon pour un exempt. En avant, bon Ned. Falstaff sue à en mourir, et engraisse la terre maigre à mesure qu'il s'avance ! Si nous n'étions pas ici pour nous amuser, j'en aurais pitié !

POINS.

Comme le coquin hurlait !

(*Ils sortent*).

SCÈNE III.

Warkworth. Une chambre dans le Château.

ENTRE HOTSPUR, LISANT UNE LETTRE [1].

HOTSPUR.

... *Mais, pour ma part, milord, je serais bien content d'être ici, en raison de l'affection que je porte à votre maison*... Il serait bien content... Pourquoi n'y est-il pas, alors? « En raison de l'affection que je porte à votre maison »... Cela prouve qu'il aime mieux sa grange que notre maison... Lisons encore. *Votre entreprise est dangereuse*... Cela est certain. Il est dangereux de prendre un rhume, de dormir, de boire; mais je vous le dis, insensé milord, sur cette épine, le danger, nous cueillerons cette fleur, la sûreté. *Votre entreprise est dangereuse. Les amis que vous nommez sont incertains; le temps est inopportun; votre complot tout entier trop léger pour contrebalancer une si puissante opposition*... Parlez-vous ainsi? Par le seigneur, notre complot est le meilleur qui ait jamais été fomenté. Nos amis sont fidèles et constants. Un bon complot, de bons amis, qui promettent beaucoup. Un excellent complot, de véritables amis. Quel esprit congelé est-ce là? Quoi! milord de York est à la tête du complot et le directeur de l'action! Morbleu! si j'étais à côté de ce drôle, je lui briserais la cervelle avec l'éventail de sa femme! Est-ce qu'il n'y a pas mon père, mon oncle et moi-même? Lord Edmond Mortimer, milord d'York et Oven Glendower? Sans compter les Douglas? N'ai-je pas toutes leurs lettres où ils s'engagent à me rejoindre en armes, le neuvième jour du mois prochain? Plusieurs d'entre eux ne sont-ils pas déjà en marche? Quel misérable païen! Quel infidèle! Vous verrez à présent que dans la sincérité de sa peur et de sa froideur, il ira trouver le roi et lui dévoilera tous nos projets! Si je pouvais me diviser moi-même, je me battrais à coups de poing, pour avoir mêlé un tel plat de lait écrémé à une si honorable entreprise! Qu'il soit pendu! Qu'il aille tout raconter au roi. Nous sommes prêts et je partirai cette nuit.

(*Entre* LADY PERCY).

Eh bien, Kate [2], il faut que je vous quitte dans deux heures.

1. Cette lettre est de George Dunbar, comte de March (*notes manuscrites* de Mr Edwards).

2. Shakespeare commet une erreur de nom. La femme d'Hosptur s'appelait Élisabeth Mortimer, sœur de Roger comte de March et tante d'Edmond, comte de March, qui paraît dans cette pièce sous le nom de Lord Mortimer (*Note de Steevens*).

LADY PERCY.

O, mon bon seigneur, pourquoi êtes-vous seul? Pour quelle offense ai-je été, depuis une quinzaine, exilée du lit de mon Harry? Dis-moi, doux seigneur, ce qui te prive d'appétit, de plaisir et du sommeil doré? Pourquoi baisses-tu les yeux vers la terre, et tressailles-tu souvent quand tu es seul? Pourquoi un sang rose ne colore-t-il plus tes joues? Pourquoi as-tu abandonné mes trésors, mes droits sur toi, à la méditation à l'œil sombre, à la mélancolie maudite? Dans tes légers sommeils, j'ai veillé à ton chevet et je t'ai entendu murmurer des histoires de bataille, prononcer des termes de manège qui s'adressaient à ton coursier bondissant, crier *Courage! Au champ de bataille!* Et tu parlais de sorties, de retraites, de tranchées, de tentes, de palissades, de fortins, de parapets, de basilics[1], de canons, de couleuvrines, de rançons, de prisonniers, de soldats tués, de toutes les occurrences d'un combat sérieux. Ton esprit était si bien à la guerre, t'avait tant surmené dans ton sommeil, que des gouttes de sueur coulaient sur ton front, ainsi que des bulles sur un verre d'eau que l'on vient d'agiter; sur ta figure apparaissaient d'étranges contractions pareilles à celles que l'on voit sur le visage d'un homme retenant son haleine dans un grand et brusque élan. Que présage tout cela? Si mon seigneur est à la veille d'une grave entreprise, je dois la connaître, ou mon seigneur ne m'aime plus.

HOTSPUR.

Holà!

(*Entre un* SERVITEUR).

Gilliams est-il parti avec le paquet?

LE SERVITEUR.

Oui, milord, il y a une heure.

HOTSPUR.

Butler a-t-il amené les chevaux de chez le shériff?

LE SERVITEUR.

Un cheval, milord, vient d'en partir.

HOTSPUR.

Quel cheval? Un rouan, brétaudé, n'est-ce pas?

LE SERVITEUR.

Oui, milord.

HOTSPUR.

Ce rouan sera mon trône! Je le monterai tout à l'heure. *O espérance*[2]*!* Dis à Butler de le conduire dans le parc.

(*Le serviteur sort*).

1. Le basilic était un canon de forme spéciale.

2. Devise de la maison de Percy.

LADY PERCY.

Ecoutez-moi, milord.

HOTSPUR.

Que dites-vous, milady?

LADY PERCY.

Qui vous entraîne loin de moi?

HOTSPUR.

Mon cheval, mon amour, mon cheval.

LADY PERCY.

Cessez, babouin à tête folle! Une belette serait moins agitée que vous. En vérité, je veux savoir ce qui vous préoccupe, Harry, je le veux. J'ai peur que mon père Mortimer se remue pour ses droits, et qu'il ait envoyé vers vous afin que vous le souteniez dans son entreprise. Si vous allez...

HOTSPUR.

Si loin à pied, je serai fatigué, mon amour.

LADY PERCY.

Allons, allons, *paraguito*, répondez de suite à la question que je vous adresse. Je te briserai le petit doigt[1], Henry, si tu ne me dis pas toute la vérite!

HOTSPUR.

Assez, espiègle! T'aimer? Je ne t'aime pas. Je ne me soucie pas de toi, Kate. Ce n'est pas le moment de jouer à la poupée et de se frotter les lèvres. Il nous faut des nez en sang, des têtes brisées; voilà ce qui a cours aujourd'hui. Par Dieu, mon cheval! Que dis-tu, Kate? Que me veux-tu?

LADY PERCY.

Ne m'aimez-vous pas? Vous ne m'aimez pas, en vérité. Soit. Puisque vous ne m'aimez pas, je ne m'aimerai plus moi-même. Dites-moi si vous plaisantez ou non.

HOTSPUR.

Viens me voir monter à cheval. Quand je serai en selle, je te jurerai un amour éternel. Mais écoutez, Kate. Je ne veux plus que vous m'interrogiez sur l'endroit où je vais, que vous raisonniez à ce sujet. Je vais où je dois aller et, pour conclure, je vous quitterai ce soir, gentille Kate. Je vous sais une sage personne, mais pas plus sage que la femme d'Harry Percy; une femme énergique, mais une femme. Je sais encore que nul ne garderait mieux que toi un secret, mais je sais aussi que tu ne répéteras pas ce qu'on ne

1. Ancienne expression que l'on retrouve dans beaucoup de vieux auteurs. Dans les *Discours tragiques* de Fenton, qui datent de 1579, on peut lire : « On n'a oublié ni les baisers, ni les folies d'amour, ni les pincements du petit doigt ».

t'aura pas confié [1]. Voilà jusqu'où va ma confiance en toi, gentille Kate.

LADY PERCY.

Quoi? Jusque-là?

HOTSPUR.

Pas un pouce de plus. Ecoutez-moi, Kate. Où je vais vous irez aussi. Aujourd'hui, je pars; demain, ce sera votre tour... Etes-vous satisfaite, Kate?

LADY PERCY.

Il le faut bien!

(*Ils sortent*).

SCÈNE IV.

Eastcheap. Dans la Taverne de la Tête de Sanglier [2].

ENTRENT LE PRINCE HENRY ET POINS.

LE PRINCE HENRY.

Ned, je t'en prie, sors de cette chambre graisseuse et aide-moi à rire un peu.

POINS.

Où as-tu été, Hal?

LE PRINCE HENRY.

Avec trois ou quatre lourdauds, au milieu de soixante ou quatre-vingts barriques. J'ai fait résonner la dernière corde de la bassesse. L'ami, je suis le frère juré de trois garçons de cave, et je peux les appeler tous par leurs noms de baptême : Tom, Dick et Francis. Je ne suis que prince de Galles, ils me considèrent, sur leur salut, comme le roi de la courtoisie. Ils veulent bien reconnaître que je ne suis point un Jack orgueilleux, dans le genre de Falstaff, mais un Corinthien [3], un garçon de cœur, un bon garçon. Par le seigneur, c'est ainsi qu'ils me nomment et quand je serai roi d'Angleterre, je commanderai à tous les bons garçons d'Eastcheap! Ils appellent boire sec, faire le *teinturier en rouge* et lorsque vous respirez en buvant, ils crient : *Hom!* et vous disent d'aller jusqu'au bout. Pour conclure, j'ai fait de tels progrès en un quart d'heure, que je me sens ca-

1. Ray dans les *Proverbes* cite celui-ci : « Une femme ne révèle jamais ce qu'elle ne sait pas. »

2. Voir notre étude sur les tavernes, dans *Londres au temps de Shakespeare*.

3. Un libertin. Allusion aux mœurs des Corinthiens.

pable de boire avec un chaudronnier, dans son langage, durant toute ma vie. Vraiment, Ned, tu t'es déshonoré en ne m'accompagnant pas dans cet exploit. Mais, doux Ned, pour adoucir ton nom de Ned, je te donne ces deux sous de sucre que vient de me glisser dans la main un garçon de comptoir[1] qui, de sa vie, n'a jamais prononcé d'autres mots anglais que ceux-ci : *Huit shellings et six pence*, ou *Vous êtes le bienvenu*, avec cette addition criarde : *Tout à l'heure, monsieur! Mesurez une pinte de bastard*[2] *pour la Demi-Lune*[3]. Ned, pour faire passer le temps jusqu'au retour de Falstaff, va dans une chambre voisine. Je questionnerai mon garçon de cabaret, qui me paraît un peu novice, sur les motifs qui l'ont poussé à me donner du sucre ; cependant tu ne cesseras d'appeler Francis, pour que sa conversation avec moi ne soit qu'une succession de *tout à l'heure*. Passe à côté, je vais te faire voir la manière.

POINS, *appelant*.

Francis !

LE PRINCE HENRY.

Parfait !

POINS.

Francis !

(*Poins sort*).

(*Entre* FRANCIS).

FRANCIS.

Tout à l'heure, tout à l'heure, monsieur. Ralph, va voir dans la Grenade.

LE PRINCE HENRY.

Avance, Francis.

FRANCIS.

Milord !

LE PRINCE HENRY.

Combien y a-t-il de temps que tu sers, Francis?

FRANCIS.

De fait, cinq ans et autant...

POINS, *à la cantonade*.

Francis !

FRANCIS.

Tout à l'heure, tout à l'heure, monsieur !

1. Dans les cabarets, les garçons de comptoir vendaient des cornets de sucre que les consommateurs croquaient entre les tournées. Decker mentionne cette coutume dans *The Gul's Horn Book* (1609).

2. Le bastard était une sorte de vin doux.

3. La Demi-Lune était le nom d'une chambre de la taverne, comme la Grenade dont il est parlé plus loin.

LE PRINCE HENRY.

Cinq ans! Par Notre-Dame, un long bail pour faire tinter l'étain. Francis, serais-tu assez brave pour lever le pied devant ton brevet d'apprentissage, lui montrer une belle paire de talons et te sauver?

FRANCIS.

O Seigneur, monsieur! Je puis jurer sur tous les livres de l'Angleterre, que j'ai assez de cœur pour...

POINS, *à la cantonade.*

Francis!

FRANCIS.

Tout à l'heure, tout à l'heure, monsieur!

LE PRINCE HENRY.

Quel âge as-tu, Francis?

FRANCIS.

Laissez-moi réfléchir. Aux environs de la saint Michel qui vient, j'aurai...

POINS, *à la cantonade.*

Francis!

FRANCIS.

Tout à l'heure, monsieur. Je vous prie, attendez un peu, milord.

LE PRINCE HENRY.

Ecoute, Francis. Ce sucre que tu m'as donné, il y en avait pour un penny, n'est-ce pas?

FRANCIS.

O Seigneur, monsieur! Je voudrais qu'il y en eût pour deux!

LE PRINCE HENRY.

Je veux en retour te donner mille livres. Demande-les moi quand tu voudras et tu les auras.

POINS, *à la cantonade.*

Francis!

FRANCIS.

Tout à l'heure, tout à l'heure!

LE PRINCE HENRY.

Tout à l'heure, Francis? Non, Francis, demain, Francis. Ou jeudi, Francis. Ou, en vérité, quand il te plaira, Francis.

FRANCIS.

Milord?

LE PRINCE HENRY.

Consentirais-tu à voler un homme qui porte un pourpoint de cuir à boutons de cristal, qui a la tête rasée, une bague d'agathe, des bas puce, des jarretières de flanelle, la langue doucereuse et la panse espagnole?

FRANCIS.

O Seigneur, monsieur, de qui voulez-vous parler?

LE PRINCE HENRY.

Allons, je vois que vous ne buvez que de votre bastard brun. Songez-y, Francis, votre veste blanche se salira... En Barbarie, monsieur, cela ne reviendrait pas aussi cher[1].

FRANCIS.

Quoi, monsieur?

POINS, *à la cantonade.*

Francis!

LE PRINCE HENRY.

Va-t'en, maroufle! N'entends-tu pas qu'on t'appelle?

(*En ce moment, le Prince et Poins appellent Francis, qui demeure stupéfait, ne sachant de quel côté aller*).

(*Entre le* TAVERNIER).

LE TAVERNIER.

Quoi! Tu demeures immobile quand tu entends que l'on t'appelle de la sorte? Va servir les consommateurs.

(*Francis sort*).

Milord, le vieux sir John et une demi-douzaine d'autres sont à la porte. Dois-je les laisser entrer?

LE PRINCE HENRY.

Qu'ils attendent un moment, ensuite on ouvrira la porte.

(*Le Tavernier sort*).

Poins!

(*Rentre* POINS).

POINS.

Tout à l'heure, tout à l'heure, monsieur!

LE PRINCE HENRY.

L'ami, Falstaff et les autres voleurs sont à la porte. On va être gais!

POINS.

Comme des grillons, mon gars. Quelle joie maligne avez-vous éprouvée en vous moquant du garçon? Comment cela a-t-il fini?

LE PRINCE HENRY.

Je ressens, à cette heure, toutes les gaietés qui ont été des gaietés depuis les vieux jours du brave Adam, jusqu'à l'âge juvénile que marque à présent minuit. (*Francis rentre avec du vin*). Quelle heure est-il, Francis?

FRANCIS.

Tout à l'heure, tout à l'heure, monsieur!

LE PRINCE HENRY.

Est-il possible que ce garçon, qui sait moins de mots qu'un perroquet, soit le fils d'une femme! Son industrie se borne à descendre et à monter l'escalier; son éloquence, au

1. Le prince, voyant que le garçon est incapable de lui répondre, le mystifie par des discours incohérents et le renvoie. (*Note de Johnson*).

total d'une addition! Je n'ai point l'humeur de Percy, l'éperon brûlant du Nord[1], qui vous tue six ou sept douzaines d'Ecossais avant son déjeuner, se lave les mains et dit à sa femme : *Fi, d'une vie aussi tranquille! J'ai besoin de mouvement! — Mon cher Harry*, répond-elle, *combien en as-tu tué aujourd'hui? — Qu'on me donne*, ajoute-t-il, *mon cheval rouan moucheté!* Et il répond, une heure après : *Environ quatorze. Une bagatelle! Une bagatelle!* Je te prie, appelle Falstaff; je jouerai le rôle de Percy, et ce damné pourceau celui de dame Mortimer, son épouse. *Rivo*[2], dit l'ivrogne! Introduis cette panse, introduis ce suif.

(*Entrent* FALSTAFF, GADSHILL, BARDOLPH *et* PETO).

POINS.

Sois le bienvenu, Jack. Où as-tu été?

FALSTAFF.

La peste soit de tous les poltrons et que la vengeance les poursuive! Vraiment et *amen!* Garçon, une coupe de Xérès! S'il me fallait vivre longtemps ainsi, j'aimerais mieux tricoter des bas, les raccommoder et, au besoin, y mettre des semelles! La peste de tous les couards! Donne-moi une coupe de Xérès, coquin! Il n'y a plus de vertu sur terre! (*Il boit*).

LE PRINCE HENRY.

As-tu jamais vu Phébus baiser une motte de beurre, et cette motte de beurre fondre à la douce étreinte du soleil? Si tu l'as vu, regarde-moi cet individu.

FALSTAFF.

Coquin, il y a de la chaux dans ce Xérès! Que pourrait-on trouver chez un drôle, sinon de la coquinerie? Eh bien, un couard est pire qu'une coupe de Xérès avec de la chaux dedans! Infâme, couard! Va ton chemin, vieux Jack! Meurs quand tu voudras. Si le courage, le bon courage, n'est pas oublié sur la surface terrestre, je consens à n'être qu'un hareng saur! Il n'y a pas en Angleterre trois hommes de bien échappés à la potence, et l'un d'eux est gras et se fait vieux! Dieu nous protège! Un méchant monde! Je voudrais être tisserand! Je chanterais des psaumes et toutes sortes d'autres choses[3]! La peste soit des poltrons, je le répète!

1. Dans ce passage, Shakespeare joue avec le nom d'Hotspur en l'écrivant en deux mots : *Hot-spur*, qui veut dire éperon brûlant.

2. *Rivo* était un cri de buveur, en usage dans les tavernes. On le retrouve dans une pièce de Marston intitulée : *What you will?* et dans beaucoup d'autres.

3. Nous n'avons que le texte incomplet de cette réplique de Falstaff : « Beaucoup d'expressions indécentes et profanes, dit Jonhson,

LE PRINCE HENRY.

Eh bien, sac de laine, que murmures-tu?

FALSTAFF.

Un fils de roi! Si je ne te chasse pas de ton royaume avec un sabre de bois; si je ne mène pas tes sujets devant toi comme un troupeau d'oies sauvages, je consens à n'avoir plus un poil sur le visage! Vous, un prince de Galles!

LE PRINCE HENRY.

Fils de putain! Rondeur informe! Qu'y a-t-il?

FALSTAFF.

N'êtes-vous pas un couard? Répondez-moi. Et Poins aussi?

POINS.

Morbleu! grosse panse, si tu m'appelles couard, je te poignarde!

FALSTAFF.

Moi, t'appeler couard! Je te verrai damner avant de t'appeler couard, mais je donnerais mille livres pour courir aussi vite que toi! Vous avez les épaules droites et il vous est indifférent qu'on voie votre dos! Appelez-vous cela donner un coup d'épaule à des amis? La peste soit de pareils coups d'épaule! Parle-moi de gens qui vous regardent en face! Donne-moi une coupe de Xérès. Je suis un coquin, si j'ai bu aujourd'hui!

LE PRINCE HENRY.

Tu n'a pas eu le temps d'essuyer tes lèvres depuis le dernier coup!

FALSTAFF.

Qu'importe! La peste soit de tous les couards, encore une fois. (*Il boit*).

LE PRINCE HENRY.

Enfin, qu'y a-t-il?

FALSTAFF.

Ce qu'il y a? Il y a ici quatre d'entre nous qui ont pris ce matin un millier de livres.

LE PRINCE HENRY.

Où sont-elles, Jack? Où sont-elles?

ont été trouvées dans la première édition et supprimées ». « Les éditeurs de l'in-folio de 1623, ajoute Malone, pour éviter les pénalités en usage, ont altéré le texte de ce passage et de beaucoup d'autres ».

Quant à l'allusion au métier de tisserand, que fait ici Falstaff, Warburton observe que, sous le règne de Philippe II, au moment de la persécution des protestants dans les Flandres, beaucoup de ces derniers se réfugièrent en Angleterre, où ils fondèrent des manufactures de laine. C'étaient des calvinistes que l'on distinguait à leur habitude de chanter des psaumes.

FALSTAFF.

Où elles sont? On nous les a dérobées. Ils étaient cent contre quatre malheureux!

LE PRINCE HENRY.

Quoi! Cent?

FALSTAFF.

Je suis un coquin, si, durant deux heures, je n'ai pas engagé l'épée avec une douzaine d'entre eux! Je leur ai échappé par miracle! J'ai reçu huit bottes dans mon pourpoint, quatre dans mon haut-de-chausses; mon bouclier a été traversé de part en part et mon épée est ébréchée comme une scie! *Ecce signum!* Je ne crois pas m'être aussi bravement conduit depuis que je suis un homme! Tout a été inutile. La peste soit de tous les couards! Interrogez-les. S'il disent plus ou moins que la vérité ce sont des drôles, et des fils de ténèbres!

LE PRINCE HENRY.

Parlez, messieurs. Comment cela s'est-il passé?

GADSHILL.

Nous quatre sommes tombés sur une douzaine...

FALSTAFF.

Ils étaient au moins seize, milord!

GADSHILL.

Et les avons garrottés!

PETO.

Non, ils n'ont pas été garrottés!

FALSTAFF.

Vous êtes un drôle! Ils l'ont été, ou je suis un Juif, un Juif hébreu!

GADSHILL.

Comme nous partagions le butin, six ou sept, tout frais, nous ont attaqués...

FALSTAFF.

Et ont délivré les premiers qui se sont joints à eux.

LE PRINCE HENRY.

Vous vous êtes battus contre eux tous?

FALSTAFF.

Tous! Je ne sais pas ce que vous entendez par tous, mais si je ne me suis pas battu avec cinquante d'entre eux, au moins, je ne suis qu'une botte de radis! Ils étaient cinquante-deux ou trois sur le pauvre vieux Jack, ou je ne suis point une créature à deux jambes!

POINS.

Je prie Dieu que vous n'en ayez pas tué quelques-uns.

FALSTAFF.

Il est trop tard pour prier! J'en ai poivré deux. A deux, j'en suis sûr, j'ai réglé le compte. Deux coquins habillés de

bougran. Entends-tu, Hall ? Si je mens, crache-moi à la figure, et qualifie-moi de rosse. Tu connais ma vieille garde. Je me tenais ainsi, la pointe de mon épée comme cela. Quatre miserables, habillés de bougran, courent sur moi...

LE PRINCE HENRY.

Quatre ? Tout à l'heure, ils n'étaient que deux.

FALSTAFF.

Quatre, Hal. Je t'ai dit quatre.

POINS.

Oui, oui, il a dit quatre.

FALSTAFF.

Donc, ces quatre viennent de front et me portent des bottes. Sans faire plus d'embarras, je reçois leurs sept pointes dans mon bouclier, comme cela !

LE PRINCE HENRY.

Leurs sept pointes ! Ils n'étaient que quatre, tout à l'heure !

FALSTAFF.

En bougran.

POINS.

Oui, quatre, en vêtement de bougran.

FALSTAFF.

Sept, par cette épée, ou je ne suis qu'un couard !

LE PRINCE HENRY, *à Poins.*

Je t'en prie, laisse-le aller. Tout à l'heure ils seraient davantage.

FALSTAFF.

Tu m'écoutes, Hal ?

LE PRINCE HENRY.

Oui, je t'écoute.

FALSTAFF

Je t'en prie, car cela vaut la peine d'être entendu. Les neuf hommes en bougran, dont je te parlais...

LE PRINCE HENRY.

Déjà deux de plus !

FALSTAFF.

Ayant leurs pointes cassées...

POINS.

Perdent leurs chausses[1] !

FALSTAFF.

Commencent à me céder du terrain. Je les suis de près,

1. *Their points being broken.* Poins joue ici sur les mots. *Point* signifie la pointe d'une épée et le lacet qui retenait le haut de chausses.

je les accoste, pied à pied, main à main et, le temps de penser, je règle le compte à sept sur onze.

LE PRINCE HENRY.

La monstrueuse chose ! Onze hommes en bougran sortis de deux !

FALSTAFF.

A ce moment, le diable s'en mêlant, trois coquins, trois hommes de basse naissance, en vert de Kendal [1], me prennent par derrière et foncent sur moi, car il faisait noir, Hal, à ne pas voir sa main !

LE PRINCE HENRY.

Ces mensonges sont comme le père qui les engendre : gros comme des montagnes, effrontés, palpables ! Ah ! panse à cervelle de glaise, fou à la caboche noueuse, fils obscène de putain, masse de suif...

FALSTAFF.

Deviens-tu fou ? Ne dis-je pas la vérité, la vérité entière ?

LE PRINCE HENRY.

Comment as-tu pu t'apercevoir que ces hommes étaient en vert de Kendal, puisqu'il faisait trop noir pour distinguer ta main ? Explique-nous cela. Que réponds-tu ?

POINS.

Une raison, Jack, une raison.

FALSTAFF.

Quoi, par contrainte ? Non ! Je serais à l'estrapade [2], on m'infligerait tous les supplices du monde, je ne répondrais pas par contrainte ! Donner une raison par contrainte ! Les raisons seraient-elles aussi abondantes que les mûres, je n'en donnerais pas à un homme par contrainte !

LE PRINCE HENRY.

Je ne serai pas plus longtemps le complice de ce mensonge ! Ce poltron sanguin, ce pressureur de lit, ce briseur de dos de cheval, cette énorme montagne de chair...

FALSTAFF.

Assez, meurt-de-faim, peau de gnôme, langue de vache séchée, verge de taureau, morue fumée !... Oh ! si j'avais l'haleine suffisante pour articuler tout ce qui te ressemble !... Aune de tailleur, fourreau, étui-d'arc, vile rapière en arrêt...

1. Kendal, dans le Westmoreland, était une ville fameuse pour la confection des habits que l'on teignait en couleur brillante. Le Kendal vert etait la livrée de Robert, comte de Huntington et de ses compagnons, quand ils furent mis hors la loi et que leur chef prit le titre de Robin Hood. (*Note de Steevens*).

2. Supplice qui consistait à guinder un coupable à la hauteur d'une vergue. On le laissait tomber dans la mer, autant de fois que le portait la sentence.

LE PRINCE HENRY.

Respire un peu, tu recommenceras, et quand tu seras à bout de mauvaises comparaisons, tu m'écouteras à mon tour.

POINS.

Ecoute, Jack.

LE PRINCE HENRY.

Nous deux, nous vous avons vus tous quatre, qui fondiez sur quatre hommes. Vous les avez garrottés et vous êtes emparés de leur richesse. Vous allez voir, maintenant, comment une simple histoire va vous confondre. A ce moment nous deux sommes tombés sur vous quatre, et un mot a suffi pour vous faire lâcher votre prise et nous en emparer. Nous pouvons vous la montrer; elle est ici. Quant à vous, Falstaff, vous avez ramassé vos tripes, et sans plus attendre, criant merci, vous êtes mis à courir en beuglant comme jamais a beuglé un veau ! Quel drôle il faut que tu sois pour avoir tailladé toi-même ton épée, et venir nous raconter que tu l'as ébréchée en combattant ! Quel subterfuge, quel stratagème, quel échappatoire trouveras-tu maintenant, pour te laver d'une honte aussi indiscutable ?

POINS.

Nous t'écoutons, Jack. Que vas-tu inventer maintenant?

FALSTAFF.

Par le Seigneur, je vous ai reconnus comme si je vous avais fait. Voyons, mes maîtres, pouvais-je tuer l'héritier présomptif, me retourner contre le véritable prince? Je suis aussi vaillant qu'Hercule, tu le sais parfaitement ; eh bien, regarde ce que c'est que l'instinct : le lion ne touche jamais à un véritable prince[1]. L'instinct est une grande chose. J'ai été poltron par instinct. Je n'en aurai qu'une meilleure idée de moi et de toi durant ma vie ; de moi, le lion vaillant, de toi, le véritable prince. Maintenant, mes enfants, je suis enchanté que vous ayez l'argent. Hôtesse, veillez aux portes ! Faites sentinelle cette nuit ! Vous prierez demain ! Camarades, compagnons, cœurs d'or, que tous les titres de la véritable camaraderie vous appartiennent! On va s'amuser! Si nous improvisions quelque comédie?

1. C'était une superstition fort répandue au moyen âge. Dans l'*Amour Insensé* de Beaumont et Flechter on rencontre la même idée :

Fecht the Numidian lion I brought over;
If she be sprung from royal blood,the lion
Will do her reverence, else hèll tear her.

« Va chercher le lion numide, je l'amènerai. Si elle est née d'un sang royal, le lion lui fera la révérence, autrement il la mettra en pièces. »

LE PRINCE HENRY.

Soit. Ta fuite en sera l'argument.

FALSTAFF.

Si tu m'aimes, Hal, ne parlons plus de cela!

(*Entre* L'HOTESSE).

L'HÔTESSE.

Milord le prince.

LE PRINCE HENRY.

Eh bien, madame l'Hôtesse? qu'as-tu à me dire?

L'HÔTESSE.

Milord, un noble de la Cour est à la porte. Il voudrait vous parler. Il dit venir de la part de votre père.

LE PRINCE HENRY.

Donne-lui ce qu'il faut pour en faire un roi et renvoie-le à ma mère[1].

FALSTAFF.

Quelle sorte d'homme est-ce?

L'HÔTESSE.

Un vieillard.

FALSTAFF.

Que peut faire la gravité, hors de son lit, à minuit? Faut-il que je réponde?

LE PRINCE HENRY.

Réponds, Jack.

FALSTAFF.

Sur ma foi, je vais lui donner son paquet!

(*Il sort*).

LE PRINCE HENRY.

Par Notre-Dame, messieurs, vous vous êtes bien battus! Vous aussi Peto, vous aussi Bardolph. Vous êtes de véritables lions. Vous vous sauvez par instinct! Vous ne voulez pas toucher à un véritable prince!... Fi!

BARDOLPH.

J'ai couru en voyant les autres courir.

LE PRINCE HENRY.

Sérieusement, comment se fait-il que l'épée de Falstaff soit à ce point ébréchée?

PETO.

Il l'a ébréchée avec son poignard, disant que, dût la vérité ne plus exister en Angleterre, il vous ferait croire qu'il l'avait ébréchée en combattant. Ensuite, il nous a conseillés de l'imiter.

1. ...*There is a nobleman — Give him as much as will make him a royal man*. En argot, celui qui recevait un *noble* était qualifié du titre de noble. Le Prince joue sur les mots en disant à l'hôtesse : « donne lui ce qu'il faut pour en faire un roi », c'est-à-dire donne-lui une couronne.

BARDOLPH.

Et aussi de nous barbouiller le nez avec du chiendent pour le faire saigner; de mettre du sang sur nos habits et de jurer que c'était le sang de nos adversaires. Il m'est arrivé, ce qui ne m'était pas arrivé depuis sept ans : j'ai rougi de ses monstrueuses inventions !

LE PRINCE HENRY.

O coquin, tu as volé une coupe de Xérès, il y a dix-huit ans, tu as été pris sur le fait, et depuis tu as une rougeur indélébile! Tu avais le feu au visage, l'épée au côté, et tu t'es sauvé ! A quel instinct as-tu obéi?

BARDOLPH.

Milord, voyez-vous ces météores ? Apercevez-vous ces exhalaisons ?

LE PRINCE HENRY.

Oui.

BARDOLPH.

Que croyez-vous qu'ils annoncent ?

LE PRINCE HENRY.

Un foie chaud et une bourse froide [1].

BARDOLPH.

Ils annoncent aussi de la bile, quand on s'y connaît.

LE PRINCE HENRY.

Non, quand on s'y connaît, ils annoncent aussi la potence. (*Rentre* FALSTAFF).

Voici revenir le maigre Jack, notre squelette. Eh bien, mon doux boursouflage, depuis combien de temps as-tu vu ton genou?

FALSTAFF.

Mon genou? A ton âge, Hal, j'avais la taille plus fine que la serre d'un aigle et j'aurais pu passer par la bague d'un alderman. Peste soit des soupirs et des chagrins ! Cela vous gonfle un homme comme une vessie! Il y a de mauvaises nouvelles du dehors. C'est Sir John Bracy qui venait de la part de votre père. Il faut vous rendre ce matin à la Cour. Cet écervelé du Nord, Percy, et ce Gallois qui a donné la bastonnade à Amaimon, fait Lucifer cocu, obligé le diable à jurer sur une lame welche qu'il serait son homme-lige... Comment l'appelez-vous ?

POINS.

Glendower.

1. *Hot livers, and cold purses.* Dans le langage du temps, boire était avoir le foie chaud; une bourse froide était une bourse vide.

2. Bardolph a dit : *Choler my lord, if rightly taken.* Au lieu de *Choler*, le prince feint d'avoir entendu *collar*, qui veut dire collier, et fait allusion à la potence.

FALSTAFF.

Owen, c'est cela... Et son gendre Mortimer; et le vieux Northumberland; et le plus leste des Ecossais, Douglas, qui monte à cheval une côte perpendiculaire...

LE PRINCE HENRY.

Au galop! Et d'un coup de pistolet, tue un moineau au vol...

FALSTAFF.

Vous avez touché juste.

LE PRINCE HENRY.

Mieux qu'il n'a jamais touché le moineau.

FALSTAFF.

Le coquin a de l'énergie, il ne se sauvera pas.

LE PRINCE HENRY.

Pourquoi, coquin, le loues-tu de si bien courir?

FALSTAFF.

A cheval, mon cocu[1]. A pied, il ne ferait pas une enjambée.

LE PRINCE HENRY.

Si, Jack, par instinct.

FALSTAFF.

Soit, je le veux bien, par instinct. Eh bien donc, il est là ainsi qu'un certain Mordake et un millier de bonnets bleus[2]! Worcester est parti cette nuit. A cette nouvelle, la barbe de ton père est devenue blanche. Vous pouvez maintenant acheter de la terre aussi bon marché que du maquereau pourri.

LE PRINCE HENRY.

En ce cas, si le mois de juin est chaud, et si cette bagarre civile continue, nous achèterons des pucelages comme on achète des clous, au cent.

FALSTAFF.

Par la messe, ami, tu dis vrai! Nous ferons de bons achats dans ce sens. Mais, dis-moi, Hal, n'es-tu pas horriblement effrayé? En ta qualité d'héritier présomptif, le monde ne va-t-il pas t'obliger à affronter ces trois ennemis: ce démon de Douglas, ce diable de Percy et ce damné Glendower? N'es-tu pas terriblement effrayé? Ton sang ne frissonne-t-il pas?

1. L'épithète de cocu était un terme de familiarité entre les gens à la mode. Voir, à ce sujet, *Londres au temps de Shakespeare*.

2. Allusion au bonnet bleu que portaient les Ecossais et dont les Anglais se moquaient volontiers. Il existe une vieille ballade intitulée: *Bleu cap for me* où se trouvent ces deux vers:

A Scottish lass her resolute chusing;
Shee'll have bonny blew cap all other refusing.

LE PRINCE HENRY.

Du tout. Il me faudrait un peu de ton instinct.

FALSTAFF.

Tu vas être horriblement grondé, demain, quand tu paraîtras devant ton père. Si tu m'aimes, prépare une réponse.

LE PRINCE HENRY.

Veux-tu prendre la place de mon père et m'examiner sur les particularités de ma vie?

FALSTAFF.

Tu le veux? J'y consens. Cette chaise sera mon trône, cette dague, mon sceptre, ce coussin, ma couronne.

LE PRINCE HENRY.

Ton trône est une chaise percée, ton sceptre d'or une dague de plomb, et ta riche couronne une pitoyable tonsure.

FALSTAFF.

Si le feu de la grâce ne t'a pas complètement abandonné, tu vas être ému. Donne-moi une coupe de Xérès, pour que mes yeux soient rouges comme si j'avais pleuré. Car je sais pleurer de colère comme le roi Cambyse[1].

LE PRINCE HENRY.

Bien, voici mon témoignage d'obéissance.

FALSTAFF.

Et voici mon discours. Que la noblesse se range de côté.

L'HÔTESSE.

Voilà un jeu très amusant, en vérité.

FALSTAFF.

Ne pleurez pas, douce reine, car les larmes sont superflues!

L'HÔTESSE.

Oh! le père! comme il est vraiment digne!

FALSTAFF.

Pour l'amour de Dieu, lords, emmenez ma triste reine; les larmes obstruent les écluses de ses yeux.

L'HÔTESSE.

Chose rare! Il joue comme un de ces putassiers de comédiens que je vois encore!

FALSTAFF.

Paix, bonne pinte; paix, gratte-cervelle[2]. Harry, je

1. La plaisanterie vise une pièce intitulée : *Une lamentable tragédie, où se mêle une quantité de choses plaisantes, contenant la vie de Cambyse, roi de Perse* (*A lamentable tragedie, mixed full of plesant mirth, containing the life of Cambises king of Persia*). Elle est de Thomas Preston, et date de 1570.

2. *Tickle-brain.* C'est ainsi que l'on appelait certaine liqueur forte. Nous disons : gratte-boyau.

m'étonne non seulement des endroits où tu perds ton temps, mais encore du choix de tes compagnies. Si la camomille pousse d'autant mieux qu'elle est plus foulée, la jeunesse se consume d'autant plus vite qu'on la dévaste. Tu es mon fils, si j'en crois ta mère et mon opinion. J'ai encore pour garant le vilain tic de ton œil et la chute stupide de ta lèvre inférieure. Si donc, tu es mon fils, voilà ce que j'ai à te dire. Pourquoi, étant mon fils, te fais-tu montrer au doigt? Le soleil béni du ciel est-il un paresseux fait pour manger des mûres? Ce n'est pas une question à adresser. Est-il possible qu'un fils d'Angleterre devienne un voleur et prenne des bourses? Voilà une question à adresser. Il y a une chose, Harry, dont tu as souvent entendu parler et que beaucoup de gens du pays appellent de la poix. Cette poix, les anciens auteurs le racontent, est salissante[1]. Il en est ainsi de la compagnie que tu fréquentes, Harry, en ce moment. Je ne te parle pas après boire; je te parle dans les larmes; non par plaisir, mais par indignation. Ce ne sont pas seulement des mots, mais des douleurs. Pourtant il y a un homme vertueux, que j'ai souvent remarqué avec toi et dont je ne sais pas le nom.

LE PRINCE HENRY.

De quelle sorte d'homme veut parler votre Majesté?

FALSTAFF.

D'un homme de belle prestance, sur ma foi, et de belle corpulence aussi; d'un homme à la mine joyeuse, à l'œil plaisant, à l'aspect noble; d'un homme qui doit avoir, je pense, cinquante ans, ou, par Notre-Dame, qui frise la soixantaine. Je me souviens de son nom; il s'appelle Falstaff. Ce n'est point un débauché, ou je me tromperais fort, Harry. J'ai lu sur sa physionomie. Si on reconnaît l'arbre au fruit, comme le fruit à l'arbre, je déclare péremptoirement qu'il y a de la vertu dans Falstaff. Attache-toi à lui et renonce au reste. Maintenant, mauvais drôle, où as-tu été ce mois-ci?

LE PRINCE HENRY.

Parles-tu en roi? Alors prends ma place, je vais jouer le rôle de mon père.

FALSTAFF.

Tu me déposes? Tu n'as pas seulement la moitié de la

1. Allusion à une ancienne ballade commençant ainsi :

Who toucheth pitch must be defil'd.
« Qui touche à la poix doit se salir »

Shakespeare s'est peut-être aussi souvenu d'un passage de l'*Euphues* de Lyly :

He that toucheth pitch shall be defiled
« Celui qui a touché de la poix sera sali »

gravité, de la majesté avec lesquelles je m'exprime et me tiens, ou je veux être pendu par les talons comme un lapereau ou un lièvre à la porte d'un marchand de volailles !

LE PRINCE HENRY.

Me voilà installé.

FALSTAFF.

Je prends ta place. Jugez, mon maître.

LE PRINCE HENRY.

Eh bien ! Harry ? D'où viens-tu ?

FALSTAFF.

D'Eastcheap, mon noble lord.

LE PRINCE HENRY.

Les plaintes que j'entends sont graves.

FALSTAFF.

Par le sang, milord, elles sont fausses !... Je vais vous donner du mal pour un jeune prince !

LE PRINCE HENRY.

Tu oses jurer, méchant enfant ? Désormais, ne lève plus les yeux sur moi. Tu es violemment privé de la grâce. Il existe un démon qui te hante, sous la forme d'un vieux gros homme. Tu as pour compagnon un tonneau humain. Pourquoi fréquentes-tu ce coffre d'humeur, cette huche à bluter, ce paquet soufflé d'hydropisie, cet immense muids de Xérès, cette malle remplie d'entrailles, ce bœuf rôti de Mannigstree [1] avec de la farce dans le ventre, ce Vice vénérable, cette Iniquité en cheveux gris, ce père rufian, cette Vanité [2] d'âge ! A quoi est-il bon ? Sinon à déguster le Xérès et à le boire ? A quoi est-il propre ? Si ce n'est à découper un chapon et à le manger ? En quoi consiste son habileté, sinon en astuce ? Son astuce, sinon en coquinerie ? Une coquinerie, qu'il exerce en toute occasion. Bref, en quoi est-il estimable ? En rien.

FALSTAFF.

Je voudrais que votre Grâce n'allât pas si vite. De qui votre Grâce veut-elle parler ?

LE PRINCE HENRY.

De Falstaff, cet abominable corrupteur de la jeunesse, ce vieux Satan à barbe blanche !

FALSTAFF.

Milord, je connais cet homme.

LE PRINCE HENRY.

Je le sais.

1. Manningstree, situé dans le comté d'Essex, était un pays fameux pour la richesse de ses paturages.

2. Le Vice, l'Iniquité et la Vanité étaient trois personnages des anciennes moralités.

FALSTAFF.

Mais dire que je lui connais plus de défauts qu'à moi-même serait dire plus que je n'en sais. Qu'il soit vieux (raison de plus pour en avoir pitié) ses cheveux blancs en témoignent. Mais (sauf votre révérence) qu'il soit un putassier, je le nie absolument. Si le Xérès et le sucre[1] sont un crime, Dieu protège les coupables ! Si la vieillesse et la gaîté sont des péchés, presque tous les convives que je connais sont damnés. Si l'embonpoint mérite la haine, alors il faut aimer les vaches maigres de Pharaon. Non, mon bon lord. Bannissez Peto, bannissez Bardolph, bannissez Poins, mais pour ce qui est du doux Jack Falstaff, du bon Jack Falstaff, du dévoué Jack Falstaff, du vaillant Jack Falstaff, d'autant plus vaillant qu'il est le vieux Jack Falstaff, ne le bannissez pas de la compagnie de votre Harry ! Bannir le gros Jack ! Autant vaudrait bannir tout le monde !

LE PRINCE HENRY.

Je le bannirai !

(*On frappe. L'Hôtesse, Francis et Bardolph sortent*).

(*Rentre* BARDOLPH *en courant*).

BARDOLPH.

Milord, milord ! Le Shériff avec la plus monstrueuse garde est à la porte !

FALSTAFF.

Dehors, coquin ! Il faut finir la pièce. Je n'ai pas tout dit sur le compte de Falstaff !

(*Rentre l'*HOTESSE *essoufflée*).

L'HÔTESSE.

O Jésus ! Milord, milord !

FALSTAFF.

Hé ! hé ! Le diable chevauche sur un archet à violon[2] ! Qu'est-ce qui se passe ?

L'HÔTESSE.

Le Shériff et la garde sont à la porte. Ils viennent pour fouiller la maison. Faut-il les faire entrer ?

1. Le Xérès sucré était une liqueur favorite au temps de Shakespeare. Dans une lettre racontant une fête donnée au château de Killingworth, par la reine Elisabeth, en 1575, Laugham y fait allusion. Plus loin, parlant d'un ménestrel au caractère irascible, il raconte que l'on en venait à bout, avec du Xérès et du sucre. Dans un vieux livre de compte appartenant à la ville de Worcester, datant de 1592 on lit : « Pour un gallon de vin de Bordeaux, un gallon de Xérès et une livre de sucre, payé à sir John Russell, etc. Dans *Monsieur Thomas*, Beaumont et Flechter parlent du Xérès sucré. Nous pourrions multiplier les citations.

2. La phrase est proverbiale. On la retrouve dans le *Lieutenant Fantasque* (*The Humourous lieutenant*) de Beaumont et Flechter :

For certain gentleman,
The fiend rides on a fiddle-stick.

FALSTAFF.

Entends-tu, Hal ? Ne dis jamais qu'une bonne pièce d'or est fausse. Tu es essentiellement fou, sans le paraître.

LE PRINCE HENRY.

Et toi tu es un couard par nature et sans instinct.

FALSTAFF.

Je nie votre *mayor* [1]. Si vous ne voulez pas recevoir le Shériff, soit. Sinon qu'il entre. Je ferai aussi bonne figure qu'un autre sur une charrette, ou la peste soit de l'éducation que j'ai reçue ! La potence m'étranglera aussi vite qu'un autre.

LE PRINCE HENRY.

Dissimule-toi derrière la tapisserie. Les autres se cacheront en haut. Maintenant, mes maîtres, il s'agit d'avoir la figure honnête et une bonne conscience.

FALSTAFF.

J'ai eu les deux ! Mais il y a longtemps ! C'est pourquoi je vais me cacher.

(*Tous sortent excepté le Prince et Poins*).

LE PRINCE HENRY.

Faites entrer le Shériff.

(*Entrent le* SHERIFF *et un* VOITURIER).

A nous deux, maître Shériff. Que voulez-vous ?

LE SHÉRIFF.

Veuillez m'excuser, milord. La clameur publique poursuit certains hommes dans cette maison.

LE PRINCE HENRY.

Quels hommes?

LE SHÉRIFF.

Un d'eux est bien connu, mon gracieux seigneur. Un gros homme gras.

LE CHARRETIER.

Gras comme du beurre !

LE PRINCE HENRY.

Je vous garantis que votre homme n'est pas ici. Je l'ai chargé moi-même d'une commission ; mais, Shériff, je te donne ma parole, que demain, à l'heure du dîner, je te l'enverrai, pour qu'il réponde, devant toi ou un autre, de ce qu'on lui met à charge. Le meilleur est donc de quitter cette maison.

LE SHÉRIFF.

Soit, milord. Il y a deux hommes qui, dans ce vol, ont perdu trois cents marcs.

1. Calembour assez subtil. Falstaff joue sur le titre de *mayor* donné au principal officier d'une corporation après lequel venait le Shériff, et sur le mot *major* une des parties d'une proposition logique.

LE PRINCE HENRY.

Cela peut être. S'il a volé ces hommes, il en répondra. Adieu.

LE SHÉRIFF.

Bonne nuit, mon noble lord.

LE PRINCE HENRY.

Vous voulez dire, bonjour, n'est-ce pas ?

LE SHÉRIFF.

En effet, milord, il doit être deux heures du matin.

(*Le Shériff et le Voiturier sortent*).

LE PRINCE HENRY.

Ce coquin huileux est connu comme l'église saint Paul. Amène-le.

POINS.

Falstaff ! Il s'est endormi derrière le rideau et ronfle comme un cheval.

LE PRINCE HENRY.

Ecoute comme il a du mal à respirer. Fouille dans ses poches. (*Poins fouille*). Qu'as-tu trouvé ?

POINS.

Rien que des papiers, milord.

LE PRINCE HENRY.

Voyons ce que ça peut être. Lis.

POINS, *lisant*.

« *Item*. Un chapon. 2 s. 2 d. *Item*. Sauce 4 d. *Item*. Xérès, deux gallons, 5 s. 8 d. *Item*. Anchois et Xérès après souper, 2 s. 6 d. *Item*. Pain, un demi penny ».

LE PRINCE HENRY.

Le monstre ! Rien qu'un demi-penny de pain pour une quantité aussi intolérable de madère ! Garde le reste, nous le lirons à loisir. Laissons-le dormir jusqu'au jour. Je me rendrai ce matin à la Cour. Nous devons tous aller à la guerre, tu y auras un poste honorable. Je donnerai à ce drôle charnu une charge dans l'infanterie ; il mourra après avoir marché durant trois cents verges. L'argent sera rendu avec usure. Viens me trouver de bonne heure. Sur ce, bonjour Poins.

POINS.

Bonjour, mon bon seigneur.

(*Ils sortent*).

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

Bangor. Dans la maison de l'Archidiacre.

ENTRENT HOTSPUR, WORCESTER, MORTIMER ET GLENDOWER.

MORTIMER.

Les promesses sont belles, les personnes sûres, et notre début est rempli d'espérances.

HOTSPUR.

Lord Mortimer et vous, cousin Glendower, veuillez vous asseoir. Vous aussi, oncle Worcester. La peste! J'ai oublié la carte.

GLENDOWER.

La voici. Asseyez-vous, cousin Percy. Vous aussi, bon cousin Hotspur. Chaque fois que Lancastre vous appelle de ce nom, ses joues pâlissent et, poussant un soupir, il vous souhaite au ciel.

HOTSPUR.

Et vous en enfer, aussi souvent qu'il entend parler d'Owen Glendower.

GLENDOWER.

Je ne peux l'en blâmer. Le jour de ma nativité, le front du ciel était rempli de formes flamboyantes et de torches en feu. Celui de ma naissance, la structure et les fondations de la terre se mirent à trembler de peur!

HOTSPUR.

Les mêmes phénomènes seraient arrivés si, à cette époque, au lieu que vous fussiez né, c'était la chatte de votre mère qui avait mis bas.

GLENDOWER.

Je vous affirme que la terre trembla quand je suis né.

HOTSPUR.

Et moi, je vous affirme que la terre avait une autre humeur que moi, si, comme vous le supposez, c'étaitar par peur de vous quelle tremblait.

GLENDOWER.

Le ciel était en feu et la terre tremblait.

HOTSPUR.

Alors la terre tremblait de voir le ciel en feu, et votre naissance n'y était pour rien. Souvent, la nature malade a d'étranges éruptions ; la terre en mal d'enfant est tourmentée, affligée par une sorte de colique provenant d'une quantité de vent irrégulièrement emprisonnée dans ses entrailles. En voulant s'échapper, ce vent secoue la bonne vieille femme de terre, et fait tomber clochers et tours revêtus de mousse. A votre naissance, notre grand-maman la terre, sous le coup de cette indisposition, se sera trémoussée de colère.

GLENDOWER.

Cousin, il y a peu d'hommes dont je supporterais ces contradictions. Permettez-moi de vous répéter qu'à ma naissance, le front du ciel était rempli de formes flamboyantes ; les chèvres descendaient en courant les montagnes ; les troupeaux poussaient d'étranges mugissements dans les plaines épouvantées. Ces signes ont fait de moi un homme extraordinaire et, comme tous les actes de ma vie l'ont prouvé, n'ayant rien du commun des mortels. Dans l'enceinte de la mer qui gronde sur les côtes d'Angleterre, d'Ecosse ou de Galles, où est l'homme qui m'appelle son élève, ou qui m'ait enseigné à lire? Eh bien ! montrez-moi le fils d'une femme, pouvant me suivre dans les chemins difficiles de la science, au milieu des expériences les plus profondes.

HOTSPUR.

Vous êtes l'homme qui parle le mieux le welche. Là-dessus, je vais dîner.

MORTIMER.

Paix, cousin Percy. Vous le mettrez en fureur.

GLENDOWER.

Je puis évoquer les esprits du fond de l'abîme.

HOTSPUR.

Moi aussi ! Tous les hommes le peuvent. La question est de savoir s'ils viennent quand vous les appelez.

GLENDOWER.

Je puis vous apprendre, cousin, à commander au diable.

HOTSPUR.

Et moi, je puis t'apprendre à faire rougir le diable en disant la vérité. « Dis la vérité, et tu feras rougir le diable[1] ». Si tu as le pouvoir de l'évoquer, fais-le paraître,

1. Proverbe.

je jure de le faire rougir. Tant que vous vivrez, dites la vérité, et vous ferez rougir le diable.

MORTIMER.

Venez, venez. C'en est assez d'un bavardage inutile.

GLENDOWER.

Trois fois Henry Bolingbroke a défié ma puissance. Trois fois, des bords de la Wye et de la sablonneuse Séverne, je l'ai renvoyé chez lui, sans bottes, sous les coups de la tempête!

HOTSPUR.

Sans bottes et par un mauvais temps! Comment diable a-t-il pu éviter les fièvres?

GLENDOWER.

Voici la carte. Partageons-nous notre domaine, selon nos conventions.

MORTIMER.

L'archidiacre l'a divisé également en trois : l'Angleterre, depuis la Trente et la Séverne, du Sud à l'Est, est la part qui m'est assignée. Toute la partie de l'Ouest, le pays de Galles au delà de la Séverne et tous les pays fertiles compris dans ces limites, est le lot d'Owen Glendower. A vous, cher cousin, revient tout le Nord, à partir de la Trente. Nos trois traités sont écrits. Nous pouvons les sceller définitivement cette nuit. Demain, cousin Percy, vous et moi et mon bon lord Worcester, nous irons retrouver votre père et l'armée écossaise, comme il a été convenu, à Shrewsbury. Mon père Glendower n'est pas encore prêt, mais nous n'aurons pas besoin de son aide avant quatorze jours. (*A Glendower*). Cependant, vous aurez réuni vos tenanciers, vos amis et la noblesse des environs.

GLENDOWER.

Un temps plus court, milord, vous rapprochera de moi et vos dames viendront sous ma protection. Il faut les quitter maintenant, sans prendre congé d'elles, pour éviter le déluge qu'occasionnerait la séparation.

HOTSPUR.

Il semble que mon lot, au nord de Burton, n'a pas la même étendue que le vôtre. Voyez, comme cette rivière, avec ses détours, me retranche la meilleure partie de mes terres, une demi-lune, un angle énorme. Je ferai barrer le courant, et la jolie Trente, aux reflets d'argent, coulera dans un nouveau canal uni et droit. De la façon, elle ne serpentera plus avec une si profonde échancure, pour me dérober une aussi riche portion[1].

1. *Methincks my moiety*. Une moitié signifiait souvent une portion, un lot.

GLENDOWER.

Elle ne serpentera plus? Il faut qu'elle serpente, vous le voyez bien.

MORTIMER.

Oui, mais remarquez comme elle poursuit sa course et comme elle revient sur moi, ce qui vous dédommage. Elle vous rend d'un côté, ce qu'elle me prend de l'autre.

WORCESTER.

Si un petit barrage l'arrêtait ici, de ce côté, au Nord, elle coulerait droit et l'on gagnerait tout ce cap.

HOTSPUR.

C'est ce que je demande. La dépense sera légère.

GLENDOWER.

Je m'oppose à tout changement.

HOTSPUR.

Vous vous y opposez?

GLENDOWER.

Et l'on n'en fera pas.

HOTSPUR.

Qui m'en empêcherait?

GLENDOWER.

Moi!

HOTSPUR.

Arrangez-vous alors de façon que je ne vous comprenne pas. Parlez welche.

GLENDOWER.

Je sais parler anglais, aussi bien que vous. J'ai fréquenté la Cour[1]. Tout jeune, j'ai composé pour la harpe, beaucoup de chants anglais, très bien venus. J'ai même su prêter à votre langue une certaine grâce, ce dont vous n'avez jamais été capable.

HOTSPUR.

Vraiment? Tant mieux pour vous. Quant à moi, j'aimerais mieux être un petit chat et crier miaou, qu'un faiseur de ballades! J'ai les dents moins agacées à entendre tourner un chandelier de cuivre, grincer une roue sèche sur un

1. Owen Glendower, dont le véritable nom était Owen Ap-Gryffyth Vaughan, prit le nom de Glyndour ou Glendowr de la seigneurie de Glyndourdwg dont il était le propriétaire. Il était l'ennemi particulier des Mortimer, parce que le neveu de Lady Percy, Edmond, comte de Mortimer, avait des droits légitimes sur la principauté de Galles, en qualité de descendant direct de Gladys, fille de Llewelyn et sœur de David, prince de Galles. Il devint par la suite écuyer de Richard II, avec lequel il se trouvait au château de Flint, quand Richard devint le prisonnier de Henry de Bolingbroke, plus tard Henry IV. Owen Glendower fut couronné prince de Galles en 1402 et pendant douze ans demeura le formidable ennemi du parti anglais. Il mourut, très malheureux, en 1415.

essieu, qu'à écouter le récit d'une poésie prétentieuse. Il me semble que je force à trotter un cheval qui traîne la jambe !

GLENDOWER.

Allons, on vous changera le cours de la Trente.

HOTSPUR.

Je n'en ai pas souci. Je donnerais trois fois autant de pays à un ami dévoué. Mais, quand il s'agit d'un marché, je chicanerais à propos de la neuvième partie d'un cheveu. Les traités sont-ils prêts? Partons-nous?

GLENDOWER.

La lune est belle, vous pouvez voyager de nuit. Je vais presser le rédacteur des articles et, pendant ce temps-là, j'annoncerai votre départ à vos femmes. J'ai peur que ma fille en devienne folle, tant elle aime son Mortimer!

(*Il sort*).

MORTIMER.

Fi, cousin Percy! Comme vous traitez mon père!

HOTSPUR.

Je n'ai pas le choix. Il me met hors de moi avec ses histoires de taupes, de fourmis, de Merlin l'enchanteur, de dragons, de poissons sans nageoires, de griffons aux ailes rognées, de corbeaux dans la nue, de lions couchants, de chats rampants, et je ne sais quelles extravagances[1]! La nuit dernière, il m'a tenu au moins neuf heures, à m'énumérer les noms des principaux diables[2] et de leurs valets. Je criais : *Fort bien ! Continuez !* sans écouter un mot. Il est aussi ennuyeux qu'un cheval fourbu ou une femme en colère; pire qu'une maison enfumée! J'aimerais mieux vivre de fromage et d'ail, dans un moulin à vent, loin de tout, que de l'entendre parler, en mangeant des mets succulents, dans n'importe quelle maison de plaisance de la chrétienté!

MORTIMER.

C'est un digne gentilhomme, instruit, qui possède des secrets étonnants. Il est vaillant comme un lion, affable, généreux comme les mines de l'Inde. Cousin, il supporte votre caractère avec beaucoup d'égards, et va jusqu'à se faire violence à lui-même, quand vous le maltraitez. Il n'existe pas, je vous le garantis, un homme vivant, dont il supporterait les provocations comme il supporte les vôtres, sans lui

1. On lit dans Holinshed : « Le partage du royaume entre Mortimer, Glendower et Percy, se fit sous l'impression d'une prophétie, d'après laquelle le roi Henry était la taupe, maudite par Dieu, et les trois alliés, le dragon, le lion et le loup. (*Note de Malone*).

2. Lisez, dit à ce propos Steevens, la *Découverte d'une Sorcière* de Reginald Scott ; votre patience sera mise à la même épreuve que celle d'Hotspur.

faire encourir le danger d'une rebuffade. Je vous supplie donc de ne pas recommencer.

WORCESTER.

En vérité, milord, vous avez tort. Depuis que vous êtes venu, vous n'avez rien négligé pour le pousser à bout. Il faut que vous vous corrigiez de ce défaut qui, quelquefois, peut passer pour de la grandeur, du courage, du tempérament (et c'est ce qui peut vous arriver de mieux) mais qui, souvent, décèle une colère brutale, un défaut de manières, un manque de retenue, de l'orgueil, de la hauteur, une trop bonne opinion de soi-même et du dédain. Le moindre de ces torts chez un gentilhomme lui aliène le cœur des hommes, et fait une tache à la beauté de ses vertus en leur enlevant tout leur mérite.

HOTSPUR.

Bien, je retourne à l'école! Que les bonnes manières vous réussissent. Voici venir nos femmes, il faut prendre congé d'elles.

(*Rentre* GLENDOWER *avec* LADY MORTIMER *et* LADY PERCY).

MORTIMER.

Ce qui me met hors de moi, c'est que ma femme ne parle pas plus anglais que moi welche.

GLENDOWER.

Ma fille pleure. Elle ne veut pas se séparer de vous; elle veut se faire soldat aussi et aller à la guerre.

MORTIMER.

Bon père, dites-lui qu'elle et ma tante Percy nous rejoindront sous votre escorte.

(*Glendower parle à sa fille en welche et elle lui répond dans la même langue*).

GLENDOWER.

Elle se désespère! C'est une coquine obstinée, sourde à tous les raisonnements.

(*Lady Mortimer parle à Mortimer en welche*).

MORTIMER.

Je comprends tes regards. Cette jolie langue welche que tu fais pleuvoir à verse de tes lèvres, je l'entends, et sans la honte qui me retient, je te répondrais. (*Lady Mortimer parle en l'embrassant*). Je comprends tes baisers, comme toi les miens, et c'est un assaut de sensibilité. Je n'aurai pas de repos, mon amour, jusqu'à ce que j'aie appris ta langue, car tu en fais une chose aussi douce qu'une romance chantée par une reine, sous un bosquet d'été, avec de ravissantes modulations accompagnées par le luth.

GLENDOWER.

Si vous vous attendrissez, vous allez la rendre folle.
(*Lady Mortimer parle à nouveau*).

MORTIMER.

Oh ! je suis l'ignorance en personne !

GLENDOWER.

Elle vous prie de vous étendre indolemment sur les joncs et de poser votre gracieuse tête sur ses genoux. Elle vous chantera la romance que vous aimez, fera trôner le dieu du sommeil sur vos paupières, vous charmera dans un doux assoupissement, intermédiaire entre la veille et le sommeil, une sorte de crépuscule avant que le céleste attelage commence sa course d'or à l'est.

MORTIMER.

De tout cœur je m'étendrai pour l'écouter chanter. Pendant ce temps-là, je suppose, notre traité sera signé.

GLENDOWER.

Asseyez-vous. Les musiciens qui vont jouer pour vous sont suspendus dans l'air, à mille lieues d'ici, et cependant ils seront ici en un moment. Asseyez-vous et attendez.

HOTSPUR.

Viens, Kate, je t'aime quand tu es étendue. Viens, vite, que je puisse mettre ma tête sur tes genoux.

LADY PERCY.

Allons, étourneau !
(*Glendower dit quelques mots en welche et la musique commence*).

HOTSPUR.

Maintenant, je m'en aperçois, la diable comprend le welche. Il n'est pas étonnant qu'il soit si fantasque. Par Notre-Dame, ce doit être un bon musicien !

LADY PERCY.

En ce cas, vous devriez être excellent musicien aussi, ne cédant qu'à vos fantaisies. Etendez-vous, bandit, et écoutez la dame chanter en welche.

HOTSPUR.

J'aimerais mieux entendre *Lady*, ma chienne, hurler en Irlandais !

LADY PERCY.

Veux-tu qu'on te brise la tête?

HOTSPUR.

Non.

LADY PERCY.

Alors demeure tranquille.

HOTSPUR.

C'est le défaut de la femme[1]!

LADY PERCY.

Dieu te conduise!

HOTSPUR.

Au lit de la dame welche.

LADY PERCY.

Qu'est-ce que vous dites?

HOTSPUR.

Silence. Elle chante.

(*Lady Mortimer chante une romance welche*).

HOTSPUR.

Allons, Kate, je veux que tu me chantes aussi ta chanson.

LADY PERCY.

Moi ? Non, sur ma parole.

HOTSPUR.

Non, sur ma parole! Mon cœur, vous jurez comme l'épouse d'un confiseur! *Non, sur ma parole. Aussi vrai que je suis en vie! Que Dieu me pardonne! Aussi vrai qu'il fait jour!* Et tes serments sont d'un tel tissu de Florence qu'on dirait que tu n'as jamais été plus loin que Finsbury[2]. Fais-moi, Kate, comme une dame que tu es, un bon serment à pleine bouche, et laisse-moi les: *Sur ma parole*, ou autres protestations de pain d'épice[3], aux robes garnies de velours[4] et aux bourgeoises endimanchées. Allons, chante.

LADY PERCY.

Je ne chanterai pas.

HOTSPUR.

C'est pourtant le meilleur moyen de te faire prendre pour un tailleur ou de devenir éleveur de rouges-gorges[5]. Quand les actes seront dressés, je m'en irai dans les deux heures. Sur ce, venez quand vous voudrez.

(*Il sort*).

1. Proverbe dont le sens, en la circonstance, est demeuré obscur pour tous les commentateurs.

2. Promenade située près de Moorgate, fréquentée par les bourgeois de Londres.

3. Protestation aussi commune que les lettres que les enfants apprennent dans un alphabet de pain d'épice (*Note de Malone*).

4. C'était le costume de fête des bourgeoises.

5. Jadis, en Angleterre, les tailleurs avaient la réputation de chanter en travaillant. Shakespeare y fera encore allusion dans la *Douzième nuit*, quand Malvolio s'écrie : « Prenez-vous la maison de ma femme pour une taverne? Vous chantez des chansons de ravaudeur à pleine voix »?

GLENDOWER.

Venez, venez, lord Mortimer. Vous êtes aussi lent que le bouillant Percy est ardent à partir. L'acte doit être maintenant rédigé, le temps de le sceller et nous monterons immédiatement à cheval.

MORTIMER.

De tout mon cœur.

(*Ils sortent*).

SCÈNE II.

Londres. Dans le Palais.

ENTRENT LE ROI HENRY, LE PRINCE HENRY ET DES LORDS.

LE ROI.

Lords, laissez-nous. Le prince de Galles et moi avons à nous entretenir. Mais, tenez-vous à notre portée, car nous aurons bientôt besoin de vous.

(*Les lords sortent*).

J'ignore si, pour me châtier de quelque faute, Dieu, dont les volontés sont secrètes, a fait naître de mon sang le châtiment destiné à me frapper, mais d'après la façon dont tu te conduis, je croirais volontiers que tu as été désigné par le ciel en courroux pour me punir de mes erreurs. Autrement, comment des passions si extraordinaires, si basses, si misérables, si impures, si viles, des débauches si honteuses, une compagnie aussi grossière que celle que tu fréquentes, se concilieraient-elles avec ton origine, et seraient-elles de niveau avec ton cœur princier?

LE PRINCE HENRY.

S'il plaisait à votre Majesté, je voudrais pouvoir me justifier de toutes mes fautes, aussi complètement que je suis certain de me laver de maints griefs mis à ma charge. Pour cela, je vous supplie de m'écouter, afin qu'après avoir réfuté nombre des vains rapports que l'oreille du pouvoir est souvent condamnée à entendre de parasites souriants et de vils colporteurs de nouvelles, je me fasse pardonner, par un sincère repentir, les véritables erreurs imputables à une jeunesse inconsidérée.

LE ROI.

Dieu te pardonne! Cependant, Harry, laisse-moi m'étonner si tes penchants prennent un vol tout à fait opposé à celui de tes ancêtres. Tu as perdu ta place dans le Conseil,

et c'est ton plus jeune frère qui a dû l'occuper[1]. Tu n'as pas su te concilier une sympathie dans les cœurs des gens de ma Cour et des princes de mon sang. Tu as trompé l'espoir fondé sur ton avenir. Enfin, il n'est pas un homme qui ne prophétise ta chute. Si j'avais été aussi prodigue de ma présence; si je m'étais ainsi avili à la vue des hommes; si je m'étais compromis à si bon marché dans la mauvaise compagnie, l'opinion, qui m'a élevé jusqu'au trône, serait demeurée fidèle à celui qui l'occupait et m'aurait laissé dans le silence de l'exil, comme un homme n'ayant ni distinction ni importance. Me prodiguant peu, je ne pouvais pas me montrer, sans que l'on s'étonnât de ma présence, comme si j'avais été une comète, au point que les hommes disaient à leurs enfants : *C'est lui!* ou bien : *Où est-il? Lequel est Bolingbroke?* Et alors je dérobais au ciel tous les hommages, et j'affectais une telle humilité que j'obtenais l'allégeance du cœur de tous les hommes, les acclamations, les vivats de leurs bouches, même aux côtés du roi couronné. Je gardais ainsi ma personnalité intacte, nouvelle ; ma présence, comme une robe pontificale, produisait d'autant plus d'étonnement qu'elle était rare, et cette rareté, aussi bien que la somptuosité de mon apparat, en faisait une véritable fête. Si bien qu'à me montrer avare de ma personne, je finis par acquérir une sorte de solennité ! Le roi, un extravagant, allait de droite à gauche, escorté de plaisantins sans cervelle, de ces têtes légères qui s'allument et brûlent comme paille; il jouait sa situation sur un coup de dé; il se compromettait avec des fous bavards profanant par leurs sarcasmes le grand nom qu'il portait; il supportait des voisinages injurieux pour sa réputation; se laissait berner par des enfants railleurs que la vanité incitait à faire de l'esprit sur son dos; se montrait dans les rues avec des gens de rien; coudoyait la populace; si bien qu'à force d'être journellement exposé aux regards des passants, les passants se dégoûtèrent de ce miel et commencèrent à avoir de la répugnance pour une douceur, devenue fastidieuse. Aussi, quand il avait l'occasion de se montrer, n'était-il plus qu'un de ces coucous du mois de juin qu'on écoute sans y attacher d'importance. Il n'était considéré que par des yeux fatigués, blasés, ne lui accordant plus ces regards extraordinaires qui conviennent au soleil de la royauté, quand il brille rarement; des yeux endormis, indifférents comme ceux que l'on aurait pour un ennemi. Voilà ce qui te menace, Harry, depuis

1. Le Prince Henry fut, en effet, chassé du Conseil pour avoir battu le lord chef de justice, Gascogne. Son frère, Thomas, duc de Clarence, fut nommé président à sa place.

que tu as perdu ta prérogative princière, par des fréquentations inavouables. Les yeux sont las de te regarder, excepté les miens, qui voudraient te voir davantage et qui, malgré moi, demeurent aveuglés par l'excès de ma tendresse!

LE PRINCE HENRY.

Dorénavant, mon trois fois gracieux maître, je serai ce que je dois être.

LE ROI.

Par le monde, tel tu es à cette heure, tel était Richard quand, arrivant de France, je débarquai à Ravenspurg. Tel j'étais alors, tel est aujourd'hui Percy. Par mon sceptre et par mon âme, Percy a plus de titres au pouvoir que toi, qui n'es que l'ombre d'un héritier! Sans droit, sans même un semblant de droit, il couvre de soldats les champs du royaume et tient tête à la gueule du lion armé. Sans devoir aux années plus que toi, il conduit d'anciens lords, de vénérables archevêques, à de sanglantes batailles, à des combats meurtriers. Quel immortel honneur il a conquis, en bravant le renommé Douglas, lequel, par ses actions d'éclat, ses incursions hardies, a su s'imposer aux soldats et mériter le titre de grand capitaine dans tous les royaumes dévoués à la cause du Christ! Trois fois cet Hotspur, ce Mars en maillot, ce guerrier enfant, a vaincu le grand Douglas. Il l'a fait prisonnier, l'a remis en liberté, se l'est attaché comme ami, et maintenant, la bouche pleine de défis, il trouble la paix et la sûreté de notre trône. Que dis-tu de cela? Percy, Northumberland, l'archevêque d'York, Douglas, Mortimer, conspirent contre nous et sont sur pied. Mais pourquoi t'apprendre ces nouvelles? Pourquoi, Harry, te parler ainsi de mes adversaires, quand tu es mon plus proche et mon plus terrible ennemi; capable peut-être, par crainte servile, par basse inclination, par caprice, de te mettre à la solde de Percy, de le suivre comme un chien, de t'incliner devant sa colère et, pour montrer à quel point tu es un fils dégénéré, de servir contre moi!

LE PRINCE HENRY.

Ne parlez pas ainsi! Jamais vous ne verrez pareille chose, et Dieu pardonne à ceux qui ont éloigné de moi les bonnes pensées de Votre Majesté! La tête de Percy rachètera tout cela, et à la fin d'un heureux jour, j'aurai le courage de vous dire que je suis votre fils! Alors je porterai un vêtement de sang, j'aurai sur le visage un masque sanglant qui, une fois lavé, effacera ma honte. Ce sera le jour, en quelque temps qu'il arrive, où ce fameux Hotspur, cet enfant de l'honneur et de la renommée, ce chevalier vanté partout, et votre Harry méconnu se seront rencontrés face à face. Que les honneurs entassés sur son cimier deviennent innombra-

bles, et que sur ma tête s'accumulent les hontes! Un temps viendra où je forcerai ce jeune fils du Nord à échanger ses glorieux exploits contre mes indignités! Percy, mon bon seigneur, est un commis ramassant pour moi des hauts faits; mais il lui faudra m'en rendre un compte à ce point exact qu'il me restituera jusqu'à la plus mince louange, dussé-je lui arracher ce compte du cœur! Cela, je vous le promets, au nom de notre Dieu! S'il vous plaît que je tienne parole, je supplie Votre Majesté de panser les nombreuses blessures de mon intempérance. Sinon, la fin de l'existence résilie tous les engagements, et je mourrai de cent mille morts, avant de briser la plus petite partie de mon serment.

LE ROI.

Que cent mille rebelles meurent après un tel serment! Tu auras ta part de responsabilité et ma souveraine confiance.

(*Entre* BLUNT).

Eh bien, mon bon Blunt! Tu as l'air bien pressé.

BLUNT.

L'affaire dont je viens vous entretenir l'est aussi. Lord Mortimer d'Ecosse a envoyé dire que Douglas et les Anglais rebelles avaient fusionné, le onze de ce mois, à Shrewsbury. Si tous tiennent leur promesse, ils formeront la plus puissante et la plus redoutable armée qui ait jamais conspiré dans un Etat.

LE ROI.

Le comte de Westmoreland est parti aujourd'hui avec mon fils, lord John de Lancastre, car cette nouvelle date déjà de cinq jours. Mercredi prochain, Harry, vous vous mettrez en marche. Le lendemain nous vous suivrons. Notre lieu de rencontre sera Bridgnorth. Harry, vous passerez par le Glostershire. En calculant, dans une douzaine de jours toutes nos forces seront réunies à Bridgnorth. Nous avons encore beaucoup de travaux à terminer. Séparons-nous. Quand les hommes s'attardent, l'ennemi en profite.

(*Ils sortent*).

SCÈNE III.

Eastcheap. La Taverne de la Tête de sanglier.

ENTRENT FALSTAFF ET BARDOLPH.

FALSTAFF.

Bardolph, n'ai-je pas horriblement maigri depuis cette

dernière action? Est-ce que je ne diminue pas? Est-ce que je n'amincis pas? Ma peau pend autour de moi comme la robe usée d'une vieille dame. Je suis flétri comme une vieille pomme. Allons, je vais me repentir, tout de suite, tandis qu'il me reste encore quelque substance. A bout d'énergie, je n'en aurais plus la force. Si je n'ai pas oublié comment est fait l'intérieur d'une église, je suis un grain de poivre, un cheval de brasseur! La compagnie, la mauvaise compagnie, m'aura perdu!

BARDOLPH.

Sir John, vous êtes trop sensible, vous ne vivrez pas longtemps.

FALSTAFF.

Voilà la vérité! Chante-moi une chanson lascive, pour m'égayer. J'étais né aussi honnête qu'un gentilhomme a besoin de l'être; je renfermais suffisamment de vertus; je jurais peu; je ne jouais aux dés que sept fois par semaine; ne fréquentais les mauvais lieux qu'une fois par quart... d'heure; trois ou quatre fois j'ai payé mes dettes; je vivais bien et j'étais réglé. A présent je vis en dehors de toutes les règles et de toutes les mesures.

BARDOLPH.

Vous êtes si gras, sir John, qu'il vous faut bien vivre en dehors de toutes les mesures, de toutes les mesures raisonnables.

FALSTAFF.

Amende ta face, j'amenderai ma vie. Tu es notre amiral, tu portes la lanterne de la poupe; mais c'est dans ton nez. Tu es le chevalier de la lampe allumée!

BARDOLPH.

Voyons, sir John, ma face ne vous fait pas de tort?

FALSTAFF.

Non, je le jure! Je m'en sers comme certains hommes d'une tête de mort, ou d'un *memento mori*. Je ne peux pas contempler ta figure, sans penser au feu de l'enfer ou au riche qui vivait dans la pourpre; car le voilà dans sa robe, brûlant, brûlant! Si tu avais la moindre vertu, je jurerais par ta face. Mon serment serait : *Par ce feu!* Mais tu es tout à fait perdu, et sans l'éclat de ta face, tu serais le fils de la nuit profonde! Quand tu courais la nuit, sur les hauteurs de Gadshill, pour attraper mon cheval, je te prenais pour un *ignis fatuus*, une boule de feu, ou l'argent n'a plus de valeur. Tu es un perpétuel triomphe[1], un éternel feu de

1. ... *Perpetual triumph.* Un triomphe était généralement un mariage royal, une grande procession, etc., qui avait lieu la nuit, et que la foule attendait avec des torches.

joie. Tu m'as fait économiser mille marcs de flambeaux et de torches, quand j'allais avec toi la nuit, de taverne en taverne. En revanche, le Xérès que tu m'as bu, aurait payé les lumières chez le marchand de chandelles le plus cher de l'Europe. J'ai entretenu le feu de ta salamandre pendant trente-deux ans. Le ciel m'en récompense!

BARDODPH.

Par le sang, je voudrais que ma face ût dans votre ventre!

FALSTAFF.

Dieu merci!! Je serais sûr d'avoir le cœur brûlé!

(*Entre* l'HOTESSE).

Entrez dame Partlet, ma poule[1]? Avez-vous pris des renseignements sur celui qui a dévalisé mes poches?

L'HÔTESSE.

Quoi, sir John? Que voulez-vous dire, sir John? Croyez-vous que je garde des voleurs dans ma maison? J'ai cherché, je me suis renseignée, mon mari aussi, homme par homme, enfant par enfant, serviteur par serviteur. Jusqu'à présent, dans ma maison, on n'avait pas perdu le dixième d'un cheveu!

FALSTAFF.

Vous mentez, l'hôtesse. Bardolph s'y est fait raser et y a perdu plus d'un poil. Je pourrais jurer qu'on a fouillé dans ma poche. Vous êtes une rien du tout.

L'HÔTESSE.

Moi? Je le nie. Jamais je n'ai été traitée ainsi dans ma maison!

FALSTAFF.

Je vous connais suffisamment.

L'HÔTESSE.

Non, sir John, vous ne me connaissez pas; mais moi je vous connais, sir John. Vous me devez de l'argent, sir John, et vous me cherchez querelle pour me le faire oublier. Je vous ai acheté une douzaine de chemises pour vous mettre sur le dos.

FALSTAFF.

De la toile grossière, de la sale toile. Je les ai données à des boulangères qui en ont fait des blutoirs.

L'HÔTESSE.

Je ne suis pas une menteuse. C'était de la toile de Hollande à huit shellings l'aune. Vous me devez encore de

1. Dame Partlet est le nom d'une poule dans la traduction en anglais du roman du Renard. (*Reynard the Fox*). Dans le *Coq et le Renard* de Chaucer, la poule favorite est appelée Pertelote.

l'argent pour votre nourriture, pour vos boissons, sans compter les prêts. Total : vingt-quatre livres.

FALSTAFF.

Il en a pris sa part ; qu'il paie.

L'HÔTESSE.

Lui ? Hélas ! Il est pauvre et n'a rien.

FALSTAFF.

Pauvre ? Regardez sa face. Qu'est-ce qu'il faut alors pour être riche ? Qu'on monnoie son nez ; qu'on monnoie ses joues ; je ne paierai pas un demi-denier ! Me prenez-vous pour un novice ? Je ne pourrais plus me mettre à l'aise dans mon auberge, sans qu'on dévalise mes poches ? J'ai perdu la bague de mon grand-père. Elle valait quarante marcs !

L'HÔTESSE.

O Jésus ! J'ai entendu le prince dire, je ne sais combien de fois, que la bague était en cuivre !

FALSTAFF.

Hem ! Le prince est un Jack, un pied-plat ! s'il était ici, et s'il osait le répéter, je lui donnerais du bâton comme à un chien !

(*Entrent le* PRINCE HENRY *et* POINS. *Falstaff se trouvant en face du prince, joue sur son bâton comme sur un fifre*).

FALSTAFF.

Eh bien, camarade ? Est-ce que le vent vient par la porte ? Devons-nous tous marcher ?

BARDOLPH.

Oui, deux par deux, à la mode de Newgate [1].

L'HÔTESSE.

Milord, je vous en prie, écoutez-moi.

LE PRINCE HENRY.

Qu'y a-t-il, mistress Quickly ? Comment se porte ton mari ? Je l'aime beaucoup parce que c'est un honnête homme.

L'HÔTESSE.

Mon bon lord, écoutez-moi.

FALSTAFF.

Je t'en prie, renvoie-la et prête-moi ton oreille.

LE PRINCE HENRY.

Que dis-tu, Jack ?

FALSTAFF.

L'autre nuit, je dormais ici, derrière la tapisserie, et l'on a dévalisé ma poche. Cette maison est devenue un mauvais lieu, on y trouve des pick-pockets.

1. A Newgate, les prisonniers se promenaient enchaînés deux par deux.

LE PRINCE HENRY.

Qu'as-tu perdu, Jack ?

FALSTAFF.

Me croiras-tu, Hal ? Trois ou quatre billets de quarante livres et la bague de mon grand-père.

LE PRINCE HENRY.

Une bagatelle, elle valait à peine huit pence.

L'HÔTESSE.

C'est ce que je lui soutenais, milord, et j'ajoutais vous l'avoir entendu dire. Milord, il parle de vous en vilains termes, comme une mauvaise langue qu'il est. Ne voulait-il pas vous bâtonner !

LE PRINCE HENRY.

Quoi ! Et il ne l'a pas fait ?

L'HÔTESSE.

Si je mens, je veux être une femme de mauvaise foi et n'avoir pas de sexe !

FALSTAFF.

Il n'y a pas plus de bonne foi en toi que dans un pruneau cuit [1] ; pas plus de bonne foi que dans un renard débusqué [2]. Quant à ton sexe, la pucelle Mariane serait plus apte que toi à devenir la femme d'un constable [3]. Allons, va, chose.

L'HÔTESSE.

Chose ? Quelle chose ? Quelle chose ?

FALSTAFF.

Quelle chose ? Une chose à prier Dieu.

1. Johnson, Steevens, Farmer, ont longuement discuté sur le sens de ces mots. Le Dr Lodge, dans un pamphlet célèbre, décrit ainsi un mauvais lieu : « Un endroit où il y a des femmes qui attendent de tous les côtés les nouveaux venus à Londres, et que l'on reconnaît à un plat de pruneaux bouillis exposé à la fenêtre ».

2. Sur le sens de cette expression, les commentateurs ont encore longuement discuté. Nous nous rallions à l'explication de Steevens. On prétendait autrefois que lorsqu'un renard était tiré de son trou, il contrefaisait le mort en attendant l'occasion de prendre la fuite.

3. *Maid Marian* était un homme habillé en femme, dont on se servait pour la danse moresque.

Dans les anciennes *Chansons de Robin Hood*, Marianne était considérée comme sa concubine.

Good Robin Hood was living then,
Wick now is quite forgot,
And so was fayre maid Marian
Etc...

Dans une autre pièce intitulée : *La Chute de Robert, comte de Huntington*, *maid Marian* est le nom d'emprunt de Mathilde, fille de lord Fitzwater, tant que Robin Hood est hors la loi.

A laquelle des trois Shakespeare fait-il allusion ? Les commentateurs ne seront jamais d'accord.

L'HÔTESSE.

Je ne suis point une chose à prier Dieu, sache-le bien. Je suis la femme d'un honnête homme, et sauf le respect que l'on doit à la chevalerie, tu es un coquin de m'appeler ainsi !

FALSTAFF.

Sauf le respect que l'on doit à ton sexe, tu es une bête de dire le contraire.

L'HÔTESSE.

Quelle bête, coquin ?

FALSTAFF.

Quelle bête ? une loutre.

LE PRINCE HENRY.

Une loutre, sir Jack ? Pourquoi une loutre ?

FALSTAFF.

Pourquoi ! Parce qu'elle n'est ni chair ni poisson. Un homme ne saurait pas comment la prendre.

L'HÔTESSE.

Tu es injuste en parlant ainsi. Toi et tout le monde, coquin, savez comment me prendre !

LE PRINCE HENRY.

Tu dis vrai, hôtesse. Il te calomnie grossièrement.

L'HÔTESSE.

Il vous calomnie aussi, milord. Ne disait-il pas l'autre jour que vous lui deviez mille livres.

LE PRINCE HENRY.

Drôle, je te dois mille livres ?

FALSTAFF.

Mille livres, Hal ? Un million de livres ! Ton affection vaut un million, et tu me dois ton affection.

L'HÔTESSE.

Et puis, milord, il vous a appelé Jack et s'est vanté de vous bâtonner.

FALSTAFF.

Est-ce vrai, Bardolph ?

BARDOLPH.

En vérité, sir John, vous l'avez dit.

FALSTAFF.

Oui, s'il affirmait que mon anneau était en cuivre.

LE PRINCE HENRY.

J'affirme qu'il est en cuivre. Ose tenir ton engagement maintenant !

FALSTAFF.

Hal, j'oserais te battre en tant qu'homme ; mais en qualité de prince, je te redoute comme le rugissement du lionceau.

LE PRINCE HENRY.

Et pourquoi pas du lion?

FALSTAFF.

Le roi seul doit être redouté comme un lion. Crois-tu que je te redoute autant que ton père? S'il en est ainsi, je prie Dieu que ma ceinture craque!

LE PRINCE HENRY.

Si elle craquait, tes boyaux te retomberaient sur les genoux! Coquin, il n'y a place dans ton ventre, ni pour la bonne foi, ni pour la vérité, ni pour l'honnêteté! Rien que des tripes et le diaphragme! Accuser une honnête femme de vider ta poche! Impudent fils de putain, drôle plein de vent, si tes poches contenaient autre chose que des notes de taverne, des adresses de mauvais lieux, et un pauvre petit morceau de sucre candi d'un penny pour te donner de l'haleine, si elles renfermaient d'autres saletés, je consens à n'être qu'un vilain! Et vous vous obstinez! Et vous ne voulez pas empocher un démenti! N'es-tu pas honteux?

FALSTAFF.

Ecoute, Hal. Tu sais que, dans l'état d'innocence, Adam a commis le péché. Que peut faire le pauvre Jack Falstaff, dans l'état de débauche! Regarde. Ayant plus de chair qu'un autre homme, je suis forcément plus fragile! Alors, vous avouez avoir fouillé dans mes poches?

LE PRINCE HENRY.

Cela résulte de ce que je t'ai dit.

FALSTAFF.

Hôtesse, je te pardonne. Va, tiens le déjeuner prêt, aime ton mari, surveille tes serviteurs, soigne tes hôtes. Je me rends volontiers aux bonnes raisons. Tu le vois, je suis un pacifique. Tu es encore là? Je t'en prie, va-t'en!

(*L'Hôtesse sort*).

Maintenant, Hal, parlons de la Cour. Et l'affaire du vol, mon garçon, comment cela a-t-il fini?

LE PRINCE HENRY.

Mon cher rosbif, j'ai encore été ton bon ange. L'argent est restitué.

FALSTAFF.

Je n'aime pas qu'on restitue ce qu'on a pris. C'est double peine.

LE PRINCE HENRY.

Je suis en bons termes avec mon père et puis faire ce que je veux.

FALSTAFF.

Alors, dérobe l'Échiquier sans prendre le temps de te laver les mains!

BARDOLPH.

Il a raison, milord.

LE PRINCE HENRY.

Jack, je t'ai procuré un poste dans l'infanterie.

FALSTAFF.

J'aurais préféré la cavalerie. Où trouverai-je un garçon qui sache voler convenablement ? Un bon voleur de vingt-deux ans, ou à peu près ? Je suis horriblement gêné ! Dieu soit loué, ces rebelles-là ne s'en prennent qu'aux gens vertueux, je les félicite et les apprécie.

LE PRINCE HENRY.

Bardolph.

BARDOLPH.

Milord ?

LE PRINCE HENRY.

Va porter cette lettre à lord John de Lancastre, à mon frère John ; celle-ci à milord Westmoreland. A cheval, Poins ! Nous avons trente milles à faire avant le dîner. Jack, rendez-vous demain, à Temple-Hall, à deux heures de l'après-midi. Je te dirai ton emploi ; tu recevras de l'argent et des instructions pour l'équipement de tes hommes. Le pays est en feu ; Percy est au pinacle ; il faut qu'eux ou nous cédions la place.

(*Le Prince, Poins et Bardolph sortent*).

FALSTAFF.

Paroles magnifiques ! Monde extraordinaire ! Hôtesse, mon déjeuner ! Allons ! Je voudrais que cette taverne fût mon tambour !

(*Il sort*).

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

Le camp des rebelles, près de Shrewsbury.

ENTRENT HOTSPUR, WORCESTER ET DOUGLAS.

HOTSPUR.

Bien dit, mon noble Ecossais ! Si parler franchement, à l'époque où nous vivons, n'était pas considéré comme une flatterie, Douglas serait couvert de tant de louanges que le plus brave soldat de ce temps n'aurait pas une pareille renommée dans le monde. Par le ciel, je ne sais pas flatter, je méprise les adulateurs, mais il n'y a pas d'homme qui occupe une meilleure place dans mon cœur. Prenez-moi au mot et mettez-moi à l'épreuve, milord.

DOUGLAS.

Tu es le roi de l'honneur. Il n'est pas d'homme si puissant sur terre que je ne puisse affronter.

HOTSPUR.

Agissez de la sorte, et tout sera bien.

(*Entre un* MESSAGER *avec des lettres*).

Quelles lettres apportes-tu ? (*A Douglas*). Je ne puis que vous remercier.

LE MESSAGER.

Ce sont des lettres de votre père.

HOTSPUR.

Des lettres de mon père ! Pourquoi ne vient-il pas lui-même ?

LE MESSAGER.

Il ne peut venir, milord. Il est gravement malade.

HOTSPUR.

Morbleu ! Comment trouve-t-il le loisir d'être malade dans un moment aussi grave ! Qui conduit son armée ? Sous quel commandement arrive-t-elle ?

LE MESSAGER.

Ces lettres vous le diront mieux que moi, milord.

WORCESTER.

Dis-moi, je te prie, est-ce qu'il garde le lit ?

LE MESSAGER.

Oui, milord. Il le gardait quatre jours avant mon départ et quand j'ai pris congé de lui, les médecins témoignaient une grande inquiétude.

WORCESTER.

J'aurais voulu que ses affaires se trouvassent dans un meilleur état, avant qu'il fût visité par la maladie. Sa santé n'a jamais été plus précieuse qu'aujourd'hui !

HOTSPUR.

Malade en un tel moment ! Au lit en pareille circonstance ! Cette maladie compromet notre entreprise dans son essence même ! L'effet s'en fera sentir jusque dans notre camp ! Il m'écrit que la maladie est interne, que ses partisans ne sauraient être assez vite réunis par délégation, et qu'il a jugé dangereux de se confier à tout autre qu'à lui-même. Il nous donne un conseil audacieux, celui de marcher avec nos faibles ressources, afin de tâter les dispositions de la fortune. Enfin, ajoute-t-il, il n'y a plus d'hésitation à avoir, le roi, sans aucun doute, devant être au courant de nos projets. Qu'en pensez-vous ?

WORCESTER.

La maladie de votre père est un coup terrible pour nous.

HOTSPUR.

C'est une blessure dangereuse, un membre coupé. Non, j'exagère. L'utilité de sa présence prend trop d'importance à nos yeux. Serait-il prudent de risquer tout ce que nous possédons sur un coup de dé? De placer toutes nos chances sur le hasard d'une heure douteuse ? Cela ne serait pas bon. Nous risquerions de mettre à découvert le but et l'âme de nos espérances, le terme, la dernière limite de notre fortune.

DOUGLAS.

Je suis de votre avis. Il nous reste encore une réserve, un espoir en l'avenir, la ressource d'une retraite consolante.

HOTSPUR.

Un rendez-vous, un asile où nous réfugier, si le diable et la malchance en veulent à la virginité de notre entreprise.

WORCESTER.

Je le répète, il est regrettable que votre père ne soit pas ici. Le caractère de votre tentative ne veut pas de division. Il y a des gens qui — ne sachant pas pourquoi votre père est absent — supposeront que la sagesse, la loyauté, une répugnance pour nos projets, ont tenu le comte éloigné, et, à mon avis, une telle appréhension peut changer les dispositions d'une faction inquiète, mettre en quelque sorte notre cause en question. Vous n'ignorez pas

qu'étant de l'opposition nous devons nous garder des jugements trop sévères, boucher toutes les claires-voies, toutes les ouvertures, par lesquelles l'œil de la raison pourrait plonger sur nous. L'absence de votre père ouvre un rideau qui laisse voir à l'ignorant des raisons de craindre qu'il ne soupçonnait pas.

HOTSPUR.

Vous allez trop loin. Moi je profiterais plutôt de son absence. Elle donne à notre entreprise plus de lustre, plus de prestige, plus d'éclat. Les hommes diront que si, sans son aide, nous tenons tête à tout un royaume, avec son aide nous sommes sûrs de le bouleverser de fond en comble. Tout va bien encore, toutes les jointures de nos membres sont intactes.

DOUGLAS.

A la satisfaction de tous les cœurs. Le mot de peur est un mot qu'on ne prononce pas en Ecosse.

(*Entre* SIR RICHARD VERNON).

HOTSPUR.

Mon cousin Vernon ! Soyez le bienvenu, sur mon âme.

VERNON.

Par Dieu, je voudrais que mes nouvelles méritassent une telle bienvenue, milord. Le comte de Westmoreland, fort de sept mille hommes, est en marche. Le prince Jean l'accompagne.

HOTSPUR.

Qu'importe ! Quoi encore ?

VERNON.

En outre, j'ai appris que le roi lui-même s'était mis en campagne, ou se disposait à venir rapidement avec des forces imposantes.

HOTSPUR.

Il sera le bienvenu aussi. Et son fils, ce léger, cet écervelé prince de Galles ? Et ses camarades qui méprisent le monde et le laissent rouler ?

VERNON.

Equipés, en armes, la plume d'autruche au vent, ils battent des ailes pareils à des aigles au sortir du bain, étincellent sous leurs cottes d'or ainsi que dans les images, sont pleins d'ardeur comme le mois de mai, magnifiques comme un soleil d'été, folâtres comme des chevreaux, ardents comme de jeunes taureaux. J'ai vu le jeune Harry, la visière baissée, cuissards aux cuisses, bien armé, s'élancer de terre comme un mercure ailé, sauter en selle avec une telle agilité, qu'on eût dit un ange descendu des cieux pour monter, dresser un fougueux Pégase et charmer le monde par ses talents de cavalier.

HOTSPUR.

Assez, assez! Voilà des éloges qui me donnent la fièvre, plus que le soleil en mars! Qu'ils viennent! Puisqu'ils arrivent parés pour le sacrifice, nous les offrirons à la déesse à l'œil de feu qui préside à la guerre sanglante, tout chauds et tout saignants! Mars à la cotte de mailles, s'asseoira sur son autel, ayant du sang jusqu'aux oreilles! Je brûle en pensant qu'une si riche conquête est si près sans nous appartenir encore! Venez, je monterai un cheval qui me portera comme une foudre jusqu'à la poitrine du prince de Galles! Nous serons Harry contre Harry, cheval contre cheval, pour ne nous séparer que quand l'un de nous tombera mort! Oh! si Glendower était venu!

VERNON.

Encore une nouvelle. J'ai appris en chevauchant dans le Worcester qu'il ne pouvait réunir ses forces avant quatorze jours.

DOUGLAS.

Voilà la pire nouvelle que j'aie encore entendue.

WORCESTER.

Sur ma foi, elle sonne comme un glas.

HOTSPUR.

A combien monte l'armée du roi?

VERNON.

Trente mille hommes.

HOTSPUR.

Qu'il en aligne quarante mille! Sans mon père et sans Glendower, nos forces sont suffisantes pour nous préparer un jour glorieux! Venez. Passons-les vite en revue. Le jour du jugement est proche, et s'il faut mourir, mourons joyeusement!

DOUGLAS.

Ne parlez pas de mourir. Je n'ai pas peur de la mort, et suis préservé de son atteinte pour moitié d'un an!

(*Ils sortent*).

SCÈNE II.

Une route près de Coventry.

ENTRENT FALSTAFF ET BARDOLPH.

FALSTAFF.

Bardolph, va en avant jusqu'à Coventry; apporte-moi une bouteille de Xérès. Nos soldats traverseront la ville. Nous serons, cette nuit, à Sutton-Colfield.

BARDOLPH.

Voulez-vous me donner de l'argent, capitaine?

FALSTAFF.

Paye, paye.

BARDOLPH.

Cette bouteille coûtera un angelot.

FALSTAFF.

S'il en est ainsi, prends-le pour ta peine. Quand elle ferait vingt angelots, prends-les tous. Je réponds de l'argent. Tu diras à mon lieutenant Peto de m'attendre au bout de la ville.

BARDOLHH.

Bien, capitaine. Adieu.

(*Il sort*).

FALSTAFF.

Si je ne suis point honteux de mes soldats, je veux être une morue sèche. J'ai diablement abusé de la presse du roi. J'ai reçu pour le remplacement de cent cinquante soldats, trois cents et quelques livres. Je ne presse que de gros propriétaires et des fils de fermiers[1]. Je recherche les fiancés dont les bans ont déjà été publiés deux fois; les coquins aimant leurs aises, préférant entendre le diable, plutôt que le tambour, et plus effrayés au bruit d'une couleuvrine qu'un oiseau chassé ou qu'un canard sauvage blessé. Je n'ai pressé que des tartines de beurre[2] ayant au ventre des cœurs pas plus gros qu'une tête d'épingle, et tous se sont rachetés du service. A cette heure, mon régiment se compose d'enseignes, de caporaux, de lieutenants, de chefs de compagnies, tous pauvres diables aussi déguenillés que Lazare sur ces tableaux où l'on voit des chiens gloutons lécher ses plaies; des gens qui n'ont jamais été soldats, des valets chassés pour malversations, des enfants plus jeunes que leur plus jeune frère, des garçons de cabaret en faute, des aubergistes ruinés, des citoyens paisibles, dix fois plus déchiquetés qu'un vieil étendard. Voilà les hommes que j'ai pour remplacer ceux qui se sont libérés du service. Si bien qu'on imaginerait voir cent cinquante enfants prodigues, déguenillés, venant de garder les pour-

1. Cette façon de procéder est racontée dans le *Capitaine Skill et le capitaine Pill*, de Barnabie Riche (1604) : « Monsieur, je m'aperçois en vous entendant parler, que vous êtes bien avec les capitaines et j'estime que vous seriez heureux de servir dans les expéditions de ce temps. Nous presserions les honnêtes propriétaires, gens qui aiment à demeurer chez eux ».

2. Expression de mépris que l'on retrouve dans une comédie de Beaumont et Flechter, intitulée *L'Esprit sans argent* :

They love young toast and butter, Bow-bell suckers.

ceaux, n'ayant jamais mangé que des lavures d'eau de vaisselle et des cosses. Un mauvais plaisant m'ayant rencontré, m'a demandé si je n'avais pas dégarni les gibets et levé des cadavres. On n'a jamais vu de pareils épouvantails. Je ne traverserai pas Coventry avec eux, voilà qui est bien certain. Il y a plus : les drôles marchent les jambes écartées comme s'ils avaient des chaînes aux pieds, ce qui n'a rien d'étonnant, la plupart sortant de prison. Ma compagnie ne possède qu'une chemise et demie, et la demi-chemise est faite de deux serviettes cousues ensemble et jetées sur les épaules comme la cotte sans manche d'un héraut. Quant à la chemise entière, pour dire la vérité, je l'ai volée à mon hôte de Saint-Albans. A moins que ce ne soit à l'homme à la trogne rougie qui tient l'auberge de Daintry. Qu'importe! Ils trouveront suffisamment de linge sur les haies.

(*Entrent le* PRINCE HENRY *et* WESTMORELAND).

LE PRINCE HENRY.

Eh bien, mon Jack soufflé? Eh bien, couvre-pied?

FALSTAFF.

Quoi! Hal? Eh bien, mauvais plaisant? Que diable fais-tu dans ce Warwickshire? Mon bon lord de Westmoreland, je vous demande pardon. Je croyais que Votre Honneur était déjà à Shrewsbury.

WESTMORELAND.

Ma foi, sir John, il est temps que j'y sois, et vous aussi. Mais mon armée s'y trouve. Le roi, je peux vous le dire, compte sur vous tous. Nous avons à marcher toute la nuit.

FALSTAFF.

N'ayez pas peur. Je suis aussi vigilant qu'un chat qui cherche à voler de la crême.

LE PRINCE HENRY.

Voler de la crême! En effet, ce que tu en as pris a déjà fait de toi du beurre. Dis-moi, Jack, tes compagnons sont-ils ceux qui suivent?

FALSTAFF.

Eux-mêmes, Hal.

LE PRINCE HENRY.

Je n'ai jamais vu de coquins aussi pitoyables.

FALSTAFF.

Bah! C'est bien bon pour une pique. De la chair à canon! De la chair à canon! Ils rempliront une fosse aussi bien que les meilleurs des mortels!

WESTMORELAND.

Ils semblent, sir John, plus pauvres et plus étiques qu'il n'est permis. Jamais je n'ai vu gens aussi misérables.

FALSTAFF.

En ce qui concerne leur pauvreté, je ne sais pas où ils

l'ont prise; quant à leur maigreur, ce n'est certes pas de moi qu'ils la tiennent.

LE PRINCE HENRY.

Non, j'en jurerais; à moins que vous appeliez de la maigreur, trois doigts de graisse sur les côtes. Mais dépêchons-nous. Percy est déjà sur le champ de bataille.

FALSTAFF.

Le roi est-il campé?

WESTMORELAND.

Oui, sir John. Je crains que nous tardions trop.

FALSTAFF.

Bien. La fin d'une bataille et le commencement d'un repas, voilà ce qui convient le mieux à un mauvais soldat et à un gros mangeur.

(*Ils sortent*).

SCÈNE III.

Le camp des rebelles, près de Shrewsbury.

(*Entrent* HOTSPUR, WORCESTER, DOUGLAS *et* VERNON).

HOTSPUR.

Nous nous battrons contre lui cette nuit.

WORCESTER.

Cela est impossible.

DOUGLAS.

Vous lui donnez alors tout l'avantage.

VERNON.

Pas du tout.

HOTSPUR.

Pourquoi parlez-vous ainsi? N'attend-il pas du renfort?

VERNON.

Nous aussi.

HOTSPUR.

Le sien est certain, le nôtre douteux.

WORCESTER.

Bon cousin, soyez prudent. N'attaquons pas cette nuit.

VERNON.

N'attaquez pas, milord.

DOUGLAS.

Vous conseillez mal. C'est la peur qui vous fait parler et aussi le peu de chaleur de vos tempéraments.

VERNON.

Ne me calomniez pas, Douglas. Par ma vie (et ma vie en

serait le garant), quand l'honneur me commande, je n'écoute pas plus les conseils de la peur que vous, milord, ou n'importe quel Ecossais. On verra demain, pendant la bataille, celui qui tremblera de nous deux.

DOUGLAS.

Ou cette nuit.

VERNON.

Soit.

HOTSPUR.

Cette nuit, ai-je dit.

VERNON.

Cela ne peut pas être. Je m'étonne que vous, des hommes expérimentés dans l'art de la guerre, ne voyiez pas les obstacles qui nous forcent à retarder notre expédition. La cavalerie de mon cousin Vernon n'est pas encore arrivée; celle de votre oncle Worcester n'est arrivée qu'aujourd'hui, et son ardeur et sa fougue sont assoupies, son courage est abattu par un excès de fatigue, à ce point que les chevaux ont perdu la moitié de leur valeur

HOTSPUR.

Les chevaux de nos ennemis sont, en général, dans les mêmes conditions : fatigués de la route et marchant tête basse. La plupart des nôtres ont pris du repos.

WORCESTER.

Le roi a plus de cavalerie que nous. Pour l'amour de Dieu, cousin, attendez que tous soient arrivés.

(*On sonne au parlementaire*).

(*Entre* SIR WALTER BLUNT).

BLUNT.

Je viens chargé de gracieuses offres de la part du roi, si vous consentez à m'entendre respectueusement.

HOTSPUR.

Soyez le bienvenu, sir Walter Blunt. Plût au ciel que vous fussiez de notre parti! Parmi nous, certains vous aiment, qui jalousent vos mérites et votre renommée, voyant qu'au lieu d'être de notre côté, vous prenez l'attitude d'un adversaire.

BLUNT.

Dieu me garde qu'il en soit autrement, tant que, sortis des limites du véritable devoir, vous vous soulèverez contre une majesté consacrée. Voici mon message : Le roi m'envoie connaître la nature de vos griefs; pourquoi, du sein de la paix civile, vous évoquez des hostilités et donnez à ce pays fidèle l'exemple d'une cruelle audace. Si le roi a oublié vos services, qu'il avoue être considérables, il vous enjoint d'énumérer vos plaintes. Faites, et aussi vite que possible, vous aurez plus que vous désirez, sans compter un absolu pardon pour vous et ceux qui vous ont écouté.

HOTSPUR.

Le roi est bien bon et sait, nous ne l'ignorons pas, quand il faut promettre et quand s'acquitter. Mon père, mon oncle, moi-même, lui avons donné la royauté qu'il porte. Quand il n'avait pas encore vingt-six ans, qu'il était mal vu de l'opinion, misérable, sans crédit, un pauvre proscrit inconnu, se cachant dans son pays, mon père l'accueillit sur le rivage. Plus tard, en l'entendant jurer, prendre Dieu à témoin que sa seule ambition était d'être duc de Lancastre, de rentrer en possession de son héritage, d'obtenir la tranquillité, tout cela avec des larmes d'innocence, des protestations de dévouement, mon père, ému de pitié, lui promit son assistance et la lui donna. Dès que les lords et les barons du royaume s'aperçurent que Northumberland lui prêtait son appui, grands et petits l'approchèrent chapeau bas, s'agenouillèrent sur son passage, lui firent escorte dans les bourgs, les villes, les villages, l'attendirent sur les ponts, dans les impasses, lui offrirent des présents, lui prêtèrent des serments, firent de leurs héritiers ses pages, attachèrent à ses pas leur multitude dorée. Aussitôt que sa Grandeur sut ce qu'elle valait, il s'éleva plus haut qu'il l'avait juré à mon père, à l'époque où il n'était qu'un pauvre homme sur le rivage de Ravenpurg. Et maintenant, il prend sur lui de réformer les édits et les décrets, sous prétexte qu'ils pèsent trop lourdement sur l'Etat ! Il crie contre les abus ! Il affecte de pleurer sur les malheurs de son pays ! Et, par ce procédé, comme s'il incarnait la justice, il gagne les cœurs de ceux auxquels il a tendu l'hameçon ! Bien plus, il a fait décapiter tous les favoris que le roi absent avait laissés derrière lui pour le remplacer, lors de son départ pour la guerre d'Irlande !

BLUNT.

Je ne suis point venu pour entendre un pareil langage.

HOTSPUR.

J'arrive au fait. Peu de temps après, il dépose le roi, pour le priver bientôt de la vie. Il impose des taxes à l'Etat. Il souffre que son cousin, le comte de March, lequel, si les choses avaient suivi un cours régulier, serait son véritable roi, serve d'otage dans le pays de Galles, et y demeure proscrit, sans rançon. Il me disgracie malgré le nombre de mes victoires ; il me tend des pièges ; il exclut mon oncle du Conseil ; il chasse violemment mon père de la Cour ; il viole serment sur serment, commet injustice sur injustice et, finalement, nous oblige à chercher notre salut dans cette armée, et à contester un titre trop équivoque pour qu'il soit durable !

BLUNT.

Faut-il donner cette réponse au roi?

HOTSPUR.

Sir Walter, nous allons nous consulter. Retournez auprès du roi. Dites-lui que nous exigeons une caution pour assurer le retour de notre messager et, demain matin, à la première heure, mon oncle lui portera nos conditions. Sur ce, adieu.

BLUNT.

J'espère que vous accepterez des offres de clémence et d'affection.

HOTSPUR.

Peut-être.

BLUNT.

Plaise au ciel.

(*Ils sortent*).

SCÈNE IV.

York, dans la maison de l'archevêque d'York.

(*Entrent* l'ARCHEVÊQUE D'YORK *et un* GENTILHOMME).

L'ARCHEVÊQUE.

Hâtez-vous, bon sir Michael, portez cette lettre scellée, avec les ailes de la hâte, au lord maréchal [1]; celle-ci à mon cousin Stroop, les autres à leurs adresses. Si vous saviez de quelle importance elles sont, vous ne perdriez pas une minute.

LE GENTILHOMME.

Mon bon lord, je devine leur teneur.

L'ARCHEVÊQUE.

Je le crois. Demain, bon sir Michael, la fortune de dix mille hommes se décidera. A Shreswbury, comme il m'a été facile de l'apprendre, le roi, avec des forces puissantes et promptement rassemblées, s'est réuni à lord Harry, et j'ai peur, sir Michael, étant donné la maladie de Northumberland (dont l'armée était la plus considérable), l'absence d'Owen Glendower, (sur les forces duquel il comptait et que des prophéties ont empêché de venir), j'ai peur que les troupes de Percey soient trop faibles pour engager un combat immédiat avec le roi.

1. Thomas, lord Mowbray.

LE GENTILHOMME.

Mon bon lord, vous n'avez pas besoin d'avoir peur. Il y a Douglas et Mortimer.

L'ARCHEVÊQUE.

Non, Mortimer n'y est pas.

LE GENTILHOMME.

Il reste Mordake, Vernon, lord Harry Percy, milord de Worcester, sans compter une élite de vaillants guerriers et de nobles gentilshommes.

L'ARCHEVÊQUE.

Oui, mais le roi a réuni l'élite de tout le pays, le prince de Galles, lord John de Lancastre, le noble Westmoreland, le redoutable Blunt, sans compter nombre d'autres rivaux, tous hommes de choix et de commandement.

LE GENTILHOMME.

N'en doutez pas, milord, ils auront fort à faire.

L'ARCHEVÊQUE.

Je l'espère, mais il faut se tenir sur ses gardes, et se hâter pour parer au pire. Si lord Percy ne réussit pas, avant que le roi licencie ses troupes, il a l'intention de nous rendre visite, étant au courant de notre confédération. Il n'est que prudent de nous fortifier contre lui. Donc, faites hâte. J'ai à écrire à d'autres amis. Adieu, Michael.

(Ils sortent).

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

Le camp du roi près de Shrewsbury.

(*Entrent* LE ROI HENRY, LE PRINCE HENRY, LE PRINCE JOHN DE LANCASTRE, SIR WALTER BLUNT ET SIR JOHN FALSTAFF).

LE ROI.

Comme est sanglant le soleil qui commence à briller au-dessus de cette colline boisée! Le jour semble pâlir devant ce phénomène!

LE PRINCE HENRY.

Le vent du sud sert de trompette à ses desseins. Il mugit dans les feuilles, annonçant une tempête et un jour orageux.

LE ROI.

Il sympathise avec les vaincus! Car rien ne peut sembler triste à des vainqueurs!

(*Sons de trompettes*).

(*Entrent* WORCESTER *et* VERNON).

Eh bien, milord de Worcester? Nous nous rencontrons dans de mauvaises conditions. Vous avez trahi notre confiance, vous nous avez obligés à quitter nos vêtements de paix, à emprisonner nos vieux membres dans un incommode acier! Vous avez mal agi, milord, très mal agi. Que répondez-vous à cela? Voulez-vous dénouer de nouveau le nœud d'une guerre abhorrée, rentrer dans l'orbe d'obéissance où vous brilliez naturellement d'une si belle lumière? Ou n'être plus qu'un météore exhalé de la terre, un prodige de terreur, le présage d'une calamité pour les temps à venir?

WORCESTER.

Ecoutez-moi, mon suzerain. En ce qui me concerne, je serais très content de finir le temps qui me reste à vivre dans la quiétude, car, je le jure, je n'ai pas cherché ce jour de discorde.

LE ROI.

Vous ne l'avez pas cherché! Comment est-il arrivé alors?

FALSTAFF.

La rébellion était sur son chemin, il l'a ramassée!

LE PRINCE HENRY.

Silence, espèce de pie! Silence!

WORCESTER.

S'il a plu à Votre Majesté de me priver, moi et toute ma maison, de sa faveur, je dois pourtant vous rappeler, milord, que nous avons été les premiers et les plus dévoués de vos amis. Pour vous, au temps de Richard, j'ai brisé mon bâton de commandement[1]. Nuit et jour je me suis posté sur votre chemin, afin de vous baiser les mains, et vous étiez alors, par votre situation et votre crédit, beaucoup moins puissant et fortuné que moi. C'est moi, c'est mon père et mon fils, qui vous avons ramené dans vos foyers tenant bravement tête aux dangers du moment. A Doncaster, vous nous avez juré de ne nourrir aucun projet contre l'Etat, de ne revendiquer que vos droits nouvellement contestés, l'héritage de Jean de Gand, le duché de Lancastre; c'est alors que nous vous avons promis aide. Mais, en peu de temps, la chance se mit à pleuvoir sur votre tête, un flot de prospérité monta jusqu'à vous. L'absence du roi, les abus d'une époque dissolue, les souffrances que vous aviez endurées, les vents contraires qui obligeaient le roi à s'attarder dans les malheureuses guerres d'Irlande — au point que le bruit de sa mort courut en Angleterre — furent pour vous autant d'avantages dont vous sûtes profiter pour qu'on vous suppliât de prendre le gouvernement en main. Vous avez oublié les serments faits à Duncaster et, une fois parvenu grâce à nous, en avez usé à notre égard, comme ce nourrisson ingrat qu'on appelle le coucou avec le passereau : vous vous êtes emparé de notre nid. Grâce à la becquée que nous vous avions donnée, vous avez atteint un tel embonpoint, que notre dévouement n'a plus osé affronter vos regards, de peur d'être dévoré, et que, d'une aile agile, il nous a fallu fuir notre nid pour sauvegarder notre sûreté et lever l'armée dont nous disposons. A cette heure l'opposition que nous vous faisons, c'est vous qui l'avez rendue nécessaire, par de mauvais procédés, une attitude dangereuse, la violation de toute bonne foi, et la rupture de tous les serments.

LE ROI.

Les faits que vous venez d'articuler, vous les avez proclamés dans tous les marchés, lus dans toutes les églises, pour habiller la rébellion de belles couleurs, afin qu'elles plaisent aux yeux capricieux du pauvre peuple ameuté, qui reste bouche béante et se frotte le coude à chaque nou-

1. Voir *La vie et la mort du roi Richard.*

velle d'un bouleversement. Jamais une insurrection n'a manqué de couleurs pour embellir sa cause, pas plus que de mendiants affamés de pillage et de confusion.

LE PRINCE HENRY.

Quand nos deux armées seront aux prises, plus d'un paiera cher la rencontre. Dites à votre neveu que le prince de Galles se joint au monde entier pour louer Henri Percy. Par mes espérances, la présente entreprise à part, je ne crois pas qu'il existe actuellement un gentilhomme plus brave, d'une activité et d'une jeunesse plus vaillantes, plus audacieux, plus hardi, pour honorer notre temps par de belles actions. Pour ma part, je le dis à ma honte, j'ai été un chevalier félon et, je le sais, telle est son opinion. Pourtant, je le déclare devant la majesté de son père, je consens à ce qu'il prenne sur moi les avantages de son grand nom et de sa bonne renommée et, pour épargner le sang des deux côtés, je serais heureux qu'il consentît à courir avec moi les risques d'un combat singulier.

LE ROI.

Et moi, prince de Galles, je te donne l'autorisation de tenter une pareille chance, bien que nombre de considérations s'y opposent. Worcester, nous aimons notre peuple ; nous aimons même ceux qui se sont compromis dans le parti de notre neveu. S'ils veulent accepter l'offre de notre clémence, lui, eux, vous, chacun d'entre vous, deviendrez de nouveau mes amis, et je serai le vôtre. Répétez mes paroles à votre neuveu et rapportez-moi sa réponse. Mais, s'il ne consent pas à se soumettre, nous disposons de la réprimande et du châtiment cruel. Sur ce, partez. Nous ne voulons plus, pour l'instant, en entendre davantage. Nos offres sont belles, profitez-en sagement.

(Worcester et Vernon sortent).

LE PRINCE HENRY.

Elles ne seront pas acceptées, sur ma vie ! Douglas et Hotspur réunis lutteraient contre le monde en armes !

LE ROI.

Alors, en avant ! que chaque chef soit à son poste. L'attaque dépend de leur réponse. Dieu nous aide, autant que notre cause est juste !

(Le Roi, Blunt et le Prince Jean sortent).

FALSTAFF.

Hal, si tu me vois tomber dans la bataille, couvre-moi de ton corps ; c'est le devoir de l'amitié.

LE PRINCE HENRY.

C'est un témoignage d'amitié que seul pourrait te donner un colosse. Dis tes prières et bonsoir.

FALSTAFF.

Je voudrais qu'il fût l'heure de se coucher, Hal, et que tout allât bien.

LE PRINCE HENRI.

Tu dois une mort à Dieu.

(*Il sort*).

FALSTAFF.

C'est une dette qui n'est pas encore exigible. Je serais désolé de la payer avant terme. Quel besoin ai-je d'aller trouver qui ne m'appelle pas ? Mais là n'est pas la question. L'honneur me pousse en avant. Oui, mais si l'honneur me poussait vers la mort, pendant que je suis en avant ? Alors ? L'honneur raccommode-t-il une jambe ? Ou un bras ? Nous enlève-t-il la douleur d'une blessure ? Non. L'honneur n'a donc aucune connaissance chirurgicale ? Aucune. Qu'est-ce que l'honneur ? Un mot. Qu'y a-t-il dans ce mot, honneur ? Du vent. Un beau calcul ! Qui le possède cet honneur ? Celui qui est mort mercredi. Le sent-il ? Non. L'entend-il ? Non. Alors l'honneur est insensible ? Oui, pour les morts. Ne peut-il pas vivre avec le vivant ? Non. Pourquoi ? La calomnie s'y oppose. Donc, je ne veux rien de lui. L'honneur n'est qu'un écusson funèbre [1] et ainsi finit mon catéchisme.

(*Il sort*).

SCÈNE II.

Le Camp des rebelles.

ENTRENT WORCESTER ET VERNON.

WORCESTER.

Non, mon neveu ne doit rien savoir, sir Richard, de l'offre libérale du roi.

VERNON.

Il vaudrait mieux qu'il le sût.

WORCESTER.

S'il le sait, nous sommes perdus. Il est impossible que le roi tienne sa promesse de nous aimer. Il nous suspectera toujours, et trouvera le moyen de punir cette offense sous le prétexte d'autres fautes. Le soupçon remplira toujours ses yeux, car la trahison n'inspire pas plus de confiance

1. *Honour is a mere scutcheon*. Autrefois on récompensait les actions d'éclat en autorisant ceux qui s'en étaient rendus dignes à les rappeler dans leurs écus. Le *scutcheon* était une image héraldique portée dans les processions funèbres. On comprend l'allusion de Falstaff.

qu'un renard : si apprivoisé, si caressant, si enfermé qu'il soit, il conserve l'instinct sauvage de sa race. Notre physionomie pourra être triste ou joyeuse, on l'interprétera toujours mal, et nous serons comme des bœufs à l'étable : le mieux traité est celui que l'on tue d'abord. Les torts de mon neveu seront oubliés ; il a l'excuse de la jeunesse, de l'ardeur du sang, et de ce nom privilégié, Hotspur, cervelle de lièvre dirigée par le caprice. Toutes ses fautes pèseront sur ma tête et sur celle de son père. C'est nous qui l'avons élevé ; c'est de nous qu'il tient son caractère difficile. En qualité d'initiateurs nous paierons pour tous. Donc, cher cousin, en aucun cas, ne communiquez à Harry l'offre du roi.

VERNON.

Dites ce que vous voudrez, je confirmerai vos paroles. Voici venir votre neveu.

(*Entre* HOTSPUR, DOUGLAS, *des officiers et des soldats*).

HOTSPUR.

Mon oncle est revenu. Qu'on mettre en liberté milord de Westmoreland. Oncle, quelles nouvelles ?

WORCESTER.

Le roi va vous offrir immédiatement la bataille.

DOUGLAS.

Envoyons-lui un défi par lord de Westmoreland !

HOTSPUR.

Lord Douglas, allez le trouver et rapportez-lui nos paroles.

DOUGLAS.

Volontiers.

(*Il sort*).

WORCESTER.

Il n'y a pas même un semblant de clémence chez le roi.

HOTSPUR.

L'auriez-vous mendiée ? Dieu vous en garde !

WORCESTER.

Je lui ai parlé doucement de nos griefs, de son serment violé. Au lieu de faire amende honorable, il abjure ce qu'il a juré, nous accuse de rébellion, de traîtrise, et veut nous en châtier insolemment par les armes.

(*Rentre* DOUGLAS).

DOUGLAS.

Aux armes, gentilshommes, aux armes ! J'ai jeté un brave défi à la face du roi Henry. Westmoreland, qui servait d'otage, le lui a porté. L'attaque est donc imminente.

WORCESTER.

Le Prince de Galles s'est avancé devant le roi et, neveu, vous a défié en combat singulier.

HOSTPUR.

Je voudrais que la querelle reposât sur nos têtes et qu'aujourd'hui pas un homme perdît le souffle, excepté moi ou Harry Monmouth ! Dites-moi, comment s'est-il exprimé ? Semblait-il méprisant ?

VERNON.

Non, sur ma foi. De ma vie je n'ai entendu un défi lancé plus modestement, à moins qu'il s'agît d'un frère provoquant son frère à une joute quelconque. Il vous a concédé tous les mérites que peut posséder un homme, rehaussant ses louanges d'une éloquence princière. Il a parlé de vos exploits comme une chronique, vous mettant au-dessus de tout éloge et estimant ces éloges au-dessous de votre valeur. Puis, avec une franchise de prince, il s'est lui-même sévèrement traité, blâmant les écarts de sa jeunesse et y mettant tant de grâce qu'il semblait posséder le double talent d'enseigner et d'apprendre. Cela fait, il a gardé le silence. Laissez-moi vous le dire, s'il survit aux dangers de cette journée, jamais l'Angleterre n'aura eu une espérance si belle et si méconnue.

HOTSPUR.

Cousin, je crois que ses folies vous ont tourné la tête. Je n'ai jamais entendu parler d'un prince aussi libertin. Mais qu'il soit ce qu'il veut, avant la nuit, je l'aurai si fort étreint dans mes bras de soldat qu'il pliera sous mes tendresses ! Aux armes, aux armes ! hâtons-nous ! Compagnons, soldats, amis, accomplissez votre tâche mieux que je puis dire, n'ayant pas le don de la parole pour enflammer votre sang par la persuasion !

(*Entre un* MESSAGER).

LE MESSAGER.

Milord, des lettres pour vous.

HOTSPUR.

Je n'ai pas le temps de les lire. Gentilshommes, la vie est courte, mais ces courts moments s'il fallait les gaspiller, seraient encore trop longs, même si la vie, à cheval sur l'aiguille d'un cadran, finissait à la fin de l'heure. Si nous vivons, nous vivons pour écraser les rois. Si nous mourons, la mort sera belle, des princes devant mourir avec nous ! Quant à ce qui regarde notre conscience, la bataille est chose légitime, quand elle a pour but la justice !

(*Entre un autre* MESSAGER).

DEUXIÈME MESSAGER.

Milord, préparez-vous. Le roi s'avance à grands pas.

HOTSPUR.

Je le remercie d'interrompre mon discours, car je ne suis point habile à parler. Un dernier mot : que chacun fasse de

son mieux. Moi, je tire mon épée pour en teindre la trempe du sang le plus illustre que je pourrai rencontrer dans les hasards de ce jour périlleux. Maintenant : Espérance ! Percy ! En avant ! Que tous les instruments de guerre résonnent ! Nous nous embrasserons à cette musique, car je parierais le ciel contre la terre, que beaucoup d'entre nous ne renouvelleront pas un pareil témoignage d'amitié !

(*Sonneries de trompettes. Ils s'embrassent et sortent*).

SCÈNE III.

Une plaine près de Shrewsbury.
Mouvements de troupes. Combats partiels. Alarme.

ENTRENT DOUGLAS ET BLUNT.

BLUNT.

Quel est ton nom à toi qui, dans la bataille, me rencontre toujours? Quel honneur cherches-tu sur ma tête?

DOUGLAS.

Apprends-le. Mon nom est Douglas. Si je te poursuis avec tant d'acharnement, c'est qu'on me dit que tu es un roi !

BLUNT.

On t'a dit la vérité.

DOUGLAS.

Lord Stafford a payé cher aujourd'hui sa ressemblance avec toi, car, te prenant pour lui, roi Harry, cette épée a mis fin à ses jours. Ainsi en sera-t-il de toi, si tu ne te rends pas !

BLUNT.

Je ne suis pas né pour me rendre, orgueilleux écossais, et tu vas trouver un roi pour venger la mort de lord Stafford !

(*Ils se battent. Blunt est tué*).

(*Entre* HOTSPUR).

HOTSPUR.

O Douglas ! si tu t'étais battu ainsi à Holmédon, je n'aurais jamais triomphé d'un écossais !

DOUGLAS.

Tout est fini. La victoire est à nous. Ici, gît le roi, sans souffle.

HOSTPUR.

Où ?

DOUGLAS.

Ici.

HOTSPUR.

Ici, Douglas ? Non. Je connais sa figure. C'était un brave chevalier du nom de Blunt, qui ressemblait au roi.

DOUGLAS, *au corps de Blunt.*

Qu'un fou accompagne ton âme partout où elle ira ! Tu auras payé cher un titre emprunté ! Pourquoi m'as-tu dis que tu étais un roi?

HOTSPUR.

Parmi ceux qui combattent, beaucoup portent des vêtements semblables à ceux du roi.

DOUGLAS.

Par mon épée, je tuerai tous ces vêtements-là ! Je massacrerai toute sa garde-robe, pièce par pièce, jusqu'à ce que je rencontre le roi !

HOTSPUR.

En avant ! Nos soldats se comportent vaillamment !

(*Ils sortent*).

FALSTAFF.

J'ai pu m'échapper de Londres sans régler ma note, mais j'ai grand peur qu'on me la fasse régler ici ! En cet endroit les encoches que l'on fait, on vous les fait sur la tête ! Doucement ! Qui est là? Sir Walter Blunt ! Voilà un grand honneur pour moi ! Quelle vanité[1]. Je suis aussi chaud que du plomb fondu, aussi lourd aussi ! Que Dieu me préserve du plomb ! Je n'ai pas besoin de peser plus que mon ventre ! J'ai laissé mes maroufles à l'endroit où ils ont été poivrés. Il n'en reste plus que trois sur cent cinquante, et bons tout au plus à mendier durant leur vie, à la porte des villes. Qui vient là?

(*Entre* LE PRINCE HENRY).

LE PRINCE HENRY.

Quoi, tu demeures ici à ne rien faire? Prête-moi ton épée. Beaucoup de gentilshommes sont tombés raides morts sous les sabots des chevaux de l'ennemi, et leur trépas n'est pas encore vengé ! Prête-moi ton épée.

FALSTAFF.

Hal, je t'en prie, laisse-moi respirer un peu. Le turc Grégoire[2] n'a jamais accompli autant d'exploits que moi aujourd'hui ! J'ai réglé le compte de Percy, son sort est certain.

LE PRINCE HENRY.

Il l'est en effet. Il vit pour te tuer. Prête-moi ton épée.

1. *Here's no vanity.* A l'époque de Shakespeare on employait volontiers la négative pour désigner, ironiquement, l'excès d'une chose.

2. Il s'agit de Grégoire VII, appelé Hildebrand.

FALSTAFF.

Devant Dieu, si Percy vit encore, tu n'auras pas mon épée. Prends mon pistolet, si tu veux.

LE PRINCE HENRY.

Donne-le moi! Quoi! Il est dans son étui!

FALSTAFF.

Oui, Hal. Tout chaud! Voilà de quoi saccager une ville[1]!

(*Le Prince tire une bouteille de Xérès de l'étui*).

LE PRINCE HENRY.

Quoi! Est-ce le moment de plaisanter et de rire!

(*Il lui jette la bouteille à la tête et sort*).

FALSTAFF.

Dieu! Si Percy est vivant, je le transpercerai! S'il se trouve sur mon chemin, bien entendu. Autrement, si je viens jamais à lui, de mon propre mouvement, je veux qu'il fasse une carbonade de mon corps! Je n'aime point l'honneur grimaçant dont jouit, en ce moment, Sir Walter. Donnez-moi la vie. Si je peux la conserver, tout va bien. Sinon, l'honneur viendra sans qu'on aille le chercher et ce sera la fin!

(*Il sort*).

SCÈNE IV.

Une autre partie du champ de bataille.

ALARME. MOUVEMENT DE TROUPES. ENTRENT LE ROI HENRY, LE PRINCE HENRY, LE PRINCE JOHN ET WESTMORELAND.

LE ROI.

Je t'en prie, Harry, retire-toi. Ton sang coule à flots[2]. Lord John de Lancastre, accompagnez-le.

LE PRINCE JOHN.

Non, milord, tant que je ne saignerai pas comme lui.

LE PRINCE HENRY.

Je supplie votre Majesté de retourner sur le champ de bataille, de peur que son absence décourage nos amis.

LE ROI.

C'est ce que je vais faire. Milord de Westmoreland, menez-le dans sa tente.

WESTMORELAND.

Venez, Milord, je vais vous conduire dans votre tente.

1. *There's that will sack a city*. Jeu de mots. *Sack* veut dire *Xérès* et *to sack*, saccager.

2. Le prince Henry fut, en effet, blessé d'une flèche.

LE PRINCE HENRY.

Me conduire, milord? Je n'ai pas besoin de votre aide. Le ciel s'oppose à ce qu'une légère égratignure éloigne le Prince de Galles d'un champ de bataille comme celui-ci, où la noblesse teinte de sang est foulée aux pieds, où les armes des rebelles triomphent dans le massacre!

LE PRINCE JEAN.

Nous perdons notre temps. Venez, cousin Westmoreland, notre devoir nous montre le chemin. Pour l'amour de Dieu, venez!

(*Le Prince Jean et Westmoreland sortent*).

LE PRINCE HENRY.

Par le ciel, tu m'as trompé, Lancastre! Je ne te croyais pas si courageux. Je t'aimais comme un frère, John, à présent je te respecte comme mon âme.

LE ROI.

Je l'ai vu tenir tête à Percy, avec une contenance que je n'aurais pas soupçonnée chez un aussi jeune guerrier!

LE PRINCE HENRY.

Cet enfant nous donne du courage à tous!

(*Il sort*).

(*Alarme. Entre* DOUGLAS).

DOUGLAS.

Encore un autre roi! Ils se multiplient comme les têtes de l'Hydre! Je suis Douglas, fatal à tous ceux qui portent ces couleurs! Qui es-tu, toi qui contrefais la personne d'un roi?

LE ROI.

Le roi lui-même. Mon cœur regrette, Douglas, que tu aies rencontré tant de fois mon ombre, au lieu de me rencontrer en personne. J'ai deux enfants qui cherchent Percy et toi sur le champ de bataille. Mais puisque je t'ai si heureusement sous la main, nous allons combattre. Défends-toi!

DOUGLAS.

J'ai peur que tu sois une autre contrefaçon et pourtant, sur ma foi, tu as l'attitude d'un roi! Qui que tu sois tu m'appartiendras et je te vaincrai!

(*Ils se battent. Au moment où le roi est en danger, entre* LE PRINCE HENRY).

LE PRINCE HENRY.

Relève la tête, vil écossais, ou tu ne la relèveras jamais! Les esprits de Shirley, de Stafford, de Blunt planent sur mes armes! C'est le prince de Galles qui te défie, et qui n'a jamais emprunté sans payer ses dettes!

(*Ils se battent. Douglas s'enfuit*).

Rassurez-vous, milord. Comment se porte votre Grâce? Sir Nicolas Gawsey et Clifton ont envoyé des secours. Je vais rejoindre Clifton.

LE ROI.

Arrête et respire un moment. Tu as racheté ta réputation perdue, et prouvé le cas que tu fais de ma vie en me portant si bravement secours.

LE PRINCE HENRY.

O ciel! M'ont-ils donc outragé au point de prétendre que je souhaitais votre mort! S'il en était ainsi, j'aurais pu laisser l'irrespectueuse main de Douglas s'abattre sur vous! Il vous expédiait aussi promptement que tous les poisons du monde, et épargnait une traîtrise à votre fils!

LE ROI.

Cours rejoindre Clifton, je rejoindrai sir Nicolas Gawsey.

(*Le Roi sort*).

(*Entre* HOTSPUR).

HOTSPUR.

Si je ne me trompe pas, tu es Harry Monmouth?

LE PRINCE HENRY.

Tu parles comme si je voulais nier mon nom!

HOTSPUR.

Le mien est Harry Percy!

LE PRINCE HENRY.

J'ai donc devant moi un vaillant rebelle! Je suis le Prince de Galles! Ne pense pas, Percy, rivaliser plus longtemps de gloire avec moi. Deux planètes ne se mouvant pas dans une même sphère, une Angleterre ne saurait supporter le double règne d'un Harry Percy et d'un prince de Galles!

HOTSPUR.

Harry, le moment est venu où l'un de nous deux doit disparaître. Plût à Dieu que ta renommée dans les armes fut aussi grande que la mienne!

LE PRINCE HENRY.

Je la ferai plus grande avant de te quitter! Je moissonnerai les honneurs qui bourgeonnent sur ton cimier, pour en couronner ma tête!

HOTSPUR.

Je ne puis supporter plus longtemps ta vantardise!

(*Ils se battent*).

(*Entre* FALSTAFF).

FALSTAFF.

Bien dit, Hal! A lui, Hal! Vous n'avez pas affaire à un enfant, c'est moi qui vous le dis.

(*Entre* DOUGLAS. *Il se bat avec Falstaff qui tombe en contrefaisant le mort. Douglas sort. Hotspur est blessé et tombe*).

HOTSPUR.

O, Harry, tu as pris ma jeunesse, mais je regrette moins la perte d'une vie fragile, que les titres que tu me dérobes.

Ma pensée en souffre plus que ma chair des blessures de ton épée! Mais la pensée est l'esclave de la vie et la vie le bouffon du temps! Et le temps, qui domine le monde entier, doit s'arrêter un jour! Je pourrais prophétiser si la main terreuse et froide de la mort ne retenait ma langue! Percy, tu es poussière et pâture pour...

(*Il meurt*).

LE PRINCE HENRY.

Pour les vers! Brave Percy! Adieu, grand cœur! O ambition mal tramée, comme te voilà rétrécie! Quand ce corps contenait une âme, un royaume était trop petit pour lui; maintenant, deux pieds de la plus vile terre lui suffiront! Cette terre, qui porte ton cadavre, ne porte pas vivant un gentilhomme plus brave que toi! Si tu étais encore sensible aux louanges, je ne te prodiguerais pas autant d'éloges. Permets-moi de voiler ta figure mutilée. Je t'estime trop pour ne pas me féliciter d'avoir accompli ce beau rite de la tendresse. Adieu, emporte ton éloge au ciel. Ta traîtrise dormira avec toi dans le tombeau, et ne sera pas rappelée par une épitaphe!

(*Il aperçoit Falstaff, à terre*).

Quoi! Une vieille connaissance! Tant de chair ne pouvait-elle pas conserver un peu de vie! Adieu, pauvre Jack! J'aurais plus facilement quitté un meilleur que toi. Ta mort me ferait un grand vide, si j'étais plus frivole. Dans ce combat sanglant, la mort n'a pas frappé d'amis aussi gras si elle a frappé des amis plus chers! Je te ferai embaumer tout à l'heure. Jusque-là, demeure dans le sang du noble Percy!

(*Il sort*).

FALSTAFF, *se levant lentement*.

M'embaumer! Si tu m'embaumes aujourd'hui, je te permettrai de me saler et de me manger demain! Par le sang, il était temps de contrefaire le mort, ou le Termagant écossais m'acquittait de mes dettes! Contrefaire? Je mens. Je n'ai rien contrefait. Mourir, c'est être un contrefacteur; car celui qui n'a plus la vie d'un homme n'est plus que la contrefaçon d'un homme. Tandis que contrefaire le mort, quand c'est un moyen de vivre, ce n'est pas contrefaire, mais représenter la véritable et parfaite image de la vie. La meilleure partie de la valeur est la prudence; et c'est grâce à cette meilleure partie que j'ai sauvé ma vie. Morbleu! je suis effrayé de cette poudre à canon de Percy, bien qu'il soit mort! S'il contrefaisait aussi et s'il allait se lever! S'il contrefaisait mieux encore que moi! Je vais m'assurer de lui; je jurerai l'avoir tué. Il pourrait se relever aussi bien que moi! Seul un témoin pourrait me démentir, et personne ne me voit.

Donc, maroufle (*Il le poignarde*), encore une blessure dans la cuisse et venez avec moi.

(*Il met Hotspur sur son dos*).

(*Rentre le* PRINCE HENRY *suivi du* PRINCE JEAN).

LE PRINCE HENRY.

Viens, frère Jean, tu as bravement étrenné ton épée vierge

LE PRINCE JEAN.

Regardez! Qu'est-ce cela? Ne me disiez-vous pas que ce gros homme était mort?

LE PRINCE HENRY.

En effet, je l'ai vu mort, sans respiration, couvert de sang, à terre! Es-tu vivant? Ou est-ce une illusion de nos yeux? Je t'en prie, parle. Nous ne voulons pas en croire nos yeux sans nos oreilles. Tu n'es pas ce que tu parais être!

FALSTAFF.

Non, cela est certain! Je ne suis pas un homme double[1], mais si je ne suis pas Falstaff, c'est qu'alors je suis un Jack. (*Jetant le corps*). Voici Percy. Si votre père veut m'accorder quelque honneur, ce sera bien. Sinon qu'il tue lui-même le prochain Percy. J'ai ce qu'il faut pour être comte ou duc, je vous assure.

LE PRINCE HENRY.

Percy, c'est moi qui l'ai tué. Quant à toi, je t'ai vu mort.

FALSTAFF.

Toi! Seigneur, seigneur, comme ce monde a le penchant du mensonge! J'étais à terre, hors d'haleine. Lui aussi. Tout à coup nous nous levâmes et nous battîmes une grand heure à l'horloge de Shrewsbury. Si l'on m'en croit, ça va bien. Sinon, que ceux dont le devoir est de récompenser la valeur, en portent le péché sur leurs têtes. Je soutiendrai jusqu'à la mort, que c'est moi qui lui ait fait cette blessure à la cuisse. Si cet homme était encore vivant, et s'il me donnait un démenti, je lui ferais avaler un morceau de mon épée!

LE PRINCE JEAN.

Voici la plus étrange histoire que j'aie jamais entendue!

LE PRINCE HENRY.

C'est que cet homme, frère Jean, est le gaillard le plus extraordinaire... Allons, porte fièrement ton bagage sur ton dos. Pour ma part, si un mensonge peut t'être profitable, je le dorerai des meilleurs termes que j'aurai pu trouver. (*On sonne la retraite*). Les trompettes sonnent la retraite; la journée nous appartient. Venez, frère. Allons jusqu'à l'extrémité

1. *A double man.* C'est-à-dire, je ne suis pas Falstaff et Percy à la fois.

du champ de bataille afin de compter, parmi nos amis, les vivants et les morts.

(*Le Prince Henry et le Prince Jean sortent*).

FALSTAFF.

Je vais les suivre, comme on dit, pour la récompense. Celui qui me récompensera, que Dieu le récompense à son tour ! Si je deviens grand, je grossirai moins, car je me purgerai, je renoncerai au Xérès et je vivrai proprement comme il convient à un gentilhomme !

(*Il sort en emportant le corps*).

SCÈNE V.

Une autre partie du Champ de Bataille.

LES TROMPETTES SONNENT. ENTRENT LE ROI HENRY, LE PRINCE HENRY, LE PRINCE JEAN, WESTMORELAND ET AUTRES, AVEC WORCESTER ET VERNON, PRISONNIERS.

LE ROI.

C'est ainsi que la rébellion a toujours trouvé son châtiment, Worcester à l'esprit malveillant ! N'avions-nous pas envoyé des paroles de grâce, de pardon, d'affection à vous tous ? Tu as exposé le contraire de nos offres, abusé de la confiance de ton neveu. Trois chevaliers, parmi nos partisans, sont morts aujourd'hui, un noble comte, beaucoup d'autres encore, qui seraient vivants à cette heure, si comme un chrétien, tu avais porté mon loyal message aux armées.

WORCESTER.

Ce que j'ai fait, mon salut l'exigeait. Je supporte patiemment cette fortune, puisqu'elle tombe inévitable sur ma tête !

LE ROI.

Conduisez Worcester à la mort et Vernon aussi. Nous attendrons pour les autres.

(*Worcester et Vernon sortent, escortés par des gardes*).

LE PRINCE HENRY.

Le noble écossais, lord Douglas, voyant la chance tourner contre lui, le noble Percy tué, tous ses hommes s'enfuir, a pris la fuite avec ce qui lui restait. Bientôt tombant du haut de la colline, il a été si meurtri que les poursuivants s'en sont emparés. Ce Douglas est dans ma tente. Je supplie votre grâce de vouloir bien que j'en dispose.

LE ROI.

De tout mon cœur.

LE PRINCE HENRY.

Alors, frère Jean de Lancastre, à vous appartient d'accomplir un acte de générosité. Allez trouver Douglas et délivrez-le à son plaisir et sans rançon. Sa valeur, qui s'est imprimée aujourd'hui sur nos casques, nous a appris à honorer les actions d'éclat, même chez nos adversaires.

LE ROI.

Il ne nous reste plus qu'à diviser nos forces. Mon fils John et vous, mon cousin Westmoreland, vous marcherez en hâte sur York, pour rencontrer Northumberland et le prélat Scroop, qui, comme nous l'avons entendu dire, sont en armes. Moi et vous, mon fils Harry, nous irons vers le pays de Galles, pour combattre Glendower et le comte de March. La rébellion n'existera plus dans ce pays, quand elle aura subi l'échec d'une journée comme celle-ci. Après une pareille victoire, il ne faut pas nous reposer avant d'avoir reconquis tous nos biens!

(*Ils sortent*).

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE DE HENRY IV.

LA

SECONDE PARTIE

DU

ROI HENRY IV

Drame historique

INTRODUCTION

La seconde partie du roi Henry IV a été enregistrée au Dépôt de la Librairie le 23 août 1600 et imprimée en cette année sous le titre de :

La seconde partie du Roi Henry quatrième, continuant jusqu'à sa mort et au couronnement de Henry cinquième, avec l'humour de Sir John Falstaff et du fanfaron Pistolet, comme elle a été jouée publiquement par les serviteurs du très honorable Lord Chambellan.

Suivant Malone, elle fut écrite en 1598. D'après l'épilogue, elle semble avoir été composée avant le *Roi Henry V*, qui lui-même aurait été écrit avant l'année 1599.

PERSONNAGES

LE ROI HENRY IV.
HENRY, prince de Galles, plus tard Henry V, }
THOMAS, duc de Clarence, }
LE PRINCE JOHN DE LANCASTRE, plus tard duc de Bedford, } ses fils.
LE PRINCE HUMPHREY DE GLOCESTER, plus tard duc de Glocester, }
COMTE DE WARWICK, }
COMTE DE WESTMORELAND, } du parti du roi.
GOWER, }
HARCOURT, }
LE LORD GRAND JUGE.
UN GENTILHOMME de la suite du Grand Juge.
LE COMTE DE NORTHUMBERLAND, }
SCROOP, archevêque d'York, }
LORD MOWBRAY, } ennemis du roi.
LORD HASTINGS, }
LORD BARDOLPH, }
SIR JOHN COLLEVILLE, }
TRAVERS, } secrétaires de Northumberland.
MORTON, }
FALSTAFF.
BARDOLPH.
PISTOL.
UN PAGE.
POINS.
PETO.
SHALLOW, } juges de campagne.
SILENCE, }
DAVY, serviteur de Shallow.
MOULDY, }
SHADOW, }
WART, } recrues.
FEEBLE, }
BULLCALF, }
FANG, } officiers du shériff.
SNARE, }
LA RUMEUR.
UN PORTIER.
UN DANSEUR.
LADY NORTHUMBERLAND.
LADY PERCY.
L'HOTESSE QUICKLY.
DOLL TEAR-SHEET.

LORDS, OFFICIERS, SOLDATS, MESSAGERS, GARÇONS DE CABARET, SERGENT, MANANTS, ETC.

La scène est en Angleterre.

PROLOGUE

Warworth. Devant le château de Northumberland.

ENTRE LA RUMEUR, PORTANT UN COSTUME SUR LEQUEL SONT DES LANGUES PEINTES [1].

LA RUMEUR.

Ouvrez vos oreilles! Lequel de nous voudrait se boucher les ouvertures de l'ouïe, quand parle la bruyante Rumeur? Faisant du vent mon cheval de poste, de l'orient à l'ouest pluvieux je raconte les actes commencés sur cette boule terrestre. Sur mes langues chevauchent de continuelles médisances que je répète dans tous les langages, bourrant les oreilles des hommes de faux rapports. Je parle de paix, tandis que l'inimitié cachée sous le sourire de la quiétude, couvre le monde de blessures. Qui, excepté la Rumeur, qui, excepté moi, provoque des rassemblements d'hommes épouvantés et prépare des défenses, tandis que l'année, grosse d'une autre catastrophe, est censément enceinte d'une guerre terrible et tyrannique? La Rumeur est une flûte [2] dans laquelle soufflent le soupçon, la jalousie, les conjectures; et les trous de cette flûte sont si faciles à trouver, si simples, que le monstre grossier aux innombrables têtes, la multitude indécise et discordante, peut en jouer! Mais à quoi sert d'anatomiser mon corps bien connu devant des familiers? Pourquoi la Rumeur est-elle ici? Je cours devant la victoire du roi Harry, qui, dans un combat sanguinaire, près de Shrewsbury, a terrassé le jeune Hotspur et ses troupes, éteignant la flamme de l'orgueilleuse rébel-

1. Holinshed dans sa *Description d'une Parade*, laquelle parade fut représentée à la cour d'Henry VIII, nous montre la Rumeur dans le même costume: « Alors parut un personnage appelé la Rumeur, vêtu d'un satin cramoisi, plein de langues ». Stephen Hawas, dans son *Passe-temps et Plaisir*, lui prête les mêmes attributs:

A Goodly lady, envyroned about
With tongues of fire...

« Une belle dame entourée de langues de feu ». Nous pourrions citer encore une description de Sir Thomas Moore, etc., etc.

2. Ici le poète décrit lui-même la Rumeur, oubliant que c'est elle qui parle. *(Note de Johnson).*

lion dans le sang du rebelle. Mais pourquoi viens-tu, tout d'abord, dire la vérité ? Mon office est de faire courir le bruit que Harry Monmouth a succombé sous les coups de l'épée du noble Hotspur et que, devant la colère de Douglas, le roi a incliné sa tête sacrée aussi bas que la mort. Voilà le bruit que j'ai répandu parmi ces villages, entre le royal champ de bataille de Shrewsbury et ces amas de pierres vermoulues, où le père d'Hotspur, le vieux Northumberland, est couché en feignant d'être malade. Les courriers arrivent fatigués et pas un n'apporte d'autres nouvelles que celles que je leur ai apprises. Ils apportent, d'après les langues de la Rumeur, des fausses nouvelles réconfortantes, plus cruelles que la vérité.

(*La Rumeur sort*).

LA

SECONDE PARTIE DU ROI HENRY IV

DRAME HISTORIQUE

ACTE PREMIER

SCÈNE I.

Au même endroit.

LE PORTIER EST DEVANT SA PORTE. ENTRE LORD BARDOLPH.

LORD BARDOLPH.
Qui garde la porte ici?

LE PORTIER.
Qui dois-je annoncer?

LORD BARDOLPH.
Dis au comte que lord Bardolph l'attend.

LE PORTIER.
Sa Seigneurie se promène dans le jardin. S'il plaît à votre Honneur de frapper seulement à la porte, le comte vous répondra lui-même.

(*Entre* NORTHUMBERLAND).

LORD BARDOLPH.
Voici le comte.

NORTHUMBERLAND.
Quelles nouvelles, lord Bardolph? Chaque minute enfante un grave événement. Nous vivons à une époque difficile. La discorde, comme un cheval trop nourri, s'est follement emportée et renverse tout sur son passage.

LORD BARDOLHP.
Noble comte, je vous apporte des nouvelles de Shrewsbury.

NORTHUMBERLAND.
Le ciel veuille qu'elles soient bonnes!

LORD BARDOLPH.

Aussi bonnes que le cœur peut le désirer! Le roi est blessé presque mortellement et le prince Harry a été tué raide par milord, votre fils. Les deux Blunt ont succombé sous les coups de Douglas; le jeune prince John, Westmoreland, Stafford, se sont enfuis du champ de bataille. La masse de chair qui accompagne Harry Monmouth, le ventru sir John, est le prisonnier de votre fils. Quelle journée, aussi disputée, aussi bien soutenue, si joliment gagnée, est venue, jusqu'à présent, honorer une époque, depuis la fortune de César?

NORTHUMBERLAND.

Voici mon serviteur Travers que j'ai envoyé, mardi dernier, chercher des nouvelles.

LORD BARDOLPH.

Milord, je l'ai devancé en chemin. Il ne sait que ce que je vous ai si heureusement raconté.

(*Entre* TRAVERS).

NOTHUMBERLAND.

Eh bien, Travers, quelles bonnes nouvelles apportez-vous?

TRAVERS.

Milord, sir John Umfreville m'a fait revenir sur mes pas, avec de joyeuses nouvelles, et, comme il était mieux monté, il m'a dépassé. Après lui, est venu, éperonnant sa bête, un gentilhomme presque épuisé de fatigue, qui s'est arrêté près de moi pour laisser reprendre haleine à son cheval en sang. Il m'a demandé le chemin de Chester, je lui ai demandé à mon tour des nouvelles de Shrewsbury. Il m'a répondu que la rébellion allait mal, et que l'éperon du jeune Harry Percy était refroidi. Sur ce, il a rendu les guides à son cheval, et se penchant en avant, a frappé de ses talons armés et jusqu'à la mollette, les flancs essoufflés de la pauvre bête; puis il est parti semblant dévorer le chemin, sans attendre que je l'interroge davantage.

NORTHUMBERLAND.

Oh! Répète. A-t-il bien dit que l'éperon du jeune Harry était refroidi? Que l'ardent Hotspur était froid[1]? Que la rébellion allait mal?

1. *Of Hotspur coldspur?* A propos de cette expression bizarre, qui vise au calembour, Steevens observe que le mot Hostpur était souvent employé pour désigner un homme véhément. Il cite, à ce propos, Stanishurt qui, en 1584, traduisit quatre livres de Virgile et rendit ce vers :

Nec victoris heri tetigit captiva cubile.

de la façon suivante :

To couch not mounting of mayster vanquisher hoastpur.

Steevens oublie d'ajouter que ce Shanishurst, était un poète ridicule, qui croula sous les plaisanteries de ses contemporains. Pour le portrait de ce curieux personnage nous renvoyons le lecteur à notre livre intitulé : *Londres au temps de Shakespeare.*

LORD BARDOLPH.

Milord, si mon jeune seigneur, votre fils, n'a pas remporté la victoire, sur mon honneur, j'échange ma baronnie contre un lacet de soie. Ne parlons plus de cela.

NORTHUMBERLAND.

Alors pourquoi le gentilhomme qui a rencontré Travers lui a-t-il parlé de désastre?

LORD BARDOLPH.

C'était probablement quelque méchant compagnon ayant volé le cheval qu'il montait, et, sur ma vie, parlant au hasard. Tenez, voici encore des nouvelles.

(*Entre* MORTON).

NORTHUMBERLAND.

Le front de cet homme est comme un titre de livre, qui annonce un volume tragique[1]. Telle la rive où le flot impérieux a marqué ses ravages. Dis-moi, Morton, viens-tu de Shrewsbury?

MORTON.

J'en reviens, mon noble lord. La mort haïssable a mis son plus vilain masque pour effrayer notre parti.

NORTHUMBERLAND.

Comment vont mon fils et mon frère? Tu trembles? La pâleur de ta joue est plus prompte que ta langue à expliquer ton message. Tel était l'homme, défaillant, à bout de souffle, brisé, au regard mourant, rempli de douleur, qui tira le rideau de Priam au milieu de la nuit, pour lui dire que la moitié de Troie était brûlée. Mais Priam soupçonna l'incendie, avant que l'homme ait pu prononcer une parole, comme moi la mort de mon Percy, avant que tu me l'apprennes! Tu voudrais me dire : « Votre fils a fait cela et ceci, votre frère ceci, ainsi a combattu le noble Douglas », frapper mon oreille du récit de leurs exploits; mais, à la fin, la frappant pour toujours, tes soupirs éteindraient tes éloges, et il te faut ajouter: « Frère, fils, tous sont morts »!

MORTON.

Douglas est vivant et votre frère aussi. Mais, pour milord votre fils...

NORTHUMBERLAND.

Il est mort! Vois comme le soupçon devine aisément! Celui qui redoute une chose et ne voudrait pas l'apprendre, lit instinctivement, dans les yeux d'autrui, que ce qu'il redoute est arrivé. Parle encore, Morton. Dis au comte que sa divi-

1. Il faut faire observer qu'au temps de Shakespeare, le titre d'un livre triste était entièrement noir (*note de Steevens*).

nation en a menti. Je le prendrai comme une insulte sans conséquence, et je te ferai riche pour m'avoir fait un tel affront.

MORTON.

Vous êtes trop grand pour que je vous contredise. Votre impression a été trop juste et votre crainte trop certaine.

NORTHUMBERLAND.

Tout cela ne dit pas que Percy soit mort. Je lis une étrange confession dans tes yeux. Tu secoues la tête. Tu crains d'avouer la vérité, comme tu craindrais un danger ou un péché. S'il est mort, dis-le. La langue ne commet pas un péché en rapportant sa mort; elle en commet un en calomniant un mort, mais non en disant qu'un mort ne vit plus. Pourtant celui qui apporte le premier des mauvaises nouvelles remplit un triste office, et sa langue est comme un glas sonnant le souvenir d'un ami perdu!

LORD BARDOLPH.

Je ne peux pas croire, milord, que votre fils soit mort.

MORTON.

Je suis désolé qu'il me faille vous forcer à croire ce que, par le ciel, je voudrais n'avoir pas vu. Ces yeux l'ont vu sanglant, à bout de souffle, ne ripostant presque plus à Harry Monmouth, dont la rapide colère abattit le courageux Percy, qui ne devait plus se relever vivant. En peu de mots, sa mort (son esprit communiquait son feu au paysan le plus grossier) ayant été ébruitée, enleva toute initiative et tout courage à ses meilleures troupes. C'est à sa trempe que s'aciéraient ses soldats; lui détruit, tous se sont transformés en un plomb pesant, et, comme une chose lourde par elle-même vole, une fois lancée, avec plus de vitesse, ainsi nos hommes, lourds de la mort d'Hotspur, empruntèrent à ce poids un tel élan dans la panique, que la flèche n'atteint pas le but plus vite que nos soldats, songeant à leur salut, abandonnèrent le champ de bataille. Le noble Worcester fut bientôt fait prisonnier. Ce furieux Ecossais, le sanglant Douglas, dont l'épée, accomplissant de la bonne besogne, avait par trois fois abattu des semblants de roi, perdit alors courage et après avoir honoré la honte de ceux qui tournaient le dos, s'enfuit à son tour, tomba et fut pris. Finalement, le roi a triomphé et a envoyé contre vous, milord, une armée rapide, sous la conduite du jeune Lancastre et de Wetsmoreland. Voici toutes les nouvelles.

NORTHUMBERLAND.

J'aurai toujours le temps d'en prendre le deuil. Dans le

poison se trouve le remède. Si j'avais été bien portant elles m'eussent rendu malade; étant malade, elles me rendent en quelque sorte la santé. Comme un malheureux dont les jointures affaiblies par la fièvre, pareilles à de faibles charnières, fléchissent sous le poids de la vie, et qui dans la fureur d'un accès, échappe prompt comme la flamme des bras de ses gardiens; ainsi mes membres, vaincus par le chagrin, mais stimulés par lui, redeviennent trois fois ce qu'ils étaient. Arrière donc, béquille inutile! Désormais, c'est un gantelet écailleux, aux mailles d'acier, qui gantera ces mains! Arrière, coiffe de malade! Tu es une trop faible défense pour une tête que cherchent à atteindre des princes engraissés par la victoire! Il faut maintenant que le fer ceigne mon front. Que l'heure la plus désastreuse que puissent apporter le temps et la vengeance, menace l'enragé Northumberland! Que le ciel embrase la terre! Que la main de la nature fasse déborder le flot sauvage! Que tout ordre meure! Que ce monde ne soit plus un théâtre où les luttes durent des actes languissants; mais que, l'âme du premier Caïn régnant dans toutes les poitrines, l'esprit de chacun fournisse une sanglante carrière, que la tragédie prenne fin et que la nuit soit le fossoyeur de la mort!

TRAVERS.

Cet excès de douleur vous fait mal, milord!

LORD BARDOLPH.

Cher comte, laissez la sagesse diriger votre humeur.

MORTON.

La vie de tous vos partisans dévoués dépend de votre santé, qui, sous la tempête de la douleur, deviendra forcément chancelante! Vous avez pesé les conséquences de la guerre, mon noble lord, vous en avez calculé les chances, avant de vous mettre à sa tête. Vous avez prédit que, dans la distribution des coups, votre fils pouvait succomber. Vous saviez qu'il marchait au-devant du danger, sur le bord d'un abîme et qu'il avait plus de chance d'y tomber que de le franchir. Vous étiez avisé que sa chair était exposée aux blessures et que son caractère audacieux le pousserait là où il courrait le plus de risques. Pourtant vous lui avez dit: En avant! et malgré vos appréhensions, rien n'a pu retarder votre inflexible résolution. Qu'est-il arrivé, quel événement est résulté de votre audacieuse entreprise, qui n'ait été prévu?

LORD BARDOLPH.

Nous tous, qui subissons le contre-coup de ce désastre, savions nous aventurer sur des mers dangereuses, et qu'il y avait dix chances sur une pour que nous n'y échappions pas. Malgré tout, nous avons couru l'aventure, l'espoir du

bénéfice qui pouvait en résulter l'emportant sur la crainte du péril probable. Puisque nous sommes vaincus, tentons-là de nouveau. Venez, nous hasarderons tout : corps et biens !

MORTON.

Il est plus que temps, mon noble lord. J'ai entendu dire comme certain, et je garantis la nouvelle, que l'archevêque d'York est debout avec une armée bien équipée. C'est un homme en qui ses partisans peuvent avoir doublement confiance. Milord, votre fils n'avait pour combattre que des corps, des ombres, des semblants d'hommes, puisque le mot de rébellion empêchait leurs corps de s'entendre avec leurs âmes, qu'ils allaient sur le champ de bataille avec la nausée, contraints, en hommes qui vont avaler du poison. Seules leurs armes étaient à leurs côtés, leurs esprits, leurs âmes s'étant glacés au mot de rébellion, comme le poisson dans un étang gelé. Aujourd'hui, de l'insurrection l'évêque fera une religion. Reconnu comme sincère, revêtu d'un caractère sacré, il entraînera le corps et les âmes, et son soulèvement se justifiera avec le sang du beau roi Richard, gratté sur les pierres de Pomfret. Il fera de sa querelle et de sa cause, une querelle et une cause divines. Il leur dira qu'il veut sauver une terre ensanglantée, luttant contre la mort sous le puissant Bolingbroke et les plus grands comme les plus petits le suivront par troupeaux.

NORTHUMBERLAND.

Je savais déjà cela. Mais, à parler franc, ce présent malheur me l'avait fait oublier. Entrez avec moi, que chacun expose le meilleur moyen de salut et de vengeance. Expédions des courriers, des lettres, faisons-nous rapidement des partisans. Jamais nous en avons eu si peu et jamais tant besoin.

(*Ils sortent*).

SCÈNE II.

Londres. Une Rue.

ENTRE SIR JOHN FALSTAFF AVEC UN PAGE QUI PORTE SON ÉPÉE ET SON BOUCLIER.

FALSTAFF.

Morbleu, géant, que dit le docteur de mon urine[1] ?

1. La méthode consistant à inspecter l'urine des malades fut tellement de mode, que Linacre, le fondateur du collège des médecins, dut publier un décret défendant aux apothicaires de porter au méde-

LE PAGE.

Il dit, messire, que l'urine en elle-même est saine, mais que la personne qui l'a lâchée pourrait avoir plus de maladies qu'elle le soupçonnait.

FALSTAFF.

Les gens de toute sorte mettent leur orgueil à me railler. La cervelle de ce stupide argile qu'on appelle un homme, est incapable d'inventer quelque chose de plus risible que ce qui a été inventé, ou que ce qui s'invente à mon propos. Non seulement je suis plein d'esprit par moi-même, mais je donne de l'esprit aux autres. Je marche ici devant toi, comme une truie qui aurait écrasé toute sa portée, sauf un seul petit. Si le prince t'a mis à mon service pour toute autre raison que me servir de repoussoir, j'ai perdu tout jugement. Fils de putain, tu es une mandragore [1] plus faite pour être portée à mon chapeau, que pour t'attacher à mes talons. Jusqu'à présent je n'avais jamais eu d'agate, mais je ne vous enchâsserai ni dans de l'or ni dans de l'argent, plutôt dans une vile monture, et je vous renverrai à votre maître, petit joyau, oui au jeune prince votre maître, dont la peau n'est pas encore chargée de toison. Il lui poussera de la barbe dans le creux de la main avant qu'il ait un poil sur la joue, et pourtant il s'entête à dire que sa face est une face royale. La bon Dieu y mettra la main, pour la finir ! Elle n'a pas un poil de trop et, il a beau dire, un barbier ne gagnera jamais six pence à la raser. Et il chante victoire comme s'il avait été un homme à l'époque où son père était encore célibataire. Il peut se vanter de sa Grâce, il n'est pas en grâce auprès de moi, je puis le lui assurer. Que dit maître Dumbleton [2] du satin de mon petit manteau et de mon haut-de-chausses ?

cin l'urine des malades et, plus tard, un autre, indiquant le régime à suivre d'après les diagnostics.

John Day, l'auteur d'une comédie intitulée *Qui l'aurait pensé? (Who would have thought it?)* et datant de 1618, dit en parlant d'un apothicaire : « Sa boutique est remplie de patients deux ou trois fois par jour et chacun apporte avec lui son urine dans un pot de chambre ».

On trouve la même indication dans la *Femme méprisante*, de Beaumont et Flechter :

I'll make her cry so much, that the physician,
If she fall sick upon it, shall want urine
To find the cause by.

« Je la ferai tant pleurer, que si elle tombe malade, le médecin demandera à voir son urine pour en trouver la cause ».

1. La mandragore est une racine qui passait pour avoir la forme d'un homme.

2. Les commentateurs ne s'accordent pas sur l'origine du mot Dumbleton. Nous sommes dans l'impossibilité de prendre un parti.

LE PAGE.

Il dit, messire, qu'il faut lui donner une meilleure caution que Bardolph. Il ne veut ni de ses billets ni des vôtres. C'est, pour lui, une garantie insuffisante.

FALSTAFF.

Qu'il soit damné comme le glouton ! Que sa langue soit plus brûlante encore[1] ! Un Achitophel, fils de putain ! Un double coquin ! Faire attendre un gentilhomme et parler de garanties ! Ces fils de putain à la caboche doucereuse, ne portent plus que des hauts souliers, des trousseaux de clefs à la ceinture ! Et si un homme, qui leur a pris de la marchandise, leur doit quelque chose, ils osent parler de garanties ! Autant vaudrait me mettre de la mort aux rats dans la bouche, que me parler de garanties ! Je m'attendais à vingt-deux verges de satin, aussi vrai que je suis un bon chevalier, et il m'envoie de la garantie ! Bien. Il peut dormir en paix. Il porte la corne d'abondance et la légèreté de sa femme brille au travers ! Et encore ne peut-il pas la voir, quoiqu'il ait sa propre lanterne pour s'éclairer[2]. Où est Bardolph ?

LE PAGE.

A Smithfield, pour acheter un cheval à votre Seigneurie.

FALSTAFF.

Je l'ai acheté à Saint-Paul[3], et il veut m'acheter un cheval à Smithfield ! Si je pouvais me procurer une femme dans un mauvais lieu, je serais servi, monté et marié !

(*Entrent le* LORD GRAND JUGE[4] *et un* HUISSIER).

LE PAGE.

Messire, voici le seigneur qui a enfermé le prince pour l'avoir battu à propos de Barnolph.

FALSTAFF.

Silence, je ne veux pas le voir.

LE GRAND JUGE.

Quel est l'homme qui vient là ?

1. Allusion au sort d'un homme riche qui, après avoir passé une existence somptueuse et subissant le tourment des flammes, demandait une goutte d'eau pour se rafraîchir la langue. *(Note de Henley)*

2. Warburton suppose que Shakespeare aurait emprunté cette plaisanterie à l'*Amphytrion*, de Plaute, *Quo ambulas tu, qui Vulcanum in cornu conclusum geris ?*

3. Saint Paul était alors le rendez-vous des flâneurs. Voir notre étude sur *Londres au temps de Shakespeare*.

4. Sir William Gascoigne, Grand Juge du Banc du Roi. Il mourut au mois de décembre 1413, et fut inhumé dans l'église de Harwood (Yorkshire).

L'HUISSIER.

Falstaff, s'il plaît à votre Seigneurie.

LE GRAND JUGE.

Celui qui a été mis à la question pour vol?

L'HUISSIER.

Lui-même, milord. Mais depuis il a rendu des services à Shrewsbury et, comme je l'ai entendu dire, va être envoyé en mission auprès de lord John de Lancastre.

LE GRAND JUGE.

A York? Appelez-le.

L'HUISSIER.

Sir John Falstaff?

FALSTAFF.

Page, dis-lui que je suis sourd.

LE PAGE.

Parlez plus haut, mon maître est sourd.

LE GRAND JUGE.

Il l'est sûrement, quand il s'agit d'entendre une bonne parole. Allez, tirez-le par le coude, il faut que je lui parle.

L'HUISSIER.

Sir John...

FALSTAFF.

Quoi! Un jeune drôle qui mendie! Est-ce qu'il n'y a pas de guerres? Pas d'emplois? Est-ce que le roi ne manque pas d'hommes? Est-ce que les rebelles n'ont pas besoin de soldats? Bien qu'un seul des deux partis soit honorable, il y a plus de déshonneur à mendier qu'à entrer dans le mauvais, fût-il épouvantablement flétri par le nom de rébellion!

L'HUISSIER.

Vous vous trompez sur mon compte, messire.

FALSTAFF.

Ai-je dit que vous étiez un honnête homme? Laissant mon titre de chevalier et de soldat de côté, j'en aurais menti par la gorge si j'avais dit cela!

L'HUISSIER.

Je vous prie, monsieur, de mettre vos titres de chevalier et de soldat de côté et de me permettre d'ajouter que vous mentez par la gorge, en disant que je ne suis pas un honnête homme.

FALSTAFF.

Que je te permette de me parler ainsi! Que je mette de côté ce qui m'appartient! Si tu obtiens jamais une permission de ce genre, je veux être pendu! Et si tu la prenais mieux vaudrait pour toi la potence! Arrière, chien de prison! Va-t'en!

L'Huissier.

Messire, milord voudrait vous parler.

Le Grand Juge.

Sir John Falstaff, un mot.

Falstaff.

Mon bon lord ! Que Dieu accorde un bon jour à votre Seigneurie. Je suis heureux de voir votre Seigneurie dehors. J'ai entendu dire que votre Seigneurie était malade. J'espère que votre Seigneurie est sortie avec la permission du médecin. Votre Seigneurie, sans avoir passé les limites de la jeunesse, commence à sentir les atteintes de l'âge, à goûter l'amertume du temps et doit prendre un soin respectueux de sa santé !

Le Grand Juge.

Sir John, je vous ai mandé avant votre expédition de Shrewsbury.

Falstaff.

N'en déplaise à votre Seigneurie, j'ai entendu dire que Sa Majesté était revenue en assez mauvais état du pays de Galles.

Le Grand Juge.

Je ne parle pas de Sa Majesté. Vous n'avez pas répondu quand je vous ai envoyé chercher.

Falstaff.

J'apprends, en outre, que Sa Grandeur a été atteint de la même putain d'apoplexie.

Le Grand Juge.

Le ciel l'en guérisse ! Je vous prie, laissez-moi vous parler...

Falstaff.

Cette apoplexie est, paraît-il, une sorte de léthargie, n'en déplaise à votre Seigneurie. Une manière de sommeil du sang, de tintement dans les oreilles...

Le Grand Juge.

Qui vous parle de cela ? Qu'elle soit ce qu'elle voudra !

Falstaff.

Elle provient du chagrin, de l'étude, d'une perturbation dans la cervelle. J'ai lu les causes de ses effets dans Galien. C'est quelque chose comme une surdité.

Le Grand Juge.

Je suppose que vous avez la même maladie, pour ne pas entendre ce que je vous dis ?

Falstaff[1].

Très bien, milord, très bien. Ne vous en déplaise, ce qui

1. Dans le quarto imprimé en 1600, au lieu que cette réplique soit, attribuée à Falstaff elle l'est à Oldcastle. Cela confirme ce que nous

me trouble, c'est plutôt la maladie de ne pas écouter, de ne pas faire attention.

LE GRAND JUGE.

En vous punissant par les talons, on guérirait l'inattention de vos oreilles et il ne me déplairait pas d'être votre médecin.

FALSTAFF.

Je suis aussi pauvre que Job, milord, mais pas aussi patient. Votre Seigneurie peut m'administrer la potion de l'emprisonnement, en raison de ma pauvreté ; mais que je sois assez patient pour suivre vos prescriptions, c'est un point sur lequel les savants pourraient avoir quelques drachmes de scrupule et même un scrupule entier.

LE GRAND JUGE.

Je vous avais mandé pour parler avec vous de certaines affaires où votre vie était en jeu.

FALSTAFF.

Ayant été avisé par mon avocat, très au courant des lois de mon pays, je ne me suis pas présenté.

LE GRAND JUGE.

La vérité, sir John, est que vous vivez dans l'infamie.

FALSTAFF.

Celui qui se boucle dans ma ceinture ne peut pas vivre à moins.

LE GRAND JUGE.

Vos moyens sont très minces et votre consommation est énorme.

FALSTAFF.

Je voudrais qu'il en fût autrement ; que mes moyens fussent plus grands et ma consommation plus mince !

LE GRAND JUGE.

Vous avez perverti le jeune prince.

FALSTAFF.

C'est le jeune prince qui m'a corrompu. Je suis le compagnon au gros ventre et il est mon chien.

LE GRAND JUGE.

J'ai de la répugnance à rouvrir une blessure nouvellement fermée. Les services que vous avez rendus à Shrewsbury ont quelque peu doré vos exploits nocturnes de Gadshill... Vous pouvez remercier l'époque agitée où nous vivons de la façon dont se sera terminée cette affaire.

FALSTAFF.

Milord ?

avons raconté dans notre Introduction à la *Première partie de Henry IV*. Partout le nom d'Oldcastle a été remplacé par celui de Falstaff, sauf, par une erreur de l'imprimeur, à cette place.

LE GRAND JUGE.

Mais puisque tout va bien, restez-en là. N'éveillez pas le loup qui dort.

FALSTAFF.

Eveiller un loup est aussi mauvais que sentir un renard.

LE GRAND JUGE.

Vous êtes comme une chandelle à peu près consumée.

FALSTAFF.

Une chandelle de fête[1], milord, à bout de suif. Si je disais tout en cire, ma qualité de Sire confirmerait le mot.

LE GRAND JUGE.

Chaque poil blanc de votre face devrait vous donner de la gravité.

FALSTAFF.

De la graisse, de la graisse, de la graisse[2]!

LE GRAND JUGE.

Vous suivez le prince partout, comme son mauvais ange[3].

FALSTAFF.

Non, milord, votre mauvais ange est léger, tandis que moi il suffit de me regarder pour me prendre sans me peser. Et pourtant, sous certains rapports, je ne peux pas passer dans un compte, faute de valeur courante. La vertu est si peu estimée en ces temps de mercantis que le véritable courage se fait gardien d'ours[4]; le véritable esprit garçon de cabaret, ou se perd à aligner des additions. Les autres perfections de l'homme, de la façon dont la corruption du siècle les déforme, ne valent pas une groseille à maquereau. Vous qui êtes vieux, vous ne considérez pas les capacités des jeunes gens comme nous, vous jugez la chaleur de nos foies à l'aigreur de votre bile; nous qui sommes en pleine jeunesse, nous nous montrons parfois, je dois le confesser, un peu mauvais sujets.

LE GRAND JUGE.

Est-ce que vous écrivez votre nom sur la liste des jeunes gens, alors que vous possédez tous les caractères de la vieillesse? N'avez-vous pas les yeux humides? La main sèche?

1. *A wassel candle* était une grande chandelle que l'on allumait les jours de fête.

2. Jeu de mots, ou plutôt, à peu près. *Gravity* et *Gravy*.

3. Autre équivoque sur le mot *Angel*, qui veut dire aussi une monnaie.

4. Le métier de gardien d'ours était très répandu du temps de Shakespeare. La reine Elisabeth entretenait trois de ces gardiens. Voir *Londres au temps de Shakespeare*.

La joue jaune ? La barbe blanche ? La jambe en décroissance ? Le ventre énorme ? Votre voix n'est-elle pas cassée ? Votre respiration courte ? Votre peau double ? Votre esprit simple ? Chaque partie de vous-même ne porte-t-elle pas les flétrissures de la vieillesse ? Et vous dites que vous êtes jeune ? Fi, fi, sir John !

FALSTAFF.

Milord, je suis né sur les trois heures de l'après-midi, avec une tête blanche et un ventre rond. Quant à ma voix, je l'ai perdue à crier et à chanter des antiennes. Si vous désirez avoir d'autres preuves de ma jeunesse, je m'y refuse. La vérité est que je ne suis vieux qu'au point de vue du jugement et de l'entendement. Si quelqu'un veut parier mille marcs pour savoir qui cabriolera le mieux de lui ou de moi, il n'a qu'à envoyer l'argent, je me charge de lui ! Quant au soufflet du prince, il vous l'a donné en prince brutal et vous l'avez reçu en seigneur sensible. Je l'ai grondé pour cela et le jeune lion ne s'en repent pas dans la cendre et un habit de bure, heureusement ! dans des habits neufs et avec du vieux Xérès !

LE GRAND JUGE.

Puisse le ciel envoyer au Prince un meilleur compagnon !

FALSTAFF.

Puisse le ciel envoyer au compagnon un meilleur prince ! Je ne peux pas me débarrasser de lui.

LE GRAND JUGE.

Le roi vous a séparé du prince Henry. J'apprends que vous allez partir avec lord John de Lancastre, contre l'archevêque et le comte de Northumberland ?

FALSTAFF.

Oui. Je remercie votre vif esprit de son amabilité. Vous tous qui embrassez madame la Paix dans vos maisons, priez que nos armées ne se rencontrent pas un jour trop chaud, car je n'ai pris que deux chemises avec moi et je n'entends pas suer extraordinairement. Si cela se passe un jour trop chaud, je ne brandirai que ma bouteille, ou je ne veux plus jamais cracher blanc. Il ne se met pas une action dangereuse en tête, qu'il ne me flanque aussitôt dedans ! Je ne peux pas durer sans cesse. Mais çà a toujours été la rage de la nation anglaise : quand elle possède une bonne chose elle en abuse ! Si voulez absolument que je sois un vieillard, laissez-moi me reposer ! Pardieu ! Je regrette de porter un nom effrayant pour l'ennemi ! Mieux vaudrait être mortellement rongé par la rouille, que réduit à rien par un mouvement perpétuel !

LE GRAND JUGE.

Soyez honnête homme et Dieu bénira votre expédition.

FALSTAFF.

Votre Seigneurie voudrait-elle me prêter un millier de livres pour mon équipement?

LE GRAND JUGE.

Pas un penny! Pas un penny! Vous êtes trop impatient pour porter des croix[1]. Adieu. Recommandez-moi à mon cousin Westmoreland.

(*Le grand Juge sort avec l'Huissier*).

FALSTAFF.

Si je le fais, qu'on me frappe avec un maillet porté par trois hommes[2]! Un mortel ne peut pas plus séparer la vieillesse et l'avarice, qu'empêcher la jeunesse d'être lascive. Mais la goutte tourmente l'une et la vérole pince l'autre. C'est ce qui me dispense de les maudire. Page?

LE PAGE.

Messire?

FALSTAFF.

Combien reste-t-il d'argent dans ma bourse?

LE PAGE.

Sept groats[3] et deux pence.

FALSTAFF.

Je ne puis trouver de remède contre cette consomption de bourse. Emprunter c'est la faire languir jusqu'à la mort. La maladie est incurable. Va porter cette lettre à milord de Lancastre ; celle-ci au prince; celle-ci au comte de Westmoreland et celle-ci à la vieille mistress Ursule, que chaque semaine je jure d'épouser, depuis que je me suis découvert un cheveu blanc. Cela fait, vous saurez où me trouver.

(Le Page sort).

La vérole soit de cette goutte! Ou la goutte de cette vérole! Car toutes deux font les plaisantes dans mon gros orteil! Mais qu'importe si je boite! La guerre me servira de prétexte et ma pension en semblera d'autant plus légitime. Un bon esprit faisant usage de tout, mes maladies me seront à profit.

(*Il sort*).

1. Calembour. La croix était une pièce de monnaie.

2. *If I do, fillip me with a three-man beetle.* Les commentateurs ont peiné sur l'expression. *A three man beetle* était un instrument dont on se servait pour enfoncer les pieux. D'un autre côté, jadis, dans le Warwickshire, les enfants s'amusaient à un jeu particulier. On posait une planchette sur un rouleau et à l'une des extrémités de la planchette on plaçait un crapaud. Le jeu consistait à frapper l'extrémité opposée de façon à faire sauter le crapaud en l'air. Le jeu se terminait par la mise à mort de l'animal. On l'appelait *Fliping the Toad. (Note de Steevens)*.

Le groat valait huit sous de notre monnaie.

SCÈNE III.

York. — Le Palais de l'Archevêque.

Entrent l'ARCHEVÊQUE D'YORK, les Lords HASTINGS, MOWBRAY et BARDOLPH.

L'Archevêque.

Vous avez entendu notre cause et vous connaissez nos moyens. Mes très nobles amis, je vous prie tous d'exprimer franchement ce que vous pensez de nos espérances. Vous d'abord, lord maréchal, qu'en dites-vous?

Mowbray.

J'approuve les raisons qui nous font prendre les armes, mais je serais satisfait de voir comment, avec nos ressources, nous pourrons opposer un front de bataille assez solide pour braver les forces et la puissance du roi.

Hastings.

Le nombre actuel de nos troupes s'élève à vingt-cinq mille hommes de choix; sans compter les renforts que nous attendons du grand Northumberland, dont le cœur brûle du ressentiment de ses injures.

Lord Bardolph.

En ce cas, lord Hastings, la question est celle-ci : nos vingt-cinq mille hommes peuvent-ils se passer de Northumberland ?

Hastings.

Avec lui, ils le peuvent.

Bardolph.

Oui, voilà le point principal. Si nous sommes trop faibles sans lui, mon avis est de ne pas nous risquer avant de nous être assuré son concours; car dans une affaire qui paraît devoir être aussi sanglante, il ne faut admettre ni les conjectures, ni les espérances, ni les secours incertains.

L'Archevêque.

Vous avez raison, lord Bardolph. Ce fut le cas du jeune Hotspur à Schrewsbury.

Bardolph.

En effet, milord. Il s'était grisé d'espérance, nourri d'air en attendant des secours, se flattant d'obtenir des renforts qui ont été au-dessous des plus modestes suppositions. C'est ainsi qu'un excès d'imagination, spécial aux écervelés, a conduit ses soldats à la mort et que, les yeux fermés, il a sauté dans l'abîme.

HASTINGS.

Mais, si vous le permettez, il n'y a jamais eu de mal à calculer des probabilités et à fonder des espérances.

BARDOLPH.

Dans la situation où nous sommes, notre cause étant engagée, la guerre préparée, vivre d'espérance, c'est compter sur les boutons d'un printemps hâtif[1], quand l'espoir qu'ils donneront des fruits, offre moins de certitude que la crainte de les voir rongés par la gelée. Lorsque nous voulons bâtir, nous commençons par sonder le terrain, puis nous traçons le plan. Quand nous avons le dessin de la maison sous les yeux, nous calculons ce qu'elle coûtera à édifier. Si le prix dépasse nos moyens, que faisons-nous? Nous dessinons un second modèle moins coûteux et, s'il est encore trop cher, nous renonçons à bâtir. C'est surtout quand il s'agit d'une entreprise aussi considérable que la nôtre, qui peut renverser un royaume et en reconstituer un autre, qu'il faut sonder le terrain de la situation, étudier le plan, s'assurer des fondations, questionner les experts, s'inquiéter si les ressources permettront d'exécuter un pareil travail, peser le pour et le contre. Autrement, on se fortifie sur le papier, avec des chiffres et des noms d'hommes, au lieu d'hommes; on fait comme un individu qui dessinerait le plan d'une maison sans avoir de quoi la payer et qui, quand elle est à moitié construite, y renoncerait, laissant sa coûteuse ébauche exposée nue à tous les vents, jusqu'à ce qu'elle soit dévastée par la tyrannie d'un hiver rigoureux.

HASTINGS.

Supposons que nos espérances (si heureusement conçues) soient mort-nées et que nous ne puissions pas compter sur un soldat de plus, j'estime que nous sommes assez forts, tels que nous voilà, pour nous mesurer avec le roi.

BARDOLPH.

Quoi! Le roi ne dispose-t-il que de vingt-cinq mille hommes?

HASTINGS.

Pas plus, d'après nous. Il ne dispose pas même de ce chiffre. Le roi a été obligé de diviser ses forces en trois parties, pour tenir tête au danger du moment. L'une est opposée à

1. A partir de : *Yes, in this present quality of war*, il y a vingt vers — celui-ci compris — qui ont paru pour la première fois dans l'in-folio de 1623. Johnson, les trouvant obscurs, suppose des erreurs dans le texte. Pope en reconstitue d'autres, tant bien que mal. Steevens se rend aux observations de Johnson, en faisant ses réserves. Tollet suit l'exemple de Steevens. Enfin Malone arrive et propose une cinquième version. C'est celle que nous avons cru devoir adopter.

la France[1], l'autre à Glendower, la troisième nous est forcément réservée. Ainsi ce roi infirme est partagé en trois, et ses coffrets ne connaissent plus que la pauvreté et le vide.

L'ARCHEVÊQUE.

Qu'il réunisse ces tronçons séparées et les dirige contre nous, cela n'est pas à craindre.

HASTINGS.

S'il agissait ainsi, il laisserait ses derrières sans défense, le Français et le Welche aboyant à ses talons. Ne craignez rien.

BARDOLPH.

Qui doit mener ces forces contre nous?

HASTINGS.

Le duc de Lancastre et Westmoreland. Lui-même marche avec Harry Monmouth contre les Welches. Sur le capitaine qu'il oppose aux Français, je n'ai pas de renseignements.

L'ARCHEVÊQUE.

En avant[2] ! Proclamons les motifs qui nous font prendre les armes. Le peuple est malade de son propre choix; son amour trop avide s'est rassasié. Celui qui bâtit sur le cœur du vulgaire possède une habitation vertigineuse et peu sûre. O multitude insensée! De quelles acclamations tu faisais retentir le ciel en bénissant Bolingbroke avant qu'il devînt ce que tu as voulu qu'il fût! Maintenant qu'il est ajusté suivant tes propres désirs, ô glouton stupide, tu es si gorgé de lui, que tu te chatouilles pour le rendre! Ainsi, ignoble chien, ton estomac glouton a craché le roi Richard, et maintenant tu hurles après lui, pour remanger le mort que tu as vomi! Quelle confiance avoir en des temps pareils! Ceux qui, du vivant de Richard, voulaient le voir mort, reviennent énamourés de son tombeau! Toi qui jetais de la poussière sur son auguste tête, quand à travers la superbe Londres, il marchait en souriant derrière les talons admirés de Bolingbroke, tu cries maintenant : *O terre, rends-nous ce roi et prends celui-ci!* O pensées d'hommes maudits! Ce qui est passé et ce qui est à venir semble meilleur; le pire est le présent!

MOWBAY.

Réunirons-nous nos troupes pour nous mettre en campagne?

HASTINGS.

Nous sommes les sujets du temps et le temps nous l'ordonne!

(*Ils sortent*).

1. Durant la rébellion de Northumberland et de l'archevêque, une armée française de douze mille hommes débarqua à Hillford-Haven, dans le pays de Galles, pour prêter aide à Owen Glendower. *(Holinshed).*

2. Toute la tirade de l'archevêque a été ajoutée par Shakespeare après la première édition.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

Londres. — Une Rue.

ENTRENT L'HOTESSE, FANG ET SON VALET, PUIS SNARE QUI SUIT[1].

L'HÔTESSE.

Maître Fang, avez-vous enregistré l'action ?

FANG.

Elle est enregistrée.

L'HÔTESSE.

Où est votre yeoman[2] ? Est-ce un yeoman vigoureux. Peut-on compter sur lui ?

FANG.

Maraud, où est Snare ?

L'HÔTESSE.

Oh ! oui, seigneur ! Ce bon maître Snare !

SNARE.

Me voici ! Me voici !

FANG.

Snare, nous devons arrêter Sir John Falstaff.

L'HÔTESSE.

Oui, mon bon maître Snare. Je l'ai fait actionner, en tout.

SNARE.

Il peut arriver que quelques-uns d'entre nous y perdent la vie ! Il usera du poignard !

L'HÔTESSE.

Hélas Prenez bien garde à lui ! Il m'a menacé de son poignard dans ma propre maison, et cela le plus brutalement du monde. A parler franchement, il ne se soucie pas du mal qu'il peut faire. Une fois qu'il a tiré l'épée, il vous

1. *Fang* veut dire *griffe* et *Snare* peut se traduire par *piège*. Nous avons préféré garder les noms anglais.

2. Le *yeoman* était le secrétaire d'un bailli.

allongera une botte comme un diable ! Il n'épargnera ni les femmes, ni les hommes, ni les enfants !

FANG.

Si je peux en venir à bout, je me moque de ses estocades !

L'HÔTESSE.

Moi aussi. Je serai près de vous.

FANG.

Si je l'empoigne une fois ! S'il vient dans cet étau...

L'HÔTESSE.

Je suis ruinée par son départ. Je vous garantis qu'il a chez moi un compte qui n'en finit plus. Bon maître Fang, assurez-vous de lui. Bon maître Snare, ne le laissez pas échapper. Il vient souvent à Pie-Corner, sauf votre respect, pour acheter une selle, et il est invité à dîner à la *Tête du Léopard*, dans Lombard-street, chez maître Smooth, le marchand de soie. Je vous en prie, puisque mon *exion* est enregistrée, mon cas connu de tout le monde, faites-lui régler son compte. Cent marcs, c'est une grosse somme pour une femme seule ! Et j'ai attendu, et attendu, et attendu ! Et j'ai été remise de jour en jour, mais remise que c'est une honte d'y penser ! Il n'y a pas d'honnêteté à se conduire ainsi. Il faudrait qu'une femme fût une bête, pour supporter tous les torts de ce coquin...

(*Entrent* SIR FALSTAFF, *son* PAGE *et* BARDOLPH).

Le voici ! Et avec lui, Bardolph, le nez rouge de Malvoisie ! Faites votre office, maître Fang et maître Snare ; faites-moi, faites-moi, faites-moi votre office.

FALSTAFF.

Eh bien ! Qui a perdu sa jument ? Qu'y a-t-il ?

FANG.

Sir John, je vous arrête sur la plainte de mistress Quickly.

FALSTAFF.

Arrière, valets ! Tire ton épée, Bardolph ! Coupe-moi la tête de ce vilain ! Jette la gouine dans le canal !

L'HÔTESSE.

Me jeter dans le canal ? C'est moi qui vais te jeter dans le canal ! Veux-tu ? Veux-tu ? Coquin, bâtard ! Au meurtre ! Vilain ! *mauvaise graine* [1] ! homicide ! coquin ! Veux-tu tuer des officiers de Dieu et du roi ? Tu es un homicide, un mangeur de chair de femme et d'homme [2] !

1. Il y a dans le texte : *honey-suckle villain* et *honey-feed rogue*. Theobald y voit une corruption des mots *homicide*, *meurtrier*. Nous voulons bien, sans comprendre.

2. *A man-queller and a woman-queller*. Wicliff, dans son livre intitulé : *Translation of the new Testament*, emploie ces mots comme les équivalents de *carnifex*.

FALSTAFF.

Écarte ces gens-là, Bardolph !

FANG.

Au secours ! Au secours !

L'HÔTESSE.

Braves gens, apportez du secours, un ou deux... Tu ne veux pas ? Tu ne veux pas ! Ah ! tu ne veux pas ? Va, drôle ! Va, pâture de chanvre !

FALSTAFF.

Arrière, laveuse de vaisselle ! Gueuse ! Drôlesse ! Je vais vous chatouiller la catastrophe[1] !

(*Entrent le* GRAND JUGE *et sa suite*).

LE GRAND JUGE.

Qu'y a-t-il ? Qu'on se tienne en paix, ici ! Ho !

L'HÔTESSE.

Mon bon seigneur, soyez bon pour moi ! Je vous en supplie, assistez-moi !

LE GRAND JUGE.

Eh bien, sir John ? Qu'avez-vous à brailler ? Est-ce ici que vous devez perdre votre temps ? Est-ce ici que vous avez affaire ? C'est à York que vous devez aller ! Lâche-le, l'ami. Pourquoi te pends-tu à lui ?

L'HÔTESSE.

O mon très digne seigneur, n'en déplaise à votre Grâce, je suis une pauvre veuve d'Eastcheap, et il est arrêté sur une plainte de moi !

LE GRAND JUGE.

Pour quelle somme ?

L'HÔTESSE.

Plus que pour une somme, milord ! Pour tout ce que j'ai ! Il a dévoré moi et mon établissement ! Il a mis toute ma substance dans son gros ventre ! Mais je veux t'en reprendre une partie, ou je serai toutes les nuits après toi, comme un cauchemar[2] !

FALSTAFF.

Je pense que c'est moi qui monterai la jument, si j'ai l'avantage du terrain.

LE GRAND JUGE.

D'où vient ceci, sir John ? Fi ! quel homme honnête voudrait supporter cette tempête d'exclamations ! N'êtes-vous pas honteux d'obliger une pauvre veuve à de si pitoyables moyens pour rentrer dans son dû ?

1. *I'll tickle your catastrophe.* La même expression d'argot se retrouve plusieurs fois dans *Le joyeux Diable d'Edmonton* (1608).

2. *Night-mare*, mot à mot *jument de nuit*, est une expression d'argot signifiant un cauchemar.

FALSTAFF.

Quelle est la somme totale que je te dois?

L'HÔTESSE.

Si tu étais un honnête homme, tu me devrais toi-même et ton argent! Tu m'as juré sur un gobelet en partie doré, assis dans la chambre du Dauphin, devant la table ronde, auprès d'un feu de charbon de terre, un mercredi de la semaine de la Pentecôte, le jour où le prince t'a cassé la tête pour avoir comparé son père à un chanteur de Windsor, pendant que je lavais ta blessure, que tu m'épouserais et que tu ferais de moi milady ta femme ! Peux-tu le nier? Est-ce que la bonne Keech[1], la femme du boucher, n'a pas paru à ce moment-là et ne m'a pas appelée commère Quickly? Est-ce qu'elle ne venait pas m'emprunter un peu de vinaigre, en me disant qu'elle faisait un bon plat de crevettes, sur quoi je t'ai dit que c'était mauvais pour une blessure fraîche ? Et quand elle a été au bas de l'escalier, n'as-tu pas manifesté le désir de ne pas me voir si familière avec les pauvres gens, disant qu'avant peu ils m'appelleraient madame? Et ne m'as-tu pas embrassée et ordonné de t'aller chercher trente shellings? Je te mets devant le saint livre ; nie tout cela, si tu l'oses !

FALSTAFF.

Milord, c'est une malheureuse folle ! Elle va clabauder dans toute la ville que son fils aîné vous ressemble. Elle a été dans une bonne situation, et la vérité est que la pauvreté lui a tourné la tête. Quant à ces imbéciles d'huissiers, je vous supplie de me laisser avoir recours contre eux.

LE GRAND JUGE.

Sir John, sir John, je suis habitué à vos manières de fausser la vérité. Ni votre mine assurée, ni l'abondance des paroles que vous prononcez avec une impudente effronterie, n'influeront sur ma partialité. Vous avez, cela est évident, abusé de l'esprit crédule de cette femme pour qu'elle subvienne aux besoins de votre bourse et de votre personne.

L'HÔTESSE.

Voilà la vérité, mon seigneur!

LE GRAND JUGE.

Silence, je vous prie. Rendez-lui ce que vous lui devez et réparez la vilenie que vous avez commise à son égard. Vous pouvez vous acquitter de la première chose avec de l'argent monnayé, et de la seconde en lui prouvant votre repentir.

FALSTAFF.

Milord, je ne supporterai pas cette réprimande sans répli-

1. *Keech*. On appelle ainsi de la graisse de bœuf.

quer. Vous qualifiez d'impudente effronterie, une honorable hardiesse. Si un homme vous fait la révérence et ne répond rien, c'est tout de suite un homme vertueux. Eh bien, milord, sans oublier mon humble devoir, je ne serai point votre courtisan. Je veux que l'on me délivre de ces huissiers, étant chargé d'emplois ayant trait aux affaires du roi et qui ne souffrent pas de retard.

LE GRAND JUGE.

Vous parlez comme un homme qui se croit autorisé à mal faire. Défendez votre réputation et satisfaites cette pauvre femme. (*Prenant l'Hôtesse à part*). Approchez, l'hôtesse.

(*Entre* GOWER).

LE GRAND JUGE.

Eh bien, maître Gower. Quelles nouvelles?

GOWER.

Le roi, milord, et Harry, prince de Galles, sont près d'ici. Ce papier vous dira le reste.

FALSTAFF.

Aussi vrai que je suis un gentilhomme...

L'HÔTESSE.

Vous l'avez déjà dit!

FALSTAFF.

Aussi vrai que je suis un gentilhomme... Venez, n'en parlons plus.

L'HÔTESSE.

Par la terre céleste que je foule, je vais être obligée d'engager mon argenterie et les tapisseries de ma salle à manger!

FALSTAFF.

Des verres, des verres, c'est tout ce qu'il faut pour boire. Quant aux murs, une jolie petite drôlerie, l'histoire de l'Enfant Prodigue, ou la Chasse Allemande, peinte à la détrempe, vaudra cent fois mieux que des rideaux de lit ou des tapisseries tachées de chiures de mouches. Fais-en dix livres, si tu peux. Sans ta méchante humeur, il n'y aurait pas de meilleure fille que toi en Angleterre. Va laver ta face et retire ta plainte. Tu ne dois pas être aussi maussade avec moi. Ne me connais-tu pas? Viens, je sais que tu as été poussée à cela.

L'HÔTESSE.

Je t'en prie, sir John, donne-moi seulement vingt nobles. Sur ma foi, je serais désolée de mettre mon argenterie en gages, sérieusement, là!

FALSTAFF.

N'en parlons plus. Je me retournerai autrement. Vous serez toujours une folle.

L'HÔTESSE.

Eh bien, vous aurez la somme, quand je devrais mettre ma robe en gages. J'espère que vous viendrez souper. Vous me paierez le tout ensemble.

FALSTAFF.

Vivrai-je! (*A Bardolph*). Va avec elle. Amorce, amorce!

L'HÔTESSE.

Voulez-vous avoir Doll Tear-Sheet[1] à souper?

FALSTAFF.

Pas un mot de plus. Faites-la venir.

(*L'hôtesse, Bardolph, les huissiers et le page sortent*).

LE GRAND JUGE.

J'ai entendu de meilleures nouvelles.

FALSTAFF.

Quelles sont ces nouvelles, mon bon seigneur?

LE GRAND JUGE.

Où a couché le roi la nuit dernière?

GOWER.

A Basingstoke, milord.

FALSTAFF.

J'espère, milord, que tout va bien. Quelles sont ces nouvelles, milord?

LE GRAND JUGE.

Est-ce que toutes ses forces reviennent?

GOWER.

Non. Quinze cents fantassins, cinq cents cavaliers sont en marche pour rejoindre milord de Lancastre, et marcher contre Northumberland et l'archevêque.

FALSTAFF.

Est-ce que le roi revient du pays de Galles, mon noble seigneur?

LE GRAND JUGE.

Vous aurez des lettres de moi tout à l'heure. Venez avec moi, mon bon maître Gower.

FALSTAFF.

Milord!

LE GRAND JUGE.

Qu'y a-t-il?

FALSTAFF.

Maître Gower, puis-je je vous inviter à dîner?

GOWER.

Il faut que je me rende chez milord, que voici. Je vous remercie, mon bon sir John.

1. Dorothée Troue-Drap. Il se peut que Shakespeare ait emprunté ce nom à une pièce intitulée : *The playe of Robyn Hoode, very proper to be played in maye games.*

LE GRAND JUGE.

Sir John, vous demeurez ici trop longtemps; vous avez à lever des hommes dans les pays que vous traverserez.

FALSTAFF.

Voulez-vous souper avec moi, maître Gower?

LE GRAND JUGE.

Quel est le maître fou qui vous a appris ces façons, sir John?

FALSTAFF.

Maître Gower, si elles ne vous vont pas, c'est un fou qui me les a apprises. Un joli coup d'escrime, milord. Du tac au tac et partant, quitte!

LE GRAND JUGE.

Que le seigneur t'éclaire! Tu es un grand fou!

(*Ils sortent*).

SCÈNE II.

Londres. Une autre Rue.

ENTRENT LE PRINCE HENRY ET POINS.

LE PRINCE HENRY.

Sur ma parole, je suis extrêmement las!

POINS.

En sommes-nous arrivés là? Je croyais que la lassitude n'osait pas se faire sentir chez un homme de sang royal!

LE PRINCE HENRY.

Pourtant, je la sens; bien qu'à en convenir je diminue le prestige de ma grandeur. N'est-il pas honteux qu'un homme comme moi ait soif de petite bière?

POINS.

Un prince devrait avoir été suffisamment confectionné pour oublier une aussi pauvre drogue!

LE PRINCE HENRY.

C'est qu'apparemment mon goût n'est pas celui d'un prince; mais sur ma foi, à cette heure, je me souviens de cette pauvre créature, la petite bière. En vérité, ces humbles considérations me font détester ma grandeur. Quelle disgrâce pour moi de me souvenir de ton nom, de reconnaître demain ta figure, de noter combien tu possèdes de paires de bas de soie, à savoir celle-ci et celle qui était couleur pêche; de faire l'inventaire de tes chemises : une pour la montre, une pour l'usage. Là-dessus, le gardien du jeu de paume en sait plus que moi, car il faut que tu sois

bien à court de linge pour ne pas tenir une raquette; ce que tu n'as pas fait depuis longtemps, tes pays-bas ayant trouvé le moyen d'absorber toute ta toile de Hollande. Et Dieu sait[1] si les bâtards qui crient à tue-tête après la ruine de ton linge hériteront de son royaume! Mais les sages-femmes disent que ce n'est pas la faute des enfants. Sur quoi le monde prospère et les familles s'augmentent.

POINS.

Après avoir si rudement travaillé, comme il est mal de parler de la sorte! Dites-moi combien de jeunes princes s'expriment ainsi, leurs pères étant aussi malades que le vôtre?

LE PRINCE HENRY.

Puis-je te dire une chose, Poins?

POINS.

Oui, si c'est quelque chose d'excellent.

LE PRINCE HENRY.

Ce sera toujours à la hauteur d'un esprit aussi bien cultivé que le tien.

POINS.

Allez, allez, j'attends de pied ferme ce que vous allez dire.

LE PRINCE HENRY.

Je te dirai donc qu'il ne convient pas que je sois triste de la maladie de mon père; quoique je puisse te dire aussi (comme à un homme qu'il me plaît, faute de mieux, d'appeler mon ami), que je pourrais être triste, et même très triste.

POINS.

Bien difficilement!

LE PRINCE HENRY.

Par cette main, tu me crois plongé dans le livre du diable autant que toi et Falstaff dans l'endurcissement et la perversité! Laissez l'avenir éprouver l'homme. Mon cœur, je te le déclare, saigne intérieurement de la maladie de mon père. C'est la fréquentation d'une aussi mauvaise compagnie que la tienne qui m'empêche de me livrer à ma douleur.

POINS.

Pourquoi?

LE PRINCE HENRY.

Que penserais-tu de moi, si je pleurais?

POINS.

Je penserais que tu es princièrement hypocrite.

LE PRINCE HENRY.

Comme tous les hommes! et tu es un coquin disposé à penser comme tout le monde. Jamais la pensée d'un homme n'a

1. Ce passage, jusqu'à la fin de la réplique, a été supprimé dans l'édition de 1623.

suivi mieux que toi la grand'route. Tous les hommes me prendraient pour un hypocrite, en effet. Et qui encourage votre très digne pensée à penser ainsi ?

POINS.

Vous avez été un luxurieux trop entiché de Falstaff.

LE PRINCE HENRY.

Et de toi.

POINS.

Par cette lumière, on dit du bien de moi, et ce qu'on en dit, je puis l'entendre de mes deux oreilles. Le pis qu'on puisse en dire est que je suis un cadet et que l'on peut compter sur moi. Deux choses contre lesquelles je ne puis rien. Par la messe, voici Bardolph.

LE PRINCE HENRY.

Et le page que j'ai donné à Falstaff. C'était un chrétien quand il l'a eu de moi ; regarde si ce drôle ventru n'en a pas fait un singe.

(*Entrent* BARDOLPH *et le* PAGE).

BARDOLPH.

Dieu sauve votre Grâce !

LE PRINCE HENRY.

Et la vôtre, très noble Bardolph !

BARDOLPH, *au Page.*

Vous êtes vertueux, fou timide. Faut-il rougir ainsi ? Pourquoi rougissez-vous ? On dirait une jeune fille sous les armes. Est-ce affaire si grave de dépuceler un pot de quatre pintes ?

LE PAGE.

Il m'a appelé, milord, de la fenêtre d'une maison d'ale, et je n'ai pas pu voir sa figure. A la fin, j'ai aperçu ses yeux ; il m'a semblé qu'il avait fait deux trous dans le jupon neuf de la cabaretière et qu'il me regardait au travers.

LE PRINCE HENRY.

Ce page n'a-t-il pas profité ?

BARDOLPH.

Arrière, fils de putain, lapin savant, arrière !

LE PAGE.

Arrière, vilain rêve d'Althée. Arrière !

LE PRINCE HENRY.

Instruis-nous, page. Quel est le rêve qu'on appelle ainsi ?

LE PAGE.

Milord, Althée rêva qu'elle était délivrée d'un tison ardent. C'est pourquoi je l'appelle rêve d'Althée.

LE PRINCE HENRY.

Voilà une explication qui vaut une couronne. (*Il lui donne de l'argent*). Prends.

POINS.

Puisse une pareille fleur être épargnée des vers! Voilà six pence pour ton salut.

BARDOLPH.

Si vous n'arrivez pas à le faire pendre, les potences auront tort!

LE PRINCE HENRY.

Et comment va ton maître, Bardolph?

BARDOLPH.

Bien, milord. Il a entendu dire que votre Grâce viendrait en ville et m'a donné cette lettre pour vous.

LE PRINCE HENRY.

Remise avec un grand respect! Et comment va l'été de la Saint-Martin de votre maître[1]?

BARDOLPH.

La santé du corps est bonne, seigneur.

POINS.

Mais sa partie immortelle a besoin d'un médecin. Cela ne l'impressionne point, d'ailleurs. Quoique malade, ça ne meurt pas.

LE PRINCE HENRY.

Je permets à cette humeur enkystée d'être avec moi aussi familier qu'un chien, et il tient à son privilège. Voyez dans quels termes il m'écrit.

POINS, *lisant.*

« John Falstaff, *chevalier* ». Il répète cela à tout le monde, chaque fois qu'il en a l'occasion. C'est comme ceux qui ont une parenté avec le roi, et qui ne peuvent pas se piquer sans s'écrier : *Voilà du sang royal qui coule! — Comment çà?* dit quelqu'un qui prend sur lui de ne pas comprendre. La réponse ne se fait pas plus attendre que le salut d'un emprunteur : *Je suis le pauvre cousin du roi, monsieur.*

LE PRINCE HENRY.

Pour être nos parents, ils remonteraient jusqu'à Japhet. Mais, la lettre...

POINS.

« *Sir John Falstaff, chevalier, au fils du roi, le plus près de son père, Harry, prince de Galles, salut* ». C'est un certificat!

LE PRINCE HENRY.

Silence!

2. *The martlemas, your master?* *Martlemas* est une corruption du mot *Martinmas*, fête de Saint-Martin. La même corruption se retrouve dans beaucoup d'anciennes pièces.

POINS.

« *J'imiterai l'honorable Romain dans sa brièveté*[1] *!* » Il veut parler de la brièveté de son haleine, de sa courte respiration. « *Je me recommande à toi, je te recommande au ciel et je te quitte. Ne sois pas trop familier avec Poins, car il abuse tellement de sa faveur qu'il jure que tu es sur le point d'épouser sa sœur Nell. Repens-toi du temps perdu, si tu le peux et porte-toi bien.*

Ton oui ou non (selon que tu en useras avec lui) JACK FALSTAFF, pour mes familiers ; JOHN, pour mes frères et sœurs ; et SIR JOHN, pour toute l'Europe ».

Milord, je vais mettre cette lettre dans du vin d'Espagne, et la lui faire avaler.

LE PRINCE HENRY.

Ce sera lui faire avaler une vingtaine de ses mots. Est-il vrai que vous en usiez ainsi avec moi, Ned ? Dois-je épouser votre sœur ?

POINS.

Puisse la pauvre fille n'avoir jamais de plus mauvaise fortune ! Mais je n'ai pas dit cela.

LE PRINCE HENRY.

C'est ainsi que nous gaspillons le temps ! L'esprit du sage est dans les nuages et se moque de nous. Votre maître est-il à Londres ?

BARDOLPH.

Oui, milord.

LE PRINCE HENRY.

Où soupe-t-il ? Le vieux sanglier mange-t-il toujours dans sa vieille étable ?

BARDOLPH.

A l'ancien endroit, milord. Dans Eastcheap.

LE PRINCE HENRY.

En quelle compagnie ?

LE PAGE.

Avec des Ephésiens[2], milord, de la vieille église.

LE PRINCE HENRY.

Des femmes soupent-elles avec lui ?

LE PAGE.

Aucune, milord, excepté la vieille mistress Quickly et mistress Doll Tear-Sheet.

LE PRINCE HENRY.

Quelle prostituée cela peut-il être ?

1. Je suppose que par l'honorable Romain, Poins veut dire Jules César, à propos de son fameux *veni, vidi, vici*. (*Note de Heath*).

2. *Ephésien* est un terme d'argot, sur la signification duquel on n'est pas d'accord. Johnson suppose, sans l'affirmer, qu'il veut dire *ivrogne*. Nous retrouverons le terme dans les *Joyeuses Commères de Windsor*.

LE PAGE.

Une femme très comme il faut, messire, et une parente de mon maître.

LE PRINCE HENRY.

Parente comme les génisses de la paroisse le sont aux taureaux de la ville ! Si nous allions les surprendre à souper, Ned ?

POINS.

Etant votre ombre, seigneur, je vous suivrai.

LE PRINCE HENRY.

Toi, coquin de page, et toi, Bardolph, ne dites pas à votre maître que je suis dans la ville. Voilà pour payer votre silence.

BARDOLPH.

Je n'ai plus de langue, seigneur.

LE PAGE.

Quant à la mienne, seigneur, je saurai la retenir.

LE PRINCE HENRY.

Portez-vous bien. Allez.

(*Bardolph et le Page sortent*).

Cette Doll Tear-Sheet doit être quelque grand chemin.

POINS.

Je vous le garantis, aussi fréquenté que la route de Saint-Albans à Londres.

LE PRINCE HENRY.

Comment voir, cette nuit, Falstaff sous ses vraies couleurs, et sans qu'il le sache ?

POINS.

Endossons deux vestes de cuir, des tabliers, et servons-le à table comme des garçons de cabaret.

LE PRINCE HENRY.

De dieu devenir taureau ! Quelle déchéance ! Bast ! Ce fut le cas de Jupiter ! De prince devenir apprenti ! La transformation est honteuse. Ce sera la mienne. En tout, le but compense la folie. Suis-moi, Ned.

(*Ils sortent*).

SCÈNE III.

Warkworth. Devant le château.

ENTRENT NORTHUMBERLAND, LADY NORTHUMBERLAND ET LADY PERCY.

NORTHUMBERLAND.

Je vous en prie, épouse bien aimée, et toi, gentille fille, laissez un libre cours à mes graves résolutions, ne prenez

pas un visage approprié aux circonstances et, comme elles, ne soyez pas importunes à Percy.

LADY NORTHUMBERLAND.

J'ai tout dit et n'ajouterai pas un mot. Faites ce que vous voudrez et que la sagesse soit votre guide.

NORTHUMBERLAND.

Hélas, chère épouse, mon honneur est engagé et, excepté mon départ, rien ne peut le racheter.

LADY PERCY.

Encore une fois, pour l'amour de Dieu, n'allez pas à cette guerre ! Il fut un temps, mon père, où vous rompîtes un engagement qui vous liait plus étroitement qu'aujourd'hui ; c'était à l'époque où votre Percy, ce cher Harry de mon cœur, consultait le nord pour voir si son père lui envoyait des secours. Il les attendit longtemps en vain. Qui donc vous persuada alors de demeurer chez vous ? Il y eut deux réputations compromises : la vôtre et celle de votre fils. A la vôtre, puisse une gloire céleste redonner de l'éclat ! La sienne lui était attachée, comme le soleil à la voûte grise du ciel, et à sa lumière, toute la chevalerie de l'Angleterre se levait pour accomplir des exploits. Il était le miroir devant lequel se parait la jeune noblesse. Les pas se mettaient à son allure. Sa prononciation elle-même, naturellement embarrassée, était imitée des braves ; ceux qui pouvaient parler lentement, doucement, s'efforçaient de corriger la perfection de leur langage pour lui ressembler. Dans sa façon de parler, sa démarche, son régime, ses goûts, ses habitudes militaires, les dispositions de son sang, il était le modèle et le miroir, la copie et le livre des autres auxquels il donnait le ton. Et lui, cet extraordinaire, ce miracle des hommes, vous l'avez abandonné ! Ce second de personne, vous ne l'avez pas secondé ; si bien qu'il lui a fallu affronter la hideuse divinité de la guerre avec tous les désavantages, et disputer seul un champ de bataille où il n'avait pour se défendre que le nom redouté d'Hotspur ! C'est ainsi que vous l'avez laissé ! Oh ! n'infligez jamais à son fantôme cet affront d'être plus fidèle aux autres qu'à lui ! Laissez-les seuls, le maréchal et l'archevêque sont forts. Si mon cher Harry avait disposé de la moitié de leurs troupes, suspendue au cou de mon Hotspur, je pourrais aujourd'hui parler du tombeau de Monmouth !

NORTHUMBERLAND.

Maudite soit votre sensibilité, ma chère fille ! Vous m'enlevez mon courage en vous lamentant aujourd'hui sur d'anciennes fautes ! Mais je dois partir et tenir tête au danger ; il m'irait chercher autre part et pourrait me trouver moins bien préparé.

LADY NORTHUMBERLAND.

Fuyez en Ecosse, jusqu'à ce que la noblesse et le commun, en armes, aient mis leur puissance à l'épreuve !

LADY PERCY.

S'ils gagnent du terrain, s'ils prennent de l'avantage sur le roi, il sera toujours temps de les rejoindre comme un acier qui les rendrait plus forts. Mais par tout ce que nous aimons, laissez-les d'abord s'essayer eux-mêmes. Ainsi a fait votre fils, et vous l'avez souffert. Ainsi je suis devenue veuve, et jamais je ne vivrai assez pour pleurer sur un souvenir qui, comme le romarin, grandit et s'élève jusqu'au ciel, en mémoire de mon noble époux !

NORTHUMBERLAND.

Rentrez avec moi. Il en est de mon esprit comme de la marée : quand il a atteint son niveau le plus élevé, il s'arrête, ne sachant quelle direction prendre. Je voudrais aller retrouver l'archevêque, mais des milliers de raisons me retiennent... Je me décide pour l'Ecosse. J'y resterai jusqu'à ce que le temps et l'occasion réclament ma présence.

(*Ils sortent*).

SCÈNE IV.

Londres. La Taverne de la Tête de Sanglier, à Eastcheap.

ENTRENT DEUX GARÇONS DE CABARET.

PREMIER GARÇON.

Que diable as-tu apporté là ? Des poires de Messire-Jean Tu sais que Sir John ne peut pas les souffrir !

DEUXIÈME GARÇON.

Par la messe, tu as raison ! Un jour le prince a posé devant lui un plat de Messire-Jean disant que ça faisait cinq Messire-Jean de plus. Et, ôtant son chapeau, il a ajouté : *Maintenant je vais prendre congé de ces six chevaliers jaunes, ronds, vieux et ridés*. Ça l'a mis en colère, mais il a oublié cela.

PREMIER GARÇON.

Donc couvre-les, range-les et vois si tu peux découvrir où Sheak fait son vacarme[1]. Mistress Tear-Sheet voudrait entendre de la musique. Dépêche-toi. La chambre où ils soupent est trop chaude. Ils vont venir.

1. Sheak était un musicien des rues. (*Note de Steevens*).

DEUXIÈME GARÇON.

Tout à l'heure le prince et maître Poins viendront également. Ils mettront deux de nos vestes et de nos tabliers. Sir John ne doit pas le savoir. Bardolph a prévenu.

PREMIER GARÇON.

Par la messe, ce sera une bonne plaisanterie, un excellent stratagème !

DEUXIÈME GARÇON.

Je vais voir si je peux trouver Sheak.

(*Il sort*).

Entrent L'HOTESSE *et* DOLL TEAR-SHEET.

L'HÔTESSE.

Sur ma foi, mon doux cœur, vous me semblez être maintenant dans une très bonne *tempéralité*. Votre *pulsation* bat aussi extraordinairement qu'un cœur peut le désirer, et votre teint, je vous le garantis, est aussi rose que n'importe quelle rose. Mais, sur ma foi, vous avez bu trop de vin de Canaries, et c'est un vin qui pénètre merveilleusement et parfume le sang avant qu'on puisse dire : qu'est-ce que c'est que ça ? Comment allez-vous, maintenant ?

DOLL.

Mieux que tout à l'heure. Hem !

L'HÔTESSE.

Bien dit. Un bon cœur vaut de l'or. Regardez, voici Sir John qui vient.

(*Entre* FALSTAFF, *chantant*).

FALSTAFF.

Quand Arthur pour la première fois, à la cour... [1].
Videz le pot de chambre.

(Le garçon sort).

C'était un digne roi !...
Eh bien, mistress Doll ?

L'HÔTESSE.

Elle a envie de vomir [2]. Un bon présage !

FALSTAFF.

Comme toutes ses pareilles. Une fois calmes, elles sont malades.

DOLL.

Vous êtes un coquin stupide. Si c'est là tous les soins que vous me donnez !

1. La ballade est publiée entièrement dans le premier volume du Dr. Percy, *les Reliques de l'ancienne Poésie anglaise.*

When Arthur first in court began,
And was approved King.

2. *Sick of a calm.* Steevens estime qu'il faut lire *qualm.*

FALSTAFF.

Les coquins, vous les rendez gras, mistress Doll [1].

DOLL.

Je les rends gras! C'est la gloutonnerie et la maladie qui les rendent ainsi! Et pas moi!

FALSTAFF.

Si le cuisinier rend glouton, vous rendez malade, Doll. Nous vous prenons tant de choses, Doll, tant de choses! Conviens-en, ma pauvre vertu, conviens-en!

DOLL.

Oui, parbleu! Nos chaînes et nos bijoux!

FALSTAFF, *chantant.*

Vos broches, perles et boucles [2]*!* Pour servir, vous le savez, il faut tenir ferme, aller à la brèche avec la pique bravement tendue, braver le chirurgien, s'aventurer bravement sur les pièces chargées... [3].

DOLL.

Allez vous faire pendre, congre fangeux!

L'HÔTESSE.

Par ma foi, c'est une vieille habitude! Vous ne pouvez jamais vous rencontrer sans tomber en désaccord. Tous les deux, vous êtes, en bonne foi, aussi maussades que deux rôties sèches! Impossible de supporter vos *informités*! *(A Doll)*. Par la maladie [4]! l'un de vous deux doit supporter l'autre, et celui-là doit être vous, vous, le vaisseau le plus faible, comme on dit, et le plus vide.

1. Devenir gras et bouffi était une des conséquences de la maladie vénérienne. (*Note de M. Mason*).

2. *Your brooches, pearls et owches.* Les commentateurs ne s'accordent pas sur le véritable sens du mot *owche.* A la lecture de l'*Anatomie des abus* de Stubbe, il s'agirait d'un bijou qu'au temps de Shakespeare les femmes portaient dans les cheveux.

3. *The charg'd chambers.* Pour comprendre le calembour, il est nécessaire de savoir que *chamber*, signifie *une chambre* et une pièce d'ordonnance qui était encore en usage à Londres au XVIII[e] siècle. On se servait de ces pièces, au théâtre, pour imiter le bruit de la bataille.

4. *What the good-year!* Dans un mauvais langage, Doll veut dire ; *What the goujere!* par allusion à ce qu'on appelait *Morbus Gallicus*) (*Note de Stevens*)
Nous retrouverons la même expression dans le *Roi Lear.*

The Goujeres shall devour them.

Quelle peut être l'origine du mot *Goujere?* Il doit provenir du mot français *Gouge.* C'est ainsi que l'on appelait en France les femmes qui suivaient les soldats. Or, à l'étranger, on attribuait volontiers aux Français la propagation de la maladie en question.

Affront qui fit monter le rouge
Au nez de cette belle Gouge.
(Scarron. *Gigantomachie).*

DOLL.

Comment un faible vaisseau supporterait-il un baril de cette capacité! Il a en lui la fortune d'un marchand de Bordeaux! On n'a jamais vu un vaisseau plus lesté! Allons, viens, Jack et soyons amis. Tu vas partir pour la guerre et si je dois te revoir ou non, c'est ce dont personne se soucie.

(*Rentre le* GARÇON).

LE GARÇON.

Monsieur, l'enseigne Pistol est en bas et voudrait vous parler.

DOLL.

Que ce coquin querelleur soit pendu! Ne le laisse pas monter. C'est le drôle le plus mal embouché de l'Angleterre!

L'HÔTESSE.

Si c'est un querelleur, qu'il ne monte pas. Non, par ma foi! Il me faut vivre avec les voisins. Je ne veux pas de querelleurs! Je suis en bons termes avec les gens les plus respectables... Fermez la porte... Il n'entre pas de querelleurs ici... Je n'ai pas vécu tout ce temps, pour avoir maintenant des querelleurs... Fermez la porte, je vous prie.

FALSTAFF.

Ecoute, hôtesse...

L'HÔTESSE.

Je vous prie d'être calme vous-même, John. Il n'entrera pas de querelleurs ici.

FALSTAFF.

Ecouteras-tu? C'est mon enseigne.

L'HÔTESSE.

Je m'en moque, sir John, ne m'en parlez pas! Votre querelleur d'enseigne ne passera pas ma porte. L'autre jour, c'était devant maître Tisick [1], le député, qui m'a dit, ma foi il n'y a pas plus longtemps que mercredi dernier... *Voisine Quickly*, qu'il dit... Maître Dums [2], notre ministre était présent... *Voisine Quickly*, qu'il dit, *recevez ceux qui sont civils*, *car*, a-t-il dit, *vous avez une mauvaise réputation*... Il s'est exprimé ainsi, je sais bien pourquoi. *Car*, a-t-il dit, *vous êtes une honnête femme et considérée comme telle. Donc ayez bien soin que les hôtes que vous recevez*, qu'il dit, *ne soient pas des querelleurs*. Je n'en veux pas ici... Vous auriez été enchanté d'entendre ce qu'il disait... Non, je ne veux pas de querelleurs.

1. Maître Etique.

2. Maître Muet.

FALSTAFF.

Ce n'est point un querelleur, hôtesse; mais un tricheur inoffensif [1]. Vous pouvez le caresser anssi gentiment qu'un petit limier. Il ne ferait pas le rodomont avec une poule de barbarie, si elle dressait ses plumes pour montrer de la résistance. Faites-le monter, garçon.

L'HÔTESSE.

Vous l'appelez un tricheur? Je ne veux pas fermer ma maison à un honnête homme, ou à un officier de l'échiquier [2], mais je n'aime pas les querelles. Par ma foi je me trouve mal quand on parle de querelleurs. Voyez, mes maîtres, comme je tremble. Voyez-vous? Je vous le garantis.

DOLL.

En effet, hôtesse.

L'HÔTESSE.

N'est-ce pas? En vérité, je tremble comme une feuille de tremble! Je ne peux pas souffrir les querelleurs!

(*Entrent* PISTOL [3], BARDOLPH *et le* PAGE).

PISTOL.

Dieu vous garde, sir John!

FALSTAFF.

Soyez le bienvenu, enseigne Pistol. Venez, Pistol, que je vous charge avec une coupe de Xérès. Déchargez-vous sur mon hôtesse.

PISTOL.

Je me déchargerai sur elle, sir John, de deux balles.

FALSTAFF.

Elle est à l'épreuve du pistolet, monsieur, vous aurez du mal à l'entamer.

L'HÔTESSE.

Je n'avalerai ni vos épreuves, ni vos balles. Je ne boirai jamais pour le plaisir d'un homme, qu'autant que cela me fera du bien.

PISTOL.

Alors, à votre santé, mistress Dorothy. Je vais vous charger.

1. *A tame cheater*. Ben Jonson a écrit une jolie épigramme sur le *Capitaine Hasard*, un tricheur. Greene s'exprime ainsi sur le compte de ceux qui corrigeaient la chance: « Ils donnent un nouveau nom à leur art: le *cheating*. Ils s'appellent des *cheators* et leurs dés sont des *cheters* ».

2. L'hôtesse fait ici une confusion assez difficile à comprendre. *Cheater* veut dire tricheur, et *escheater*, officier de l'échiquier.

3. Pistol veut dire pistolet. Falstaff en profitera dans ses plaisanteries.

DOLL.

Me charger? Je vous méprise, misérable coquin! Quoi! un mendiant, un homme vil, un drôle, un tricheur, un sans linge! Arrière, canaille moisie! Je suis faite pour votre maître!

PISTOL.

Je vous connais, mistress Dorothy!

DOLL.

Arrière, coupe-bourse, chien! Arrière, ignoble bonde[1]! Par ce vin je vais vous enfoncer mon couteau dans votre mâchoire pourrie, si vous jouez du couteau à voler avec moi[2]. Arrière, sale bouteille d'ale! Garde en coquille de vieux jongleur! Depuis quand je vous prie, monsieur? Parce que vous avez deux aiguillettes sur l'épaule? Pouah!

PISTOL.

Je chiffonnerai votre fraise pour ce mot!

FALSTAFF.

Assez, Pistol. Je ne veux pas que vous éclatiez ici. Déchargez-vous autre part, Pistol.

L'HÔTESSE.

Pas ici, mon bon capitaine Pistol! Pas ici mon doux capitaine!

DOLL.

Capitaine! Toi, abominable pécheur! Tu n'es pas honteux de te laisser appeler ainsi? Si les capitaines avaient mon tempérament, ils vous bâtonneraient pour prendre leurs titres avant de les avoir mérités! Vous un capitaine? Un drôle de votre espèce? Et pourquoi? Pour avoir déchiré la fraise d'une pauvre putain dans un lieu de prostitution? Lui, un capitaine! Que ce drôle soit pendu! Il vit de sales pruneaux cuits et de gâteaux desséchés! Un capitaine! Ces drôles rendront le mot de *capitaine* aussi odieux que celui de *posséder*, qui était un excellent mot avant qu'on lui donnât une mauvaise acception. Les capitaines n'ont qu'à se mettre sur leurs gardes!

1. *Filthy bung*. Dans l'argot des voleurs, *to nip a bung*, voulait dire couper une bourse. Dans un livre datant de 1610 et intitulé: *Martin Mark-all'. Apologie to the Bell-Man of London*, il est dit que : « *Bung* est maintenant employé pour *Pocket* et pour *Bourse*. (*Note de Steevens*).

2. ... *an you play the saucy cuttle with me*. A parler franc, la traduction de cette phrase est impossible. Greene dans son livre intitulé: *L'Art de mettre dedans*, nous apprend que *cuttle*, était un terme d'argot dont se servaient les voleurs pour désigner le couteau destiné à couper les bourses que l'on portait alors suspendues à la ceinture.

BARDOLPH.

Je t'en prie, descends, brave enseigne.

FALSTAFF.

Ecoute ici, mistress Doll.

PISTOL.

Que je descende! Je te dis, caporal Bardolph, que je la mettrai en pièces!... Je veux me venger d'elle!

LE PAGE.

Je t'en prie, descends.

PISTOL.

Quand elle aura été damnée dans le lac damné de Pluton, dans les profondeurs de l'Enfer, en proie à l'Erèbe et aux plus cruelles souffrances! Enlevez l'hameçon et la ligne [1], dis-je. Que j'aille en bas! En bas, les chiens! En bas les traîtres! N'avons-nous pas Irène [2] ici?

L'HÔTESSE.

Bon capitaine Peesel, soyez calme. Il est tard, sur ma foi. Je vous en *supplique*, *aggravez* votre colère.

PISTOL.

Voilà de bonnes plaisanteries, en vérité! Des chevaux de charge, des rosses d'Asie, creuses, poussives[3], se comparer aux Césars, aux *Cannibales*[4] et aux Grecs Troyens? Qu'ils soient damnés avec le roi Cerbère et que le ciel rugisse, plutôt que nous quereller pour des bagatelles!

L'HÔTESSE.

Sur ma foi, capitaine, ce sont des paroles amères.

BARDOLPH.

Va-t'en, brave enseigne, ou cela prendra de l'importance tout à l'heure.

PISTOL.

Que les hommes meurent, comme des chiens! Que les

1. *Hold hook and line.* Les commentateurs sont d'accord sur l'obscurité de l'expression.

2. *Have we not Hiren here?* Cette expression se retrouve dans beaucoup d'auteurs. Les commentateurs se sont disputés sur son véritable sens. On peut supposer, avec quelques uns d'entre eux, qu'Irène était le nom d'une prostituée à la mode.

3. Ce passage est en partie extrait d'une pièce intitulée *Tamburlaine's Conquest*, datant de 1590, et de C. Marlowe (*Note de Theobald*). Voici deux vers adressés par Tamerlan aux princes captifs qui tirent son char :

Holla! you pamper'd jades of Asia,
What! can you draw but twenty miles a day?

« Hola! rosses poussives d'Asie, ne pouvez-vous tirer que vingt milles par jour »?
Le même passage a été parodié par Beaumont et Flechter dans leur pièce intitulée : *The Coxcomb*.

4. Cannibal pour Hannibal.

couronnes se donnent comme des épingles! N'avez-vous pas une Irène ici?

L'HÔTESSE.

Sur ma parole, capitaine, nous n'en avons pas. Quelle maladie! Croyez-vous que je la refuserais? Pour l'amour de Dieu, tenez-vous tranquille!

PISTOL.

Alors, mange et engraisse, ma belle Callipolis[1]. Donnez-moi du Xérès.

Si fortuna me tormenta, sperato me contenta[2].

Craignez-vous les bordées? Non. Que l'ennemi fasse feu! Donne-moi du Xérès. (*Posant son épée à terre*). Toi, doux cœur, repose ici. Nous arrêterons-nous là et supprimerons-nous les *et cætera*?

FALSTAFF.

Pistol, je voudrais être tranquille.

PISTOL.

Doux chevalier, je baise ton esclave[3]. Bah! Nous avons vu les sept planètes!

DOLL.

Faites-lui dégringoler les escaliers! Je ne peux pas endurer le langage boursouflé de ce drôle!

PISTOL.

Me faire dégringoler les escaliers! Ne connaissez-vous pas les chevaux de Galloway[4].

FALSTAFF.

Jetez-le en bas, Bardolph, comme un shelling de galet[5].

1. Shakespeare parodie un vers d'une pièce intitulée la *Bataille d'Alcazar*, imprimée en 1594.

2. Pistol parodie Hannibal Gonsagua se vantant d'avoir fait un prisonnier, comme on peut lire dans une vieille collection de contes, intitulée : *Wits, Fits, and Fancies* :

Si fortuna me tormenta,
Il speranga me contenta.

Sir Richard Hawkins, dans son *Voyage sur la mer du Sud* (1593) se sert du même distique à propos de la perte de son embarcation. (*Note de Farmer*).

3. Et non « ton poing » comme on traduit généralement. *Nief neif* et *naif*, observe judicieusement Theobald, était une expression juridique que l'on appliquait aux femmes esclaves. En effet, dans les antiquités du Nottinghamshire, de Thoroton, se trouve ce passage : « Chaque *naif* que prend un époux, ou commet le crime de fornication, doit payer une amende pour racheter son sang ». L'esclave serait ici Doll Tear-Sheet.

4. Les chevaux de Galloway étaient réputés pour leur petite taille et leur ardeur.

5. *Like a shove-groat shilling.* Le galet (*Shovel-board*) était un jeu que l'on jouait avec des shellings du temps d'Edouard VI. Dans une

S'il ne fait rien que dire des riens, il ne sert à rien ici.

BARDOLPH.

Venez, et descendez ces escaliers.

PISTOL.

Quoi! Aurons-nous une incision? (*Ramassant son épée*). Va-t-on se battre? Alors que la mort me berce et abrège mes tristes jours [1]! Que des blessures douloureuses, horribles, béantes, détordent l'écheveau des trois sœurs! Viens, Atropos!

L'HÔTESSE.

Voilà une belle équipée!

FALSTAFF.

Donne-moi ma rapière, page.

DOLL.

Je t'en prie, Jack, je t'en supplie, ne tire pas l'épée!

FALSTAFF, *dégaînant et poussant Pistol dehors.*

Descendez les escaliers!

L'HÔTESSE.

Voilà un joli tumulte! Je renoncerai à tenir maison, s'il me faut être dans les terreurs et les effrois! Un meurtre, c'est certain! Hélas! Hélas! Rentrez vos épées nues! Rentrez vos épées nues!

(*Pistol et Bardolph sortent*).

DOLL.

Je t'en prie, Jack, du calme. Le drôle est parti. Oh! Vous êtes un vilain petit vaillant de putassier!

L'HÔTESSE.

N'êtes-vous pas blessé à l'aine? Il m'a semblé qu'il vous avait poussé une botte pénétrante dans l'aine!

(*Rentre* BARDOLPH).

FALSTAFF.

L'avez-vous mis à la porte?

BARDOLPH.

Oui, messire. Le drôle est gris. Vous l'avez blessé à l'épaule.

pièce de Shadwell, intitulée : *La Misère*, se trouve cette phrase : « Elle lui persuada de jouer au tric-trac, et il avait déjà perdu ses shellings d'Edouard gagnés au jeu de galet, etc... ».

Nous retrouverons la même expression dans les *Joyeuses Commères de Windsor*.

Ajoutons que le jeu de galet fut défendu sous Henri VIII.

1. Fragment emprunté à une ancienne romance attribuée à Anne de Boleyn :

O death rock me on slepe,
Bring me on quiet rest, etc.

La romance se trouve en entier dans l'*Histoire générale de la Musique*, de John Hawkin.

FALSTAFF.

Un maraud! Oser me braver!

DOLL.

Ah! Vous êtes joli petit coquin, vous! Hélas! pauvre singe, comme tu sues! Viens, laisse-moi t'essuyer la figure. Viens, tranche de putassier! Ah! coquin! Sur ma foi, je t'aime! Tu es aussi valeureux que l'Hector de Troie, cinq fois digne d'Agamemnon, et dix fois meilleur que les neuf preux! Ah! vilain!

FALSTAFF.

Un gueux de valet! Je bernerai le drôle dans une couverture!

DOLL.

Fais-le, si tu en as le cœur! Si tu le fais, je te secouerai entre deux draps.

(*Entrent* DES MUSICIENS).

LE PAGE.

Les musiciens sont arrivés, messire.

FALSTAFF.

Qu'ils jouent! Jouez, messieurs. Assieds-toi sur mes genoux, Doll. Un misérable drôle de querelleur! La canaille s'est sauvée devant moi comme du vif argent!

DOLL.

Et tu l'as poursuivi comme un clocher! Petit putassier de cochon bien propre de la Saint-Barthélemy [1]! Quand renonceras-tu à te battre le jour et à t'escrimer la nuit? Et quand te décideras-tu à rapiécer ton corps pour le ciel?

(*Entrent* LE PRINCE HENRY *et* POINS, *déguisés en garçons de cabaret*).

FALSTAFF.

Paix, cher Doll! Ne parle pas comme une tête de mort [2]. Ne me fais plus songer à ma fin.

DOLL.

Dis-moi, de quelle humeur est le prince?

FALSTAFF.

Un jeune camarade sans profondeur. Il aurait fait un bon pannetier. Il aurait assez bien coupé le pain.

DOLL.

On dit que Poins a de l'esprit.

FALSTAFF.

Lui! De l'esprit! Que le babouin soit pendu! Son esprit

1. Le cochon de la Saint-Barthélemy était un cochon fait dans de la pâte pour les enfants.

2. D'après un passage de la *Courtisane Hollandaise*, de Marston (1605), c'était une coutume chez les prostituées de porter une bague représentant une tête de mort. Il y est fait également allusion dans une pièce de Massinger, intitulée : *La Vieille Loi.*

est aussi épais que la moutarde de Tewksbury[1] ! Il n'y a pas plus de conception en lui que dans un maillet[2] !

DOLL.

Alors pourquoi le prince l'aime-t-il tant?

FALSTAFF.

Parce que leurs jambes sont de la même grosseur, parce qu'il joue bien, mange du congre et du fenouil, avale des bouts de chandelle pour du flapdragon[3], monte la jument à deux pieds avec les pages, saute par-dessus les tabourets, jure avec grâce, porte des bottes bien ajustées, ne soulève pas de querelles en racontant des histoires secrètes, enfin parce qu'il possède encore d'autres facultés récréatives, prouvant un esprit faible et un corps souple, qui le font bien voir du prince. D'ailleurs le prince lui ressemble. Si on les pesait, un cheveu suffirait pour que son poids fit pencher la balance.

LE PRINCE HENRY.

Si ce moyeu de roue ne mériterait pas qu'on lui coupe les oreilles !

POINS.

Battons-le sous les yeux de sa putain.

LE PRINCE HENRY.

Regarde si ce vieux ridé ne se fait pas gratter l'occiput comme un perroquet !

POINS.

N'est-il pas curieux que le désir survive si longtemps à la puissance.

FALSTAFF.

Embrasse-moi, Doll !

LE PRINCE HENRY.

Saturne et Vénus, cette année, sont en conjonction ! Que dit de cela l'almanach?

POINS.

Et regardez, ce fier Trigon[4], son valet, qui caresse les vieilles tablettes de son maître, son livre de notes, sa conseillère.

FALSTAFF.

Tu me donnes des baisers flatteurs.

1. Tewksbury était une ville du comté de Gloucester, renommée pour sa moutarde.

2. Milton s'est servi de la même expression : « *Though the fancy of this doubt be as obtuse and sad as any mallet.*

3. On attribuait à ce plat des qualités aphrodisiaques.

4. *Trigonum igneum* est un terme dont se servaient les astronomes quand les planètes supérieures se rencontraient.

DOLL.

Vraiment, je t'embrasse avec un cœur très constant.

FALSTAFF.

Je suis vieux, je suis vieux!

DOLL.

Je t'aime mieux qu'aucun de ces misérables jeunes gens.

FALSTAFF.

De quel étoffe veux-tu avoir un jupon? Je recevrai de l'argent jeudi. Tu auras un chapeau demain. Allons, une chanson joyeuse! Il se fait tard, nous allons nous coucher. Tu m'oublieras quand je serai parti.

DOLL.

Par ma foi, tu vas me faire pleurer si tu parles ainsi. On verra si je me fais belle avant ton retour! Écoute la fin de la chanson.

FALSTAFF.

Du Xérès, Francis.

LE PRINCE HENRY ET POINS.

Voilà, voilà, monsieur.

FALSTAFF.

Ah! Est-ce un bâtard du roi! N'es-tu point le père de Poins?

LE PRINCE HENRY.

Globe d'impurs continents, quelle vie mènes-tu?

FALSTAFF.

Une vie meilleure que la tienne. Je suis un gentilhomme, tu n'es qu'un tireur de vin.

LE PRINCE HENRY.

C'est vrai, monsieur, et je vais vous tirer les oreilles.

L'HÔTESSE.

Le Seigneur préserve ta Grâce! Sur ma foi, tu es le bienvenu à Londres. Que le Seigneur bénisse ta douce figure! O Jésus, venez-vous du pays de Galles?

FALSTAFF, *caressant Doll.*

Fille de putain, par cette chair brillante et ce sang corrompu, tu es la bienvenue!

DOLL.

Hein! Gros fou, je vous méprise.

POINS.

Milord, il vous fera oublier votre vengeance et tout finira par des plaisanteries, si vous ne battez pas le fer pendant qu'il est chaud[1].

1. ... *If you take not the heat.* Poins fait allusion au proverbe: *Strike while the iron is hot.* Nous retrouverons la même expression dans le *Roi Lear* : *We must do something, and i'the heat.*

LE PRINCE HENRY.

Putassier, mine à chandelle, comment parliez-vous aussi mal de moi devant cette honnête, vertueuse et civile demoiselle!

L'HÔTESSE.

Béni soit votre bon cœur! C'est bien ainsi qu'elle est, sur ma foi.

FALSTAFF.

Veux-tu m'écouter?

LE PRINCE HENRY.

Oui, vous m'aviez reconnu, comme le jour où vous vous êtes sauvé près de Gadshill. Vous saviez que j'étais derrière vous et vous parliez, je suppose, pour éprouver ma patience.

FALSTAFF.

Non, non, non. Je ne croyais pas que tu pusses m'entendre.

LE PRINCE HENRY.

Je vais donc vous obliger à avouer que vos insultes étaient préméditées, et alors je saurai comment vous corriger!

FALSTAFF.

Il n'y avait pas d'insulte, Hal, sur mon honneur.

LE PRINCE HENRY.

Ce n'est pas une insulte de me déprécier, de m'appeler pannetier, tailleur de pain, et je ne sais quoi encore?

FALSTAFF.

Ce n'est pas une insulte, Hal.

POINS.

Pas une insulte!

FALSTAFF.

Pas une insulte, Ned, honnête Ned. Je le dépréciais devant les méchants, pour que les méchants ne se mettent pas à l'aimer. En agissant ainsi, je jouais le rôle d'un ami dévoué, d'un sujet fidèle, et ton père devrait m'en remercier. Il n'y a pas d'insulte, Hal. Aucune insulte, Ned, aucune. Non, mes enfants, il n'y en a pas.

LE PRINCE HENRY.

Vois maintenant, si la peur, la couardise, ne te font pas insulter cette vertueuse demoiselle, pour nous donner le change. Compte-t-elle donc parmi les méchants dont tu parles? Et l'hôtesse? Et le Page? Et l'honnête Bardolph dont le nez brûle de zèle?

POINS.

Réponds, orme mort, réponds.

FALSTAFF.

Le diable a marqué Bardolph comme perdu sans res-

source et sa face est pour la cuisine privée de Lucifer, qui tout le jour y rôtit des buveurs. Pour le page, il a un bon ange près de lui ; mais le diable a le dessus.

LE PRINCE HENRY.

Quant aux femmes...

FALSTAFF.

L'une est déjà en enfer où elle brûle, la pauvre âme! A l'autre je dois de l'argent. Sera-t-elle damnée pour cela? Je ne saurais le dire.

L'HÔTESSE.

Non, je vous le garantis.

FALSTAFF.

Tu ne le seras pas. Je pense que tu es quitte de la chose. Mais il y a un autre grief contre toi. Tu souffres que l'on mange de la viande dans ton établissement[1] contrairement à la loi. Pour cela, je suppose que tu hurleras.

L'HÔTESSE.

Tous les aubergistes en font autant.

DOLL.

Que dit votre Grâce?

FALSTAFF.

Sa Grâce dit une chose contre laquelle sa chair se révolte.

(*On frappe*).

L'HÔTESSE.

Qui frappe si fort à la porte? Allez voir Francis.

(*Entre* PETO).

LE PRINCE HENRY.

Eh bien, Peto? Quelles nouvelles?

PETO.

Le roi votre père est à Westminter où vingt courriers exténués de fatigue sont arrivés du Nord. En venant, j'ai rencontré et dépassé une douzaine de capitaines, tête nue, en sueur, qui frappaient aux tavernes et demandaient si l'on n'avait pas vu sir John Falstaff.

LE PRINCE HENRY.

Par le ciel, Poins, je sais combien je suis à blâmer de perdre un temps si précieux, alors que la tempête du désordre, comme le vent du sud accompagné de noires vapeurs, commence à fondre et à pleuvoir sur nos têtes désarmées. Donnez-moi mon épée et mon manteau. Falstaff, bonne nuit.

(*Le Prince Henry, Poins, Peto et Bardolph sortent*).

1. Divers décrets parus sous le règne d'Elisabeth et de Jacques interdisaient aux hôteliers de débiter de la viande les jours maigres et durant le carême.

FALSTAFF.

C'est au moment où arrive le morceau le plus friand de la nuit qu'il faut partir sans y toucher. (*On frappe*). On frappe encore à la porte!

(*Rentre* BARDOLPH).

Eh bien? Qu'est-ce qu'il y a?

BARDOLPH.

Il faut vous rendre tout de suite à la Cour. Une douzaine de capitaines vous attendent à la porte.

FALSTAFF, *au page.*

Paye les musiciens, petit drôle. Adieu l'hôtesse. Adieu Doll. Vous voyez, mes bonnes filles, comme on court après les gens de mérite. L'homme inutile peut dormir, l'homme d'action est appelé partout. Adieu, bonnes filles. Si je ne pars pas de suite, je vous reverrai.

DOLL.

Je ne peux pas parler... Mon cœur est près d'éclater... Doux Jack, prends bien soin de toi!

FALSTAFF.

Adieu. Adieu.

(*Falstaff et Bardolph sortent*).

L'HÔTESSE.

Adieu! Il y aura vingt-neuf ans à la saison des pois verts que je le connais. Pour un homme plus honnête, plus sincère... Porte-toi bien!

BARDOLPH, *à la cantonade.*

Mistress Tear-Sheet.

L'HÔTESSE.

Qu'est-ce qu'il y a!

BARDOLPH.

Dites à mistress Tear-Sheet de venir parler à mon maître.

L'HÔTESSE.

Cours, Doll. Cours, cours, bonne Doll!

(*Ils sortent*).

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

Le Palais du Roi.

Entre le Roi HENRY, en costume de nuit et suivi d'un PAGE.

Le Roi.

Va, appelle les comtes de Surrey et de Warwick. Avant qu'ils viennent, dis-leur de lire ces lettres et de bien les examiner.

(*Le page sort*).

Combien de milliers de mes plus pauvres sujets dorment à cette heure! Sommeil, gentil sommeil, douce nourrice de la nature, quel effroi t'ai-je causé pour ne plus vouloir fermer mes paupières et donner l'oubli à mes sens! Pourquoi, sommeil, entres-tu dans les chaumières enfumées, t'étends-tu sur les grabats incommodes, t'assoupis-tu au bourdonnement des mouches nocturnes, au lieu de venir dans les chambres parfumées des grands, sur des canapés magnifiques, te bercer aux sons des plus mélodieuses harmonies? O dieu stupide, pourquoi couches-tu avec le misérable dans un lit dégoûtant et délaisses-tu la couche d'un roi, comme une guérite de veilleur, ou le beffroi d'une cloche d'alarme? Sur le mât haut et vertigineux tu fermes les yeux du mousse; tu le berces dans le berceau des flots impérieux, sous le souffle des vents qui saisissent par la crête les vagues en courroux, bouclent leurs têtes monstrueuses, les soulèvent avec des clameurs assourdissantes jusqu'aux nuages inconstants, au milieu de hurlements qui réveillent la mort elle-même! Tu peux, ô sommeil partial, donner le repos au mousse trempé d'eau à un moment si rude! Et au milieu du plus grand calme, du plus grand silence de la nuit, malgré toutes les sollicitations, tous les conforts, tu le refuses à un roi! Reposez donc, heureux d'en bas! La tête qui porte une couronne repose difficilement!

(*Entrent* WARWICK *et* SURREY).

WARWICK.

De nombreux boujours à votre Majesté.

LE ROI.

Déjà bonjour?

WARWICK.

Il est une heure passée.

LE ROI.

En ce cas, bonjour à vous tous, milords. Avez-vous lu les lettres que je vous ai envoyées?

WARWICK.

Oui, mon suzerain.

LE ROI.

Vous vous rendez compte alors combien souffre le corps de notre royaume; quelles maladies, quels dangers menacent son cœur?

WARWICK.

Ce n'est qu'un corps déséquilibré. Il peut reprendre ses forces premières, grâce à de bons conseils et quelques soins... Milord Northumberland sera bientôt soumis.

LE ROI.

O ciel! Que ne peut-on lire dans le livre de la destinée, voir, grâce aux révolutions du temps, les montagnes s'aplanir et le continent (fatigué de sa solidité) se fondre dans la mer! Que ne peut-on voir, à d'autres époques, les rivages qui font une ceinture à l'océan, devenir trop larges pour les flancs de Neptune, et les dérisions du sort, et les liqueurs diverses qui remplissent la coupe des vicissitudes! Oh! si tout cela pouvait se voir! A l'aspect de la route à franchir, des périls passés, des chagrins qui l'attendent, le plus heureux jouvenceau fermerait le livre de la vie et s'assoirait pour mourir! Dix ans ne se sont pas encore écoulés depuis que Richard et Northumberland étaient de grands amis, qu'ils soupaient ensemble, et deux années plus tard, il se combattaient! Il y a seulement huit ans ce Percy était l'homme qui me tenait le plus au cœur, il surveillait mes intérêts comme un frère, mettait son amour et sa vie à mes pieds, allait, pour ma défense, jusqu'à jeter un défi à la face de Richard! Qui de vous était là? (*A Warwick*). Cousin, si j'ai bonne mémoire, vous étiez là quand Richard, les yeux remplis de larmes, mis en échec et chassé par Northumberland, prononça ces paroles devenues une prophétie : *Northumberland, tu es l'échelle par laquelle Bolingbroke s'élève jusqu'à mon trône!...* A ce moment, le ciel le sait, telle n'était pas mon intention; mais la nécessité humilia l'Etat à un tel point, que la couronne et ma tête durent échanger un baiser... *Un temps viendra*, poursuivit-il, *un temps viendra où ce crime épouvantable, devenu abcès,*

crèvera dans la corruption. Et il continua, prédisant les événements d'aujourd'hui et la division de notre amitié.

WARWICK.

Il y a toujours, dans la vie des hommes, des faits qui ressemblent à quelques autres des temps passés. Il suffit d'observer, pour être à même de prophétiser, presque à coup sûr, des choses à naître, mais déjà enfermées dans leurs principes et leurs germes et fermentant dans le sein de l'avenir. C'est grâce à cet enchaînement fatal que Richard a pu si justement prédire que le grand Northumberland, qui le trahissait, serait le germe d'une trahison plus grande, laquelle, pour prendre racine, ne trouverait pas d'autre terrain que vous-même.

LE ROI.

Ces choses sont-elles des nécessités? Alors traitons-les comme des nécessités. Ce sont elles qui nous réclament en ce moment. On dit que l'archevêque et Northumberland sont forts de cinquante mille hommes.

WARWICK.

C'est impossible, milord. La rumeur, comme un écho, double ce que l'on redoute. Que votre Grâce prenne du repos. Sur ma vie, milord, les forces que vous avez déjà envoyées viendront facilement à bout de cette conquête. Pour vous rassurer davantage, j'ai reçu avis que Glendower était mort [1]. Votre Majesté a été malade pendant cette dernière quinzaine et l'abus des veilles a forcément aggravé son indisposition.

LE ROI.

Je vais suivre votre conseil. Quand ces guerres intestines seront terminées, nous partirons, chers lords, pour la Terre Sainte.

(*Ils sortent*).

SCÈNE II.

Une cour devant la maison du juge Shallow dans le Glocestershire [2].

ENTRENT SHALLOW ET SILENCE QUI SE RENCONTRENT. PUIS MOULDY, SHADOW, WART, FEETLE, BULLCALF ET DES SERVITEURS.

SHALLOW.

Venez, venez, venez. Donnez-moi la main, monsieur,

1. Shakespeare a été ici induit en erreur par Holinshed qui place la mort de Glendower dans la dixième année du règne de Henry IV.

2. D'après le passage d'une comédie intitulée *Le Retour du Par*

donnez-moi la main. Vous êtes bien matinal. Comment se porte mon excellent cousin Silence [1] ?

SILENCE.

Bonjour, mon excellent cousin Shallow.

SHALLOW.

Et comment va ma cousine, votre camarade de lit? Et votre incomparable fille, ma filleule Hélène ?

SILENCE.

Hélas! C'est un merle noir [2]!

SHALLOW.

Par oui et par non, monsieur, j'ose dire que mon cousin William est devenu un bon étudiant. Il est toujours à Oxford, n'est-ce pas?

SILENCE.

En effet, monsieur, et à mes frais.

SHALLOW.

Il va donc bientôt aller aux Ecoles de droit. J'ai été jadis à celle de Saint-Clément, où, je pense, on parle encore de l'espiègle Shallow.

SILENCE.

On vous appelait alors, Shallow le fort, cousin.

SHALLOW.

Par la messe, on m'appelait n'importe quoi, car j'y faisais n'importe quoi, en vérité, et rondement! Il y avait là un petit John Doit du Staffordshire et un certain George Bare et Francis Pickbone et Will Squele, un garçon de Cotswold [3], quatre ferrailleurs [4] comme on n'en a plus vu

nasse (The Return from Parnassus-1606) on peut conclure que Kempe, un des premiers comiques du temps, fut le créateur du personnage de Shallow.

1. La plus vieille copie de cette pièce fut publiée en 1600. Elle dut cependant être jouée plus tôt. Dans une comédie de Ben Jonson, jouée en 1599 et intitulée *Chacun hors de son humeur* (*Every man out of his humour*), se trouve la phrase suivante : « Non, madame, c'est un parent du juge Silence ».

2. *Black ouzel.* On dirait aujourd'hui : ce n'est pas un merle blanc

3. *John Doit*, Jean Doit. *George Bare*. George Nu. *Francis Pickbone*, Francis Ronge-Os.
Les jeux de Cotswold étaient fameux du temps de Shakespeare. « J'en ai lu, dit Steevens, plusieurs descriptions dans de vieux pamphlets, et Shallow, en qualifiant Squele un garçon de Cotswold, entend le représenter comme un homme habitué aux exercices violents et conséquemment d'une constitution athlétique ». A cette observation de Steevens, Malone répond que les jeux de Cotswold ne commencèrent que sous le règne de Jacques Ier.

4. ... *you had not four such swinge-bucklers...* Au temps de Shakespeare l'épithète de *swinge-buckler*, composée des mots *fanfaron* et *bouclier* était appliquée aux tapageurs. « West Smithfield, dit le continuateur des *Annales* de Stowe, fut longtemps appelé *Ruffian's Hall* parce que c'était le rendez-vous des duellistes, à

dans les Ecoles de droit. Nous savions où trouver les filles de joie[1]; les meilleures d'entre elles étaient à nos ordres. A cette époque, Jack Falstaff, aujourd'hui sir John, était un enfant. Il servait de page à Thomas Mowbray, duc de Norfolk[2].

SILENCE.

Est-ce, cousin, le sir John, qui doit venir ici pour des soldats ?

SHALLOW.

Le même sir John, absolument le même. Je lui ai vu briser la tête de Skogan à la porte de l'école[3]; et ce n'était encore qu'un gamin[4] pas plus haut que ça! Le même jour je me suis battu avec Sampson Stockfish, un fruitier, derrière Gray's-Inn[5]. Ah! les jours de folie que j'ai passés! Et combien sont mortes de ces vieilles connaissances!

SILENCE.

Nous les suivrons tous, cousin.

l'époque où l'épée et le bouclier étaient en usage. Alors, tout serviteur de la plus basse ou de la meilleure classe, portait un bouclier sur son dos, lequel bouclier était suspendu au pommeau de l'épée. Jusqu'à la vingtième année du règne d'Elisabeth, les dimanches et les jours de vacances, on vit plus de vingt, trente et quarante épées et boucliers, s'entrechoquer ».

1. ... *the bona-robas*. De l'italien : *Bona-roba*. On retrouve la même expression dans *La Fiancée*, de Nabbes.
Some bona-roba they have been sporting with.
Dans le dictionnaire italien de Florio (1598), au mot *Buona-roba* on trouve l'explication suivante : *Buona-roba, as we say good stuff: a good wholesome plump-cheeked wench.*

2. Cela prouve une fois de plus que Shakespeare changea le nom d'Oldcastle en celui de Falstaff, comme nous l'avons dit dans l'Introduction. Dans un poème de J. Weever, intitulé: *Le miroir des martyrs, ou la vie et la mort du trois fois vaillant capitaine et le plus grand martyr, sir John Oldcastle, chevalier, lord Cabham, 1601*, Oldcastle, racontant les événements de sa vie, s'exprime ainsi :

Within the spring-tide of my flow'ring youth,
He slept into the winter of his age;
Made meanes (Mercurius thus begins the truth)
That I was made sir Thomas Mowbrais page.

3. On lit dans Holinshed : « Scogan, étudiant d'Oxford, d'esprit fécond et plaisant en inventions, joua des parades à la cour »
Ben Jonson parle de ce Scogan dans les *Iles fortunées*, une mascarade jouée en 1626.
« Il semble que vous voulez avoir des renseignemente sur Skelton et maître Scogan — Scogan? Qu'était Scogan? — Oh! un beau gentilhomme, un maître ès-arts du temps de Henry le quatrième, qui faisait des parades pour les fils du roi et écrivait des ballades royales ».

4. *A Crack*. Vieux mot irlandais. (*Note de Tyrwhitt.*)

5. Autre école. Elles étaient nombreuses au temps de Shakespeare. Nous en avons donné une nomenclature complète dans *Londres au temps de Shakespeare.*

SHALLOW.

C'est certain ; même sûr, tout à fait sûr. La mort, comme dit le psalmiste, est ce qu'il y a de plus certain. Tout meurt! Combien un bon couple de bœufs à la foire de Stamford?

SILENCE.

Je n'y ai pas été, cousin.

SHALLOW.

La mort est certaine. Est-ce que le vieux Double, notre concitoyen, vit encore?

SILENCE.

Il est mort, monsieur.

SHALLOW.

Mort! Voyez! Il tirait si bien à l'arc! Et il est mort! C'était un si beau tireur! Jean de Gand l'aimait bien, et pariait gros sur sa tête! Mort! Il vous attrapait la marque blanche à deux cent quarante pas, et il vous lançait une flèche à deux cent quatre-vingts et même quatre-vingt-dix pas! Et ça réjouissait le cœur de le voir! Combien la vingtaine de brebis, maintenant?

SILENCE.

C'est selon. Une vingtaine de bonnes brebis peut valoir dix livres.

SHALLOW.

Et le vieux Double est mort!

(*Entrent* BARDOLPH *et quelqu'un avec lui*).

SILENCE.

Voici deux hommes de Falstaff, je suppose.

BARDOLPH.

Bonjour, honnêtes gentilshommes. Je vous supplie de me dire où est le juge Shallow.

SHALLOW.

Je suis Robert Shallow, monsieur, un pauvre écuyer de ce comté, et juge de paix du roi. Que désirez-vous de moi?

BARDOLPH.

Monsieur, mon capitaine se recommande à vous ; mon capitaine, sir John Falstaff, un homme de taille, par le ciel, et un vaillant officier.

SHALLOW.

Je suis très honoré, monsieur. Je l'ai connu quand il était une bonne lame. Comment va cet excellent chevalier? Puis-je demander des nouvelles de milady son épouse?

BARDOLPH.

Pardonnez-moi, monsieur, un soldat est mieux accommodé sans épouse.

SHALLOW.

Voilà qui est bien dit, en vérité, monsieur, vraiment bien

dit. Mieux accommodé ! C'est bien, bien, très bien. Les bonnes phrases sont et ont toujours été très recommandables. Accommodé ! Cela vient d'*accomodo*. Une bonne, très bonne phrase[1] !

BARDOLPH.

Pardonnez-moi, monsieur, j'ai déjà entendu prononcer ce mot-là. Vous appelez cela une phrase ? Jour de Dieu ! Je ne connais pas la phrase ; mais je maintiendrais avec la pointe de mon épée que le mot est soldatesque, d'excellent commandement. Accommodé ! C'est-à-dire quand un homme est, comme on dit, accommodé... Ou quand un homme est... étant... par où... on peut supposer qu'il est accommodé, ce qui est une chose excellente.

(*Entre* FALSTAFF).

SHALLOW.

Très juste. Regardez, voici venir le bon sir John. Donnez-moi votre bonne main, donnez-moi la bonne main de votre Seigneurie. Par ma foi, vous avez bonne mine et vous supportez bien les années. Soyez le bienvenu, bon sir John.

FALSTAFF.

Je suis heureux de vous voir en bonne santé, Robert Shallow. Maître Sure-card[2], je pense ?

SHALLOW.

Bon sir John. C'est mon cousin Silence, mon assesseur.

FALSTAFF.

Bon maître Silence, il vous convient fort d'être pour la paix.

SILENCE.

Votre bonne Seigneurie est la bienvenue.

FALSTAFF.

Ouf ! Il fait chaud ! Messieurs, m'avez-vous trouvé une demi-douzaine d'hommes bons pour le service ?

SHALLOW.

Oui, monsieur. Veuillez vous asseoir.

FALSTAFF.

Montrez-les moi, je vous prie.

SHALLOW.

Où est le rôle ? Où est le rôle ? Où est le rôle ? Laissez-moi voir, laissez-moi voir. C'est ça, c'est ça... Oui, monsieur... Ralph Mouldy..., Qu'ils viennent à mesure que je les appelle. Qu'ils viennent. Voyons où est Mouldy ?

1, Ben Jonson nous apprend que le mot *accommodate* était un mot à la mode.

2. *Master Sure-Card* Le nom de *Sure-card*, fut employé au XVIIe siècle par un traducteur de Suétone, comme synonyme de bon compagnon. (*Note de Malone*).

MOULDY.

Ici, s'il vous plaît.

SHALLOW.

Qu'en pensez-vous, sir John ? Un gaillard bien membré ; jeune, fort, et de bonne famille.

FALSTAFF.

Ton nom est Mouldy ?

MOULDY.

Oui, il me plaît.

FALSTAFF.

Il est temps que l'on t'emploie [1].

SHALLOW.

Ah ! ah ! ah ! très bon, sur ma foi ! Les choses moisies doivent être vite utilisées. Voilà qui est singulièrement bon ! Bien dit, sir John ! Tout à fait bien dit.

FALSTAFF, *à Shallow.*

Pointez-le.

MOULDY.

J'ai déjà été assez malheureux [2] ! Vous pourriez me laisser tranquille. Ma vieille dame va être bouleversée à présent ! Qui tiendra son ménage et fera son ouvrage ? Vous n'avez pas besoin de me marquer. Il y a d'autres personnes plus à même de partir que moi !

FALSTAFF.

Silence, Mouldy, vous partirez, Mouldy ; il est temps que l'on vous utilise.

MOULDY.

M'utiliser !

SHALLOW.

Paix, camarade, paix. Tenez-vous tranquille. Savez-vous où vous êtes ? Quant à l'autre, sir John... Laissez-moi voir... Simon Shadow !

FALSTAFF.

Morbleu ! Donne-le moi pour que je m'assoie dessous [3]. Ce doit être un soldat bien froid.

SHALLOW.

Où est Shadow ?

SHADOW.

Ici, monsieur.

1. On a vu que *Mouldy* signifiait *moisi*.

2. Il y a un jeu de mots dans la réplique de Mouldy. Falstaff a dit : *Prick him*. Or *to prick* veut dire *pointer* et *faire éprouver une douleur*.

2. Nous avons dit que *Shadow* signifiait ombre.

FALSTAFF.

Shadow, de qui es-tu le fils ?

SHADOW.

De ma mère, monsieur.

FALSTAFF.

Le fils de ta mère ! Cela peut être. Et l'ombre de ton père? Ainsi le fils de la femelle est l'ombre du mâle. Il y en a si peu qui soient de la substance du père !

SHALLOW.

Vous convient-il, sir John ?

FALSTAFF.

Shadow servira l'été. Pointez-le. Nous avons bien des ombres pour remplir le livre des recrues.

SHALLOW.

Thomas Wart[1].

FALSTAFF.

Où est-il ?

WART.

Ici, monsieur.

FALSTAFF.

Ton nom est Thomas Wart ?

WART.

Oui, monsieur.

FALSTAFF.

Tu es un bossu bien raboteux.

SHALLOW.

Dois-je le pointer sir John?

FALSTAFF.

Ce serait du superflu. Son équipage est bâti sur son dos et son édifice se tient sur deux échalas. Ne le marquez pas.

SHALLOW.

Ah ! ah ! ah ! Vous pouvez agir ainsi, monsieur. Vous le pouvez. Je vous félicite de tout mon cœur. Francis Feeble[2].

FEEBLE.

Voici, monsieur.

FALSTAFF.

Quel est ton métier ?

FEEBLE.

Tailleur pour femmes, monsieur.

SHALLOW.

Dois-je le pointer, monsieur?

FALSTAFF.

Vous pouvez. S'il avait été tailleur pour hommes, c'est lui

1. *Wart.* Bossu.

2. Feeble. Faible.

qui vous aurait fait des points. Feras-tu autant de trous dans les rangs ennemis que dans les jupons de femme?

FEEBLE.

Je ferai de mon mieux, monsieur. Vous ne pouvez en demander davantage.

FALSTAFF.

Bien dit, bon tailleur pour femmes. Bien dit, courageux Feeble! Tu seras aussi vaillant que la colombe en courroux ou la plus brave souris. Pointez bien le tailleur pour femmes, maître Shallow. Profondément, maître Shallow.

FEEBLE.

Je voudrais que Wart pût partir, monsieur.

FALSTAFF.

Si tu étais tailleur pour homme, tu pourrais le raccommoder et le rendre propre au service. Comment faire un soldat ordinaire d'un homme qui en a tant sur le dos! Que cela te suffise, le plus impétueux des Feeble.

FEEBLE.

Cela me suffira, monsieur.

FALSTAFF.

Je suis votre serviteur, révérend Feeble. Au prochain.

SHALLOW.

Peter Bull-calf du pré[1]!

FALSTAFF.

Morbleu, voyons Bull-calf.

BULLCALF.

Ici, monsieur.

FALSTAFF.

Par Dieu, un beau gaillard! Piquez-moi Bull-calf jusqu'à ce qu'il beugle.

BULLCALF.

O seigneur! mon bon lord capitaine...

FALSTAFF.

Quoi! Vas-tu beugler avant d'avoir été piqué?

BULLCALF.

O seigneur monsieur! Je suis un homme malade!

FALSTAFF.

Quelle maladie as-tu?

BULLCALF.

Un putassier de rhume, monsieur. Je tousse, monsieur. Un rhume que j'ai attrapé en sonnant pour les affaires du roi, le jour de son couronnement, monsieur.

1. *Bul-calfe.* Veau.

FALSTAFF.

Eh bien, tu iras à la guerre en robe de chambre. Nous guérirons ton rhume. Je m'arrangerai de façon que ta famille sonne à ta place. Est-ce tout?

SHALLOW.

On en a appelé deux de plus que le nombre. Vous n'en avez que quatre à prendre ici. Sur ce, je vous prie de venir dîner avec moi.

FALSTAFF.

Je boirai volontiers avec vous. Quant à m'attarder à dîner c'est impossible. Je suis heureux de vous voir, en vérité, maître Shallow.

SHALLOW.

Sir John, vous souvenez-vous du jour où nous demeurâmes toute la nuit dans le moulin à vent des champs de Saint-George?

FALSTAFF.

Ne parlons plus de cela, bon maître Shallow, plus jamais.

SHALLOW.

Ce fut une joyeuse nuit! Jane Night-Work[1], vit-elle toujours?

FALSTAFF.

Elle vit, maître Shallow.

SHALLOW.

Elle ne pouvait jamais se débarrasser de moi.

FALSTAFF.

Jamais, jamais. Elle disait toujours qu'elle ne pouvait vous supporter.

SHALLOW.

Par la messe, je lui mettais le cœur en furie! C'était alors une bonne fille. Se conserve-t-elle bien?

FALSTAFF.

Elle est vieille, vieille, maître Shallow.

SHALLOW.

En effet, elle doit être vieille. Ella n'a pas eu le choix. Certainement elle est vieille. Elle avait eu Robin Night-Work du vieux Night-Work, avant que je vinsse à l'école de Saint-Clément.

SILENCE.

C'est-à-dire il y a cinquante-cinq ans.

SHALLOW.

Ah! cousin Silence! Si tu avais vu ce que le chevalier et moi avons vu cette nuit-là! N'est-ce pas, sir John?

1. Jane Travail de nuit.

FALSTAFF.

Nous avons entendu les carillons de minuit, maître Shallow !

SHALLOW.

Que nous l'ayons entendu, sir John, sur ma foi, c'est indiscutable ! Notre mot d'ordre était : *Hem ! Les enfants !* — Venez dîner. Oh ! les jours que nous avons vus ! Venez.

(*Falstaff*, *Shallow et Silence sortent*).

BULLCALF.

Mon bon maître caporal Bardolph, demeurez mon ami. Voici pour vous quatre Henrys de dix shellings, à la couronne de France. En vérité, monsieur, j'ai autant envie d'être pendu que de partir. En ce qui me concerne personnellement, je n'ai point de regret; mais c'est plutôt parce que je ne le voudrais pas, et qu'en ce qui me concerne, j'ai le désir de rester avec mes amis. Autrement, monsieur, je n'aurais point de regret, en ce qui me concerne.

BARDOLPH.

Allons, mettez-vous de côté !

MOULDY.

Bon maître caporal capitaine, pour le bien de ma vieille dame, demeurez mon ami. Elle n'aura personne pour s'occuper d'elle quand je serai parti et elle est vieille, et elle ne peut pas s'aider elle-même. Vous aurez quarante shellings, monsieur.

BARDOLPH.

Allons. Mettez-vous de côté.

FEEBLE.

Par ma foi, je n'ai pas de regret. Un homme ne peut mourir qu'une fois... Nous devons une mort à Dieu... Je ne porterai jamais une âme vile... Puisque c'est ma destinée, soit... Si ça ne l'est pas, soit encore... Il n'y a pas d'homme trop bon pour servir son prince. Quel que soit le chemin qu'il prenne, celui qui mourra cette année, en sera quitte pour l'année prochaine.

BARDOLPH.

Bien dit. Tu es un brave garçon.

FEEBLE.

Sur ma foi, je ne porterai jamais une âme vile !

(*Rentrent* FALSTAFF, SHALLOW *et* SILENCE).

FALSTAFF.

Allons, monsieur, quels hommes emmènerai-je ?

SHALLOW.

Quatre au choix.

BARDOLPH, *bas, à Falstaff.*

Un mot, monsieur. J'ai trois livres pour libérer Mouldy et Bullcalf.

FALSTAFF, *bas*.

Va. C'est bien.

SHALLOW.

Voyons, sir John, quels sont les quatre que vous emmenez?

FALSTAFF.

Choisissez pour moi.

SHALLOW.

En ce cas, je choisis Mouldy, Bullcalf, Feeble et Shadow.

FALSTAFF.

Mouldy et Bullcalf. Vous, Mouldy, demeurez chez vous jusqu'à ce que vous soyiez tout à fait impropre au service. Vous, Bullcalf, grandissez jusqu'à ce que vous y soyiez propre. Je ne veux pas de vous.

SHALLOW.

Sir John, sir John, vous vous trompez. Ce sont les deux hommes qui conviennent et je voudrais voir ce qu'il y a de mieux à votre service.

FALSTAFF.

Voulez-vous m'apprendre, maître Shallow, à choisir un homme? Ai-je souci des membres, des nerfs, de la stature, du volume, de la corpulence d'un homme? Ce qu'il me faut, c'est un caractère, maître Shallow. Voici Wart, vous voyez quelle triste apparence il a. Eh bien, il vous chargera et déchargera une arme aussi vite que le marteau d'un chaudronnier; il ira de ci, de là, plus prompt que celui qui suspend à sa potence le seau d'un brasseur. Quand à Shadow, qui n'a que le profil, parlez-moi de cet homme-là. Il ne présentera pas de prise à l'ennemi; ce sera comme si l'ennemi visait le tranchant d'un canif. Et au moment de la retraite, combien vite ce Feeble, ce tailleur de femmes, se sauvera! Donnez-moi les hommes de la réforme, et réformez-moi les bons. Mettez-moi une arquebuse dans la main de Wart, Bardolph.

BARDOLPH.

Attention, Wart. En joue! Ainsi, ainsi!

FALSTAFF.

Maniez-moi cette arquebuse. C'est ça... Très bien... Allez... Très bien... Excessivement bien. Il n'y a que les fusiliers petits, maigres, vieux, troués et pelés!... Très bien, Wart. Tu es un brave gueux. Voici un teston pour toi.

SHALLOW.

Ce n'est pas un maître dans le métier, il ne manœuvre pas bien. Je me souviens qu'à Mile-End Green [1], quand j'étudiais

1. Nous lisons dans la *Chronique de Stowe* (1615) qu'en l'année 1575, quatre mille citoyens furent entraînés et exercés à Mile-End.

à l'école de Saint-Clément — je jouais alors le rôle de Dagonet dans la pantomime d'Arthur[1] — il y avait un jeune gaillard qui vous manœuvrait son arme ainsi! Elle s'en allait de tous côtés, et en avant et en arrière: *Pa! ta! ta!* disait-il. *Boum!* disait-il encore! Et il allait encore, et il revenait encore! Je n'ai jamais vu un gaillard de cet espèce!

FALSTAFF.

Ces gaillards-là feront mon affaire, maître Shadow. Dieu vous garde, maître Silence. Je n'abuserai pas des paroles avec vous... Portez-vous bien tous les deux... Je vous remercie... J'ai à faire une douzaine de milles cette nuit. Bardolph, donnez des habits aux soldats.

SHALLOW.

Sir John, le ciel vous bénisse, fasse vos affaires prospères et vous envoie la paix! A votre retour, venez me voir. Nous renouvellerons notre vieille connaissance. J'irai peut-être avec vous à la Cour.

FALSTAFF.

Je voudrais qu'il en fût ainsi, maître Shallow.

SHALLOW.

Allez. Je n'ai plus rien à dire. Portez-vous bien.

(*Shallow et Silence sortent*).

FALSTAFF.

Portez-vous bien, aimables gentilshommes. Bardolph emmène ces hommes.

(*Bardolph et les recrues sortent*).

A mon retour, je mettrai ces juges à l'épreuve. Je vois déjà le fond du juge Shallow. Seigneur! seigneur! nous autres vieilles gens, combien nous sommes enclins au vice du mensonge! Ce meurt de faim n'a cessé de me vanter les extravagances de sa jeunesse et ses festins à Turnbull-Street[2]. Il ne pouvait pas dire trois mots sans faire un mensonge mieux payé à l'auditeur que le tribut du grand turc. Je me souviens de lui à l'école de Saint-Clément, comme d'un de ces bonshommes que l'on confectionne après souper dans un morceau de fromage. Déshabillé, il semblait un radis fourchu dont on aurait fantastiquement sculpté la tête avec un canif. Il était si chétif, qu'un myope n'aurait pu l'apercevoir. Représentez-vous le génie de la famine. Débauché comme un singe, les putains l'appelaient Mandragore. Il se tenait à l'arrière-garde de la mode, chantait à des coquines en carte ce

1. L'histoire de sir Dagonet est racontée dans *La Mort d'Arthur*, une vieille romance en vogue à l'époque de Shakespeare. (*Note de Johnson*).

2. Rue mal famée.

qu'il avait entendu siffler par des charretiers, et jurait que c'était des *Fancies* et des *Good-nights*[1]. Et maintenant ce sabre de bois du vice est devenu un écuyer! Ça vous parle de Jean de Gand, avec la même familiarité que s'il avait été son frère juré. Or il ne l'a jamais aperçu qu'une fois, dans le Tilt-Yard[2] le jour où il eut la tête fendue, pour s'être faufilé parmi les hommes du maréchal. Je l'ai vu. J'ai même dit à Jean de Gand qu'il battait son propre nom, car vous auriez pu l'empaqueter lui et tout son fourniment, comme un gant, dans une peau d'anguille. L'étui d'un hautbois aurait pu lui servir de palais et de cour. Et maintenant il a des terres et des bœufs! Je renouerai connaissance avec lui, si je reviens, et je n'aurai pas de chance, si je n'en fais pas deux pierres philosophales[3]. Puisque le jeune goujon est un appât pour le brochet, il n'y a pas de raison, d'après la loi de nature, pour que je ne le happe pas. Vienne l'occasion et l'on verra!

(*Il sort*).

1. *Fancies* et *Good-nights* étaient les titres de petits poèmes alors à la mode. Nous aurions pu traduire *Fantaisies* et *Bonsoirs*, nous avons préféré conserver les mots anglais.

2. Le champ du Carrousel.

3. La première pierre philosophale était la panacée universelle et la seconde un vil métal changé en or. (*Note de Warburton*).

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

Une forêt dans l'Yorkshire.

ENTRENT L'ARCHEVÊQUE D'YORK, MOWBRAY, HASTINGS ET AUTRES.

L'ARCHEVÊQUE.

Comment appelle-t-on cette forêt?

HASTINGS.

La forêt de Gualtree[1], n'en déplaise à Votre Grâce.

L'ARCHEVÊQUE.

Arrêtons-nous ici, milord et envoyez à la découverte, afin d'apprendre le nombre de nos ennemis.

HASTINGS.

Nous avons déjà envoyé.

L'ARCHEVÊQUE.

Vous avez bien fait. Mes amis, mes frères, dans cette grave entreprise, je dois vous prévenir que j'ai reçu de nouvelles lettres de Northumberland. Sa teneur froidement exposée, est celle-ci : il aurait voulu payer de sa personne, avec des forces proportionnées à sa qualité, mais il n'a pu les lever; donc pour laisser mûrir sa fortune croissante, il se retire en Ecosse. Il termine en souhaitant cordialement que nos efforts triomphent du hasard et de la redoutable puissance de nos adversaires.

MOWBRAY.

Ainsi, les espérances que nous avions fondées sur lui, tombent et se brisent en pièces.

(*Entre un* MESSAGER).

HASTINGS.

Quelles nouvelles?

LE MESSAGER.

A l'ouest de cette forêt, à un mille à peine, l'ennemi

1. « Le Comte de Westmoreland, envoyé contre les rebelles, entra dans la forêt de Gualtree... » (Holinshed).

s'avance en bon ordre. Par l'espace qu'il couvre, j'estime que ses forces doivent s'élever à peu près à trente mille hommes.

MOWBRAY.

Exactement le nombre que nous supposions. Marchons et tenons-leur tête dans la plaine.

(*Entre* WESTMORELAND).

L'ARCHEVÊQUE.

Quel est le chef armé de toutes pièces qui vient à nous ?

MOWBRAY.

C'est Milord de Westmoreland, je crois.

WESTMORELAND.

Salut et souhaits de notre général, le prince lord John, duc de Lancastre.

L'ARCHEVÊQUE.

Parlez, milord de Westmoreland, sans avoir rien à craindre. Quel est le but de votre venue ?

WESTMORELAND.

Milord, c'est surtout à Votre Grâce que s'adresse la substance de mon message. Si cette révolte se présentait, comme d'habitude, sous l'aspect d'une multitude basse et abjecte, dirigée par une jeunesse sanguinaire, inspirée par la colère, encouragée par des enfants et des mendiants ; si cette coupable rébellion apparaissait ainsi, sous la forme ordinaire, naturelle, vous ne seriez pas ici, prélat vénérable, nobles seigneurs, pour relever une honteuse et sanglante insurrection de l'éclat de vos présences... Lord archevêque, vous dont le siège repose sur la paix civile, dont la barbe a été touchée par la main d'argent de la paix, qui devez à la paix votre savoir et vos connaissances dans les belles-lettres, dont les vêtements blancs symbolisent l'innocence, colombe et esprit béni de la paix, pourquoi traduisez-vous le mot de paix, si aimable à entendre, par des mots guerriers rudes et violents ? Pourquoi remplacez-vous vos livres par des tombes[1], votre encre par du sang, vos plumes par des lances, votre langage divin par des appels de trompettes guerrières ?

L'ARCHEVÊQUE.

Vous me demandez pourquoi j'agis ainsi ? Voici, en peu de mots, mes raisons. Nous sommes tous malades. Les excès et les débauches nous ont donné une fièvre brûlante et nous avons besoin d'une saignée. De cette maladie, le roi

1. *Turning your books to graves*. Au lieu de *graves*, Johnson propose de lire *glaives*, et Steevens *greaves*, jambières d'acier. Malone est de l'avis de Johnson. Nous nous sommes contenté de traduire le texte que nous avions sous les yeux et qui, en Angleterre, passe pour le plus fidèle.

Richard est mort. Mais, mon très noble lord de Westmoreland, je ne me donne pas ici comme médecin, et ce n'est pas en qualité d'ennemi de la paix que je campe parmi des soldats. Si je me montre sous l'appareil redoutable de la guerre, c'est pour guérir des esprits souffrants, écœurés de bonheur, purger les obstructions qui commencent à ralentir la vie qui coule dans nos veines. Ecoutez-moi bien. J'ai pesé dans une juste balance, ce que nous aurons à souffrir d'une levée d'armes, et les maux que nous avons endurés; nos souffrances pesaient plus que nos offenses. Nous voyons le cours que suit la tempête; nous sommes emportés loin de notre tranquille sphère par le torrent furieux de l'occasion. Nous avons le sommaire de nos griefs. Au moment opportun, nous en montrerons les articles, articles que nous aurions communiqués depuis longtemps au roi, s'il n'avait pas refusé audience à nos suppliques. Chaque fois que nous avons été lésés et chaque fois que nous avons tenté de soumettre nos réclamations, nous nous sommes vu refuser l'accès de sa personne, par ceux-là même qui nous avaient fait le plus de tort. Les dangers de ces derniers jours — dont le souvenir est écrit sur la terre en lettres de sang — les exemples de chaque minute, nous ont obligés à une levée d'armes indigne de sujets, non pour rompre la paix ni aucun de ses rameaux, mais pour en établir une qui en ait à la fois le nom et la qualité!

WESTMORELAND.

Quand vos appels n'ont-ils pas été entendus? En quoi avez-vous été froissés par le roi? Quel pair a été suborné dans le but de vous blesser? Pour quelle raison scellez-vous le livre sanglant d'une rébellion illégale d'un sceau divin, et consacrez-vous la lame funeste de l'émeute[1]?

L'ARCHEVÊQUE.

Des griefs de l'Etat, de la cruelle injure infligée à mon frère, j'ai fait une querelle personnelle[2].

WESTMORELAND.

Il n'y a aucun tort à redresser, et, s'il en existait, ce n'est pas à vous qu'appartiendrait ce soin.

1. Autrefois, et la coutume existait pendant les croisades, le Pape consacrait l'épée du chef d'armée, quand celui-ci allait combattre pour le service de l'église. C'est à cette cérémonie que Shakespeare fait allusion.

2. Ce passage est tellement obscur que les commentateurs supposent que des vers auraient été oubliés. Il a donné lieu à de nombreuses annotations de Warburton, Steevens, Malone, etc. Nous avons traduit le sens indiqué par Warburton, qui nous a paru le plus rationnel.

MOWBRAY.

Pourquoi pas à lui, en partie, ainsi qu'à nous tous, qui sentons les meurtrissures du passé et souffrons du présent dont la main injuste et lourde pèse sur nos honneurs?

WESTMORELAND.

O mon bon lord Mowbray, jugez des temps d'après leurs nécessités, et vous conviendrez que ce sont eux, plus que le roi, qui vous ont maltraités. En ce qui vous concerne, il me semble que ni le roi, ni le temps présent, vous ont procuré un pouce de terrain sur lequel vous puissiez bâtir des revendications. Ne vous a-t-on pas rendu toutes les seigneuries du duc de Norfolk, votre noble père de si bonne mémoire?

MOWBRAY.

Mon père avait-il donc perdu son honneur, qu'il ait fallu le ranimer et le faire revivre en moi? Le roi, qui l'aimait, comme le bien de l'Etat l'exigeait alors, fut obligé de le bannir. Et à quel moment! Quand Harry Bolingbroke et lui, à cheval, dressés sur leurs selles, leurs coursiers hennissant comme pour provoquer l'éperon, lances en arrêt, visières baissées, les yeux remplis de flammes étincelant à travers les jours de l'acier, n'attendaient que le signal des trompettes pour s'élancer! Mon père allait atteindre la poitrine de Bolingbroke, lorsqu'on vit le roi jeter son bâton de commandement! Il jetait en même temps sa vie attachée à ce bâton; il se jetait à bas, lui et tous ceux qui, par suite d'accusations ou par la force de l'épée, ont été depuis maltraités sous Bolingbroke

WESTMORELAND.

Vous parlez, lord Mowbray, de choses que vous ne connaissez pas. Le Comte de Hereford[1] passait alors en Angleterre pour le gentilhomme le plus vaillant qui soit. Qui sait à qui la chance aurait souri? En supposant que votre père eût été victorieux, aurait-il dépassé Coventry? Le pays, d'une voix unanime, lui criait anathème, tandis que les prières, les souhaits, allaient à Hereford dont il raffolait, qu'il bénissait, qu'il vénérait! Mais nous nous écartons de notre sujet. Je viens ici de la part du prince, notre général, pour connaître vos griefs; vous annoncer de la part de sa Grâce qu'elle consent à vous donner audience, que si vos revendications sont justifiées vous aurez satisfaction, et qu'alors tout sera oublié, jusqu'au souvenir de vos inimitiés.

1. Hereford était duc. Voyez *Richard II.*

MOWBRAY.

C'est une offre qu'il a fallu lui imposer. Il cède à la politique plus qu'à l'affection.

WESTMORELAND.

Mowbray, c'est un excès de présomption de le prendre ainsi. L'offre lui est inspirée par la générosité et non la peur. Notre armée est à portée de votre vue et, sur mon honneur, a trop confiance pour concevoir la moindre crainte. Elle contient plus de noms fameux que la vôtre, elle est plus perfectionnée dans le métier des armes, ses armures sont aussi solides, et meilleure est sa cause. La raison veut donc que nos cœurs soient aussi braves... Ne dites pas que l'offre a été imposée!

MOWRRAY.

Ma volonté est que nous ne parlementions pas.

WESTMORELAND.

Cela prouve à quel point votre offense est injuste. Une mauvaise cause ne veut pas qu'on la discute.

HASTINGS.

Le prince Jean tient-il de son père une autorité suffisante pour nous entendre et déterminer absolument les conditions qui nous seront faites?

WESTMORELAND.

Il a les pouvoirs d'un général en chef. Je m'étonne d'une question aussi inutile.

L'ARCHEVÊQUE.

En ce cas, milord de Westmoreland, prenez cette cédule. Elle renferme tous nos griefs. Qu'on nous donne satisfaction sur chacun des articles; que tous nos partisans, d'ici et d'ailleurs, engagés dans cette affaire, soient amnistiés par un pardon en due forme; que l'immédiate exécution de nos volontés, de nos projets, soit consignée; nous rentrerons dans les limites du respect et déposerons nos armes dans les bras de la paix.

WESTMORELAND.

Je soumettrai vos conditions au général. S'il vous convient, milord, nous nous rencontrerons en vue de nos deux armées, et, s'il plaît au ciel, nous en finirons pacifiquement. Dans le cas contraire, sur le terrain même du différend, nous en appellerions aux épées qui décideraient.

L'ARCHEVÊQUE.

C'est convenu, milord.

(*Westmoreland sort*).

MOWBRAY.

Quelque chose me dit que les conditions de notre paix ne seront pas stables.

HASTINGS.

Ne craignez pas cela. Si nous pouvons faire la paix dans des termes aussi larges, aussi absolus que ceux qui servent de base à nos conditions, cette paix sera aussi solide que des montagnes de rocs.

MOWBRAY.

Oui, mais nous serons considérés de telle sorte, que le prétexte le plus léger, le moins justifié, le plus vain, lui rappellera notre révolte. Fussions-nous les martyrs de notre amour pour le roi, nous serons vannés sous un vent si fort, que notre blé paraîtra léger comme menue paille, et que le bon grain se confondra avec le mauvais.

L'ARCHEVÊQUE.

Non, milord. Le roi, remarquez-le bien, est fatigué de réclamations aussi compliquées et aussi insignifiantes. Il a reconnu qu'éteindre un soupçon par une mort, c'était en ressusciter deux plus grands chez les héritiers du défunt. Conséquemment, il effacera ce qui est sur ses tablettes et ne gardera aucun témoignage pouvant rappeler, raconter ses malheurs passés. Il sait parfaitement qu'il ne pourra jamais sarcler le terrain de tout ce qui lui porte ombrage. Ses ennemis sont tellement enracinés avec ses amis, qu'en voulant extirper un ennemi, il détacherait et ébranlerait un ami. Cette terre est comme une épouse acariâtre qui exaspère son mari au point d'en venir aux coups. Tandis qu'il la bat, elle lui présente ses enfants, et la correction reste suspendue au bras qui devait l'infliger.

HASTINGS.

D'ailleurs le roi a usé ses verges sur les derniers offenseurs, au point de manquer d'instruments pour châtier. Son pouvoir est comme un lion sans griffes, il peut menacer, mais est incapable de blesser.

L'ARCHEVÊQUE.

Voilà la vérité! Soyez donc certain, mon bon lord maréchal, que si nous cimentons bien notre paix, elle sera comme un membre brisé et remis, que sa cassure a rendu plus vigoureux.

MOWBRAY.

Puisse-t-il en être ainsi! Milord de Westmoreland revient.

(*Rentre* WESTMORELAND).

WESTMORELAND.

Le prince est près d'ici. Plaît-il à votre Seigneurie de rencontrer sa Grâce à une distance égale entre nos armées?

MOWBRAY.

Que votre Grâce d'York marche en avant, au nom du ciel!

L'Archevêque.

Allez en avant pour saluer sa Grâce, milord. Nous vous suivons.

(*Ils sortent*).

SCÈNE II.

Une autre partie de la forêt.

Entrent d'un côté MOWBRAY, l'ARCHEVÊQUE, HASTINGS et autres; de l'autre côté, le Prince JEAN DE LANCASTRE.

Le Prince Jean.

Vous êtres le bienvenu ici, mon cousin Mowbray. Bonjour à vous, gentil lord archevêque, à vous aussi, lord Hastings, à vous tous. Milord d'York, je vous aimais mieux à l'époque où votre troupeau rassemblé par la cloche, vous écoutait religieusement commenter un texte sacré, qu'aujourd'hui où je vous vois revêtu d'une armure, animant une cohue de rebelles par le roulement de vos tambours, changeant la parole en épée et la vie en mort. L'homme qui réside dans le cœur d'un monarque et mûrit au soleil de sa faveur, s'il abuse de la confiance de son maître, peut causer bien des dommages à l'ombre d'une telle grandeur! C'est ce qui arrive avec vous, lord évêque. Qui n'a parlé de la place que vous teniez dans le livre de Dieu? Pour nous, vous étiez l'orateur de son parlement, la voix de Dieu lui-même, son véritable interprète, le véritable intermédiaire entre la sainteté du ciel et le travail de nos pensées. Qui ne croira que vous abusez de la dignité de votre situation, quand vous vous servez de l'aide et de la grâce du ciel — comme un favori hypocrite du nom de son prince — pour commettre des actions déshonorantes? Vous avez provoqué une levée d'armes, en feignant de céder à votre zèle pour Dieu, parmi les sujets de mon père, son représentant; et c'est contre la paix du ciel et contre lui que vous les avez ameutés ici.

L'Archevêque.

Milord de Lancastre, je ne suis pas ici pour troubler la paix de votre père. Comme je l'ai dit à milord de Westmoreland, seuls la misère des temps, le sentiment d'un danger général, nous ont réunis, nous ont obligés d'emprunter la monstrueuse forme de la révolte, pour veiller à notre sûreté. J'ai envoyé à votre Grâce le détail circonstancié de nos griefs, il a été repoussé avec dédain par la Cour, et c'est ce qui a donné naissance à l'hydre de la guerre. Mais ses yeux effrayants peuvent être charmés, endormis. Qu'on fasse droit

à nos justes et légitimes revendications; aussitôt notre sincère obéissance guérie de sa fureur, tombera domptée aux pieds de Sa Majesté.

MOWBRAY.

Sinon, nous sommes prêts à essayer nos chances, jusqu'au dernier homme.

HASTINGS.

Et si nous devons succomber, des remplaçants renouvelleront nos tentatives; s'ils ne réussissent pas, ils trouveront des remplaçants à leur tour, et c'est ainsi que naîtra une succession de troubles. La querelle passera d'héritier en héritier tant que l'Angleterre aura des générations.

LE PRINCE JEAN.

Vous êtes trop superficiel, Hastings, beaucoup trop superficiel pour sonder l'avenir.

WESTMORELAND.

Plairait-il à Votre Grâce de répondre directement ce qu'elle pense de leurs propositions?

LE PRINCE JEAN.

Elles me conviennent, je les approuve, et jure par l'honneur de ma race, que les projets de mon père ont été mal interprétés; que, dans son entourage, on a trop légèrement altéré ses intentions et son autorité. Milord, ces torts seront promptement redressés; ils le seront, sur mon âme. Si cette déclaration vous convient, renvoyez vos troupes dans leurs différentes contrées, nous en ferons autant des nôtres, et, ici, entre nos armées, nous boirons fraternellement en nous embrassant. Il faut que nos soldats puissent emporter les témoignages de notre raccommodement et de notre amitié.

L'ARCHEVÊQUE.

J'ai votre parole princière pour tous ces redressements?

LE PRINCE JEAN.

Je vous la donne et la maintiendrai. Sur ce, je bois à votre Grâce.

HASTINGS, *à un officier.*

Capitaine, allez porter à l'armée ces nouvelles pacifiques. Qu'on paie les soldats et les libère. Je sais qu'ils en seront satisfaits. Hâtez-vous, capitaine.

(*L'officier sort*).

L'ARCHEVÊQUE.

Je bois à vous, mon noble lord de Westmoreland.

WESTMORELAND.

Je fais raison à votre Grâce. Si vous saviez quel mal j'ai eu pour amener cette paix, vous boiriez copieusement. Mon dévouement à votre personne se montrera bientôt plus ouvertement.

L'ARCHEVÊQUE.

Je ne doute pas de vous.

WESTMORELAND.

J'en suis enchanté. Je bois à votre santé, mon cher lord et gentil cousin Mowbray.

MOWBRAY.

Vous buvez à ma santé dans un moment opportun; je viens d'être pris d'une sorte de malaise.

L'ARCHEVÊQUE.

A la veille d'un malheur l'homme est volontiers joyeux; mais la tristesse est l'avant-coureur d'heureux événements.

WESTMORELAND.

Soyez donc joyeux, cousin, puisque une soudaine douleur vous permet de supposer que d'heureux événements arriveront demain.

L'ARCHEVÊQUE.

Croyez-moi, je suis de belle humeur.

MOWBRAY.

Tant pis, si votre dicton est vrai.

(*Acclamations au loin*).

LE PRINCE JEAN.

La parole de paix a été dite. Ecoutez ces acclamations.

MOWBRAY.

Elles eussent été réjouissantes après une victoire!

L'ARCHEVÊQUE.

La paix est aussi une conquête. Les deux partis sont noblement soumis et aucun des deux n'a subi de perte.

LE PRINCE JEAN.

Milord, allez dire qu'on licencie également notre armée.

(*Westmoreland sort*).

(*A l'Archevêque*). Mon bon milord, veuillez permettre que votre armée défile sous nos yeux. Nous pourrons de la sorte nous rendre compte à quels hommes il nous aurait fallu tenir tête.

L'ARCHEVÊQUE.

Allez, bon lord Hastings, avant de se disperser qu'ils défilent devant nous.

(*Hastings sort*).

LE PRINCE JEAN.

Je crois, milord, que nous reposerons ensemble cette nuit.

(*Rentre* WESTMORELAND).

Cousin, pourquoi votre armée n'avance-t-elle pas?

WESTMORELAND.

Les chefs auxquels vous avez donné l'ordre de demeurer à

leur poste, refusent d'avancer tant que vous ne leur aurez pas parlé.

LE PRINCE JEAN.

Ils connaissent leur devoir.

(*Rentre* HASTINGS).

HASTINGS.

Milord, notre armée est dispersée. Comme de jeunes taureaux en liberté, nos soldats dirigent leur course à l'est, à l'ouest, au nord, au sud. Ainsi que des écoliers en vacances, chacun se précipite vers sa maison et à la récréation.

WESTMORELAND.

Bonne nouvelle, milord Hastings. Je t'arrête donc comme coupable de haute trahison... Vous lord archevêque, et vous, lord Mowbray, je vous fais prisonniers pour trahison capitale.

MOWBRAY.

Est-ce un procédé juste et honorable ?

WESTMORELAND.

Votre rassemblement l'est-il ?

L'ARCHEVÊQUE.

Manquerez-vous ainsi à votre serment ?

LE PRINCE JEAN.

A quoi me suis-je engagé ? A redresser les torts dont vous vous êtes plaints ; eh bien, sur mon honneur, je les redresserai avec un soin chrétien. Mais en ce qui vous concerne, rebelles, vous paierez pour votre révolte et les actes que vous avez commis. Vous avez imprudemment levé des soldats, vous les avez follement amenés ici et follement vous les avez licenciés. Qu'on batte le tambour, et qu'on se mette à la poursuite de ces épaves dispersées ! Ce n'est pas nous, mais le ciel qui a combattu aujourd'hui. Que des gardes conduisent ces traîtres au billot ; c'est le lit qui convient à la trahison et où le traître doit rendre le dernier soupir.

(*Ils sortent*[1]).

1. Les commentateurs en ont voulu à Shakespeare de la trahison du prince Jean. « Je ne puis contenir mon indignation, s'écrie Johnson, en songeant que Shakespeare a pu mettre en scène une telle indignité sans protestation » ! « Shakespeare, s'écrie à son tour Malone, est sans excuse. Le devoir d'un poète est de ne chanter que ses actions vertueuses ». A la défense de notre poète, il faut dire qu'il a simplement suivi le texte des historiens.

SCÈNE III.

Une autre partie de la forêt.

FANFARES. MOUVEMENTS DE TROUPES. ENTRENT FALSTAFF ET COLLEVILLE QUI SE RENCONTRENT.

FALSTAFF.

Comment vous appelez-vous, monsieur? De quelle condition êtes-vous et de quel endroit, je vous prie?

COLLEVILLE.

Je suis chevalier, monsieur; mon nom est Colleville, de la vallée.

FALSTAFF.

Alors Colleville est votre nom, chevalier votre titre et votre place la vallée. Colleville sera encore votre nom; traître votre titre; un donjon votre résidence, une résidence assez profonde. De la sorte vous serez encore Colleville de la vallée[1].

COLLEVILLE.

N'êtes-vous sir John Falstaff?

FALSTAFF.

Je suis un homme aussi brave que lui, monsieur, quoi que je sois. Vous rendrez-vous, monsieur? Ou faudra-t-il que je sue pour vous avoir? Si je sue, chaque goutte de sueur coûtera une larme à vos amis, car ils pleureront votre mort. Donc, craignez, tremblez et mettez-vous à ma merci.

COLLEVILLE.

Vous êtes sir John Falstaff, je me rends.

FALSTAFF.

J'ai toute une école de langues dans le ventre que vous voyez et toutes proclament mon nom. Si j'avais un ventre comme tout le monde, je serais simplement le gaillard le plus actif de l'Europe. Mes entrailles, mes entrailles, mes entrailles me perdent!... Voici notre général.

(*Entrent le* PRINCE JEAN DE LANCASTRE, WESTMORELAND *et autres*).

LE PRINCE JEAN.

La colère est apaisée, n'allons pas plus loin. Rappelez les troupes, bon cousin Westmoreland.

(*Westmoreland sort*).

Falstaff, où étiez-vous pendant tout ce temps-là? C'est

1. La plaisanterie de Falstaff est difficile à rendre. Il veut dire qu'un donjon étant un endroit profond, Colleville demeurera de la vallée — une vallée étant une chose également profonde.

quand tout est fini que vous arrivez. Ces plaisanteries de traînard feront qu'un jour ou l'autre vous briserez un bras de potence.

FALSTAFF.

Je serais désolé, milord, qu'il en fût autrement, ayant toujours observé que le blâme et la réprimande étaient la récompense de la valeur. Me prenez-vous pour une hirondelle, une flèche, un boulet? Puis-je, avec mes pauvres vieilles jambes, aller aussi vite que la pensée? J'ai fait hâte autant qu'il a été possible; j'ai crevé cent quatre-vingts chevaux de poste et pourtant, ici même, altéré comme je le suis par le voyage, grâce à ma pure et immaculée valeur, j'ai trouvé le moyen de faire prisonnier sir John Colleville de la vallée, un redoutable chevalier, un valeureux ennemi! C'est peu de chose, n'est-ce pas? Il m'a vu, il s'est rendu. Je puis dire comme le romain au nez crochu : je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu!

LE PRINCE JEAN.

Vous le devez plus à sa courtoisie qu'à votre mérite.

FALSTAFF.

Je ne sais pas. Mais je l'ai fait prisonnier, et supplie votre Grâce, de vouloir bien enregistrer cet exploit avec les autres exploits de cette journée. Autrement, par le seigneur, je le fais relater dans une ballade spéciale, en tête de laquelle je serai représenté Colleville me baisant les pieds. Si j'en suis réduit là, près de moi vous paraîtrez n'être que doubles pence dorés; je vous éclipserai dans le brillant ciel de la renommée, comme la pleine lune éclipse les étincelles du firmament qui, comparées à elles, ne sont plus que des têtes d'épingles. S'il en est autrement ne croyez plus à la noblesse! Donc, laissez-moi jouir de mes droits et faites monter le mérite.

LE PRINCE JEAN.

Le tien est trop lourd pour monter.

FALSTAFF.

Alors laissez-le briller.

LE PRINCE JEAN.

Il est trop épais pour briller.

FALSTAFF.

Enfin faites pour lui, mon bon lord, quelque chose qui puisse me contenter, et appelez ça comme vous voudrez.

LE PRINCE JEAN.

Ton nom est Colleville?

COLLEVILLE.

Oui, milord.

LE PRINCE JEAN.

Tu es un rebelle fameux, Colleville.

FALSTAFF.

Et c'est un sujet fameusement fidèle qui l'a fait prisonnier.

COLLEVILLE.

Je suis, milord, ce que sont ceux qui m'ont conduit ici. Si j'avais été à leur tête, la victoire vous eût coûté plus cher.

FALSTAFF.

Je ne sais pas combien ils l'ont vendu, mais toi, en bon garçon, tu t'es donné pour rien, et je t'en remercie.

(*Rentre* WESTMORELAND).

LE PRINCE JEAN.

A-t-on cessé la poursuite ?

WESTMORELAND.

On a battu en retraite et suspendu l'exécution.

LE PRINCE JEAN.

Envoyez Colleville avec ses complices, à York, pour qu'ils soient exécutés sur-le-champ... Vous, Blunt, conduisez-le et mettez-le sous bonne garde.

(*Colleville sort escorté*).

Maintenant, dépêchons-nous de partir pour la Cour, milords. J'ai entendu dire que le roi mon père était très malade. Les nouvelles arriveront avant nous à sa Majesté... C'est vous qui les lui porterez, cousin, pour le réconforter. Nous vous suivrons d'aussi près qu'il conviendra.

FALSTAFF.

Milord, je vous supplie de me laisser aller dans le Glostershire et, quand vous serez à la Cour, mon bon seigneur, n'oubliez pas de parler de moi en termes favorables.

LE PRINCE JEAN.

Portez-vous bien, Falstaff. Dans ma situation, je parlerai de vous mieux que vous le méritez.

(*Il sort*).

FALSTAFF.

Je vous souhaiterais seulement de l'esprit, cela vaudrait mieux que votre duché. Sur ma foi, ce jeune homme à sang-froid ne m'aime pas. On n'arrive pas à le dérider. Ce n'est pas étonnant, il ne boit pas de vin. Jamais des enfants aussi graves viennent à bien ; la sobriété et l'abus du poisson refroidissent leur sang au point de les faire tomber dans une espèce de malingrerie, et alors quand ils se marient, ils font des filles. Ils sont généralement sots et couards, ce que nous serions si nous n'avions soin de nous échauffer le sang. Un bon mélange de Xérès et de Sherry produit deux effets [1] : d'abord, il vous monte au cerveau, dessèche les

1. Falstaff suit les préceptes de l'Ecole de Salerne.

vapeurs crues, épaisses, stupides, qui l'environnent, le rend prompt à comprendre, vif, imaginatif, plein de légèreté, de pétulance, de pensées délectables qui, exprimées par la voix — la langue — qui leur donne naissance, deviennent excessivement spirituelles. La seconde propriété de votre excellent Xérès est de réchauffer le sang, qui, froid, circulant mal, vous faisait le foie blanc, signe de pusillanimité et de couardise ; tandis que votre mélange réchauffe ce sang, lui permet d'aller du cœur à toutes les extrémités. Il illumine la face qui, comme un fanal, avertit tout le reste de ce petit royaume, l'homme, qu'il faut prendre les armes. Alors les milices vitales, les petits esprits intérieurs se rassemblent autour de leur capitaine, le cœur, qui, dilaté, encouragé par ce cortège, accomplit des hauts faits. Ce courage vient du mélange, de telle sorte que la valeur militaire n'est rien sans le Xérès. C'est le Xérès qui la met en action. L'instruction n'est qu'une simple mine d'or gardée par un diable [1], jusqu'à ce le Xérès l'exploite, la mette en œuvre et en valeur. C'est de là que vient la bravoure du prince Harry. Il avait naturellement hérité de son père, d'un sang froid; mais, comme on fait d'un terrain maigre, pauvre, stérile, il l'a si bien engraissé, labouré, cultivé, avec l'excellente aide d'une bonne boisson, une bonne provision de fertile sherry, que ce sang est devenu ardent et brave. J'aurais mille fils, le premier principe humain que je leur apprendrais, serait d'abjurer les boissons légères et de s'adonner au Xérès [2].

(*Entre* BARDOLPH).

Eh bien, Bardolph ?

BARDOLPH.

L'armée est licenciée et partie.

FALSTAFF.

Qu'elle parte. Moi, je vais dans le Glostershire, où je ren-

1. On supposait autrefois que toutes les mines d'or étaient gardées par des esprits diaboliques. Dans un livre datant de 1569, signé Édouard Fenton et intitulé : *Certains secrets étonnants de la nature*, *(Certaine secrets Wonders of Nature)* se trouve le passage suivant : « Il apparaît aujourd'hui d'étranges visions; on a vu de mauvais esprits dans les mines métalliques du Grand Turc. Dans une mine située à Anneburg, un esprit métallique *(mettal sprite)* a tué douze travailleurs. Le reste a abandonné la mine, bien qu'elle fût très riche ».

2. La préférence de Falstaff pour le Xérès ne lui est point particulière. Il résulte de la lecture des *Ordonnances de la maison du roi Jacques Ier*, que le Xérès était à la mode et qu'on en abusait volontiers à la Cour. Lors d'une réception donnée au roi de Danemark, il arriva même que le Xérès joua plus d'un mauvais tour aux invités. Nous avons donné une description complète de cette mémorable soirée dans *Londres au temps de Shakespeare*.

drai visite à maître Robert Shallow, écuyer. Je l'ai déjà pétri entre le pouce et l'index [1]. Bientôt, je le revêtirai de mon sceau.

(*Ils sortent*).

SCÈNE IV.

Le Palais de Westminster.

ENTRENT LE ROI HENRY, CLARENCE, LE PRINCE HUMPHREY, WARWICK ET AUTRES.

LE ROI.

Maintenant, milords, si le ciel accorde une issue prospère aux débats qui saignent à nos portes, nous conduirons votre jeunesse sur un champ de bataille plus digne d'elle et ne tirerons que des épées sanctifiées. Notre flotte est prête, nos forces réunies, ceux qui devront nous remplacer pendant notre absence sont investis, tout est réglé selon notre devoir. Il ne nous manque plus qu'une santé meilleure. Nous nous reposerons, jusqu'à ce que les rebelles, aujourd'hui soulevés, aient fait leur soumission au gouvernement.

WARWICK.

Deux choses qui, nous n'en doutons pas, réjouiront bientôt votre Majesté.

LE ROI.

Humphrey de Glocester, mon fils, où est le prince votre frère ?

HUMPHREY.

Il est allé, je crois, chasser à Windsor.

LE ROI.

Qui l'accompagne ?

HUMPHREY.

Je ne sais pas, milord.

LE ROI.

Thomas de Clarence, son frère, n'est-il pas avec lui ?

HUMPHREY.

Non, mon bon seigneur, il est ici.

1. Allusion à l'ancien usage de cacheter avec de la cire. On la retrouve dans *Quelque chose pour une vie tranquille*, de Middleton et dans Chaucer.

CLARENCE.

Que désire mon seigneur et père ?

LE ROI.

Ton bien, Thomas de Clarence. Comment se fait-il que tu ne sois pas avec le prince, ton frère? Il t'aime et tu le négliges, Thomas. Tu as dans son affection une meilleure place que tes frères, conserve-la, mon enfant, car, après ma mort, tu pourras l'utiliser pour devenir un médiateur entre sa Grandeur et tes autres frères. N'émousse pas son amour, ne gaspille pas l'avantage de ses bonnes grâces, en paraissant froid à son égard, sans souci de sa volonté. Il est affable quand on lui prête une respectueuse attention. Il a une larme pour la pitié, sa main est généreuse comme le jour quand la charité l'attendrit; ce qui ne l'empêche pas, une fois irrité, d'être de roche, aussi capricieux qu'une journée d'hiver, aussi brusque qu'une rafale d'avril. Son caractère veut donc être observé. Gronde-le pour ses fautes, mais avec des égards, quand tu t'apercevras qu'il est de belle humeur. S'il est irrité, lâche-lui la bride, donne-lui de l'espace, jusqu'à ce que sa colère, comme une baleine échouée, se consume en vains efforts. Retiens cette leçon, Thomas ; tu seras le protecteur de tes amis, le lien doré unissant tes frères, et si on verse le poison du soupçon dans le vase où leur sang se mêle (ce qui arrivera forcément plus tard), que ce vase ne soit jamais troublé, le poison fût-il aussi violent que l'aconit, aussi prompt que la foudre.

CLARENCE.

Je l'observerai avec tout le soin et tout l'amour possible.

LE ROI.

Pourquoi n'es-tu pas à Windsor avec lui, Thomas ?

CLARENCE.

Il n'y est pas aujourd'hui ; il dîne à Londres.

LE ROI.

Qui l'accompagne? Ne peux-tu pas le dire ?

CLARENCE.

Poins et ses compagnons habituels.

LE ROI.

Le sol le plus gras est celui qui produit le plus de mauvaises herbes. Noble image de ma jeunesse, il se laisse envahir par elles. Voilà pourquoi mon chagrin s'étend au delà de l'heure de ma mort. Mon cœur pleure des larmes de sang, quand je me représente les jours de folie, les temps pourris auxquels vous assisterez, lorsque je dormirai auprès de mes ancêtres. Aucun frein ne comprimant les révoltes de sa mauvaise tête, la colère et la chaleur de son

sang devenant ses uniques conseillers, le pouvoir donnant libre cours à ses prodigalités, avec quelles ailes voleront les passions désordonnées vers les périls menaçants et la catastrophe fatale !

WARWICK.

Mon gracieux lord, vous vous trompez sur son compte. Le prince étudie ses compagnons, comme on étudie une langue étrangère : pour l'apprendre, il est nécessaire de connaître et de retenir ses mots les plus immodestes. Une fois qu'on les possède, votre Grandeur doit le savoir, on ne s'en souvient que pour les haïr. Un temps viendra où le prince renoncera à ses compagnons, comme à des expressions grossières ; leur mémoire sera comme un exemple, une mesure vivante, à l'aide desquels sa Grâce estimera la conduite des autres, mettant à profit les fautes passées.

LE ROI.

L'abeille abandonne rarement le rayon qu'elle a construit dans une charogne ! Qui est là ? Westmoreland ?

(*Entre* WESTMORELAND).

WESTMORLAND.

Santé à mon souverain ! Et que de nouvelles prospérités s'ajoutent à celles que je viens lui annoncer. Le prince Jean, votre fils, baise la main de votre Grâce. Mowbray, l'évêque Scroop, Hastings, ont subi les rigueurs de votre loi. A cette heure, les épées rebelles sont au fourreau et, partout, la paix suspend ses rameaux d'olivier. Votre Grandeur pourra lire à loisir, et dans tous ses détails, comment cela est arrivé.

LE ROI.

O Westmoreland, tu es un oiseau d'été ! Même en plein hiver tu chantes le lever du jour !

(*Entre* HARCOURT).

HARCOURT.

Le ciel garde votre Majesté de ses ennemis. Si jamais ils se lèvent contre vous, puissent-ils succomber comme ceux dont je viens vous parler. Le comte Northumberland et lord Bardolph, avec une forte armée composée d'Anglais et d'Ecossais, ont été mis en déroute par le shériff du Yorkshire ; cette lettre, vous dira dans tous ses détails l'ordre et la marche du combat.

LE ROI.

Pourquoi ces bonnes nouvelles me rendent-elles plus malade ? La fortune ne viendra-t-elle jamais à moi avec les deux mains pleines ? N'écrira-t-elle jamais ses plus belles paroles qu'avec de sombres caractères ? Tantôt elle donne l'appétit et refuse la nourriture — ce qui arrive aux pauvres en pleine santé ; — tantôt elle sert un festin et retire l'ap-

pétit; ce qui est le cas des riches qui ont l'abondance et n'en profitent pas. Je voudrais me réjouir de cette heureuse nouvelle, ma vue se trouble, ma tête tourne... A moi! Approchez-vous! Je me sens plus mal!

(Il s'évanouit).

HUMPHREY.

Du courage, Majesté!

CLARENCE.

O mon royal père!

WESTMORELAND.

Mon souverain lord, reprenez vos esprits, ouvrez les yeux!

WARWICK.

Soyez calmes, princes. C'est un accès, comme le roi en a souvent. Eloignez-vous, donnez-lui de l'air, il reviendra à lui.

CLARENCE.

Il succombe à ses angoisses. Les soucis incessants, le travail de son esprit, ont ébranlé le mur qui le soutenait, à tel point que sa vie passe à travers et qu'elle va s'échapper!

HUMPHREY.

Le peuple me fait peur. Il signale des créatures qui n'ont jamais eu de père, des naissances contre nature. Les saisons changent leurs cours, comme si l'année ayant trouvé des mois endormis, avait sauté par-dessus.

CLARENCE.

Le fleuve a éprouvé un triple flux sans aucun reflux intermédiaire. Les vieilles chroniques du temps disent qu'il en fut ainsi, quand Edouard, notre aïeul, tomba malade et mourut.

WARWICK.

Parlez bas, princes. Le roi reprend ses sens.

HUMPHREY.

Cette apoplexie annonce certainement sa fin.

LE ROI.

Soulevez-moi et portez-moi dans une autre chambre. Doucement, je vous prie.

(Ils portent le roi plus loin et le posent sur un lit).

Qu'on ne fasse plus de bruit, mes chers amis, à moins qu'une main secourable me joue quelque musique pour calmer mes sens fatigués.

WARWICK.

Faites venir des musiciens dans une chambre voisine.

LE ROI.

Placez ma couronne sur mon oreiller.

CLARENCE.

Son œil se creuse. Il change beaucoup.

WARWICK.

Moins de bruit, moins de bruit.

(*Entre le* PRINCE HENRY).

LE PRINCE HENRY.

Qui a vu le duc de Clarence ?

CLARENCE.

Je suis ici, frère, rempli de chagrin !

LE PRINCE HENRY.

Quoi ! Il pleut ici et pas dehors ! Comment va le roi ?

HUMPHREY.

Très mal.

LE PRINCE HENRY.

Connaît-il les bonnes nouvelles ? Dis-les lui.

HUMPHREY.

C'est en les apprenant qu'il est devenu si malade.

LE PRINCE HENRY.

Si c'est la joie qui l'a rendu malade, il guérira sans médecins.

WARWICK.

Pas de bruit, milord. Cher prince, parlez bas. Le roi votre père va s'endormir.

CLARENCE.

Retirons-nous.

WARWICK.

Votre Grâce veut-elle venir avec nous ?

LE PRINCE HENRY.

Non. Je vais m'asseoir et veiller près du roi.

(Tous sortent excepté le prince Henry).

Pourquoi la couronne repose-t-elle sur son oreiller, quand elle est un si mauvais camarade de lit ? O reluisante perturbation ! Souci d'or ! C'est toi qui tiens les portes du sommeil ouvertes à tant de nuits inquiètes ! Tu dors avec ta couronne, maintenant ! Pas si profondément, si tranquillement, que celui qui, le front couvert d'un simple béguin, ronfle toute la nuit. O Majesté ! Tu gênes celui dont tu étreins la tête, comme dans un jour de chaleur une riche armure brûle celui qu'elle défend. Je mets un duvet devant les portes de son haleine et il ne bouge pas. S'il respirait, ce duvet léger, sans poids, s'agiterait forcément. Mon gracieux seigneur ! Mon père ! Son sommeil est profond, en vérité. Ce sommeil qui a fait divorcer tant de rois d'Angleterre avec ce cercle d'or ! Je te dois des larmes, les cuisants chagrins du sang. La nature, l'amour, la tendresse filiale, t'en donneront à flots. Toi, tu me dois la couronne impériale. Elle me revient par droit de succession et d'aînesse. *(Mettant la couronne).* La voilà sur mon front. Le ciel me la réserve ! Le

monde entier peut lever une armée de géants, il ne m'enlèvera pas ce légitime honneur. Cette couronne, qui me vient de toi, je la laisserai aux miens comme tu me l'as laissée.

(Il sort).

LE ROI.

Warwick! Glocester! Clarence!

(Rentrent WARWICK *et les autres).*

CLARENCE.

Le roi m'appelle?

WARWICK.

Que désire votre Majesté? Comment se porte votre Grâce?

LE ROI.

Pourquoi m'avez-vous laissé seul, milords?

CLARENCE.

Le prince était près de vous, mon suzerain. Il a voulu s'asseoir et vous veiller.

LE ROI.

Le Prince de Galles? Où est-il? Je veux le voir. Il n'est pas ici.

WARWICK.

Cette porte est ouverte. Il est parti par là...

HUMPHREY.

Il n'est pas dans la chambre où nous nous trouvions.

LE ROI.

Où est la couronne? Qui l'a prise sur mon oreiller?

WARWICK.

Quand nous nous sommes retirés, mon suzerain, nous l'avons laissée là.

LE ROI.

Le prince l'aura prise. Qu'on le cherche. Est-il si pressé, qu'il confonde le sommeil et la mort? Trouvez-le, milord de Warwick et grondez-le.

(Warwick sort).

Un pareil procédé se joint à ma maladie pour hâter ma fin. Enfants, voyez ce que vous êtes! Comme la nature se révolte vite quand l'or devient son but! Voilà donc pourquoi des pères esclaves de leurs soucis, ont rompu leur sommeil à force de penser, leur cervelle à force de réfléchir, ont usé leurs os à force de travailler! Voilà pourquoi ils ont thésaurisé, empilé d'impurs amas d'or étrangement acquis! Voilà pourquoi ils ont voulu initier leurs fils aux arts et aux exercices guerriers! Comme l'abeille qui prend à chaque fleur son suc généreux, les cuisses chargées de cire, la bouche remplie de miel, nous rapportons notre butin à la ruche

et, comme l'abeille, on nous tue pour nos peines! Cet amer sentiment achève d'accabler un père qui se meurt.

(*Rentre* WARWICK).

Où est celui qui n'a pas voulu attendre que la maladie, sa complice, en eût fini avec moi?

WARWICK.

Milord, j'ai trouvé le prince dans la chambre voisine, arrosant ses gentilles joues de larmes sincères, en proie à un chagrin si profond que la tyrannie, qui ne s'abreuve que de sang, aurait, en le voyant, lavé son glaive dans ses pleurs. Il vient.

LE ROI.

Mais pourquoi a-t-il pris la couronne?

(*Rentre le* PRINCE HENRY).

Le voici. Approche Harry. Quittez cette chambre et laissez-nous seuls.

(*Clarence, le Prince Humphrey, les lords, etc., sortent*).

LE PRINCE HENRY.

Je ne croyais pas entendre encore le son de votre voix.

LE ROI.

Ton désir, Henry, était le père de ta pensée. Il y avait trop longtemps que je restais près de toi, je te fatiguais. Es-tu si désireux de t'asseoir sur mon trône vide, que tu sentes le besoin de t'investir de mes insignes avant que l'heure en soit arrivée? O jeunesse présomptueuse! Tu convoites la grandeur qui t'accablera! Je ne te retiendrai pas longtemps, car le nuage de ma dignité est soutenu par un vent si faible qu'il ne tardera pas à fondre en pluie. Mon jour s'assombrit. Tu t'es emparé d'une couronne qui, dans quelques courtes heures, t'aurait appartenu sans offense. A mon lit de mort tu confirmes l'opinion que j'avais de toi. Ta vie a toujours prouvé que tu ne m'aimais pas ; tu as voulu m'en donner l'assurance avant que je meure. Tu cachais dans tes pensées un millier de poignards; tu les as aiguisés sur ton cœur de pierre, pour en frapper la dernière demi-heure de ma vie! Quoi! ne peux-tu pas m'accorder une demi-heure? En ce cas, va-t'en et creuse toi-même ma tombe! Fais sonner de joyeuses cloches à tes oreilles pour annoncer non que je suis mort mais que tu es couronné! Que toutes les larmes qui auraient dû arroser mon cercueil deviennent des gouttes d'huile sainte pour te sacrer le front! Enfouis-moi dans la poussière de l'oubli et livre aux vers ce corps qui t'a donné la vie! Renvoie mes officiers, annule mes décrets! Le temps est venu de tout changer, Henry le cinquième est roi! Vive la folie! A bas la grandeur royale! Hors d'ici, vous tous sages conseillers! De toutes les régions, accourez à la cour

d'Angleterre, singes de l'oisiveté ! Pays voisins, purgez-vous de votre écume! Avez-vous quelque rufien qui veuille jurer, boire, danser, se divertir la nuit, voler, assassiner, commettre les plus vieux péchés par les moyens les plus neufs? Soyez heureux, il ne vous troublera plus ! L'Angleterre va d'un or double revêtir sa triple honte ! Elle lui donnera charges, honneurs, pouvoirs ! Henri le cinquième a démuselé la licence, et la chienne sauvage peut mordre la chair de l'innocent! O mon pauvre royaume, si malade des guerres civiles ! Mes soins ne parvenaient pas à te préserver des désordres; que vas-tu faire, maintenant que le désordre sera ton tuteur? Tu redeviendras un lieu désert, peuplé de loups, comme autrefois !

LE PRINCE HENRY.

Pardonnez-moi, mon suzerain ! (*Il se met à genoux*). Si mes larmes n'avaient été un obstacle à ma réponse, j'aurais prévenu des reproches si cruels, si profonds, avant que votre chagrin les eût exprimés, avant que vous leur eussiez donné un si libre cours. Voici votre couronne. Que Celui qui porte une couronne immortelle vous la conserve longtemps ! Si j'y attache d'autre importance que celle qui vient de votre dignité et de votre renom, je veux rester toujours dans cette humble posture commandée par un cœur sincère; demeurer prosterné sous le poids de mon respect. Le ciel m'en est témoin, quand je suis entré ici, quand j'ai vu que votre Majesté ne respirait plus, mon cœur a été saisi d'un froid mortel. Si je mens, que je meure dans l'état de péché, que le ciel me refuse assez de vie pour montrer au monde incrédule le changement que je me propose d'apporter dans ma conduite ! Venu pour vous voir, vous croyant mort, — presque mort moi-même, mon suzerain, à l'idée que vous l'étiez, — j'ai parlé à la couronne, comme si elle pouvait m'entendre et je l'ai réprimandée en ces termes : *Le souci que tu portes avec toi a épuisé le corps de mon père: donc, quoique du meilleur or, tu en es du plus mauvais. Bien que le carat en soit moins cher, combien plus précieux est l'or qui préserve la vie quand on en fait une médecine potable*[1]. *Car toute belle, toute honorée, toute renommée que tu es, tu dévores qui te prend!* Après avoir accusé la couronne en ces termes, mon très royal suzerain,

1. On crut longtemps qu'une solution d'or renfermait les plus grandes vertus, et que l'incorruptibilité de cet or se communiquait au corps qui l'absorbait :

For gold in phisike is a cordial

dit Chaucer dans son *Docteur en médecine.*

je l'ai mise sur ma tête, pour m'essayer avec, comme avec un ennemi qui aurait tué mon père sous mes yeux. — Querelle de loyal héritier. Mais, si jamais la joie a empoisonné mon sang ou gonflé mes pensées de quelque orgueil; si un esprit de rébellion ou de vanité m'a poussé à me servir de sa puissance, comme d'une chose souhaitée, que Dieu l'éloigne à jamais de ma tête! Qu'il fasse de moi le plus humble des vassaux qui s'assemblent devant elle, avec respect et terreur!

LE ROI.

O mon fils! C'est le ciel qui t'a conseillé de la prendre, afin que tu pusses garder l'amour de ton père en t'excusant comme tu viens de le faire! Approche, Harry. Assieds-toi près de mon lit, écoute un conseil, le dernier, je crois bien, que je donnerai. Le ciel sait, mon fils, par quels sentiers, par quels chemins tortueux il m'a fallu passer pour obtenir cette couronne; et je n'ignore pas de quel trouble elle a obsédé ma tête. Elle reposera sur la tienne avec plus de quiétude, elle y sera plus considérée, plus solide, les hontes que m'a coûtées sa conquête étant enterrées avec moi. Sur ma tête elle semblait un honneur usurpé par des mains violentes; nombre de vivants me rappelaient que je la devais à leur assistance, ce qui donnait lieu à des querelles quotidiennes, valait de sanglantes blessures à une paix illusoire. A tous ces fauteurs de désordre, tu l'as vu, j'ai répondu à mes risques, car mon règne n'a été qu'une scène de tragédie où se développait ce débat. Ma mort va changer l'état des choses; ce qui pour moi n'était qu'une sorte d'acquisition, te revient dans des conditions meilleures, par succession. Mais pour être mieux affermi que moi, tu n'es pas encore solidement assis. Le ressentiment n'est pas complètement éteint dans le cœur de tous mes amis[1]. Ces amis, dont tu dois faire les tiens, n'ont que tout nouvellement perdu leurs griffes et leurs dents. Leur devant mon élévation, j'avais mille raisons de craindre qu'ils me dépossédassent; c'est pour parer à ce danger que j'en ai supprimé une partie, et que je me proposais d'en envoyer l'autre en Terre Sainte, afin que le repos, l'inaction, ne leur donnassent pas le loisir d'examiner de trop près mon gouvernement. Donc, mon Henry, aie bien soin d'occuper les esprits remuants par des expéditions à l'étranger; que leur activité, employée loin d'ici, perde la mémoire des premiers jours. Je voudrais t'en dire plus long, mes pou-

1. Il y a dans le texte: *And all thy friends, wich thou must make thy friends.* Tyrwhitt propose de lire: *And all my friends*, etc. Il existe, en effet, une indiscutable erreur de composition dans ce vers.

mons sont tellement épuisés que je n'ai plus la force de parler. Puisse Dieu oublier comment j'ai obtenu la couronne et te permettre de vivre en paix!

LE PRINCE HENRY.

Mon gracieux souverain, vous l'avez gagnée, vous l'avez portée, et vous me la donnez. Je la possède donc légitimement, légalement, et c'est avec une énergie sans égale que je la conserverai, eussé-je l'univers entier contre moi!

(*Entrent le* PRINCE JEAN DE LANCASTRE, WARWICK, *des lords et autres*).

LE ROI.

Regardez, regardez, voici mon Jean de Lancastre.

LE PRINCE JEAN.

Santé, paix et bonheur à mon royal père!

LE ROI.

Tu m'apportes le bonheur et la paix, fils Jean! Hélas! la santé s'est envolée sur les ailes de la jeunesse, de ce tronc dépouillé et flétri. Tu le vois, ma besogne terrestre est accomplie... Où est milord de Warwick?

LE PRINCE HENRY.

Milord de Warwick!

LE ROI.

Un nom particulier est-il donné à l'appartement où je me suis évanoui?

WARWICK.

On l'appelle Jérusalem, mon noble lord.

LE ROI.

Dieu soit loué! C'est là que je devais mourir. Il y a de nombreuses années, on m'a prédit que je mourrais à Jérusalem. J'avais compris que ce serait en Terre Sainte!... Portez-moi dans cette chambre, je veux y mourir. C'est dans cette Jérusalem que Henry doit mourir[3]!

1. Tous ces faits se trouvent relatés dans Holinshed.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

Dans le Glostershire. La maison de Shallow.

ENTRENT SHALLOW, FALSTAFF, BARDOLPH ET LE PAGE.

SHALLOW.

Par le coq et la pie [1], monsieur, vous ne partirez pas cette nuit. Davy ! j'ai appelé !

FALSTAFF.

Veuillez m'excuser, maître Robert Shallow.

SHALLOW.

Je ne veux pas vous excuser ; vous ne serez pas excusé ; les excuses ne seront pas admises ; il n'y a pas d'excuses qui tiennent ; vous ne serez pas excusé... Davy !

(*Entre* DAVY).

DAVY.

Me voici, monsieur.

SHALLOW.

Davy, Davy, Davy... Voyons, Davy. Oui, c'est ça. William le cuisinier ! Dis-lui de venir... Sir John, vous ne serez pas excusé.

DAVY.

Monsieur... Ces mandats d'amener ne peuvent plus servir. Donc, monsieur... sèmerons-nous du blé dans le guéret ?

1. Vieux juron qui fut longtemps populaire en Angleterre. On le trouve dans une pièce intitulée : *Soliman et Perseda*, et qui date de 1599 : « *By cock and pie and mousefoot* » !
Dans une autre : *Les Deux Femmes en colère d'Abinston* (1599) : « *Marry go sorry, cock and pie, my hearts !* »
Cock serait une corruption du mot *God* (Dieu). Quant à *pie*, c'est ainsi qu'on désignait les tables qui contenaient les anciens missels de l'église romaine.

SHALLOW.

Du blé rouge, Davy. Quant à William, le cuisinier... Y a-t-il de jeunes pigeons?

DAVY.

Oui, monsieur. Voici maintenant la note du forgeron, pour les ferrements et les socs de charrue.

SHALLOW.

Faites le compte et payez... Sir John vous ne serez pas excusé.

DAVY.

Maintenant, monsieur, il faut un manche au seau... Oh! monsieur, avez-vous l'intention de retenir quelque chose sur les gages de Guillaume, à propos du soc qu'il a perdu, l'autre jour, à la foire de Hinckley?

SHALLOW.

Il m'en répondra. Quelques pigeons, Davy; une couple de poules à pattes courtes, un gros morceau de mouton et de bonnes petites friandises. Dis-le à William, le cuisinier.

DAVY.

Est-ce que l'homme de guerre passera ici la nuit, monsieur?

SHALLOW.

Oui, Davy. Je veux en bien user avec lui. Un ami à la Cour vaut mieux qu'un penny dans la bourse[1]. Traite bien ses hommes, Davy, car ce sont coquins fieffés et ils pourraient mordre.

DAVY.

Pas plus qu'ils se sont mordus eux-mêmes, monsieur, car ils ont un linge merveilleusement sale!

SHALLOW.

Bien trouvé, Davy. Parlons de tes affaires, Davy.

DAVY.

Je vous supplie, monsieur, de soutenir William Visor de Woncot, contre Clément Perkes de la colline.

SHALLOW.

Il y a de nombreuses plaintes contre ce Visor. Ce Visor est un coquin fieffé, à ma connaissance.

DAVY.

J'accorde à votre Seigneurie que c'est un coquin, mon-

1. On retrouve le même proverbe dans le *Roman de la Rose* de Chaucer:

Friendship is more than cattell,
For frende in courte aie better is,
Than peny is in purse, certis ».

sieur, mais à Dieu ne plaise qu'un coquin ne puisse trouver un soutien à la requête d'un ami. Un honnête homme, monsieur, est à même de se défendre lui-même ; un coquin ne l'est pas. J'ai servi votre Seigeurie avec fidélité, monsieur, pendant huit années; si je ne peux pas, une ou deux fois par quartier, faire soutenir un coquin contre un honnête homme, c'est que je jouis d'un bien mince crédit auprès de votre Seigneurie. Ce coquin est mon honnêtc ami, monsieur, je supplie donc votre Seigneurie de vouloir bien le soutenir.

SHALLOW.

Allons, allons, il n'aura pas tort. Allez voir ce qui se passe, Davy.

(*Davy sort*).

Où êtes-vous, sir John? Venez. Enlevez vos bottes. Donnez-moi la main, maître Bardolph.

BARDOLPH.

Je suis heureux de voir votre Seigneurie.

SHALLOW.

Je te remercie de tout mon cœur, bon maître Bardolph. (*Au page*). Sois le bienvenu, mon grand ami. Venez, sir John.

(*Shallow sort*).

FALSTAFF.

Je vous suis, bon maître Robert Shallow. Bardolph, veille à nos chevaux.

(*Bardolph et le page sortent*).

Si j'étais scié en morceaux, je ferais quatre douzaines de bâtons d'ermites barbus comme maître Shallow. C'est chose étonnante la ressemblance qu'il y a entre le caractère de ses gens et le sien. Ceux-ci, en l'observant, ont fini par prendre l'allure d'un juge imbécile ; tandis que lui, à force de causer avec eux, a pris celle d'un valet. Leurs esprits sont si bien mariés, à force de se trouver ensemble, qu'ils vont par troupeaux, comme les oies sauvages. Si j'avais une requête à adresser à maître Shallow, je flatterais ses gens, les sachant dans la confidence de leur maître ; et si je voulais adresser la même requête à ses gens, je me faufilerais auprès de maître Shallow, parce qu'il mène ses gens mieux que quiconque. Il est certain que le savoir et l'ignorance s'attrapent comme les maladies. Donc les hommes doivent surveiller leur fréquentation. Je veux en raconter assez sur ce Shallow, pour entretenir le prince Henry dans une continuelle hilarité, le temps de six modes, (c'est-à-dire de quatre termes et de deux actions pour dettes), et il rira sans *intervallums*. On ne saurait s'imaginer l'effet d'un mensonge

assaisonné d'un petit serment ou d'une plaisanterie dite sérieusement, sur un gaillard qui n'a jamais souffert des épaules! Vous le verrez s'esclaffer jusqu'à ce que sa face soit comme un manteau mouillé mis de travers.

SHALLOW, *à la cantonade.*

Sir John!

FALSTAFF.

Je viens, maître Shallow. Je viens, maître Shallow.

(*Falstaff sort*)

SCÈNE II.

Westminster. Dans le palais.

ENTRENT WARWICK ET LE GRAND JUGE.

WARWICK.

Eh bien, milord Grand Juge? Où allez-vous?

LE GRAND JUGE.

Comment va le roi?

WARWICK.

Excessivement bien, ses soucis sont terminés.

LE GRAND JUGE.

J'espère qu'il n'est pas mort?

WARWICK.

Il a parcouru le chemin de la nature et notre conviction est qu'il ne vit plus.

LE GRAND JUGE.

J'aurais voulu que Sa Majesté m'emmenât avec elle; les services que je lui ai rendus de son vivant, me laissent exposé à toutes les persécutions.

WARWICK.

Je crois, en effet, que le jeune roi ne vous aime pas.

LE GRAND JUGE.

Je le sais et me prépare à en subir les conséquences. Elles ne dépasseront pas ce que suppose mon imagination.

(*Entrent le* PRINCE JEAN, *le* PRINCE HUMPHREY, CLARENCE, WESTMORELAND *et autres*).

WARWICK.

Voici venir accablée, la lignée de feu Henry. Oh! si le Henry vivant pouvait avoir le caractère du moins bon de ces trois gentilshommes! Combien de nobles garderaient leusr

emplois, qui devront baisser pavillon devant les esprits les plus vils!

LE GRAND JUGE.

Hélas! J'ai peur que tout soit bouleversé.

LE PRINCE JEAN.

Bonjour, cousin Warwick.

HUMPHREY ET CLARENCE.

Bonjour, cousin.

LE PRINCE JEAN.

Nous nous rencontrons comme des gens qui ne savent plus parler.

WARWICK.

Nous savons encore parler; mais le sujet de notre conversation est trop triste pour qu'on s'y étende.

LE PRINCE JEAN.

Paix à celui qui nous a rendus si tristes!

LE GRAND JUGE.

O, mon bon lord, vous avez perdu un véritable ami et j'ose jurer que votre chagrin n'est point emprunté qu'il est bien le vôtre.

LE PRINCE JEAN.

Bien que nul ne puisse savoir l'accueil qui lui sera réservé, celui qui vous attend sera plutôt froid. J'en suis désolé, tant je voudrais qu'il en fût autrement!

CLARENCE.

Maintenant, il vous faudra parler respectueusement à sir John Falstaff et remonter ainsi le courant de votre caractère.

LE GRAND JUGE.

Doux prince, ce que j'ai fait, je l'ai toujours fait honnêtement, n'obéissant qu'à l'impartialité de mon âme. Vous ne me verrez jamais obtenir une rémission par des supplications préalables, ce serait la mendier. Si la loyauté et la plus complète innocence ne me servent pas de caution, j'irai retrouver le défunt roi mon maître et je lui dirai qui m'a envoyé le rejoindre.

WARWICK.

Voici le prince.

(*Entre le roi* HENRY V).

LE GRAND JUGE.

Bonjour. Le ciel conserve Votre Majesté!

LE ROI.

Le titre nouveau et magnifique de Majesté, ne m'est pas si facile à porter que vous le supposez. Frères, votre tristesse

est mêlée de peur. Nous sommes pourtant à la cour d'Angleterre et non à celle de Turquie. Ce n'est pas un Amurat qui succède à un Amurat, mais un Henry à un Henry. Soyez tristes, chers frères, à vous parler franc, cela vous convient tout à fait. Votre deuil a si royale grâce, que je veux en consacrer la mode et le porter dans mon cœur. Donc, soyez tristes, mes chers frères, mais ne considérez cette tristesse que comme un fardeau qui pèse sur nous tous. En ce qui me concerne, par le ciel, je veux que vous voyiez en moi un père et un frère. Aimez-moi, je veillerai sur vous. Pleurez la mort de Henry, je pleurerai avec vous. Mais il existe un Henry qui convertira ces larmes, une à une, en des heures d'allégresse.

LE PRINCE JEAN ET SES FRÈRES.

Nous n'attendons pas moins de votre Majesté!

LE ROI.

Vous me regardez tous avec des airs étranges (*Au grand Juge*). Vous surtout. Vous avez la certitude, je le sais, que je ne vous aime pas.

LE GRAND JUGE.

J'ai l'assurance qu'en toute justice votre Majesté n'a aucune raison valable de me haïr.

LE ROI.

Comment, un prince appelé à de si grandes destinées oublierait-il les indignités dont vous m'avez accablé! Quoi! réprimander, envoyer brutalement en prison l'héritier direct de l'Angleterre! N'était-ce point une faute grave? Cela peut-il se laver dans le Léthé et s'oublier?

LE GRAND JUGE.

Je représentais alors votre père, l'image de son pouvoir résidait en moi. Alors que dans l'administration de ses lois, j'étais occupé du bien public, votre Grandeur s'est plu à oublier mon rang, la majesté, le pouvoir de la loi et de la justice, enfin l'image du roi que je représentais, au point de me frapper en plein tribunal. Voyant en vous l'offenseur de votre père, c'est alors que j'ai usé de mon autorité et vous ai envoyé en prison. Maintenant que vous portez la couronne, si j'ai eu tort, consentez à avoir un fils qui brave vos décrets, chasse la justice de votre respectable banc, arrête le cours de la loi, émousse le glaive gardien de la paix et de la sûreté de votre personne. Je dirai plus, consentez à ce qu'il dédaigne votre royale image et traite avec mépris l'exécution de vos ordres. Mon suzerain, interrogez vos royales pensées, de ce cas faites le vôtre. Soyez aujourd'hui le père, imaginez-vous avoir un fils, supposez votre dignité gravement profanée, vos lois les plus terribles licencieusement bravées, votre personne dédaignée par ce

fils ; je prends votre défense, et usant de l'autorité que vous m'avez transmise, j'impose silence à votre fils. Maintenant, après avoir froidement considéré les choses, jugez-moi. Vous êtes roi, parlez en roi, dites en quoi j'ai manqué à ma dignité, à ma personne et à la souveraineté de mon prince.

LE ROI.

Vous avez raison, juge, et vous jugez bien. En conséquence, vous tiendrez encore la balance et le glaive. Je souhaite que, comblé de nouveaux honneurs, vous viviez assez pour voir un fils de moi, qui vous offense et vous obéisse, comme je l'ai fait. Puissé-je vivre aussi pour lui répéter les paroles de mon père : *Je suis heureux de posséder un homme assez hardi pour oser juger mon propre fils, et non moins heureux d'avoir un fils que veuille bien livrer sa Grandeur aux mains de la Justice.* Vous m'avez fait emprisonner, c'est pour cela que je laisse dans votre main le glaive sans tache que vous aviez coutume de porter, vous recommandant de vous en servir avec la fermeté, l'impartialité, dont vous avez fait preuve à mon égard. Voici ma main. Vous servirez de père à ma jeunesse ; ma voix sera l'écho de vos paroles ; mes résolutions s'inclineront humblement devant vos conseils et votre sage direction. Vous tous, princes, je vous supplie de croire ce que je vais vous dire. Mon père a emporté mes penchants déréglés dans sa tombe où sont ensevelies mes affections premières ; je veux lui survivre avec la gravité de son esprit, pour déjouer l'attente du monde, tromper les prophéties, détruire la misérable opinion qui condamne sur des apparences. Jusqu'à présent, la marée de mon sang n'a grossi que des flots de vanité ; aujourd'hui elle redescend, elle va se confondre avec l'océan, et ce sang ne coulera plus que majestueusement. Nous allons convoquer la Haute Cour de notre Parlement et si bien choisir les membres de notre noble Conseil, que le grand corps de notre Etat pourra être mis au rang de celui des nations les mieux gouvernées. Que la paix ou la guerre, ou toutes deux ensemble, nous soient familières. (*Au grand Juge*). Sur tout cela, père, vous aurez la haute main. Après la cérémonie du couronnement, nous rassemblerons, comme je viens de le dire, les membres de l'Etat et (si Dieu seconde nos bonnes intentions), nul prince, nul pair n'aura raison de dire : Le ciel abrège d'un jour la vie fortunée de Henry !

SCÈNE III.

Dans le Glostershire. Le jardin de Shallow.

ENTRENT FALSTAFF, SHALLOW, SILENCE, BARDOLPH, LE PAGE ET DAVY.

SHALLOW.

Vous verrez mon jardin et, sous une tonnelle, nous mangerons une reinette de l'année dernière greffée par moi; avec un plat de confitures[1] et ainsi de suite... Venez, cousin Silence... Et après, au lit.

FALSTAFF.

Par Dieu, vous avez là une jolie habitation, et cossue!

SHALLOW.

Très simple, très simple, très simple! Nous sommes tous des pauvres, sir John, des pauvres! Par exemple, l'air est bon! Mets le couvert, Davy, mets le couvert. C'est bien, Davy.

FALSTAFF.

Ce Davy vous sert à beaucoup de choses; il est votre serviteur et votre jardinier.

SHALLOW.

Un bon domestique, un bon domestique, un excellent domestique, sir John... Par la messe, j'ai bu trop de Xérès à souper!... Un bon domestique! Asseyons-nous. Venez, cousin.

SILENCE.

Ma foi, comme on dit... Nous ne ferons...
(*Chantant*).

Rien que manger et faire bonne chère,
Et prier le ciel pour que l'année soit bonne.
Quand la viande est bon marché et les femelles chères
Et que les libertins rôdent çà et là,
Vive la joie
Et vive à jamais la joie!

FALSTAFF.

Voilà un cœur joyeux!... Bon maître Silence, je vais boire à votre santé tout à l'heure!

SHALLOW.

Verse du vin à maître Bardolph, Davy.

1. *With a dish of caraways.* Le *caraway* était une sorte de confiture de pommes.

DAVY.

Cher monsieur, asseyez-vous.

(*Il fait asseoir Bardolph et le page à une autre table*).

Je serai à vous tout à l'heure... Mon très doux monsieur, asseyez-vous... Maître page, bon maître page, asseyez-vous. Je vous souhaite toutes sortes de prospérités! Ce qui vous manquera en nourriture, vous l'aurez en boisson. Il faut nous excuser... Quand le cœur y est!

(*Il sort*).

SHALLOW.

Soyez joyeux, maître Bardolph... Et toi, mon petit soldat, sois joyeux!

SILENCE, *chantant.*

Soyons joyeux, soyons joyeux, ma femme est comme les autres;
Car les femmes sont des pies grièches, petites et grandes.
Il y a de la gaîté dans la maison quand les barbes se remuent[1].
Et les joyeux jours gras sont les bienvenus[2]!
Soyons joyeux, soyons joyeux, etc.

FALSTAFF.

Je ne pensais pas que maître Silence fût un homme aussi gai!

SILENCE.

Moi? Cela m'est déjà arrivé plus d'une fois

(*Rentre* DAVY).

DAVY.

Voici un plat de pommes à peau dure pour vous.

SHALLOW.

Davy!

DAVY.

Votre Seigneurie? (*A Bardolph*). Je serai à vous tout à l'heure. (*A Shallow*). Une coupe de vin, monsieur?

SILENCE, *chantant.*

Une coupe de vin, c'est pétillant et bon
Et je bois à mon amoureuse!
Un cœur joyeux vit longtemps!

1. *'Tis merry in hall, when beards wag all.* M. Warton, dans son *Histoire de la Poésie anglaise*, observe que ce vers est emprunté à un poème d'Adam Davie, intitulé : *La Vie d'Alexandre.*

2. *And welcome merry shrove-tide.* Les jours gras (*Shrove-tide*) étaient autrefois fêtés par des gens de toutes sortes. L'Eglise romaine avait institué une fête, venant immédiatement après le carême, qui durait plusieurs jours et que l'on appelait *Carniscapium.* Dans quelques villes de France, chaque année, on choisissait un fonctionnaire appelé le *Prince d'Amoreux* qui présidait à tous les jeux de la jeunesse, durant les six jours précédant le mercredi des Cendres. La coutume passa en Angleterre. Au siècle dernier, elle était encore suivie par plusieurs universités.

FALSTAFF.

Bien dit, maître Silence.

SILENCE.

Et nous serons joyeux!... Voici venir le doux moment de la nuit!...

FALSTAFF.

Santé et longue vie à vous, maître Silence!

SILENCE.

Remplissez la coupe et qu'elle vienne à moi.
Je veux vous faire raison à un mille de profondeur[1],

SHALLOW.

Sois le bienvenu, honnête Bardolph. Si tu as besoin de quelque chose et que tu ne veuilles pas appeler, maudit soit ton cœur! (*Au Page*). Sois le bienvenu, mon petit fripon mignon... Bienvenu aussi, toi!... Je veux boire à maître Bardolph et à tous ces *cavaleroes* de Londres [2]!

DAVY.

J'espère voir Londres une fois avant de mourir!

BARDOLPH.

Si je puis vous y rencontrer, Davy...

SHALLOW.

Par la messe, vous boirez des pots ensemble! N'est-ce pas, maître Bardolph?

BARDOLPH.

Oui, monsieur, des pots de quatre pintes!

SHALLOW.

Je te remercie!... Le coquin se collera à toi, je puis te l'assurer. Il ne te quittera pas. Il est de bonne race!

BARDOLPH.

Et moi je me collerai à lui, monsieur!

SHALLOW.

Voilà qui est parlé en roi! Ne vous privez de rien. Soyez gais.

(*On frappe au dehors*).

Vois qui frappe à la porte.

(*Davy sort*).

Qui frappe?

1. Ce passage est en prose dans diverses éditions. C'est Steevens qui lui trouvant la coupe d'une vieille chanson, a proposé de l'établir en vers. C'est pourquoi nous ne savons pas si le distique est dit, ou chanté par Silence.

2. ... *Cavaleroes*. C'est le terme dont on se servait pour qualifier un chevalier à la mode. Les soldats du roi Charles furent appelés *Cavaliers* pour la gaieté qu'ils affectaient en opposition avec la gravité des membres du Parlement.

FALSTAFF, *à Silence qui boit une rasade.*

Vous m'avez fait raison !

SILENCE, *chantant.*

Fais-moi raison
Et arme-moi chevalier[1].
Samingo[2].

Est-ce ainsi?

FALSTAFF.

C'est ainsi.

SILENCE.

C'est ainsi ? Avouez alors qu'un vieil homme peut faire quelque chose.

(*Rentre* DAVY).

DAVY.

S'il plaît à votre seigneurie, il y a là un Pistol qui arrive de la Cour avec des nouvelles.

FALSTAFF.

De la Cour? Introduisez-le.

(*Entre* PISTOL).

Eh bien, Pistol ?

PISTOL.

Dieu vous garde, sir John.

FALSTAFF.

Quel vent vous amène ici, Pistol?

PISTOL.

Ce n'est pas un mauvais vent. Doux chevalier, tu es à cette heure un des plus grands hommes du royaume.

SILENCE.

Par Notre-Dame, je le crois. Mais après Puff de Barson[3] !

PISTOL.

Puff? Puff toi-même, lâche et vil mécréant! Sir John, je

1. C'était une coutume parmi les bons vivants, du temps de Shakespeare, de s'agenouiller et de boire une immense rasade à sa maîtresse. Celui qui accomplissait cet exploit était armé chevalier pour toute la nuit.

2. *Samingo*. Abréviation de *San Domingo*.
Dans une pièce de Nash, intitulée *La Dernière Volonté et le Testament de l'Eté* (1600) Bacchus chante :

Monsieur Mingo for quaffing doth surpass
In cup, in can, or glass ;
God Bacchus, do me right,
And dub me knight,
Domingo !

3. Les commentateurs ont vainement cherché à savoir ce que pouvait être ce Puff de Barson. On a été, à force de jouer sur les mots, jusqu'à y voir une allusion aux fameux Thomas Lucy.

suis ton Pistol et ton ami. J'ai galopé jusqu'à toi tout sens dessus dessous, et je t'apporte des nouvelles heureuses, des joies immenses, des événements d'or, des informations du plus grand prix.

FALSTAFF.

Je t'en prie, dis-nous-les comme un homme de ce monde.

PISTOL.

Un *foutra*[1] pour le monde et ses habitants! Je parle de l'Afrique et de ses joies d'or !

FALSTAFF.

Vil chevalier Assyrien, quelles sont tes nouvelles ? Laisse le roi Cophétua connaître ce dont il retourne.

SILENCE, *chantant.*

Et Robin Hood, Scarlet et John.

PISTOL.

De mauvais chiens de basse-cour affronteront-ils les enfants de l'Hélicon ? Les bonnes nouvelles seront-elles bafouées ? Alors, Pistol, mets ta tête dans le giron des furies !

SHALLOW.

Honnête gentilhomme, je ne comprends pas vos manières.

PISTOL.

Tant pis pour toi !

SHALLOW.

Veuillez m'excuser, monsieur, si vous venez avec des nouvelles de la Cour, il n'y a que deux choses à faire : ou les dire ou les garder pour vous. De par le roi, monsieur, je jouis de quelque autorité.

PISTOL.

Quel roi, Bezonian[2] ? Parle ou meurs !

SHALLOW.

Le roi Henry.

PISTOL.

Henry le quatrième? Ou le cinquième ?

SHALLOW.

Henry le quatrième.

PISTOL.

Un foutra pour ton office ! Sir John, ton tendre agnelet est roi ! Henry le cinquième est l'homme. Je te dis la vérité.

1. Du mot français *foutre.*

2. *Bezonian.* Terme de mépris, dérivant du mot italien *bisognoso*, besogneux. Il est fréquemment employé par les contemporains de Shakespeare.

Si Pistol ment fais ceci et fais-moi la figue, comme au vantard espagnol[1].

FALSTAFF.

Quoi! le vieux roi est mort?

PISTOL.

Comme le clou d'une porte[2]. Ce que je dis est vrai.

FALSTAFF.

En avant, Bardolph! Qu'on selle mon cheval!... Maître Robert Shallow, choisissez l'emploi que vous désirez dans le pays! Pistol, je te donnerai une double charge de dignités!

BARDOLPH.

O jour d'allégresse! Je n'échangerais pas ma fortune contre un titre de chevalier!

PISTOL.

Eh bien? Ai-je apporté de bonnes nouvelles?

FALSTAFF.

Portez maître Silence au lit!... Maître Shallow, milord Shallow, sois ce que tu veux, je suis le dispensateur de la fortune! Demande tes bottes; nous galoperons toute la nuit... O doux Pistol!... Partons, Bardolph!...

(*Bardolph sort*).

Viens, Pistol, parle-moi encore et, pendant ce temps-là, cherche ce qui pourrait te faire plaisir. Mettez vos bottes, maître Shallow. Je sais que le jeune roi se meurt d'envie de me voir! Prenons les chevaux de n'importe qui. Les lois de l'Angleterre sont à mes ordres! Heureux ceux qui ont été mes amis et malheur à mon Grand Juge!

PISTOL.

Que les vautours lui dévorent les poumons! *Où est la vie que je menais autrefois*[3] *!* comme on dit. Eh bien! nous y sommes! Salut à un fou aussi heureux!

(*Ils sortent*).

1. ... *and fig me, like the bragging Spaniard.* Faire la figue consistait à mettre son pouce entre l'index et le médium et à dire: « Une figue pour vous ».

L'origine de cette manière d'insulter les gens, n'est point espagnole, mais italienne. Quand les Milanais se révoltèrent contre l'empereur Frédéric Barberousse, ils attachèrent l'impératrice, son épouse, au dos d'une mule, la tête du côté de la queue, et la promenèrent dans la ville. Frédéric, maître de la place, condamna chaque prisonnier, sous peine de mort, à prendre avec les dents une figue placée entre les fesses de la mule. *Far la fisca* devint un terme de mépris, terme qui fut adopté par les autres nations.

2. *As nail in door.* Proverbe. *Door nail* est le clou sur lequel on frappait autrefois pour faire ouvrir une porte. *(Note de Steeven).*

3. Refrain d'une vieille ballade. Nous le retrouverons dans *La Sauvage apprivoisée.*

SCÈNE IV.

Londres. Une Rue.

ENTRENT DES SERGENTS ENTRAINANT L'HOTESSE QUICKLY ET DOLL TEAR-SHEET.

L'HÔTESSE.

Infâme coquin ! Je consentirais à mourir pour te voir pendu ! Tu m'as démis l'épaule !

PREMIER SERGENT.

Les constables me l'ont confiée, et elle goûtera du fouet, je le garantis. Il y a un ou deux hommes qui, dernièrement, ont été tués à cause d'elle.

DOLL.

Tu mens, espèce de crochet à noix ! Allons ! Je vais te dire. Tu es un damné coquin à triple visage ! Si l'enfant que je porte doit naître avant terme, mieux vaudrait pour toi que tu aies battu ta mère, drôle à face de papier !

L'HÔTESSE.

O seigneur ! Si John venait ! Il ferait de ce jour un jour sanglant pour quelqu'un que je sais ! Mais je prie Dieu que le fruit de son ventre vienne avant terme !

PREMIER SERGENT.

Si ça arrive vous lui mettrez une douzaine de coussins au lieu de onze qu'elle a [1]. Venez, je vous emmène toutes les deux. L'homme que vous avez battu, Pistol et vous, est mort.

DOLL.

Je vais te dire, maigre figure de brasier [2] ! Je vous ferai fustiger pour votre peine, espèce d'outre bleue [3] ! Sale gibier de potence affamée ! Si vous n'êtes pas fustigé, je renonce à mon manteau de putain !

PREMIER SERGENT.

Venez, venez, espèce de chevalière errante !

L'HÔTESSE.

Oh ! que la justice puisse ainsi opprimer la force ! Après la souffrance vient le plaisir !

1. Pour simuler la grossesse.

2. Sous le règne de la reine Elisabeth, la plupart des maisons étaient si sales qu'il fallait, de temps à autre, les désinfecter en jetant des parfums sur un brasier. Ces brasiers étaient probablement ornés de grossières figures.

3. Les sergents portaient un uniforme bleu.

DOLL.

Allons, coquin. Mène-moi à la justice.

L'HÔTESSE.

Viens, chien affamé de sang !

DOLL.

Bonhomme, la mort ! Bonhomme, les os !

L'HÔTESSE.

Espèce de squelette[1] !

DOLL.

Viens, maigre chose ! Viens, drôle !

PREMIER SERGENT.

Très bien.

(*Ils sortent*).

SCÈNE V.

Une place publique près de l'abbaye de Westminster.

ENTRENT DEUX MANANTS QUI COUVRENT LE PAVÉ DE JONCS.

PREMIER MANANT.

Plus de joncs, plus de joncs !

DEUXIÈME MANANT.

Les trompettes ont sonné deux fois.

PREMIER MANANT.

Il sera deux heures avant qu'ils reviennent du couronnement. Dépêchons, dépêchons !

(*Les manants sortent*).

(*Entrent* FALSTAFF, SHALLOW, PISTOL, BARDOLPH *et le* PAGE).

FALSTAFF.

Mettez-vous ici, près de moi, maître Robert Shallow; je vais vous recommander au roi. Je le regarderai du coin de l'œil quand il passera et vous verrez la mine qu'il me fera.

PISTOL.

Dieu bénisse tes poumons, bon chevalier.

FALSTAFF.

Viens ici, Pistol. Tiens-toi dernière moi ! (*A Shallow*). Si j'avais eu le temps de faire faire une livrée neuve, j'y aurais

1. *Thou atomy!* La traduction littérale est impossible. D'abord *atomy* est ici pour *anatomy*, ensuite par une association d'idées assez compliquée, le terme d'*anatomie* était devenu synonyme de celui de squelette. Nous le retrouverons dans la *Comédie des Erreurs :*

They brought one Pinch, a hungry lean-fac'd villain,
A mere anatomy...

consacré les mille livres que je vous ai empruntés ! Mais ce n'est pas la question. Il vaut mieux que je me montre dans ce pauvre appareil, il prouvera le désir que j'avais de le voir !

SHALLOW.

En effet.

FALSTAFF.

Il montrera la profondeur de mon affection.

SHALLOW.

En effet.

FALSTAFF.

De mon dévouement.

SHALLOW.

En effet, en effet, en effet.

FALSTAFF.

J'aurai l'air d'avoir galopé nuit et jour, sans réfléchir, sans me rappeler, sans avoir eu la patience de changer de vêtements.

SHALLOW

C'est très certain !

FALSTAFF.

J'arrive tout poussiéreux du voyage, suant du désir de le voir, ne pensant à rien d'autre, laissant toute autre affaire dans l'oubli ; comme si la seule chose importante était de le considérer.

PISTOL.

C'est *semper idem*, car *absque hoc nihil est* ; c'est tout en tout point.

SHALLOW.

En effet.

PISTOL.

Mon chevalier, je vais enflammer ton noble foie et te mettre en colère. Ta Doll, l'Hélène de tes nobles pensées, est dans une vile prison, un cachot contagieux ! Elle y a été traînée par des mains méprisables et sales... Evoque de sa tanière d'ébène, le serpent vengeur d'Alecto, car Doll est sous clef! Pistol ne dit que la vérité.

FALSTAFF.

Je la délivrerai !

(*Acclamations et fanfares*).

PISTOL.

La mer rugit et les trompettes retentissent.

(*Entre* LE ROI *et sa suite, dont fait partie le* GRAND JUGE).

FALSTAFF.

Dieu conserve ta Grâce, roi Hal ! Mon royal Hal !

PISTOL.

Le ciel te conserve et te garde, très royal fils de la Gloire[1]?

FALSTAFF.

Dieu te protège, mon doux enfant!

LE ROI.

Milord Grand Juge, parlez à cet insolent.

LE GRAND JUGE.

Avez-vous vos esprits ? Savez-vous à qui vous parlez ?

FALSTAFF.

O mon roi ! Mon Jupiter! C'est à toi que je parle, mon cœur !

LE ROI.

Je ne te connais pas, vieillard. Songe à prier le ciel. Comme tes cheveux blancs conviennent mal à un fou, à un bouffon ! J'ai rêvé longtemps d'un homme qui lui ressemblait, aussi gonflé par les excès, aussi vieux, aussi bavard. Maintenant que je suis réveillé, mon rêve m'écœure. Tâche d'avoir moins de ventre et plus de vertu. Renonce à ta goinfrerie. Apprends que le tombeau ouvre pour toi une bouche trois fois plus grande que pour les autres hommes. Ne me réplique pas par une plaisanterie de fou. Ne t'imagine pas que je sois le roi que j'étais. Le ciel le sait, le monde s'en apercevra, j'ai renoncé à ma forme première et veux renoncer de même à ceux qui furent mes compagnons. Si tu entends dire que je suis ce que j'ai été, reviens à moi, tu redeviendras le tuteur et le pourvoyeur de mes dissipations. Jusque-là, je te bannis sous peine de mort, comme j'ai banni le reste de mes mauvais conseillers, et te défends de mettre moins de dix milles entre toi et notre personne. Quant aux moyens d'existence, je vous en fournirai, de peur que le manque de ressources vous encourage au mal. Si nous entendons dire que vous vous êtes réformé, nous vous donnerons un emploi proportionné à vos moyens et qualités. Chargez-vous, milord, de faire exécuter la teneur de nos ordres.

(*Le Roi et sa suite sortent*).

FALSTAFF.

Maître Shallow, je vous dois mille livres.

SHALLOW.

Oui, sir John, et je vous supplie de me les laisser emporter chez moi.

1. ... *Most roya imp of fame.* Le mot *imp* est souvent employé par les vieux auteurs pour celui de *progeny* (postérité). Steevens le fait dériver du mot welche *imp-yn*, qui signifiait primitivement un enfant à la mamelle.

FALSTAFF.

Ce serait difficile, maître Shallow. Ne vous en fâchez pas. Je le verrai en particulier. Voyez-vous, il affecte cette contenance pour le monde. Ne craignez rien pour votre avancement. Je suis encore l'homme qui fera de vous un gros personnage.

SHALLOW.

Je ne sais pas comment, à moins que vous me donniez votre pourpoint et me rembourriez de paille. Je vous en prie, bon sir John, sur mes milles livres rendez m'en cinq cents.

FALSTAFF.

Monsieur, je tiendrai ma parole. Ce que vous avez entendu n'était qu'une couleur.

SHALLOW.

Je redoute fort que vous soyez teint de cette couleur-là, sir John.

FALSTAFF.

Ne vous préoccupez pas des nuances. Venez dîner avec moi. Venez, lieutenant Pistol. Venez Bardolph. Il m'enverra chercher ce soir de bonne heure.

(*Rentrent le* PRINCE JEAN, LE GRAND JUGE, *des officiers, etc.*).

LE GRAND JUGE.

Conduisez sir John Falstaff à la prison de Fleet. Emmenez ses compagnons avec lui.

FALSTAFF.

Milord, milord...

LE GRAND JUGE.

Je ne puis vous parler maintenant; je vous entendrai bientôt. Emmenez-les.

PISTOL.

Si fortuna me tormenta, spero me contenta.

(*Falstaff, Shallow, Pistol, Bardolph, le Page et les officiers sortent*).

LE PRINCE JEAN.

J'aime ce procédé du roi. Il veut que ses anciens compagnons soient bien pourvus, mais les exile jusqu'à ce que leur conduite devienne plus modeste et plus sage.

LE GRAND JUGE.

C'est vrai.

LE PRINCE JEAN.

Le roi a convoqué son parlement, milord.

LE GRAND JUGE.

En effet.

LE PRINCE JEAN.

Je gagerais qu'avant la fin de l'année nous porterons

nos épées et notre fougue nationale jusqu'en France. J'ai entendu un oiseau chanter cela, et sa musique, je le soupçonne, plaisait au roi. Venez-vous?

(*Ils sortent*).

ÉPILOGUE

DIT PAR UN DANSEUR.

D'ABORD, ma crainte; ensuite, ma courtoisie; enfin, mon discours. Ma peur est votre déplaisir; ma courtoisie, mon hommage; mon discours est pour implorer votre pardon. Si vous vous attendez à un bon discours, je suis perdu; car ce que j'ai à dire est de ma propre composition, et ce que je dois dire, en vérité, sera à mon préjudice. Mais allons au but et conséquemment à l'aventure. Sachez donc (vous le savez très bien), que je suis venu dernièrement ici, à la fin d'une mauvaise pièce, pour implorer votre indulgence et vous en promettre une meilleure. Je comptais, en vérité, m'acquitter avec celle-ci. Par malheur, si elle est mal venue, je fais banqueroute et vous, mes gentils créanciers, je vous entraîne dans ma chute. Je m'étais engagé à venir ici, ici je me mets à votre merci. Rabattez-moi une partie de ma dette, je vous en paierai l'autre partie et comme la plupart des débiteurs, je vous ferai des promesses infinies.

Si ma langue n'arrive pas à me valoir un acquittement, voulez-vous m'ordonner de faire usage de mes jambes? Ce serait un bien faible paiement : danser pour acquitter une dette! Mais une bonne conscience doit donner toute la satisfaction possible, et c'est ainsi que j'entends agir. Toutes les dames qui sont ici m'ont déjà pardonné; si les gentilshommes s'y refusent, c'est que les gentilshommes ne s'accordent pas avec les dames, ce qui ne se serait jamais vu dans une pareille assemblée.

Encore un mot, je vous en prie. Si vous n'êtes pas trop rassasié de viande grasse, notre humble auteur continuera son histoire, avec sir John dedans et vous amusera avec la belle Catherine de France. Là, autant que je le puis savoir, Falstaff mourra d'une sueur rentrée, à moins que la sévérité de votre opinion ne l'ait déjà tué, car Oldcastle mourut en martyr, et ce n'est pas notre homme[1] Ma langue est fati-

1. Allusion à la version où Sir John Oldcastle n'était pas encore Falstaff.

guée. Quand mes jambes le seront aussi, je vous souhaiterai une bonne nuit. Sur ce, je m'agenouille devant vous; mais, en vérité, c'est afin de prier pour la reine[1].

1. Au temps de Shakespeare, c'était une coutume parmi les comédiens, de prier pour leurs patrons après la représentation.

Une pièce intitulée *La Nouvelle Coutume* (*New Custom*), se termine ainsi :

Preserve our noble Quen Elisabeth, and her Councell all.

Dans *Locrine* :

So let us pray for that renowned maid, etc.

Dans le *Cambyse*, de Preston :

As duty binds us, for our noble Queene let us pray,
And for her honourable concel, etc.

Nous pourrions multiplier les exemples.

FIN DE LA SECONDE PARTIE DE HENRY IV.

LES

JOYEUSES COMMÈRES

DE WINDSOR

Comédie.

INTRODUCTION

Dans un drame historique, *Le Roi Henry V*, Shakespeare fait mourir Falstaff. « Il a fait une belle fin, dit miss Quickly, et il s'en est allé comme un enfant en robe de baptême ». Or, *Le Roi Henry V*, date de 1599, et *Les Joyeuses commères de Windsor*, de 1601. Il eût donc été plus logique de publier ici la traduction du *Roi Henry V* avant celle des *Joyeuses commères*. Nous avons préféré changer l'ordre chronologique et montrer tout le parti que Shakespeare avait su tirer de son extraordinaire héros, avant de faire constater par cette même mistress Quickly qu'« il était froid comme pierre ».

Shakespeare, dans les *Joyeuses commères*, a donc ressuscité Falstaff ? Parfaitement. Dans quelle occasion ? Nous pouvons le dire. La reine Elisabeth ayant à recevoir un envoyé d'Autriche, jugea nécessaire de l'amuser, et fit prier Shakespeare de ressusciter le bouffon qui l'avait fait tant rire dans les deux parties d'*Henry IV*. Il écrivit les *Joyeuses commères*.

S'il faut en croire un auteur dramatique, Mr. John Dennis, qui, en 1702, fit une adaptation des *Joyeuses commères* sous le titre du *Galant comique*, les *Joyeuses commères* auraient été écrites en quinze jours. On lit, en effet, dans la préface du *Galant comique*: « Cette comédie fut écrite par le commandement et sous la *direction de la reine*, en quinze jours ». Huit ans après, Gildon, dans les *Remarques sur les pièces de Shakespeare*, devait confirmer la préface de Mr. Dennis. « J'ai la parfaite assurance, dit-il, qu'il acheva l'œuvre en quinze jours. Chose prodigieuse, quand on considère que tout est si bien imaginé et mené sans la moindre confusion ».

La première édition des *Joyeuses commères de Windsor* est de 1602. Elle est enregistrée dans les cahiers officiels du *Stationer's Hall*, à la date du 18 janvier 1601-2, sous le titre suivant :

John Busby. Une comédie excellente et plaisamment conçue de John Falstaff et des Joyeuses commères de Windsor.

Arthur Johnson. Par assignation de John Busby, un livre intitulé Comédie excellente et plaisamment conçue de sir John Faulstaf et des Joyeuses commères de Windsor.

Dans la même année, Arthur Johnson publia en effet une sorte d'esquisse des *Joyeuses commères de Windsor* sous ce titre :

Une
comédie fort plaisante et
excellemment conçue de sir John
Falstaff et des Joyeuses
Commères de Windsor
où sont entremêlés les divers humours variables
et plaisants de sir Hugh le chevalier Welche,
du juge Shallow et de son sage
cousin Mr Slender
Avec la scène fanfaronne de l'Enseigne
Pistolet et du caporal Nym.
Par William Shakespeare.
Comme elle a été diverses fois jouée par les serviteurs
du très Honorable Lord Chambellan. Et devant
Sa Majesté, et ailleurs.

Londres.
Imprimé par T. C. pour Arthur Johnson et en vente
à sa boutique au cimetière de Saint-Paul, à l'enseigne de la
Fleur de Lys et de la Couronne.
1602.

En 1623, les libraires Blount et Jaggard la publièrent, retouchée par Shakespeare. C'était le texte définitif.

A propos de l'altération des *Joyeuses commères* par Mr. John Dennis, nous avons jugé qu'il serait intéressant de donner les titres des principales adaptations des pièces de Shakespeare représentées en Angleterre, avant que l'Allemagne ait tiré le grand écrivain de l'oubli où il était presque tombé en Europe, c'est-à-dire avant le commencement du dix-neuvième siècle. Les historiens, les critiques et les bibliographes pourront y trouver profit.

LA TEMPÊTE.

La Tempête, ou l'Ile Enchantée, comédie, jouée à Dorset-Garden. Par sir W. d'Avenant et Dryden. 1669.

La Tempête, opéra. Par Shadwell. 1673.

La Tempête, opéra, joué au théâtre royal de Drury-Lane. Par Garrick. 1756.

LES DEUX GENTILSHOMMES DE VÉRONE.

Les Deux Gentilshommes de Vérone, comédie écrite par Shakespeare, avec changements et additions, telle qu'elle a été représentée au théâtre royal de Drury-Lane. Par Mr. Victor. 1763.

LES JOYEUSES COMMÈRES DE WINDSOR.

Le Galant comique ou les amours de sir John Falstaff, comédie jouée au théâtre royal de Drury-Lane par les serviteurs de Sa Majesté. Par M. Dennis. 1702.

LA DOUZIÈME NUIT.

L'Agréable désappointement, comédie, par Charles Burnaby. 1703.

MESURE POUR MESURE.

La loi contre les Amants, par sir W. d'Avenant. 1673.

Mesure pour Mesure, ou la Beauté est le meilleur avocat, comé-

die, jouée au théâtre de Lincoln, avec additions et divertissements musicaux. Par Mr. Gildon. 1700.

BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN.

L'Universelle Passion, comédie, jouée au théâtre royal de Drury-Lane, par les serviteurs de Sa Majesté. Par James Miller. 1737.

LE SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ.

Les Plaisanteries de Bottom le tisserand. Par Robert Cox.

La Reine des Fées, opéra, représenté au théâtre de la Reine, par les serviteurs de Sa Majesté. 1692.

Pyrame et Thisbé, masque, écrit par Richard Leveridge, joué au théâtre de Lincoln. 1716.

Pyrame et Thisbé, opéra burlesque, mis en musique par Mr. Lampe, joué au théâtre royal de Covent-Garden. 1745.

Les Fées, opéra, joué au théâtre royal de Drury-Lane. Par Mr. Garrick. 1755.

Le Songe d'une Nuit d'Été, avec changements, additions et chansons nouvelles, joué au théâtre royal de Drury-Lane. 1763.

Un conte de Fées, deux actes joués au théâtre royal de Drury-Lane. 1763.

PEINES D'AMOUR PERDUES.

Les Étudiants, comédie. 1762.

LE MARCHAND DE VENISE.

Le Juif de Venise, comédie, jouée au théâtre de Lincoln, par les serviteurs de Sa Majesté. Par George Granville, Esq. (Plus tard lord Lansdowe). 1701.

COMME IL VOUS PLAIRA.

L'Amour en Forêt, comédie, jouée au théâtre royal de Drury-Lane, par les comédiens de Sa Majesté. Par C. Johnson. 1723.

Une Cure d'Amour, comédie, par J. C. 1739.

TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN.

Tout est bien qui finit bien, comédie, par Mr. Pilon, jouée à Haymarket. 1785.

LA SAUVAGE APPRIVOISÉE.

Sawny d'Écosse ou *La Sauvage apprivoisée*, comédie, jouée au théâtre royal. Par John Lacy. 1698.

Le Pêcheur de Preston, farce, jouée au théâtre de Lincoln. Par Christophe Bullock. 1716.

Le Pêcheur de Preston, joué au théâtre de Drury-Lane, par les serviteurs de Sa Majesté. Par C. Johnson. 1716.

La Guérison de la Grondeuse, opéra, par James Worsdale. 1735.

Catherine et Petrucchio, par Mr. Garwick. 1756.

CONTE D'HIVER.

Le Conte d'Hiver, pièce par Charles Marsh. 1756.

Florizel et Perdita, par Mr. Garrick. 1758.

La Fête de la Tonte, pastorale dramatique, jouée au théâtre royal de Haymarket. 1777.

LA COMÉDIE DES ERREURS.

La Comédie des Erreurs, comédie, jouée au théâtre de Covent-Garden. 1777. Par Mr. Hall.

Les Jumeaux, comédie, jouée à Edimbourg et imprimée dans la *Collection des farces d'Edimbourg*. 1786. Par Mr. Wood.

MACBETH.

Macbeth, tragédie, avec additions, chansons nouvelles. Par sir William d'Avenant. 1674.

La tragédie historique de Macbeth, jouée au théâtre d'Edimbourg. 1753. Par Mr. Lee.

LE ROI JEAN.

La tyrannie du pape sous le règne du roi Jean, tragédie, jouée au théâtre royal de Covent-Garden, par les serviteurs de Sa Majesté. Par Colley Cibber. 1744.

LE ROI RICHARD II.

L'Histoire du Roi Richard II, comédie, jouée au théâtre royal. Par N. Tate. 1681.

La Tragédie du Roi Richard II, par Lewis Théobald. 1720.

Le Roi Richard II, tragédie, adaptée de Shakespeare, par James Goodhall. 1772.

LE ROI HENRY IV (*première partie*).

Le roi Henry IV avec les plaisanteries de sir John Falstaff, tragi-comédie, jouée au théâtre de Lincoln, par les serviteurs de Sa Majesté. Par Mr. Betterton. 1700.

LE ROI HENRY IV (*deuxième partie*).

La Séquelle de Henry IV, avec les plaisanteries de sir John Falstaff et du juge Shallow, jouée par la Compagnie des Comédiens de Sa Majesté au théâtre royal de Drury-Lane. Par Mr. Berterton. Sans date.

LE ROI HENRY VI.

Henry VI, première partie, avec le meurtre de Humphrey, duc de Glocester, par John Crowne. 1681.

Henry VI, seconde partie, ou les misères de la guerre civile, par John Crowne. 1681.

Humphrey, duc de Glocester, tragédie, jouée au théâtre royal de Drury-Lane, par les serviteurs de Sa Majesté. Par Ambroise Philips. 1723.

Une tragédie historique des guerres civiles sous le règne du roi Henry VI, par Théo. Cibber. 1723.

LE ROI RICHARD III.

L'Histoire tragique du roi Richard III, 1700, par Colley Cibber.

TROÏLUS et CRESSIDA.

Troïlus et Cressida, ou la vérité découverte trop tard, tragédie, par John Dryden. 1679.

TIMON D'ATHÈNES.

L'Histoire de Timon d'Athènes, le misanthrope, pièce, par Thomas Shadwell. 1678.

Timon d'Athènes, joué au théâtre royal de Richmond. Par Jame Love. 1678.

Timon d'Athènes, tragédie, jouée au théâtre royal de Drury-Lane, Par M. Cumberland. 1771.

Timon d'Athènes, joué à Covent-Garden. Par Mr. Huli. 1786.

CORIOLAN.

L'Ingratitude de la République ou la chute de Caïus Martius, joué au théâtre royal. Par Nahum Tate. 1682.

L'Envahisseur de sa patrie ou le dissentiment fatal, joué au théâtre royal de Drury-Lane, par les serviteurs de Sa Majesté. Par John Dennis. 1720.

Coriolan ou *la matrone romaine*, tragédie, adaptée de Shakespeare et Thomson, jouée au théâtre royal, à Covent-Garden. Par Thomas Sheridan. 1755.

JULES CÉSAR.

La Tragédie de Jules César avec la mort de Brutus et de Cassius, écrite d'abord par Shakespeare, puis adaptée par sir William d'Avenant et John Dryden, poètes lauréats, jouée par les comédiens de la Compagnie de Sa Majesté au Théâtre Royal. 1719.

La Tragédie de Jules César, avec un prologue et un chœur. 1722.

La Tragédie de Marcus Brutus, avec le prologue et les deux derniers chœurs. 1722. Par John Sheffield, duc de Buckingham.

ANTOINE ET CLÉOPATRE.

Antoine et Cléopâtre, pièce historique abrégée, jouée sur le théâtre royal de Drury-Lane, par les serviteurs de Sa Majesté. Par Edward Capell. 1758.

CYMBELINE.

La Princesse offensée ou la Fatale gageure, comédie, jouée au théâtre royal, par les serviteurs de Sa Majeté. Par Tho. Durfey, 1682.

Cymbeline, par Charles Marsh. 1755.

Cymbeline, comédie, jouée au théâtre royal, à Covent-Garden. Par W. Hawkins. 1759.

Cymbeline, comédie, jouée à Drury-Lane. Par Mr. Garrick, 1761.

LE ROI LEAR.

L'Histoire du Roi Lear, par Nahum Tate, 1681.

L'Histoire du Roi Lear, tragédie, jouée à Covent-Garden. Par George Colman. 1768.

ROMÉO ET JULIETTE.

Roméo et Juliette, tragi-comédie, par James Howard.

Roméo et Juliette, par Théo. Cibber. 1744.

Roméo et Juliette, par Mr. Garrick, tragédie jouée à Drury-Lane. 1750.

HAMLET.

Hamlet, par Mr. Garrick, tragédie, jouée à Drury-Lane. 1771.

PERSONNAGES

SIR JOHN FALSTAFF.
FENTON.
SHALLOW, juge de paix.
SLENDER, neveu de Shallow.
Mr FORD, } bourgeois de Windsor.
Mr PAGE, }
WILLIAM PAGE, fils de Mr Page.
SIR HUGUES EVANS, curé Gallois.
DOCTEUR CAÏUS, médecin français.
L'HOTE de la Jarretière.
BARDOLPH, }
PISTOL, } compagnons de Falstaff.
NYM, }
ROBIN, page de Falstaff.
SIMPLE, serviteur de Slender.
RUGBY, serviteur du Docteur Caïus.
Mistress FORD.
Mistress PAGE.
Mistress ANNE PAGE, sa fille.
Mistress QUICKLY, servante du Docteur Caïus.
SERVITEURS de Page, Ford, etc.

La scène est à Windsor et aux environs.

LES

JOYEUSES COMMÈRES

DE WINDSOR

COMÉDIE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

Windsor. Devant la maison de Page.

ENTRENT LE JUGE SHALLOW, SLENDER, ET SIR HUGH EVANS.

SHALLOW.

Sir Hugh[1], ne cherchez point à me persuader. J'en ferai une affaire de Chambre Etoilée. Il serait vingt fois sir John Falstaff, il ne se moquera pas de Robert Shallow.

SLENDER.

Du comté de Glocester, juge de paix et *coram*.

SHALLOW.

Oui, neveu Slender, et *Cust-alorum*[2].

1. C'est par le titre de Sir que l'on désignait les Bacheliers-ès-Arts de Cambridge et de Dublin, mais ce titre devait toujours être suivi du nom, sir Evans, sir Hugh, etc. Tout le petit clergé anglais était également distingué par le titre de Sir.

2. Pour *Custos-Rotulorum*. Nous retrouverons d'autres altérations de ce genre. Il est probable que Shakespeare a voulu tourner en ridicule les abréviations employées dans certains actes de justice.

SLENDER.

Oui, et *Ratolorum* aussi. Et un gentilhomme né, monsieur le curé ; qui signe lui-même *armigero*[1] sur tout billet, mandat, quittance et obligation ! *Armigero !*

SHALLOW.

Ainsi nous faisons et avons toujours fait depuis trois cents ans.

SLENDER.

Tous ses successeurs décédés avant lui, l'ont fait ; et tous ses ancêtres, qui viendront après lui, le feront. Ils pourront mettre une douzaine de brochetons blancs sur leur cotte d'armes[2].

SHALLOW.

Une vieille cotte d'armes.

EVANS.

Une douzaine de poux blancs font très bien sur une vieille cotte. Cela convient, en *passant*, c'est une pête familière à l'homme et qui signifie *amour*[3].

SHALLOW.

Le brocheton est du poisson frais et c'est du poisson salé qui se trouve sur notre vieille cotte[4].

SLENDER.

Je puis écarteler, mon oncle[5] ?

SHALLOW.

Vous le pouvez, en vous mariant.

EVANS.

Vous seriez désolé qu'il écartelât.

SHALLOW.

Pas du tout.

1. Slender a vu des attestations du juge signées : « *Jurat coram me, Roberto Shallow, Armigero* » pour l'ablatif d'*Armiger*.

2. Shakespeare fait ici allusion aux armes du chevalier sir Thomas Lucy qui l'avait persécuté dans sa jeunesse pour un délit de chasse et qu'on suppose être caricaturé dans le personnage de Shallow. (*Note de Malone*).
Voir à ce propos notre *Vie véridique de Shakespeare*.

3. Evans qui patoise a entendu *Louces* (poux) au lieu de *Luces* (brochetons).

4. Les commentateurs ont longuement discuté sur la plaisanterie de Shallow, Farmer, Steevens, Tollet, Malone, s'y perdent. Nous aussi. Nous nous contenterons de reproduire cette note de Johnson qui jettera, peut-être, un peu de lumière au milieu de tant d'obscurité : « Le poisson frais est le blason d'une ancienne famille et le poisson salé est le blason d'un marchand devenu riche en trafiquant sur mer ».

5. Terme de blason. Partager l'écu en quatre.

EVANS.

Si, par Notre-Dame. S'il prend un quartier de votre cotte, il n'y en aura plus que trois pour vous. Mais c'est tout un. Si sir John Falstaff vous a avili, je suis homme d'église et serais heureux d'exercer ma bienveillance en rétablissant quelque régonciliation et gompromis entre vous.

SHALLOW.

Le Conseil en sera saisi. C'est un révolté !

EVANS.

Il n'est pas gonvenable que le Conseil entende parler d'une révolte. Il n'y a pas de crainte de Tieu dans une révolte. Le Conseil, voyez-vous, voudra entendre parler de Tieu et non d'une révolte. Prenez-y bien garde.

SHALLOW.

Sur ma vie, si je redevenais jeune, l'épée trancherait la question.

EVANS.

Il vaut mieux que les amis soient l'épée, et qu'ils la dranchent. Il y a un dessein dans ma cervelle, lequel, par aventure, pourra produire de pons effets. Il y a Anne Page, la fille de maître George Page, laquelle est une cholie virginité.

SLENDER.

Mistress Anne Page ? Elle a les cheveux bruns et une petite voix de femme.

EVANS.

C'est la bersonne du monde, comme juste vous la désirez. Elle possède sept cents livres en monnaie d'or et d'argent que son grand-père lui a données à son lit de mort (Tieu le fasse bien ressusciter !) pour en jouir quand elle pourra atteindre ses dix-sept ans. Ce serait une ponne idée, si nous laissions nos pavardages et nos discussions, pour établir un mariage entre maître Abraham et mistress Anne Page.

SHALLOW.

Son grand-père lui a laissé sept cents livres ?

EVANS.

Oui, et son père lui laissera un plus peau denier.

SHALLOW.

Je connais la jeune demoiselle. Elle a des qualités.

EVANS.

Sept cents livres et des espérances sont des gualités.

SHALLOW.

Nous verrons l'honnête maître Page. Falstaff est là ?

EVANS.

Vous mentirai-je ? Je méprise un menteur, comme je méprise un hypocrite, ou comme je méprise un homme qui

n'est pas franc. Le chevalir Sir John est ici, mais, je vous en subblie, écoutez ceux qui vous veulent du bien. Je vais frapper à la porte (*il frappe*) et demander maître Page. Holà ! Tieu pénisse votre maison !

(*Entre* PAGE).

PAGE.

Qui est là ?

EVANS.

Voici la pénédiction de Tieu, et votre ami, le juge Shallow, et le jeune maître Slender qui, par aventure, vous contera une autre histoire, si la chose beut vous être agréable.

PAGE.

Je suis heureux de voir vos Honneurs en bonne santé ! Je vous remercie pour la venaison, maître Shallow.

SHALLOW.

Maître Page, je suis enchanté de vous voir. Que beaucoup de bien récompense votre bon cœur. J'aurais voulu que la venaison fût meilleure. Elle a été mal tuée. Comment va cette excellente mistress Page ? Je vous aime toujours de cœur, là, de cœur.

PAGE.

Monsieur, je vous remercie.

SHALLOW.

Monsieur, je vous remercie. Que vous le vouliez ou non, je vous aime.

PAGE.

Je suis heureux de vous voir, bon maître Slender.

SLENDER.

Comment se porte votre lévrier fauve, monsieur ? J'ai entendu dire qu'il avait été battu à la course de Cotsale[1].

1. Slender veut dire Cotswold, dans le Gloucestershire. Au commencement du règne de Jacques Ier, avec permission du roi, un certain Dover, attorney de Barton on the Heath, dans le Warwickshire, institua sur les hauteurs de Cotswold, des jeux annuels consistant en sports et exercices campagnards. Il les dirigeait en personne, bien monté et habillé de vieux habits provenant de Sa Majesté. Ces jeux furent suivis, pendant quarante années, par la noblesse et la haute bourgeoisie de soixante milles à la ronde, jusqu'à ce que la grande rébellion abolit tous les établissements libéraux. Il existe un livre intitulé : *Annalia Dutrensia. Upon the yearly celebration of Mr. Robert Dover's Olympick games upon Cotswold Hills, etc.* (*London 1636*), préfacé en vers par Drayton, Jonson, Randolph et beaucoup d'autres parmi les grands écrivains de l'époque. Ces jeux, comme le montre un curieux frontispice, consistaient principalement en luttes corps à corps, sauts, courses à pied, jeux de lance, danses de femmes, chasses, et particulièrement en courses de lévriers dont le but était un lièvre en liberté. Cette dernière tradition s'est conservée aux environs de Liverpool où, chaque année, a lieu ce qu'on appelle en Angleterre le *Waterloo-cup*.

PAGE.

C'est ce qu'on n'a pas pu juger, monsieur.

SLENDER.

Vous ne l'avouerez pas, vous ne l'avouerez pas.

SHALLOW.

Non, il ne l'avouera pas... C'est votre faute... C'est votre faute... C'est un bon chien !

PAGE.

Un mâtin, monsieur.

SHALLOW.

Monsieur, c'est un bon chien et un beau chien. Peut-on mieux dire ? Il est bon et beau. John Falstaff est-il ici ?

PAGE.

Monsieur, il est chez nous, et je voudrais pouvoir vous servir d'intermédiaire pour vous raccommoder.

EVANS.

C'est barler en pon chrétien.

SHALLOW.

Il m'a outragé, maître Page.

PAGE.

Monsieur, il l'a en quelque sorte confessé.

SHALLOW.

Si c'est confessé, ce n'est pas absous, n'est-ce pas, maître Page ? Il m'a outragé. En vérité il m'a... En un mot il m'a... Croyez-moi. Robert Shallow, esquire, sur ma foi, a été outragé.

PAGE.

Voici venir sir John.

(*Entrent* SIR JOHN FALSTAFF, BARDOLPH, NYM *et* PISTOL).

FALSTAFF.

Maître Shallow, vous voulez donc vous plaindre de moi au roi ?

SHALLOW.

Chevalier, vous avez battu mes gens, tué mon daim[1] et forcé mon pavillon.

FALSTAFF.

Mais je n'ai pas baisé la fille de votre garde.

1. Il est bon de rappeler ici que le fameux chevalier sir Thomas Lucy poursuivit Shakespeare, sous prétexte que ce dernier avait tiré un daim sur ses terres. C'est à ce propos que Shakespeare composa l'épigramme demeurée célèbre, qu'il fit coller à la porte du parc du demandeur.

SHALLOW.

Bah! Une épingle! Vous répondrez de tout cela.

FALSTAFF.

J'y répondrai immédiatement. J'ai fait tout cela... Maintenant, c'est répondu.

SHALLOW.

Le Conseil en aura connaissance.

FALSTAFF.

Il vaudrait mieux pour vous que ce fût connu d'une assemblée moins nombreuse; vous seriez moins ridicule.

EVANS.

Pauca verba, sir John et de ponnes paroles.

FALSTAFF.

De bons choux[1]!... Slender, je vous ai écorché la tête. Qu'avez-vous contre moi?

SLENDER.

Morbleu, monsieur, j'ai quelque chose dans la tête contre vous et vos coquins d'escrocs[2], Bardolph, Nym et Pistol. Ils m'ont entraîné à la taverne, m'ont grisé et ensuite ont vidé mes poches.

BARDOLPH.

Vous êtes un fromage de Banbury[3]!

SLENDER.

Là n'est pas la question.

PISTOL.

Eh bien, Méphistofilus?

SLENDER.

Là n'est pas la question.

NYM.

Tranchons, dis-je! *Pauca, pauca.* Tranchons! C'est dans mon caractère.

1. *Good worts! Good cabbage.* Nous avons dit que dans le texte de Shakespeare, Evans patoisait. La réplique avant il a dit *Good worts*, pour *Good words.* Or *wort* était l'ancien nom d'une espèce de chou. On peut lire dans le *Valentinien* de Beaumont et Fletcher :

Planting of worts and onions, any thing.

2. ... *coney-catching rascals. Coney-catcher*, c'est-à-dire faiseur de dupes, était le nom dont on qualifiait les escrocs sous le règne d'Elisabeth. Green, le fameux pamphlétaire, a publié un libelle sous ce titre : *A detection of the Frauds and Tricks of Coney-catchers and Couzeners.*

On lit dans le *Satiromastix* de Decker:

Thou shalt not coney-catch me for five pounds.

Quelle joie de pouvoir faire ainsi des verbes avec des noms!

3. Allusion à la maigreur de Slender.

SLENDER.

Où est Simple, mon serviteur? Pouvez-vous me le dire, cousin?

EVANS.

Paix, je vous brie! Ecoutez-nous. Il y a trois arpitres dans cette affaire, comme je la combrends. Il y a, maître Page, *fidelicet*, maître Page. Il y a moi-même, *fidelicet*, moi-même. Et le troisième, finalement et dernièrement, est mon hôte de la Jarretière.

PAGE.

A nous trois d'écouter l'affaire et de terminer entre eux.

EVANS.

Très pien. J'écrirai le brocès-verbal sur mon livre de notes; ensuite nous nous occuperons de la cause, avec toute la discrétion dont nous sommes cabables.

FALSTAFF.

Pistol...

PISTOL.

Il entend avec ses oreilles.

EVANS.

Par le diable et sa mère! quelle phrase est-ce là? *Il entend avec ses oreilles.* Pourquoi ces affectations[1]?

FALSTAFF.

Pistol, avez-vous pris la bourse de maître Slender?

SLENDER.

Oui, par ces gants, il l'a prise, ou je ne veux jamais rentrer dans ma grande chambre! Elle contenait sept groats en pièces de six pence, et deux galets à l'effigie d'Edouard, que j'avais achetés pour deux shellings et deux pence à Yead, le meunier. J'en jure par ces gants!

FALSTAFF.

Est-ce vrai, Pistol?

EVANS.

Non. C'est faux s'il y a vol.

PISTOL.

Tu es un étranger de la montagne! Sir John, mon maître, je porte un défi à cette rapière de fer blanc! Je donne un démenti à tes lèvres! Un démenti! Mousse et écume, tu mens!

SLENDER.

Par ces gants, alors, c'était lui!

NYM.

Faites attention, monsieur, et finissez-en avec ces plai-

1. Pistol a dit : Il entend avec ses oreilles. En anglais: *He hears vith ears.*

santeries. Je dirai : *Fais attention à la trappe*[1] *!* si vous dites que je suis un voleur. Voilà ce que je déclare !

SLENDER.

Par ce chapeau, c'est alors celui qui a la face rougie ! Quoique je ne puisse plus me rappeler ce que je faisais quand vous m'avez grisé, cependant je ne suis pas un âne !

FALSTAFF.

Que répondez-vous, Scarlet et John[2] ?

BARDOLPH.

Pour ma part, monsieur, je dis que le gentilhomme avait grisé jusqu'à ses cinq sentences.

EVANS.

C'est-à-dire ses cinq sens. Fi ! Quelle ignorance !

BARDOLPH.

Dans son ivresse[3], monsieur, il était, comme on dit, annulé, et dans ses conclusions il dépassait le but[4].

SLENDER.

Vous parlez latin tous les deux ! Mais là n'est pas la question. Je ne veux plus me griser, tant que je vivrai, sauf en honnête et civile compagnie. La duperie me servira de leçon. Si je me grise, je me griserai avec des hommes qui ont la crainte de Dieu et non avec des coquins d'ivrognes.

EVANS.

Par le Tieu qui me juge, voilà une vertueuse décision.

FALSTAFF.

Vous entendez que tout est nié, messieurs, vous l'entendez ?

(*Entrent mistress* ANNE PAGE *avec du vin. Mistress* FORD *et mistress* PAGE *la suivent*).

PAGE.

Non, ma fille, remporte le vin. Nous boirons à la maison.
(*Anne Page sort*).

SLENDER.

O ciel ! C'est mistress Page !

PAGE.

Eh bien, mistress Ford ?

1. *I will say, marry trap*. *Marry trap* était une expression consacrée pour désigner ceux qui se prenaient à leur propre piège.

2. Scarlet et John étaient les noms des deux compagnons de Robin Hood. Mais la plaisanterie consiste dans le mot *Scarlet*, qui est une allusion à la face rouge de Bardolph.

3. *And, being sap*. *Sap* est un mot d'argot dont on a en vain cherché l'origine. Nous l'avons traduit sur la recommandation de Douce.

4 ... *Tho pass the careire*, était un terme de manège.

FALSTAFF.

Mistress Ford, sur ma foi, la rencontre est heureuse. Avec votre permission, bonne dame. (*Il l'embrasse*).

PAGE.

Femme, souhaitez la bienvenue à ces gentishommes. Venez, nous avons un pâté chaud de venaison à dîner ; venez, messieurs, j'espère que nous boirons pour noyer ces rancunes.

(*Tous sortent excepté Shallow, Slender et Evans*).

SLENDER.

Je donnerais quarante shellings pour avoir mon livre de romances et de sonnets !

(*Entre* SIMPLE).

Eh bien, Simple ! Où avez-vous été ? Il faut que je me serve moi-même, n'est-ce pas ? Vous n'avez pas le *Livre des Enigmes* sur vous[1] ? L'avez-vous ?

SIMPLE.

Le *Livre des Enigmes !* Ne l'avez-vous pas envoyé à Alice Shortcake, à la Toussaint dernière, une quinzaine avant la Saint-Michel ?

SHALLOW.

Venez, neveu ; venez, neveu. Nous vous attendons. Un mot, neveu. Voici. Il y a, pour ainsi dire, une proposition, une sorte de proposition faite de loin, par sir Hugh... Me comprenez-vous ?

SLENDER.

Oui, monsieur. Vous me trouverez raisonnable. Si cela est, je ferai ce que me commandera la raison.

SHALLOW.

Comprenez-moi.

SLENDER.

C'est ce que je fais, monsieur.

EVANS.

Prêtez l'oreille à ses propositions, maître Slender. Je vous expliquerai l'affaire, si elle vous gonvient.

SLENDER.

Je veux obéir à ce que dira mon oncle Shallow. Je vous prie, pardonnez-moi. Il est juge de paix dans son pays, tout simple mortel que je suis.

EVANS.

Mais là n'est pas la question. La question a rabbort à votre mariage.

SHALLOW.

Oui, voilà le point, monsieur.

1. *The book of riddles* était un livre populaire.

EVANS.

Voilà le point, le vrai point... Avec mistress Page.

SLENDER.

S'il en est ainsi, je l'épouserai, à toutes les conditions raisonnables.

EVANS.

Mais, pouvez-vous l'affectionner? Nous voulons le savoir de votre pouche, et de vos lèvres ; car divers philosophes disent que les lèvres sont un morceau de la pouche. Donc, pour bréciser, pouvez-vous tourner vos inclinations vers cette jeune fille ?

SHALLOW.

Neveu Abraham Slender, pouvez-vous l'aimer?

SLENDER.

Je l'espère, monsieur. Je l'aimerai comme doit aimer un homme raisonnable.

EVANS.

Par les saints de Tieu et ses saintes, dites-nous d'une façon positive si vous pouvez tourner vos désirs vers elle.

SHALLOW.

Il le faut. L'épouseriez-vous avec une bonne dot?

SLENDER.

Je ferais plus encore, mon oncle, à votre requête, si elle est raisonnable.

SHALLOW.

Comprenez-moi, comprenez-moi, cher neveu. Ce que j'en fais est pour vous. Pouvez-vous aimer cette jeune fille ?

SLENDER.

Je l'épouserai, monsieur, à votre requête. Au commencement s'il n'y a pas un grand amour, il se peut que le ciel l'augmente quand nous nous connaîtrons mieux, quand nous serons mariés, quand nous aurons plus d'occasions de nous étudier. J'espère qu'avec la familiarité grandira l'antipathie [1]. Mais si vous dites *épouse-la*, je l'épouserai. J'y suis dissolu et dissolument.

EVANS.

Voilà une réponse bleine de discrétion ; excepté la faute dans le mot *dissolu*. Le mot est, d'après ce que vous voulez dire : *résolu*. Le reste est pien.

SHALLOW.

Oui, je crois que mon neveu voulait s'exprimer dans le bon sens.

1. ... *Will grow more contempt*. Quelques éditeurs ont cru devoir remplacer le mot contempt, par *content*. Ils ont oublié que Slender confond volontiers les expressions. On le verra par la suite.

SLENDER.

Autrement, je voudrais être pendu, là !

(*Rentre* ANNE PAGE).

SHALLOW.

Voici la belle mistress Anne. Je voudrais être jeune, pour l'amour de vous, mistress Anne!

ANNE.

Le dîner est sur la table. Mon père désire la compagnie de votre Honneur.

SHALLOW.

Je suis à lui, belle mistress Anne.

EVANS.

Tieu soit péni ! Je ne veux pas manquer le pénédicité !

(*Shallow et sir Evans sortent*).

ANNE.

Plaît-il à votre Honneur d'entrer, monsieur ?

SLENDER.

Non, je vous remercie, en vérité, de tout mon cœur. Je suis tout à fait bien.

ANNE.

Le dîner vous attend, monsieur.

SLENDER.

Je n'ai pas faim, je vous remercie, en vérité. (*A Simple*). Maraud, bien que vous soyez mon valet, allez servir mon oncle Shallow.

(*Simple sort*).

Un juge de paix peut quelquefois être content qu'un parent lui prête son valet... Je ne garde que trois domestiques et un page, jusqu'à ce que ma mère soit morte. Mais qu'importe ! Je vis comme un gentilhomme pauvre de naissance.

ANNE.

Je ne peux pas rentrer sans votre Honneur. Ils ne s'assiéront pas avant que vous soyez venu.

SLENDER.

Sur ma foi, je ne mangerai rien. Je vous remercie autant que si je mangeais.

ANNE.

Je vous en prie, monsieur, rentrez.

SLENDER.

J'aime mieux rester ici, je vous remercie. Je me suis fait écorcher l'autre jour, en faisant de l'épée et de la dague avec un maître de défense [1]. Trois bottes pour un plat de

1. ... *with a master of fence.* Le maître de défense n'était pas seulement un maître d'escrime, mais un homme possédant tous les degrés dans cet art. Il existe au British Museum un manuscrit qui paraît être le fragment d'un registre ayant appartenu à un étudiant

pruneaux cuits ! Et, sur ma foi, je ne puis supporter l'odeur d'un mets chaud ! Pourquoi vos chiens aboient-ils ainsi ? Y aurait-il des ours dans la ville?

ANNE.

Je le crois, monsieur. J'en ai entendu parler.

SLENDER.

C'est un sport que j'aime beaucoup. Mais c'est pour moi une occasion de querelles comme on n'en voit pas en Angleterre. Vous êtes effrayée quand vous voyez un ours en liberté, n'est-ce pas ?

ANNE.

En effet, monsieur.

SLENDER.

Cela ne me fait pas plus d'effet maintenant que manger ou boire. J'ai vu plus de vingt fois Jackerson[1] lâché, et je l'ai pris par sa chaîne. Je vous garantis que les femmes pleuraient et poussaient des cris sur son passage ! Il est vrai que les femmes ne peuvent pas les souffrir. Ce sont des bêtes sauvages qui ont mauvais caractère.

(*Rentre* PAGE).

PAGE.

Venez, cher maître Slender, venez, nous vous attendons.

SLENDER.

Je ne veux rien manger, je vous remercie, monsieur.

PAGE.

Par le coq et la pie, vous n'aurez pas le choix, monsieur. Venez.

SLENDER.

Non, je vous en prie, marchez devant.

PAGE.

Venez, monsieur.

et dans lequel il est dit que « la noble science de la défense » fut enseignée de 1563 à 1583 et que cet art comportait trois degrés : le maître, le prévôt, l'étudiant. Les armes que l'on apprenait étaient la hache, la pique, la rapière, les deux épées, la dague, etc., etc. Voir pour de plus complets détails : *Londres au temps de Shakespeare*.

1. Jackerson était le nom d'un ours qui fut exhibé à l'époque de Shakespeare, à Paris-Garden, dans le Southwark. Il existe une curieuse collection d'épigrammes, signées sir John Davies, imprimées à Middlebourg, en 1598. Nous en détachons celle-ci :

Publius, a student of the common law,
To Paris-Garden doth himself withdraw;
Leaving old Ployden, Dyer, and Broke, alone,
To see old Harry Hunkes and Sacarson.

L'ours Jackerson était probablement appelé du nom de son maître.

SLENDER.

Mistress Anne, passez d'abord.

ANNE.

Je n'en ferai rien, monsieur. Je vous en prie, après vous.

SLENDER.

Vraiment, je ne passerai pas le premier. Vraiment, là. Je ne voudrais pas vous faire cette offense.

ANNE.

Je vous en prie.

SLENDER.

J'aime mieux avoir la réputation d'un homme mal élevé que celle d'un importun. Vous vous faites offense à vous-même, là !

(*Ils sortent*).

SCÈNE II.

Au même endroit.

ENTRENT SIR HUGH EVANS ET SIMPLE.

EVANS.

Allez ; vous demanderez la maison du docteur Caïus, qui se trouve sur le chemin. Là, demeure une mistress Quickly, qui est pour lui une sorte de nourrice sèche, de cuisinière, de planchisseuse, de laveuse, et de rebasseuse.

SIMPLE.

Bien, monsieur.

EVANS.

Il y a mieux encore. Vous lui donnerez cette lettre, car c'est une femme qui a des accoindances avec mistress Anne Page, et la lettre est pour lui demander d'appuyer la demande de notre maître auprès de mistress Anne Page. Je vous brie, partez. Je vais finir de dîner. On en est aux reinettes et au fromage.

SCÈNE III.

L'Auberge de la Jarretière.

ENTRENT FALSTAFF, L'HOTE, BARDOLPH, NYM, PISTOL ET ROBIN.

FALSTAFF.

Mon hôte de la Jarretière...

L'HÔTE.

Que dit mon immense Fier-à-Bras ? Parle savamment et sagement.

FALSTAFF.

Vraiment, mon hôte, il faut que je me sépare de quelques-uns de mes compagnons.

L'HÔTE.

Congédie-les, immense Hercule ! Arrête-les, mets-les en branle ! Au trot, au trot !

FALSTAFF.

Je dépense dix livres par semaine.

L'HÔTE.

Tu es un empereur, César, Keisar et Pheezar [1]. Je prendrai Bardolph à mon service ; il tirera le vin et le mettra en pièce. Est-ce bien dit, immense Hector ?

FALSTAFF.

Fais cela, mon bon hôte.

L'HÔTE.

J'ai dit. Qu'il me suive. (*A Bardolph*). Laisse-moi voir si tu sais faire mousser la bière et coller le vin. Je n'ai qu'une parole. Suis-moi.

(*L'Hôte sort*).

FALSTAFF.

Bardolph, suis-le. C'est un bon métier d'être garçon de cabaret. Un vieux manteau fait une jaquette neuve ; un serviteur fatigué, un garçon tout frais. Va. Adieu.

BARDOLPH.

C'est l'existence que j'avais rêvée. Je vais faire fortune.

(*Bardolph sort*).

PISTOL.

O vil Hongrois [2] ! Veux-tu manœuvrer le fosset ?

NYM.

Il a été engendré par un père ivrogne. Le mot n'est-il pas bien trouvé ? Son esprit n'est pas héroïque et voilà le sel de la plaisanterie.

FALSTAFF.

Je suis enchanté de m'être séparé de ce brigand. Ses larcins étaient trop manifestes ; il volait comme chante un chanteur maladroit, sans observer la mesure.

1. *Keisar* est le mot César prononcé à l'allemande. *Pheezar* est un dérivé de *to pheeze :* étriller.

2. *O base Gongarian... !* Dans le folio, à la place du mot d'argot *Gongarian*, on lit *Hungarian*. Les *Hungarians* (Hongrois), envahirent l'Allemagne et la France, et auraient envahi l'Angleterre, s'ils avaient pu y aborder. Depuis, le nom de *Hungarian* est devenu un terme de mépris. *(Note de Tollet).*

NYM.

La bonne façon de voler est de voler le temps de compter une demi-pause.

PISTOL.

Voler! Le sage appelle cela subtiliser. Une figue pour l'expression!

FALSTAFF.

Messieurs, j'ai les talons percés[1].

PISTOL.

Alors, gare les gerçures!

FALSTAFF.

Il n'y a pas de remède. Il faut que je fasse des dupes; j'en suis réduit aux expédients.

PISTOL.

Les jeunes corbeaux doivent avoir pâture.

FALSTAFF.

Qui de vous connaît un certain Ford, de cette ville?

PISTOL.

Je connais la personne; elle est d'une bonne substance.

FALSTAFF.

Mes chers amis, je vais vous dire mon tour.

PISTOL.

Deux aunes, et plus.

FALSTAFF.

Trève de railleries, Pistol. En effet, j'ai une circonférence de deux aunes, à peu près. Mais je ne cherche point à me diminuer; plutôt à m'arrondir. Bref, j'ai imaginé de faire la cour à la femme de Ford. Je la soupçonne d'avoir le cœur hospitalier: elle parle, elle découpe[2], elle vous invite en clignant de l'œil. Je puis interpréter le sens de son style familier. La plus mauvaise façon de traduire sa conduite, est, en bon anglais : *Je suis à Sir John Falstaff.*

PISTOL.

Il l'a bien étudiée et la traduit bien; à l'honnêteté près qu'il supprime.

NYM.

L'ancre est profondément jetée[3]. Me permettez-vous cette plaisanterie?

1. *I am almost out at heels.*

2. Il est utile de rappeler qu'en Angleterre, les jeunes gens des deux sexes apprenaient à découper. En 1508, Wynkyn de Worde publia un *Manuel de Découpage*.
Voir *Londres au temps de Shakespeare*.

3. *The anchor is deep.* Steevens, s'appuyant sur un exemple emprunté à Beaumont et Fletcher propose de traduire: « Les expé-

FALSTAFF.

D'après les bruits qui courent, elle a la haute main sur la bourse de son mari ; des légions d'angelots !

PISTOL.

Mettez à votre service autant de diables qu'elle a d'angelots et je dis : *Attrappe-la, enfant !*

NYM.

Tu fais du bon esprit ! Flattez-moi ces angelots-là.

FALSTAFF.

Je lui ai écrit une lettre. En voilà une autre pour la femme de Page qui, elle aussi, a pour moi des regards et fait à mes avantages de judicieuses œillades. Les rayons de ses yeux dorent tantôt mes pieds, tantôt mon considérable ventre !

PISTOL.

Alors le soleil brille sur du fumier[1]

NYM.

Je te remercie pour la plaisanterie[2].

FALSTAFF.

Elle parcourt mes formes extérieures avec un désir tellement avide que l'appétit de ses yeux me brûle comme un miroir ardent. Voici une autre lettre pour elle. Elle aussi dispose de la bourse. C'est une Guyane, tout or et libéralité[3]. Je serai leur caissier à toutes deux, et elles seront pour moi des trésors. Elles seront mon Est et mon Ouest Indien et je trafiquerai d'elles deux. Allez porter, toi cette lettre à mistress Page, et toi celle-ci à mistress Ford. Nous nous enrichirons, mes enfants, nous nous enrichirons.

riences sont bien fondées ». C'est, en effet, le sens, mais interprétée de la sorte la première phrase rend la seconde inintelligible.

1. La métaphore est empruntée à l'*Euphues* de Lyly (1581).

The sun shineth upon the dung hill.

2. Ce qui distingue la façon de s'exprimer de Nym, est la constante répétition du mot : plaisanterie. Au temps de Shakespeare, une telle affectation semblait suffisante pour poser un caractère. Dans une comédie intitulée *Sir Giles Goosecap* dont on possède une édition de 1606, le héros de la pièce répète sans cesse : « Nous sommes tous mortels ! » (*Note de Steevens*).

3. Si la tradition est vraie (et je n'en doute pas) que cette pièce a été écrite sur la demande de la reine Elisabeth, ce passage peut laisser conjecturer qu'elle ne fut pas représentée après l'année 1598. L'allusion faite à la Guyane, tout récemment connue de l'Angleterre, peut être considérée comme un compliment adressé à Sir Walter Raleigh qui ne commença pas son expédition dans le Sud Africain avant 1595 et qui en revint en 1596, rapportant avec lui de grandes richesses.

PISTOL.

Deviendrais-je un sir Pandare de Troie, moi qui porte l'acier au côté? Que plutôt Lucifer nous prenne tous!

NYM.

Je ne commettrai pas une vile plaisanterie! Reprenez cette lettre plaisante. Je veux garder ma réputation intacte.

FALSTAFF, *à Robin.*

Coquin, porte ces lettres adroitement. Fais voile comme une pinasse vers ces rivages dorés. Quant à vous, drôles, allez-vous-en! Evanouissez-vous comme la grêle, allez! Voyagez à pied, traînez-vous péniblement sur vos sabots, cherchez un gîte, décampez! Falstaff veut être de son siècle, faire fortune comme un français, coquins! Moi seul et un page galonné!

(*Falstaff et Robin sortent*).

PISTOL.

Que les vautours agrippent tes entrailles! Il y a encore des dés pipés et des dés chargés, de hauts et de bas numéros, pour duper le riche et le pauvre[1]. J'aurai un bon festin en poche, quand tu manqueras de tout, vil Turc de Phrygie!

NYM.

Je rumine une opération qui sera la plaisanterie de la revanche!

PISTOL.

Veux-tu te venger?

NYM.

Par le ciel et son étoile!

PISTOL.

Avec l'esprit ou l'acier?

NYM.

Avec ces deux plaisanteries. Je vais révéler à Page la plaisanterie.

1. ..... *for gourd and fullam holds,*
And high and low beguile the rich and poor. Jusqu'ici les traducteurs ont tourné la difficulté de ce passage, en le supprimant, ou ils ont cru s'en tirer par des contresens. Nous avons retrouvé une annotation de Malone qui permet d'y voir clair. En langue argotique, *gourd* est un dé dans lequel on a creusé une cavité secrète; *fullam* est un autre dé dans lequel on a introduit du plomb pour déplacer l'équilibre. *High* sont les points du dé de cinq à douze et *low*, de un à quatre. Les dés se pratiquaient le plus souvent à Fulham.

Ces expressions d'argot étaient d'usage à l'époque de Shakespeare. Greene les signale dans son livre: *L'art de Tricher* (1612). « *What shonld I say more of false dice, of fullams, high men, lowe men, gourds, and brizled dice, graviers, demies, and contraries?* ».

Ben Jonson s'est servi de ces termes dans sa Comédie: *Chaque homme hors de son humeur*: « *Who, he serve? He keeps high men and low men, he has a fair living at Fullam* ». On les retrouve dans le *Prodigue de Londres* et, plus tard, dans *l'Homme à la Cloche* (*The Bell-man*) de Decker. « *A bale of gordes, with as many high men as low-men for passage* ».

PISTOL.

Et moi, je vais conter à Ford comment cet indigne valet de Falstaff en veut à sa colombe, à son or, et à son lit.

NYM.

Ma plaisanterie à moi ne refroidira pas. Je vais insinuer à Page de se servir du poison; je vais le rendre jaloux[1] au point qu'il en devienne dangereux. Voilà une bonne plaisanterie!

PISTOL.

Tu es le Mars des mécontents. Je te seconderai. Marchons!

(*Ils sortent*).

SCÈNE IV.

La maison du docteur Caïus.

ENTRENT MISTRESS QUICKLY, SIMPLE ET RUGBY.

MISTRESS QUICKLY.

John Rugby! Je te prie, vas à la fenêtre et vois si tu peux voir venir mon maître, le maître docteur Caïus. S'il vient, et s'il trouve quelqu'un dans sa maison, il fera un rude abus de la patience de Dieu et de l'anglais du roi!

RUGBY.

J'aurai l'œil.

MISTRESS QUICKLY.

Va, et nous boirons un bon posset[2] ce soir, je te le garantis, quand le feu de charbon de terre commencera à s'éteindre[3].

(*Rugby sort*).

Un honnête garçon, complaisant, dévoué, comme jamais

1. *I will possess him with yellowness.* « *Yellowness* veut dire ici jalousie ». (*Note de Johnson*).
Ainsi dans *Law Tricks* (1608).

If you have me, you must not put on yellows

Ainsi dans *The Arraignment of Paris* (1584).

... Flora well, perdie,
Did paint her yellow for her jealousy

(*Note de Steevens*).

2. Le *posset* était du lait mélangé avec du vin ou de l'eau-de-vie.

3. C'est-à-dire, quand mon maître ira se coucher. (*Note de Johnson*).

serviteur le fut dans une maison. Et, je vous le promets, pas bavard, et nullement boute-feu. Son pire défaut est qu'il s'adonne à la prière; il est un peu entêté de ce côté-là. Mais qui n'a pas son défaut? N'insistons pas. Vous dites que vous vous appelez Peter Simple?

SIMPLE.

Oui, faute de mieux.

MISTRESS QUICKLY.

Et maître Slender est votre maître?

SIMPLE.

Oui, en vérité.

MISTRESS QUICKLY.

Ne porte-t-il pas une grande barbe ronde comme un couteau à ébarber les gants[1] ?

SIMPLE.

Non, en vérité. Il n'a qu'une toute petite figure avec une petite barbe jaune, une barbe de la couleur de celle de Caïn[2].

MISTRESS QUICKLY.

N'est-ce pas un homme très doux?

SIMPLE.

Oui, en vérité, mais il a la main aussi prompte que tout homme de son caractère. Il s'est battu avec un garde-chasse.

MISTRESS QUICKLY.

Comment dites-vous ?... Je devrais me le rappeler... Ne marche-t-il pas la tête haute? N'a-t-il pas l'allure fière ?

SIMPLE.

Oui, en vérité.

MISTRESS QUICKLY.

Puisse le ciel ne pas envoyer à Anne Page un plus mauvais parti! Dites à monsieur le pasteur Evans, que je ferai tout mon possible pour votre maître. Anne est une bonne fille et je désire...

(*Rentre* RUGBY).

RUGBY.

Sauvez-vous! Mon maître vient!

1. Il ressort d'une vieille ballade, intitulée *Le Prince d'Amour*, qu'à l'époque de Shakespeare la barbe jouait un grand rôle. Nous y avons fait longuement allusion dans *Londres au temps de Shakespeare*. La barbe changeait de coupe suivant qu'elle était portée par un soldat, un évêque, un juge, un clown, etc. Dans la ballade en question, les différentes coupes sont plaisamment décrites.

2. Dans les tapisseries et les peintures du temps, Caïn et Judas sont toujours représentés avec une barbe jaune.

MISTRESS QUICKLY.

Nous serons tous rudoyés ! Courez, brave jeune homme ! Entrez dans ce cabinet ! (*Elle l'enferme dans le cabinet*). Il ne restera pas longtemps. John Rugby ! Holà John ! John, j'appelle ! John, vas t'informer de mon maître. Je crains qu'il soit souffrant ; il ne rentre pas. (*Chantant*).

En bas, en bas, en bas[1]...

(*Entre le* DOCTEUR CAIUS[2]).

CAIUS.

Qu'est-ce que vous chantez là ? Je n'aime pas ces enfantillages. Allez chercher dans mon cabinet *un boîtier verd*[3] *;* un coffre, un coffre vert. Comprenez-vous ce que je dis ? Un coffret vert.

MISTRESS QUICKLY.

Oui, en vérité, je vais aller le chercher. (*A part*). Heureusement qu'il n'y va pas lui-même ! Il aurait trouvé le jeune homme, et aurait donné de mauvais coups de cornes !

CAIUS.

Fe, fe, fe, fe ! Ma foi, il fait fort chaud. Je m'en vais à la Cour... la grande affaire.

MISTRESS QUICKLY.

Est-ce cela, monsieur ?

CAIUS.

Ouy, mette le au mon pocket. Dépêche. Vite, où est ce coquin de Rugby ?

MISTRESS QUICKLY.

John Rugby ! John !

RUGBY.

Ici, monsieur.

1. Ce doit être le refrain d'une chanson connue. On le retrouve dans une pièce de Ben-Jonson.

2. « On s'est étonné que notre auteur ait pris le nom de Caius (un éminent médecin qui florissait au temps d'Elisabeth et le fondateur de Caius-Collège dans notre université) pour représenter un Français dans sa comédie. Mais Shakespeare était peu au courant de l'histoire littéraire, et sans doute, l'aura pris pour un empirique étranger ». (*Note de Farmer*).

« Le caractère du docteur Caïus doit avoir été pris dans une histoire intitulée : *Le Fou de Windsor* ». (*Note de Stevens*).

Nous ne chercherons pas à reproduire l'accent français de Caius. L'auteur joue sur des difficultés de prononciation, ce qui ne dirait rien au lecteur. Un exemple : au lieu de dire : *I do not like these toys*, il dit : *I do not like dese toys*. Comment rendre cela en français ?

3. Les mots en italiques sont en français dans l'original.

CAIUS.

Vous êtes John Rugby et vous êtes Jack Rugby. Allez prendre votre rapière et suivez-moi à la Cour.

RUGBY.

Elle est prête, monsieur, là, sous le porche.

CAIUS.

Sur ma foi, j'attends trop longtemps ! *Qu'ay j'oublié ?* J'ai dans mon cabinet des simples que je ne voudrais pas y laisser pour tout l'or du monde.

MISTRESS QUICKLY.

C'en est fait de moi ! Il va trouver le jeune homme et devenir furieux !

CAIUS.

O diable, diable ! Qui est dans mon cabinet ! (*Poussant Simple dehors*). Vilain ! *Larron !* Rugby, ma rapière !

MISTRESS QUICKLY.

Calmez-vous, mon bon maître !

CAIUS.

Et pourquoi me calmerai-je ?

MISTRESS QUICKLY.

Ce jeune homme est un honnête garçon.

CAIUS.

Qu'est-ce qu'un honnête garçon peut faire dans mon cabinet ? Il n'y a pas d'honnête garçon qui viendrait ainsi dans mon cabinet !

MISTRESS QUICKLY.

Je vous en supplie, ne soyez pas si flegmatique ! Voici la vérité. Il est venu m'apporter un message de la part du pasteur Hugh.

CAIUS.

Après ?

SIMPLE.

Oui, sur ma foi, pour la prier...

MISTRESS QUICKLY.

Paix !

CAIUS, *à Mistress Quickly.*

Paix à votre langue. (*A Simple*). Contez votre affaire.

SIMPLE.

Pour prier cette honnête dame, votre servante, de dire un bon mot à mistress Anne Page relativement à mon maître, à propos du mariage.

MISTRESS QUICKLY.

Voilà tout, en vérité, là. Mais jamais je ne mettrai ma main au feu ; je n'en ai pas envie.

CAIUS.

Lord Hugh vous a envoyé ? Rugby, *baillez* moi du papier. Attendez un peu. (*Il écrit*).

MISTRESS QUICKLY.

Je suis heureuse de le voir si calme. S'il avait été tout à fait en colère, vous auriez entendu ses cris et sa mélancolie ! Néanmoins, mon garçon, je ferai tout mon possible pour votre maître. Le vrai oui et non est que le docteur français, mon maître — je puis l'appeler mon maître, voyez-vous, car je garde sa maison, et je lave, je tords, je brosse, je cuis, je récure, je dresse les plats, je fais les lits, je fais tout moi-même...

SIMPLE.

C'est une lourde charge pour une personne seule.

MISTRESS QUICKLY.

Vous pensez? Oui c'est une lourde charge d'être levée la première et couchée la dernière ! Néanmoins, (je vous le dis à l'oreille, ne le répétez pas) mon maître fait la cour à mistress Page... Néanmoins, je connais le caractère d'Anne... Elle ne penche ni d'un côté, ni d'un autre.

CAIUS.

Jeune fat, remettez cette lettre à sir Hugh. C'est un cartel ! Je lui couperai la gorge dans le parc ! J'apprendrai à ce misérable freluquet de prêtre à se mêler de ce qui ne le regarde pas ! Vous pouvez vous en aller. Il n'est pas bon que vous vous attardiez ici. Je veux lui couper les testicules ! Il ne lui en restera pas un pour donner à son chien !

(*Simple sort*).

MISTRESS QUICKLY.

Hélas ! Il ne parle qu'au nom de son ami !

CAIUS.

Là n'est pas la question !... Ne m'avez-vous pas dit que j'aurais Anne Page pour moi-même ? Pardieu ! je tuerai ce Jack de prêtre ! J'ai donné rendez-vous à mon hôte *de Jarterre*, pour qu'il mesure nos épées. Pardieu ! je veux Anne Page pour moi !

MISTRESS QUICKLY.

Monsieur, elle vous aime et tout ira bien. Il faut donner au monde la liberté de jaser. Par la peste [1] !

CAIUS.

Rugby, venez à la Cour avec moi. Pardieu ! si je n'ai pas Anne Page, vous passerez la porte la tête la première ! Suivez mes talons, Rugby.

(*Caius et Rugby sortent*).

MISTRESS QUICKLY.

Votre tête à vous deviendra celle d'un fou [2]. Je sais ce que

1. Nous ne traduisons pas littéralement. Mistress Quickly, dit par corruption : *What, the good-jer !* au lieu de *What the goujere!* Le mot anglais *goujere* signifie, nous l'avons déjà dit, avarie.

2. Il y a dans le texte un jeu de mots intraduisible. Mistress Qui-

pense Anne. Il n'y a pas dans Windsor une femme qui sache mieux que moi ce que pense Anne, ni qui, Dieu merci, ait plus de pouvoir sur elle!

FENTON, *à la cantonade.*

Qui est dans la maison? Holà!

MISTRESS QUICKLY.

Qui est là? Approchez, je vous prie.

(*Entre* FENTON).

FENTON.

Eh bien, brave femme, comment vas-tu?

MISTRESS QUICKLY.

D'autant mieux que Votre Honneur veut bien s'en informer.

FENTON.

Quelles nouvelles? Comment se porte la jolie mistress Anne?

MISTRESS QUICKLY.

En effet, monsieur, elle est jolie, et honnête, et douce, et elle a de l'amitié pour vous, je puis vous le dire en passant. J'en remercie le ciel!

FENTON.

Crois-tu que je réussisse? Ne lui ferais-je pas une cour inutile?

MISTRESS QUICKLY.

Monsieur, tout est dans la main de Dieu! Néanmoins, maître Fenton, je jurerais sur la Bible qu'elle vous aime. Est-ce que Votre Honneur n'a pas une verrue au-dessus de l'œil?

FENTON.

Oui, j'en ai une. A quel propos cette question?

MISTRESS QUICKLY.

Il y a une histoire qui se rattache à cela. Sur ma foi, Anne est une fille si drôle!.. Mais je le déteste[1], une honnête fille qui n'a jamais rompu le pain avec quelqu'un... Nous avons parlé pendant une heure de cette verrue... Je ne rirai jamais tant que dans la compagnie de cette fille-là!... Mais, en vérité, elle s'abandonne trop à l'allicolie[2] et à la rêverie! Quant à vous... Allez-y.

FENTON.

Je la verrai aujourd'hui. Voici de l'argent pour toi. Prête-moi ton aide et, si tu la vois avant moi, recommande-moi...

ckly s'écrie: *You shall have An fool's-head of your own. An* veut dire une et se prononce à peu près comme *Anne.*

1. *I detest* pour *I protest.*

2. La mélancolie.

MISTRESS QUICKLY.

Si je vous recommanderai! Sur ma foi, je vous recommanderai et j'en raconterai plus long à Votre Honneur la prochaine fois que nous nous ferons nos confidences sur la verrue, et sur les autres soupirants.

FENTON.

Adieu. Je suis pressé.

(*Il sort*).

MISTRESS KICKLY.

Que Votre Honneur se porte bien. — Vraiment, c'est un honnête homme, mais Anne ne l'aime pas. Car je connais le caractère d'Anne aussi bien que personne. Qu'ai-je oublié?

(*Elle sort*).

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

Devant la maison de Page.

ENTRE MISTRESS PAGE, AVEC UNE LETTRE.

MISTRESS PAGE.

Quoi! Ai-je échappé aux lettres d'amour dans le beau temps de ma beauté pour en devenir aujourd'hui le sujet? Voyons.

(*Elle lit*).

Ne me demandez pas pourquoi je vous aime, car si l'amour se sert de la raison comme d'un médecin, il ne l'admet pas en qualité de conseillère. Vous n'êtes pas jeune, moi non plus, c'est donc qu'il y a sympathie. Vous êtes gaie, je le suis. Ah! Ah! Voilà une sympathie de plus. Vous aimez le Xérès, je l'aime également. Voudriez-vous plus de sympathie encore? Qu'il te suffise, mistress Page, (si l'amour d'un soldat peut te suffire), de savoir que je t'aime. Je ne dirai pas, aie pitié, ce n'est pas une phrase de soldat, je dirai, aime-moi.

Par moi.
Ton vrai chevalier,
Le jour et la nuit,
Ou toute autre lumière,
Avec tout son pouvoir
Prêt à se battre pour toi.
JOHN FALSTAFF.

Quel Hérode de Judée est-ce cela? O méchant, méchant monde! Un homme à ce point ravagé par l'âge, faire ainsi le vert-galant! Quelle légèreté peut me reprocher cet ivrogne flamand[1] pour oser me provoquer ainsi! Il ne m'a pas

1. Ce n'est pas sans raison que mistress Page appelle Falstaff un ivrogne flamand. Sir John Smythe, dans un volume paru en 1590, raconte que l'habitude de se griser aurait eté introduite en Angle-

vue trois fois. Que puis-je lui avoir dit? J'étais alors très réservée. Dieu me pardonne! Je présenterai un bill au Parlement pour qu'on réprime les hommes. Comment me venger de lui? Car je m'en vengerai aussi sûr que ses entrailles sont faites de pudding!

(*Entre* MISTRESS FORD).

MISTRESS FORD.

Mistress Page! Croyez-moi, j'allais chez vous.

MISTRESS PAGE.

Croyez-moi, mistress Ford, j'y allais aussi. Vous paraissez malade.

MISTRESS FORD.

Jamais! Je puis prouver le contraire.

MISTRESS PAGE.

Sur ma foi, à mon idée, vous le paraissez.

MISTRESS FORD.

Soit, mais je répète que je puis prouver le contraire. O, mistress Page, donnez-moi un conseil!

MISTRESS PAGE.

De quoi s'agit-il, ma chère?

MISTRESS FORD.

O ma chère, si je n'étais retenue par un scrupule stupide, quel honneur me serait réservé!

MISTRESS PAGE.

Supprimez le mot stupide et gardez le scrupule. Qu'est-ce qu'il y a? Ne plaisantez pas. Qu'est-ce qu'il y a?

MISTRESS FORD.

Si je voulais aller en enfer pour toujours, je pourrais être la femme d'un chevalier.

MISTRESS PAGE.

Quoi? Tu mens! Sir Alice Ford! Le chevalier serait bientôt ébréché[1]. Donc, tu ne changeras pas ta condition de bourgeoise.

MISTRESS FORD.

Nous allumons en plein jour[2]. Lisez, lisez. Vous verrez comment je pourrais devenir la femme d'un chevalier. Je

terre par des habitants des Pays-Bas. « Ce vice détestable, ajoute sir John Smythe, a pris une extraordinaire extension, dans un pays qui passait autrefois pour le plus sobre de la chrétienté ».

1. *These knights will hack.* De nombreuses discussions se sont élevées à propos de cette phrase. Nous nous en sommes tenu, faute de mieux, au commentaire de Johnson qui rappelle que l'on punissait un chevalier mécréant en ébréchant ses éperons.

2. Nous avons plus de preuves qu'il nous en faut.

penserai du mal des hommes gras, tant que mes yeux pourront faire une différence entre la corpulence des hommes. Et pourtant il ne jurait pas, il louait la modestie des femmes, il blâmait sagement, d'une façon édifiante, toute inconvenance. J'aurais fait le serment que ses dispositions concordaient avec son caractère, tandis qu'elles ne s'accordaient pas plus que le centième psaume avec l'air des *manches vertes*[1]. Quelle tempête a jeté cette baleine, avec tant de tonnes d'huile dans le ventre, sur le rivage de Windsor? Comment me venger de lui? J'imagine que le meilleur moyen serait d'encourager ses espérances, jusqu'à ce que le feu maudit de sa luxure le fasse fondre dans sa propre graisse! Avez-vous jamais entendu parler d'une pareille chose?

MISTRESS PAGE.

Lettre pour lettre, sauf la différence entre le nom de Page et celui de Ford. Pour te rassurer sur le mystère de la mauvaise opinion que l'on a de toi, voici la sœur jumelle de ta lettre. Mais la tienne peut avoir l'héritage, je te promets de n'y point prétendre. Je parierais qu'il a au moins un millier de ces lettres avec la place des noms laissée en blanc. Celles-ci sont une seconde édition. Il les imprimera, sans aucun doute, car il ne se soucie pas de ce qu'il met sous presse, pourvu qu'il nous y mette toutes deux. J'aimerais mieux être une géante couchée sous le mont Pélion! On trouverait vingt tourterelles lascives, avant de trouver un homme chaste!

MISTRESS FORD.

C'est exactement la même chose. Même écriture et mêmes mots. Que pense-t-il de nous?

MISTRESS PAGE.

Je ne sais pas. Ça me donne presque envie de me disputer avec mon honnêteté; de me traiter comme quelqu'un que je ne connaîtrais pas; car il faut qu'il ait découvert en moi quelque disposition que j'ignore, pour oser m'aborder avec une telle furie!

MISTRESS FORD.

Vous appelez cela un abordage? Je l'empêcherai bien de monter sur le pont!

MISTRESS PAGE.

Moi aussi! S'il arrive à mes écoutilles, je jure de ne plus

1. Les *Manches vertes* était une ballade très populaire enregistrée au *Stationer's Hall* au mois d'août 1581 et commençant ainsi :

Greene Sleeves is won away,
Yellow Sleeves come to decaie,
Black Sleeves I hold in despite,
Bus white Sleeves is my delight.

jamais naviguer! Vengeons-nous de lui. Donnons-lui un rendez-vous en lui laissant entendre que sa cour nous est agréable, et faisons-le aller, avec des délais bien amorcés, jusqu'à ce qu'il ait mis ses chevaux en gage chez l'hôtelier de la Jarretière.

MISTRESS FORD.

Je consens à lui jouer les plus mauvais tours, pourvu que notre vertu n'en souffre pas. Si mon mari voyait cette lettre! Sa jalousie serait alimentée pour toujours!

MISTRESS PAGE.

Le voici qui vient avec mon bonhomme. Celui-là est aussi éloigné d'être jaloux que moi de lui en fournir l'occasion, et cela, je l'espère, représente une incommensurable distance.

MISTRESS FORD.

Vous êtes la plus heureuse des femmes.

MISTRESS PAGE.

Consultons-nous ensemble sur ce chevalier graisseux. Venez.

(*Elles sortent*).

(*Entrent* FORD, PISTOL, PAGE *et* NYM).

FORD.

J'espère qu'il n'en sera pas ainsi.

PISTOL.

En certain cas l'espérance est un chien écourté! Sir John aime ta femme.

FORD.

Pourquoi, monsieur? Ma femme n'est plus jeune.

PISTOL.

Il fait la cour aux grandes et aux petites, aux riches et aux pauvres, aux jeunes et aux vieilles, à n'importe qui, Ford. Il aime ta galimafrée, Ford, réfléchis bien.

FORD.

Il aime ma femme?

PISTOL.

Avec un foie brûlant! Méfie-toi, si tu ne veux pas, comme sir Actéon, être menacé d'une couronne de bois! Oh! que ce nom est odieux!

FORD.

Quel nom, monsieur?

PISTOL.

Celui de cornard! Adieu. Prends garde, ouvre l'œil, les voleurs rôdent la nuit. Méfie-toi avant que vienne l'été, saison où le coucou chante... Partons, caporal Nym... Crois-le, Page; il parle avec bon sens.

(*Pistol sort*).

FORD.

J'y mettrai de la patience, j'éclaircirai l'affaire.

NYM, *à Page.*

Je dis la vérité. Je n'aime pas la plaisanterie du mensonge. Il m'a blessé par quelque plaisanterie. J'aurais pu me charger de la plaisante lettre, mais je porte une épée et sais m'en servir au besoin. Il aime votre femme, voici le court et le long. Je m'appelle caporal Nym; je parle et j'affirme. C'est vrai. Mon nom est Nym et Falstaff aime votre femme... Adieu! J'abhorre la plaisanterie du pain et du fromage et voilà la plaisanterie de tout cela. Adieu.

(*Nym sort*).

PAGE.

La plaisanterie de tout cela! dit-il. Voilà un garçon drôlement plaisant!

FORD, *à part.*

Je surveillerai Falstaff.

PAGE.

Je n'avais jamais entendu un coquin traîner ses mots avec autant d'affectation!

FORD, *à part.*

Si je le pince! Bien.

PAGE.

Je ne croirais pas un pareil chinois, me fût-il recommandé par le prêtre de la ville comme un homme véridique.

FORD, *à part.*

C'est un garçon qui parle avec bon sens. Bien.

PAGE.

Eh bien, Meg?

MISTRESS PAGE.

Où allez-vous, George? Ecoutez donc.

MISTRESS FORD.

Eh bien, mon cher Frank? Pourquoi es-tu soucieux?

FORD.

Moi, soucieux? Je ne suis pas soucieux... Rentrez à la maison. Allez.

MISTRESS FORD.

Sur ma foi, tu as quelques billevesées dans la tête. Venez-vous, mistress Page?

MISTRESS PAGE.

Je suis à vous. Venez-vous dîner, George? (*A part, à mistress Ford*). Voyez qui vient là. Elle nous servira de messagère auprès de notre misérable chevalier.

(*Entre* MISTRESS QUICKLY).

MISTRESS FORD.

Je pensais justement à elle. C'est notre affaire.

MISTRESS PAGE.

Vous venez voir ma fille Anne?

MISTRESS QUICKLY.

Oui, sur ma foi. Dites-moi, je vous prie, comment va cette excellente mistress Anne?

MISTRESS PAGE.

Rentrez avec nous, vous la verrez. Nous avons une heure à causer avec vous.

(*Mistress Page, mistress Ford et mistress Quickly sortent*).

PAGE.

Eh bien, maître Ford?

FORD.

Vous avez entendu ce que ce coquin disait, n'est-ce pas?

PAGE.

Oui. Et vous avez entendu ce que me disait l'autre?

FORD.

Les croyez-vous sincères?

PAGE.

Les drôles soient pendus! Le chevalier est incapable d'une pareille chose. Ceux qui l'accusent d'avoir des intentions sur nos femmes, sont deux coquins qu'il a renvoyés; de véritables vagabonds maintenant qu'ils n'ont plus de place!

FORD.

Ils étaient à son service?

PAGE.

Ils l'ont été.

FORD.

Cela n'est pas fait pour me rassurer. Est-ce qu'il couche à la Jarretière?

PAGE.

Oui, morbleu, il y couche. Il peut rôder autour de ma femme. Je la déchaînerai contre lui. S'il en obtient autre chose que des coups, j'en prends la responsabilité sur ma tête.

FORD.

Je ne doute pas de ma femme, mais cela me contrarierait de les trouver ensemble. Un homme peut être trop confiant. Et puis j'aime mieux que ma tête n'assume aucune responsabilité. Ces sortes de responsabilités ne me conviennent pas.

PAGE.

Voici mon hôte de la Jarretière. Il extravague. Quand il est si joyeux, il a du vin dans la caboche ou de l'argent dans sa bourse. Eh bien, mon hôte!

(*Entrent l'*HOTE *et* SHALLOW).

L'Hôte.

Eh bien, immense coquin? Tu es un gentilhomme! Que dis-je! un cavallero-justice[1].

Shallow.

Je te suis, mon hôte, je te suis. Bonsoir, bonsoir vingt fois, excellent maître Page! Maître Page, voulez-vous venir avec nous? Nous avons une bonne farce sous la main.

L'Hôte.

Dis-lui, cavallero-justice. Dis-lui, immense coquin.

Shallow.

Monsieur, il y a une querelle à vider, entre sir Hugh le prêtre Welche, et Caïus, le docteur français.

Ford.

Mon excellent hôte de la Jarretière, un mot.

L'Hôte.

Que dis-tu, immense coquin?

(*Ils s'éloignent*).

Shallow, *à Page*.

Voulez-vous venir voir ça avec nous? Notre joyeux hôte a été chargé de mesurer les épées et je crois qu'il leur a donné rendez-vous à des endroits différents; car j'ai entendu dire que le pasteur ne plaisantait pas. Ecoutez, je vais vous expliquer en quoi doit consister notre farce.

L'Hôte.

N'as-tu pas de grief contre le chevalier et mon hôte?

Ford.

Aucun, je l'affirme. Mais je vous offrirai un pot de Xérès brûlé si vous me faites trouver avec lui, et si vous lui dites que je m'appelle Brook. Il ne s'agit que d'un badinage.

L'Hôte.

Voilà ma main, mon immense! Tu auras tes entrées et tes sorties. Est-ce bien dit? Et ton nom sera Brook. C'est un joyeux chevalier. Voulez-vous entrer et nous écouter[2]?

Shallow.

Je suis à vous, mon hôte.

Page.

J'ai entendu dire que le Français était très fort à la rapière.

Shallow.

Bah! Je pourrais vous en raconter long, à ce sujet. Aujourd'hui, vous vous tenez à distance, vous faites des passes, des estocades, je ne sais plus quoi! Le cœur, maître Page, tout

1. Terme d'argot, pour juge de paix.

2. *Will you go on, hearts?* De l'avis de tous les commentateurs, il y a là une erreur de texte. Malone propose de substituer *and hear us* à *on, hearts*. C'est ce que nous avons fait en traduisant.

est là. J'ai vu le temps où, avec ma longue épée[1], j'aurais fait se sauver comme des rats quatre gaillards de votre espèce.

L'HÔTE.

Par ici, les enfants, par ici ! Filons-nous ?

PAGE.

Je suis à vous. J'aurais mieux aimé les entendre se disputer que les voir se battre.

(*L'Hôte, Shallow et Page sortent*).

FORD.

Quoique Page soit un imbécile plein de confiance en la fragilité de sa femme, je ne peux pas renoncer si aisément à mon opinion. Elle était avec lui, chez Page, et ce qu'ils y faisaient, je ne le sais pas. Bien. J'y regarderai de plus près et je me déguiserai pour sonder Falstaff. Si je dois convenir qu'elle est honnête, je n'aurai pas perdu mon temps ; au cas contraire, mon temps aura tout de même été bien employé.

SCÈNE II.

A l'auberge de la Jarretière.

ENTRENT FALSTAFF ET PISTOL.

FALSTAFF.

Je ne prêterai pas un penny.

PISTOL.

Alors j'ouvrirai le monde comme une huître avec mon épée[2]. Je vous rendrais cela en marchandises volées.

FALSTAFF.

Pas un penny. J'ai consenti, monsieur, à ce que vous mettiez mon crédit en gages ; j'ai obtenu de mes bons amis trois sursis pour vous et votre complice Nym, sans quoi vous seriez en cage comme une paire de babouins ; je me suis damné en enfer pour avoir affirmé à des gentilshommes de mes amis que vous étiez de bons soldats et de

1. « Le continuateur des *Annales* de Stowe suppose que la rapière a été introduite en Angleterre vers la vingtième année du règne d'Elisabeth (1578). A cette époque, l'usage de l'épée et du bouclier aurait commencé à disparaître. Shakespeare commet donc un anachronisme en faisant ridiculiser la rapière au temps de Henry IV, c'est-a-dire cent soixante-dix ans avant qu'on s'en servît en Angleterre ». (*Note de Malone*).

2. Sir Grey suppose que Shakespeare fait allusion à un vieux proverbe : « Le major Northampton ouvre les huîtres avec son poignard ».

courageux compagnons; enfin quand mistress Bridget a perdu le manche de son éventail[1], j'ai juré sur mon honneur, que tu ne l'avais pas.

PISTOL.

N'as-tu pas partagé? N'as-tu pas touché quinze pence?

FALSTAFF.

Vous raisonnez, coquin, vous raisonnez! Crois-tu que je vais compromettre mon âme *grâtis?* En un mot, ne te pends plus ainsi après moi, je ne suis point une potence. Un petit couteau et de la foule, voilà votre affaire. Allez à votre manoir de Pickt-Hatch[2]. Vous ne voulez pas porter une lettre pour moi, drôle que vous êtes! Vous vous cantonnez dans votre dignité, homme d'une bassesse illimitée! Quand c'est à peine si, moi, je puis rester dans les limites de la mienne! Moi, moi, moi-même, laissant la crainte du ciel à main gauche, sacrifiant ma considération à la nécessité, je consens à duper, à rôder le long des haies, à faire sentinelle, et vous, drôle, vous mettez vos guenilles, vos regards de chat de montagne, vos phrases de maison d'ale, vos honteux jurons, sous la protection de votre honneur! Vous me refusez de porter une lettre!

PISTOL.

Je me repens! Que peux-tu exiger de plus d'un homme?

(*Entre* ROBIN).

ROBIN.

Monsieur, il y a là une dame qui voudrait vous parler.

FALSTAFF.

Laissez-la approcher.

(*Entre* MISTRESS QUICKLY).

MISTRESS QUICKLY.

Le bonjour à votre Honneur.

FALSTAFF.

Bonjour, brave femme.

MISTRESS QUICKLY.

Ce n'est pas ainsi qu'il faut dire, s'il plaît à votre Honneur.

FALSTAFF.

Brave fille, alors.

MISTRESS QUICKLY.

J'en jurerais! Comme l'était ma mère la première heure de ma naissance.

1. Au temps de Shakespeare les éventails étaient faits de plumes d'autruche serrées dans des manches d'or, d'argent ou d'ivoire, dont quelques-uns représentaient une grande valeur.

2. Pickt-Hatch était un quartier de la Cité réputé pour ses maisons publiques et où se réfugiaient les voleurs et les pick-pockets. Le théâtre anglais du seizième siècle est rempli d'allusions à cet endroit.

FALSTAFF.

Je m'en rapporte à vous. Que désirez-vous ?

MISTRESS QUICKLY.

Accorderai-je un mot ou deux à votre Honneur ?

FALSTAFF.

Deux mille, charmante dame, et je t'accorderai audience.

MISTRESS QUICKLY.

Il existe une mistress Ford, monsieur... Je vous prie, venez un peu plus près, de ce côté... Je demeure, moi, chez maître docteur Caïus.

FALSTAFF.

Bien. Mistress Ford, dis-tu...

MISTRESS QUICKLY.

Votre Honneur dit la vérité. Je prierai Votre Honneur de venir un peu plus près, de ce côté.

FALSTAFF.

Je te garantis que personne n'entend... Ce sont mes propres gens, mes propres gens.

MISTRESS QUICKLY.

Ah, ce sont eux ! Le ciel les bénisse et fasse d'eux ses serviteurs !

FALSTAFF.

Voyons, mistress Ford... Que lui est-il arrivé ?

MISTRESS QUICKLY.

Monsieur, c'est une excellente nature de Dieu ! Votre Honneur est un séducteur ! Le ciel vous pardonne, à vous, et à nous tous !

FALSTAFF.

Mistress Ford... arrive à mistress Ford...

MISTRESS QUICKLY.

En un mot comme en cent, vous l'avez troublée, que c'en est étonnant[1]. Le plus beau des courtisans, quand la Cour est à Windsor, n'arriverait pas à la troubler de la sorte. Et pourtant nous avons eu des chevaliers, des lords, des gentilshommes, avec leurs carrosses ! Je vous le garantis, carrosse sur carrosse, lettre sur lettre, cadeau sur cadeau, et tous flairant le musc et couverts, je vous le garantis, de soie et d'or, et se servant de termes alléchants, et avec des sons sucrés si doux et si beaux qu'ils auraient séduit le cœur de n'importe quelle femme. Eh bien, je vous le garantis, ils n'ont jamais pu obtenir d'elle le plus petit coup

1. Le texte exact est : *You have brought her into such a canaries...* La canarie était une danse de caractère. Steevens est d'avis que mistress Quickly prononce *canaries* pour *quandaries*. Nous nous sommes rallié à cet avis.

d'œil. Ce matin encore on me donnait vingt angelots. Mais je me moque de tous les angelots, les angelots de cette sorte, comme on dit, quand ils ne sont pas honorablement acquis. Je vous le garantis, le plus fier d'entre eux n'a jamais mis les lèvres à sa coupe. Et pourtant il y avait des comtes, même des pensionnaires[1]. Mais je vous le garantis, c'était tout un pour elle.

FALSTAFF.

Enfin que me veut-elle? Sois bénie, ma petite Mercure.

MISTRESSE QUICKLY.

Elle a reçu votre lettre, dont elle vous remercie mille fois, et elle vous notifie que son mari sera absent de la maison entre dix et onze heures.

FALSTAFF.

Dix et onze?

MISTRESS QUICKLY.

Oui, sur ma foi, et à cette heure vous pourrez venir et admirer la peinture que vous connaissez déjà, dit-elle. Maître Ford, son mari, sera absent de la maison. Hélas! la chère femme n'est pas heureuse avec lui! C'est un homme extraordinairement jaloux. Elle mène une existence épouvantable, le cher cœur!

FALSTAFF.

Dix et onze! Femme, recommande-moi à elle. Je ne la manquerai pas.

MISTRESS QUICKLY.

Vous dites bien. J'ai encore un autre message pour votre Honneur. Mistress Page vous envoie aussi ses compliments affectueux, et laissez-moi vous le dire à l'oreille, c'est une femme aussi vertueuse que peut l'être une femme civile et modeste. Une femme — je vous le dis — qui fait sa prière matin et soir, aussi bien que n'importe quelle femme de Windsor, quelle qu'elle soit. Elle m'a ordonné de dire à votre Honneur, que son mari est rarement absent. Mais, elle espère qu'il sortira un jour ou l'autre. Je n'ai jamais vu une femme aussi entichée d'un homme. Sûrement, vous devez avoir des charmes, là. Oui, en vérité!

1. « Au mois de décembre (1539), dit Stowe dans ses *Annales*, furent commis à la garde du roi, cinquante gentilshommes appelés Pensionnaires *(Pensioners)*. On leur assignait la somme annuelle de cinquante livres pour leur tenue et deux chevaux ». Leur habillement, observe Malone, était splendide et conséquemment de nature à attirer les regards de mistress Quickly. Plus tard, en lisant *le Songe d'une Nuit d'été*, le lecteur verra que Shakespeare a réservé au coucou d'or l'honneur d'être le pensionnaire de la reine des Fées:

The cowslips tall her pensioners, be,
In their gold coats spots you see; etc.

FALSTAFF.

Aucun, je t'assure. A part l'attraction de mes avantages personnels, je n'ai aucun charme.

MISTRESS QUICKLY.

Votre cœur en soit béni !

FALSTAFF.

Autre chose, je te prie. La femme de Ford et celle de Page, se sont-elles fait part de leur amour pour moi ?

MISTRESS QUICKLY.

Ce serait plaisanter ! Elles ne sont pas si mal élevées que ça. Je l'espère pour elles. Ce serait plaisanter, en vérité ! Mistress Page voudrait que vous lui envoyiez votre petit page, par tous moyens possibles[1]. Son mari a une étonnante infection[2] pour le petit page et, vraiment, maître Page est un honnête homme. Jamais femme de Windsor n'a mené une vie plus heureuse qu'elle. Elle fait ce qu'elle veut, elle dit ce qui lui convient, elle reçoit tout, elle paie tout, elle va se coucher quand elle en a envie, elle se lève quand il lui plaît, tout va à sa volonté, et, vraiment, elle en est digne. S'il existe une brave femme, c'est elle. Il faut absolument lui envoyer votre page.

FALSTAFF.

Je le lui enverrai.

MISTRESS QUICKLY.

Envoyez-le lui donc. Voyez-vous, il ira et viendra entre vous deux. Ayez un mot de passe, de façon que vous puissiez connaître mutuellement vos intentions, sans que l'enfant y comprenne quoi que ce soit; car il n'est pas bon que les enfants sachent le mal. Les gens d'un certain âge, vous le savez, sont discrets, comme on dit, et connaissent leur monde.

FALSTAFF.

Porte-toi bien. Recommande-moi à toutes les deux. Voici ma bourse. Je suis encore ton débiteur. Page, va avec cette femme... Cette nouvelle me bouleverse !

(*Mistress Quickly et Robin sortent*).

1. ... *to send her your little page of all loves. Of all loves*, fait remarquer Steevens, est une adjuration qui a le même sens que *by all means*. On la trouve dans *L'Honnête Prostituée (Honest Whore)* de Decker, dans la *Chronique* de Holinshed, enfin nous la trouverons aussi dans *Othello* : « *The general so likes your musick, thas he desires you, of all loves, to make no more noise with it* ».

2. Pour affection.

PISTOL.

Cette prostituée est un des messagers de Cupidon. Déployons plus de voiles, nous avons de quoi nous défendre[1]. Feu ! Elle est ma prise, ou que l'Océan nous engloutisse tous !

(*Pistol sort*).

FALSTAFF.

Crois-tu, vieux Jack ? Vas ton chemin. Je veux utiliser ton vieux corps plus que je l'ai fait jusqu'à présent. Elles ont donc encore des yeux pour toi? Après t'être tant dépensé, vas-tu enfin bénéficier? Bon corps, je te remercie. Laisse-les dire qu'il est grossièrement façonné; il plaît, c'est le principal.

(*Entre* BARDOLPH).

BARDOLPH.

Sir John, il y a en bas un maître Brook qui voudrait vous dire un mot, et faire votre connaissance. Il envoie à votre Honneur un pot de Xérès[2].

FALSTAFF.

Brook est son nom?

BARDOLPH.

Oui, monsieur.

FALSTAFF.

Fais-le venir.

(*Bardolph sort*).

De telles fontaines[3] sont toujours les bienvenues, quand elles contiennent de pareilles liqueurs! Ah! ah! mistress Ford et mistress Page, vous ai-je assez circonvenues! *Via*[4]!

1. ...*up with your fights*. Par *fights*, dit Warburton, il faut entendre des moyens de défense. Et Warburton cite, à l'appui, ces vers extraits de l'*Amboyna* de Dryden.

Up with your fights,
And your nettings prepare, etc.

2. C'était une habitude dans les tavernes, de s'envoyer des pots de bière ou de vin, d'une chambre à l'autre, soit en témoignage d'amitié, soit comme une marque du désir que l'on avait de faire connaissance. Nous en trouvons la preuve dans une amusante anecdote dont les personnages sont l'évêque Corbet et Ben-Jonson. Ben-Jonson était à la taverne quand l'évêque Corbet s'installa dans une chambre voisine. Ben-Jonson demande un quart de vin pur et le donnant au garçon : « Coquin, porte cela au gentilhomme qui est à côté et dis-lui quel sacrifice je fais ». Le garçon va porter le pot et répète les paroles de Ben-Jonson. « Ami, fait l'évêque, je le remercie de son attention, mais réponds-lui de ma part qu'il se trompe. Pour le sacrifice les vins sont toujours cuits ».

3. C'est un calembour. Brook veut dire ruisseau, fontaine.

4. *Via* est le mot dont se servaient les cavaliers pour exciter les chevaux. (*Note de Tollet*).

(*Rentre* BARDOLPH, *avec* FORD *déguisé*).

FORD.

Dieu vous bénisse, monsieur.

FALSTAFF.

Vous également, monsieur. Vous désirez me parler?

FORD.

C'est de la hardiesse de ma part, de venir vous trouver sans plus de cérémonie.

FALSTAFF.

Vous êtes le bienvenu. Qu'est-ce qu'il y a pour votre service? Laissez-nous, garçon.

(*Bardolph sort*).

FORD.

Monsieur, je suis un gentilhomme qui a beaucoup dépensé! Mon nom est Brook.

FALSTAFF.

Excellent maître Brook, je désire faire plus ample connaissance avec vous.

FORD.

Excellent sir John, je meurs d'envie de faire la vôtre. Non dans l'intention de vous être à charge, car je dois vous laisser entendre que je me considère dans une meilleure condition que vous pour prêter de l'argent. C'est même ce qui m'a enhardi à venir vous trouver sans plus de façon. Car, comme on dit, quand l'argent vous précède, tous les chemins sont ouverts.

FALSTAFF.

L'argent est un bon soldat, monsieur, qui va toujours de l'avant.

FORD.

En effet. J'ai précisément là un sac de monnaie qui me gêne. Si vous vouliez m'aider à le porter, sir John, je vous abandonnerais le tout, ou la moitié.

FALSTAFF.

Monsieur, j'ignore comment j'ai mérité d'être votre porteur.

FORD.

Je vous le dirai, monsieur, si vous voulez bien m'écouter.

FALSTAFF.

Parlez, cher maître Brook, je serai heureux de pouvoir vous rendre service.

FORD.

Monsieur, j'ai entendu dire que vous étiez un savant... Je serai bref avec vous... Un savant que je connaissais de longue date, sans avoir jamais eu l'heureuse occasion, par moi tant désirée, de me présenter à lui. Je vais vous dévoiler un

secret, qui mettra mes imperfections à découvert; mais, brave sir John, à l'audition de mes folies, vous voudrez bien consulter le registre des vôtres. Vos reproches seront d'autant moins sévères que vous saurez mieux combien il est facile de commettre un péché.

FALSTAFF.

Très bien, monsieur. Poursuivez.

FORD.

Il y a une femme dans cette ville, dont le mari s'appelle Ford.

FALSTAFF.

Bien, monsieur.

FORD.

Je l'ai longtemps aimée et j'ai fait, je vous le promets, beaucoup pour elle : la suivant avec un soin fou, multipliant les chances de la rencontrer, saisissant au passage la plus légère occasion de la voir à la dérobée. Je lui ai acheté de nombreux cadeaux; j'ai largement payé des gens pour savoir ce dont elle avait envie; bref, je l'ai poursuivie, comme l'amour me poursuivait moi-même, empruntant des ailes suivant les circonstances. Malgré leurs mérites, mes sentiments et mes procédés ne m'ont valu aucune récompense; à moins que l'expérience soit un trésor. Ce trésor-là, je l'aurais donc payé très cher. C'est ce qui m'a appris à dire :

L'amour s'enfuit comme une ombre, quand le véritable amour [le poursuit;
Poursuivant qui le fuit et fuyant qui le poursuit[1].

FALSTAFF.

N'avez-vous jamais reçu une promesse encourageante?

FORD.

Jamais.

FALSTAFF.

Avez-vous insisté pour en obtenir?

1. Après s'être demandé s'il s'agit ou non d'une citation, Malone rappelle les vers suivants qui se trouvent dans *Les Seconds Fruits* de Florio et datent de 1591.

Di donne e, et sempre fu natura,
Odiar chi l'ama, et chi non l'ama cura.

Et plus loin :

..... *Sono simili a crocodilli*
Chi per prender l'uomo, piangono, e preso la devorano,
Chi le fugge sequono, e chi le seque suggono.

Comme épigraphe à *Namouna*, Alfred de Musset a mis cette phrase: *Une femme est comme votre ombre: courez après elle, elle vous fuit; fuyez-là, elle court après vous.*

FORD.

Jamais.

FALSTAFF.

De quelle nature était donc votre amour?

FORD.

Comme un palais bâti sur le terrain d'un voisin. J'ai perdu ma bâtisse pour l'avoir construite sur une place ne m'appartenant pas.

FALSTAFF.

Dans quel but me racontez-vous cela?

FORD.

Vous saurez tout quand je vous l'aurai dit. Suivant certaines gens, tout en se faisant passer pour une honnête femme à mes yeux, elle pousserait la belle humeur jusqu'à mal faire parler d'elle. Maintenant, sir John, voici le cœur de ma pensée. Vous êtes un homme d'une excellente éducation, d'une rare intelligence, possédant de nombreuses relations, faisant autorité par votre situation et votre personne, unanimement estimé pour vos vertus guerrières, vos habitudes de la Cour, votre savoir universel....

FALSTAFF.

Oh ! Monsieur !

FORD.

Si, si, et vous le savez fort bien. Voilà de l'argent. Dépensez-le. Dépensez-en davantage. Dépensez tout. En échange, je vous demande seulement le temps que vous jugerez nécessaire pour entreprendre l'amoureux siège de la vertu de mistress Ford. Usez de vos procédés de soupirant; faites-vous bien venir d'elle. Si un homme en est capable, c'est vous plus que personne.

FALSTAFF.

Conviendrait-il à la véhémence de votre affection, que je gagnasse ce que vous voudriez tenir? Votre prescription me semble à rebours.

FORD.

Comprenez bien la situation. Elle se cantonne si sûrement dans l'excellence de sa vertu, que je n'ose pas me présenter à elle. Je demeurerais ébloui. Si je pouvais l'aborder avec quelque preuve en main, le précédent servirait d'argument à mes désirs et leur donnerait confiance. Je la ferais sortir de cette forteresse de chasteté, de réputation d'honnête femme, des mille autres retranchements qui, à cette heure, m'opposent tant de résistance. Que répondez-vous à cela, sir John?

FALSTAFF.

D'abord, maître Brook, je prendrai la liberté d'accepter

l'argent; ensuite, je vous donnerai la main; enfin, aussi vrai que je suis gentilhomme, je m'engagerai à vous mettre à même de posséder la femme de Ford.

FORD.

O excellent homme!

FALSTAFF.

Elle sera à vous, maître Brook.

FORD.

N'épargnez pas l'argent, sir John, il ne vous fera pas défaut.

FALSTAFF.

N'épargnez pas mistress Ford, maître Brook, elle ne vous fera pas défaut davantage. Elle m'a donné (je puis vous le dire) un rendez-vous sans que je le sollicite. Comme vous entriez, son auxiliaire, son entremetteuse, me quittait. Je serai près d'elle entre dix et onze, son coquin de jaloux, son mari, devant s'absenter. Venez me trouver à la fin du jour, vous saurez si j'ai réussi.

FORD.

Je suis très heureux d'avoir fait votre connaissance. Connaissez-vous ce Ford, monsieur?

FALSTAFF.

Que ce pauvre cocu soit pendu! Je ne le connais pas. Quand je le qualifie de pauvre, j'ai tort. On raconte que ce jaloux complaisant possède des monceaux d'argent. C'est, d'ailleurs, ce qui me fait apprécier sa femme. Elle m'appartiendra en même temps que la clef du coffre de ce maroufle de cocu, et pour moi ce sera la fête de la moisson.

FORD.

Je regrette que vous ne connaissiez pas Ford, monsieur. Vous auriez pu l'éviter, en cas de rencontre.

FALSTAFF.

Le diable soit de ce trafiquant de beurre salé! Je veux le braver jusqu'à ce qu'il ne se possède plus; le tenir en respect avec mon bâton, qui, comme un météore, planera au-dessus de ses cornes de cocu! Vous verrez cela, maître Brook. Je dompterai le drôle et tu coucheras avec sa femme! Viens me trouver aussitôt la nuit. Ford est un maraud. J'ajouterai des titres à ceux qu'il possède déjà, et, maître Brook, tu le tiendras pour un coquin et un cocu! Viens me trouver ce soir!

(*Il sort*).

FORD.

Quel épicurien damné est ce misérable! Mon cœur va se rompre de colère! Et l'on prétend que je cède à

une jalousie sans cause ! Ma femme a envoyé chez lui, l'heure du rendez-vous est fixée, la partie engagée ! Qui l'eût cru ? Quel enfer d'avoir une femme infidèle ! Mon lit sera souillé, mes coffres forcés, ma réputation entamée, et non seulement je subirai les outrages, mais je serai menacé d'abominables qualificatifs ! Et de la part de qui ? De celui-là même qui m'aura fait du tort ! Et quels qualificatifs ! Amaimon, sonne bien ; Lucifer, aussi ; Barbason[1] aussi ; ce ne sont que des appellations de diables, des noms de démons. Mais cocu ! Cocu complaisant ! Le diable lui-même n'a pas un nom pareil ! Page est un âne de sécurité. J'aimerais mieux confier mon beurre à un Flamand, un fromage au pasteur Hugh, le Welche, une bouteille d'eau-de-vie à un Irlandais, mon beau cheval hongre à un voleur pour qu'il le promène, que ma femme à elle-même ! Elle complote, elle rumine, elle devise, et quand les femmes ont à cœur de faire quelque chose, elles briseraient ce cœur plutôt que de ne pas le faire. Le Ciel soit loué de ma jalousie ! Onze heures ! Je vais prévenir tout cela, surprendre ma femme, me venger sur Falstaff et me moquer de Page. Il est temps de s'en occuper. Mieux vaut arriver trois heures trop tôt qu'une minute trop tard. Fi, fi, fi ! Cocu ! Cocu ! Cocu !

(*Il sort*).

SCÈNE III.

Le Parc de Windsor.

ENTRENT CAIUS ET RUGBY.

CAIUS.

Jack Rugby.

RUGBY.

Monsieur ?

CAIUS.

Quelle heure est-il ?

RUGBY.

L'heure est passée, monsieur, à laquelle sir Hugh avait promis de venir.

CAIUS.

Pardieu ! Il a sauvé son âme en ne venant pas. Il a dû

1. Les lecteurs curieux de connaître quelques particularités concernant les démons, les trouveront dans un livre de Reginald Scoth, intitulé : *Inventarie of the Names, Shapes*, etc. D'après Scoth, Amaimon était le roi de l'Est.

bien prier la Bible pour n'être pas venu. Jack Rugby serait déjà mort s'il était venu!

RUGBY.

C'est un homme raisonnable, monsieur. Il sentait que votre honneur l'aurait tué.

CAIUS.

Pardieu ! Un hareng salé n'est pas aussi mort que sa personne, si je la trouve ! Prenez votre rapière, Jack, je vais vous montrer comment j'entends le tuer.

RUGBY.

Hélas, monsieur, je ne sais pas faire des armes.

CAIUS.

Prenez votre rapière, coquin!

RUGBY.

Arrêtez ! Voici de la compagnie.

(*Entrent* L'HOTE, SHALLOW, SLENDER *et* PAGE).

L'HÔTE

Dieu te bénisse, immense docteur.

SHALLOW.

Qu'il vous protège, maître docteur Caïus.

PAGE.

Eh bien, excellent maître docteur?

SLENDER.

Je vous souhaite le bonjour, monsieur.

CAIUS.

Pourquoi venez-vous tous, un, deux, trois, quatre ?

L'HÔTE.

Pour te voir combattre, voir ta botte, ta feinte, te voir ici, te voir là, voir ton *punto*, ton estocade, ta riposte, ta distance et ta mesure[1]. Est-il tué mon Ethiopien ? Est-il tué mon Francisco[2] ? Ah, immense ! Que dit mon Esculape ? Mon Galien ? Mon cœur de sureau[3] ? Hein ! Est-il mort, immense Pissat[4] ? Est-il mort?

1. *Mathieu.*

En vérité, j'ai appris de diverses personnes que vous aviez une habileté très rare et qui passe toute expression.

Bobadill.

Par le ciel, non ! Pas la moindre ! quelques simples rudiments de la science, comme seulement la mesure, la distance, ainsi de suite.

(*Ben Jonson*).

2. ... *My Francisco*, c'est-à-dire mon Français, en argot.

3. Pour comprendre la plaisanterie, il faut se rappeler que le sureau n'a pas de cœur. Malone suppose que l'expression de cœur de sureau était mise en opposition avec la commune expression de cœur de chêne.

4. Voir la note de la page 190. On y trouvera l'explication de l'épithète Pissat et Urinal appliquée à Caïus.

CAIUS.

Pardieu ! ce Jack est le prêtre le plus poltron du monde ! Il n'a pas montré sa face !

L'HÔTE.

Tu es un roi castillan[1], Urinal ! Un Hector de Grèce, mon garçon !

CAIUS.

Je vous prie, soyez témoins que je l'ai attendu six ou sept, deux, trois heures, et qu'il n'est point venu.

SHALLOW.

C'est un homme prudent, maître docteur. Il est le médecin des âmes et non le médecin des corps. Si vous vous étiez battus, vous auriez pris votre profession à rebrousse-poil[2]. N'est-ce pas, maître Page ?

PAGE.

Maître Shallow, vous avez été un grand batailleur, bien qu'aujourd'hui un homme de paix.

SHALLOW.

Ventrebleu, maître Page ! quoique vieux et de paix, je ne peux pas voir une épée hors du fourreau, sans que les doigts me démangent ! Nous avons beau être des juges, des docteurs, des hommes d'église, maître Page, on garde toujours quelque chose de sa jeunesse. Nous sommes des fils de femmes, maître Page.

PAGE.

C'est vrai, maître Shallow.

SHALLOW.

Et il en sera toujours ainsi, maître Page. Maître docteur Caïus, je suis venu pour vous ramener. Je suis juge de paix ; vous vous êtes comporté en sage médecin et sir Hugh en sage et patient homme d'église. Venez avec moi, cher docteur.

L'HÔTE.

Pardon, juge hôte. Un mot, monsieur le faiseur d'eau[3].

1. Le terme de castillan était devenu un terme de mépris depuis l'affaire de l'Armada.

2. ... *You go against the hair*. Expression proverbiale.

3. *A word, monsieur Muck-water*. L'expression de *Muck-water* a fait couler beaucoup d'encre parmi les commentateurs. Steevens observe qu'au lieu de *Muck-water* il faut lire *mock-water* et y voir une allusion à l'abus que les médecins faisaient alors de l'inspection des urines. Le docteur Farmer insiste pour *Muck-water* qu'il traduit par « eau de fumier ». Steevens appuie le docteur Farmer, Reed aussi. Arrive Malone. « Le second de ces mots, dit-il *(water)*, a été rétabli par M. Theobald, d'après le quarto. Il y a quelques années, je supposais que *mock-water* était une corruption et que l'auteur avait écrit : *make-water*. Depuis, j'ai observé que le mot *make*

CAIUS.

Qu'est-ce que vous appelez un faiseur d'eau?

L'HÔTE.

Faiseur d'eau, en anglais, veux dire valeureux, mon immense.

CAIUS.

Pardon, alors je fais autant d'eau qu'aucun Anglais! Misérable Jack de chien de prêtre! Pardieu, je lui couperai la barbe [1]!

L'HÔTE.

Il te donnera vivement des coups de langue, mon immense!

CAIUS.

Coup de langue? Qu'est-ce que ça veut dire?

L'HÔTE.

Cela veut dire qu'il te fera réparation.

CAIUS.

Pardieu! j'espère bien qu'il me *coupdelanguera!* Car, pardieu! nous en avons une!

L'HÔTE.

Et je l'y exciterai ou qu'il décampe!

CAIUS.

Je vous remercie pour ça.

L'HÔTE.

Et en outre, mon immense... *(A l'hôte, à Page, à Slender).* Mais d'abord, maître hôte, maître Page et vous aussi, cavalero Slender, allons par la ville à Frogmore.

PAGE, *bas à l'hôte.*

Sir Hugh est-il là?

L'HÔTE, *bas à Page.*

Il y est. Vous verrez dans quelle humeur il est, et moi j'amènerai le docteur par les champs. Ça va-t-il?

SHALLOW, *bas à l'hôte.*

Ça va.

PAGE, SHALLOW ET SLENDER.

Adieu excellent maître docteur.

(*Page, Shallow, et Slender sortent*).

et *mock* étaient souvent confondus dans les vieilles copies, ce qui m'a amené à avoir plus de méfiance dans ma conjecture. Il faut remarquer que l'Hôte profite de l'ignorance du docteur dans la langue anglaise, pour donner au terme qu'il emploie un sens directement opposé à sa véritable signification. C'est ainsi qu'il l'a appelé cœur de sureau, au lieu de cœur de chêne. Maintenant il l'appelle *Make-water* et quand Caïus demandera la signification du mot, on lui répondra qu'il correspond à celui de valeureux. »

1. Caïus, nous l'avons déjà dit, s'exprime en un mauvais anglais qu'il est impossible de rendre.

CAIUS.

Pardieu! Nous tuerons le prêtre! Car il veut parler pour un babouin à Anne Page!

L'HÔTE.

Tue-le, mais calme ton impatience, jette de l'eau froide sur ta colère, et viens avec moi par les champs, à Frogmore. Je te mènerai où est mistress Page, dans une ferme, à une fête, et tu pourras lui faire la cour. Acceptes-tu? Ai-je bien parlé [1]?

CAIUS.

Pardieu! je vous remercie pour cela. Je vous aime et vous procurerai de bonnes pratiques, des comtes, des chevaliers, des lords, des gentilshommes, mes patients!

L'HÔTE.

En retour je serai ton adversaire à l'endroit d'Anne Page? Est-ce bien dit?

CAIUS.

Pardieu! c'est bien, bien dit.

L'HÔTE.

Alors, en avant.

CAIUS.

Suis mes talons, Jack Rugby.

(Ils sortent).

1. *Cry'd gam, said I well? Cry aim!* est le terme dont se servaient les archers quand ils se défiaient. *Cry aim?* veut dire exactement: Accepte-tu ce défi? Dans une pièce de Beaumont et Fletcher intitulée: *The Fair maid of the Inn,* on lit:

... Must I cry aime
To this unheard of insolence?

Et dans le *Gardien* de Massinger:

I will cry aim, and in another room
Determine of my vengeance.

(Note de Warburton

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III

SCENE PREMIÈRE.

Un champ près de Frogmore.

ENTRENT SIR HUGH EVANS ET SIMPLE.

EVANS.

Maintenant je vous brie, pon serviteur de Slender, et ami Simple, s'il faut vous nommer, par quel chemin avez-vous cherché maître Caïus, qui s'intitule *docteur en médecine?*

SIMPLE.

Par City-Ward, Park-Ward, partout ; par le chemin du vieux Windsor, par tous les chemins, excepté celui qui conduit à la ville.

EVANS.

Je tésire très véhémentement que vous le cherchiez aussi de ce côté !

SIMPLE.

J'y vais, monsieur.

EVANS.

Pénie, soit mon âme ! Combien je suis rembli de colère et dremblant d'esprit ! Je serais heureux qu'il m'eût trompé ! Gomme me voilà mélancolique ! Je lui casserai ses pots de chambre sur sa tête de coquin, quand j'en trouverai l'occasion ! Dieu pénisse mon âme ! (*Il chante*).

Près des sources profondes, à la chute desquelles
De mélodieux oiseaux chantent des madrigaux,
Nous ferons nos lits de roses
Et un millier de bouquets odorants.
Près des sources... [1]

1. Ces vers sont empruntés à un poème dont nous sommes heureux de donner la primeur à nos lecteurs :

LE BERGER PASSIONNÉ A SON AMANTE.

Viens avec moi et sois mon amante,
Et nous éprouverons tous les plaisirs
Que les collines et les vallées, les vallons et les champs,
Et toutes les montagnes rocailleuses peuvent donner.

Merci de moi ! J'ai grande envie de pleurer!

De mélodieux oiseaux chantent des madrigaux,

Nous nous assoirons sur les rochers,
Nous verrons les bergers garder leurs troupeaux,
Près des sources peu profondes, à la chute desquelles
De mélodieux oiseaux chantent des madrigaux.
Je te ferai des lits de roses
Avec un million de fleurs odorantes;
Un chapeau de fleurs, un jupon
Tout brodé de feuilles de myrtes;
Une robe de la plus fine laine
Tondue sur le dos de nos gentils agneaux;
De beaux souliers doublés pour le froid,
Avec des boucles de l'or le plus pur;
Une ceinture de paille et de grains de lierre
Dont l'agrafe sera de corail et les boutons d'ambre.
Si ces plaisirs peuvent t'émouvoir,
Viens vivre avec moi et sois mon amante.
Tu auras pour ta nourriture des plats d'argent
Aussi précieux que ceux dans lesquels mangent les dieux,
Qui seront servis sur une table d'ivoire.
Et préparés chaque jour pour toi et moi.
De jeunes bergers chanteront et danseront
Pour te divertir tous les matins du mois de mai.
Si ces plaisirs peuvent émouvoir ton âme
Viens avec moi et sois mon amante.

RÉPONSE DES NYMPHES AU BERGER.

Si le monde et si l'amour étaient sincères,
Si la vérité se trouvait sur la langue de tous les bergers,
Ces jolis plaisirs pourraient me décider
A vivre avec toi et à être ton amante.
Mais le temps chasse du champ les troupeaux qui sont vendus,
Quand les rivières débordent, quand les rochers deviennent froids,
Quand Philomèle est muet
Et quand les soucis arrivent.
Les fleurs se fanent, les champs somptueux
Sont livrés au méchant hiver.
Une langue de miel, un cœur de fiel.
L'amour a son printemps et le chagrin s'en suit.
Tes robes, tes souliers, tes lits de roses,
Ton chapeau, ta ceinture, tes bouquets
Seront bientôt déchirés, desséchés, oubliés,
Quand la folie sera mûre et la raison pourrie.
Ta ceinture de paille, tes grains de lierre,
Tes agrafes de corail, tes boutons d'ambre,
Tout cela ne me décide pas
A venir avec toi et être ton amante.
Pourquoi parler de mets délicats,
Meilleurs, qu'il ne convient à des humains?
Ils sont superflus. La seule chose qui soit bonne
Est la chose que Dieu a bénie et qu'il nous envoie pour notre [nourriture.
Fais que la jeunesse dure, que l'amour ne finisse jamais,
Que la joie soit constante, que l'âge ne vienne pas,
Alors les plaisirs que tu me proposes me décideront
A vivre avec toi et à être ton amante.

Ce poème a été attribué à Shakespeare par Warburton. Dans

Quand j'étais à Pabylone[1].
Et mille quirlandes embaumées....
Près des sources....

SIMPLE.

Le voici qui vient par ici, sir Hugh[2] !

EVANS.

Il est le bienvenu.

Près des sources dont les chutes...

Le ciel défende le droit ! Quelle arme a-t-il?

SIMPLE.

Il n'a pas d'armes, monsieur. Voici mon maître, maître Shallow et un autre gentilhomme de Frogmore ; par-dessus la haie, de ce côté.

EVANS.

Tonnez-moi ma robe, ou blutôt gardez-la sur votre bras. (*Entrent* PAGE, SHALLOW *et* SLENDER).

SHALLOW.

Eh bien, maître pasteur? Bonjour, excellent monsieur Hugh. Détourner un joueur de ses dés et un savant de ses livres, voilà qui est étonnant !

SLENDER.

Oh ! suave Anne Page !

PAGE.

Dieu vous garde, excellent sir Hugh !

EVANS.

Qu'il nous tonne à tous sa pénédiction.

SHALLOW.

Quoi! L'épée et la parole! Est-ce que vous les pratiqueriez toutes deux, maître pasteur?

un livre intitulé *England's Helicon*, et qui est un recueil de vers imprimés du temps de Shakespeare *(In-quarto, 1600)*, le premier poème est attribué à Marlowe et le second à un inconnu. Le docteur Percy, dans son volume des *Reliques de l'ancienne poésie anglaise*, observe qu'il a de nombreuses raisons pour que le premier poème soit de Marlowe et la *Réponse des nymphes*, de sir Walter Raleigh.

On a récemment découvert la musique sur laquelle se chantait le premier poème, dans de vieux manuscrits du temps de Shakespeare. Nous en donnons un court extrait à la fin de ce volume.

1. Evans mêle à la chanson le commencement du 137e psaume : « Nous nous sommes tenus auprès des fleuves de Babylone, et même nous y avons pleuré, nous souvenant de Sion. »

2. Simple a vu Shallow qu'Evans rappelle à son souvenir par les mots : *près des sources*, etc. En anglais : *To shallow rivers*.

PAGE.

Et vêtu comme un jouvenceau! En pourpoint et en haut-de chausses, par ce temps froid, fait pour les rhumatismes!

EVANS.

Il y a pour cela des raisons et des causes.

PAGE.

Nous sommes venus à vous pour vous rendre un bon service, maître pasteur.

EVANS.

Très pien, de quoi s'agit-il?

PAGE.

Il y a là-bas un très respectable gentilhomme, qui, ayant été outragé par un pasteur, est à bout de sang-froid et de patience, au delà de ce qu'on peut imaginer.

SHALLOW.

J'ai vécu quatre-vingt ans et plus [1]. Je n'ai jamais vu un homme de son sang, de sa gravité, de son savoir, perdre ainsi le respect de lui-même.

EVANS.

Qui est-ce ?

PAGE.

Je crois que vous le connaissez : maître docteur Caïus, le fameux médecin français.

EVANS.

Que la volonté de Tieu soit faite et que je satisfasse la golère de mon cœur! J'aurais autant aimé que vous me parliez d'un plat de soupe!

PAGE.

Pourquoi?

EVANS.

Il ignore Hippocrate et Galien et, en outre, c'est un trôle! Le coquin le plus lâche que vous puissiez désirer connaître!

PAGE, *à Shallow.*

Je vous garantis que c'est lui qui devait se battre avec le docteur.

SLENDER.

O suave Anne Page!

SHALLOW.

Je le suppose, à la vue de ses armes. Ne les laissez pas s'approcher. Voici le docteur Caïus.

(*Entre l'*HOTE, CAIUS *et* RUGBY).

PAGE.

Non, excellent maître pasteur, rentrez votre épée!

1. Il faut certainement lire soixante ans et non quatre-vingts. Relisez dans *La seconde partie de Henry IV* le dialogue entre Falstaff et Shallow.

SHALLOW.

Vous aussi, excellent maître docteur !

L'HÔTE.

Désarmons-les et laissons-les discuter. Qu'ils gardent leurs membres et n'écorchent que notre anglais.

CAIUS, *à Evans*.

Je vous prie, laissez-moi vous dire un mot à l'oreille. Pourquoi ne voulez-vous pas me rencontrer ?

EVANS.

Je vous brie, soyez batient. Le moment fiendra.

CAIUS.

Pardieu, vous êtes un couard, un chien de Jack, un singe de John !

EVANS.

Ne nous exbosons pas aux blaisanteries des autres. Je tésire votre amitié, et par un moyen ou par un autre, vous faire rébaration. (*Haut*). Je casserai vos pots de chambre sur votre capoche pour avoir oublié votre rencontre et votre rendez-vous !

CAIUS.

Diable !... Jack Rugby... mon *Host de Jarterre*, ne l'ai-je point attendu, pour le tuer, à la place que j'avais indiquée ?

EVANS.

Aussi vrai que j'ai une âme de chrétien, c'était ici l'endroit gonvenu. J'en brends à témoin mon hôte de la Jarretière !

L'HÔTE.

Paix, vous dis-je, Gallois et Gaulois, Français et Welche ! Médecin de l'âme et médecin du corps !

CAIUS.

Ah ! cela est bon ! Excellent !

L'HÔTE.

Silence, dis-je. Ecoutez mon hôte de la Jarretière. Suis-je politique? Suis-je subtil ? Suis-je un Machiavel ? Voudrais-je perdre mon docteur ? Non. Il me donne les potions et les lotions. Voudrais-je perdre mon pasteur ? Mon prêtre ? Mon sir Hugh ? Non. Il me donne les proverbes et les verbes. Donne-moi ta main, homme terrestre. Bien. Donne-moi ta main homme céleste. Bien. Enfants de la science, je vous ai trompés tous les deux. Je vous ai indiqué des endroits faux. Vos cœurs sont élevés, vos peaux sont intactes ; que tout cela finisse par du Xérès. Allons mettre leurs épées en gages. Suis-moi, homme de paix ! Suivez, suivez, suivez !

SHALLOW.

Sur ma foi, cet hôte est fou. Suivez, messieurs, suivez.

SLENDER.

O, suave Anne Page !

(*Shallow*, *Slender*, *Page et l'Hôte sortent*).

CAIUS.

Je comprends ! Il s'est moqué de nous deux. Ah ! Ah !

EVANS.

C'est pien. Il a fait de nous son chouet. Soyons amis et gombinons nos cervelles pour nous venger de ce teigneux, de ce misérable, de ce coquin d'hôte de la Jarretière !

CAIUS.

Pardieu, de tout mon cœur ! Il a promis de me conduire vers Anne Page. Pardieu, il se moque aussi de moi !

EVANS.

Bien, je lui fendrai la gaboche ! Suivez-moi, je vous prie.

SCÈNE II.

Une rue à Windsor.

ENTRENT MISTRESS PAGE ET ROBIN.

MISTRESS PAGE.

Allons, avancez, petit galant. Vous aviez coutume de suivre et maintenant voilà que vous marchez devant. Qu'aimez-vous mieux, diriger mes pas ou suivre les talons de votre maître ?

ROBIN.

J'aime mieux, en vérité, aller devant vous comme un homme, que le suivre comme un nain.

MISTRESS PAGE.

Vous êtes un petit flatteur. Vous ferez un courtisan.
(*Entre* FORD).

FORD.

Bonne rencontre, mistress Page. Où allez-vous ?

MISTRESS PAGE.

A parler franc, monsieur, j'allais voir votre femme. Est-elle chez elle ?

FORD.

Oui, et si désœuvrée qu'elle se pendrait volontiers, par manque de compagnie. Si vos maris venaient à mourir, c'est à croire que vous vous remarieriez toutes deux.

MISTRESS PAGE.

Soyez-en sûr, avec deux autres maris.

FORD.

Où avez-vous trouvé cette petite girouette ?

MISTRESS PAGE.

Je serais incapable de dire le nom de celui de qui le tient

mon mari. Comment appelez-vous votre chevalier, fripon ?

ROBIN.

Sir John Falstaff.

FORD.

Sir John Falstaff !

MISTRESS PAGE.

Lui-même. Je ne peux jamais retenir son nom... Il y a une belle intimité entre mon brave mari et lui !... Votre femme est chez elle ?

FORD.

Elle y est.

MISTRESS PAGE.

Avec votre permission, monsieur, je suis malade de ne pas la voir.

(*Mistress Page et Robin sortent*).

FORD.

Ce Page n'a-t-il aucune cervelle? Manque-t-il d'yeux ? De raisonnement ? Sûrement, tout cela dort ; il n'en a plus l'usage. Ce page porterait une lettre à vingt milles, aussi facilement qu'un canon mettrait dans le but à deux cent cinquante pas ! Il entretient les inclinations de sa femme ; il lui fournit l'occasion et l'avantage. Et maintenant la voilà qui va chez ma femme avec le page de Falstaff ! Tout autre entendrait l'orage chanter dans le vent !... Le page de Falstaff avec elle !... Beau complot ! Elles sont de complicité, et, dans leur révolte, nos femmes se damneront ensemble ! Bien. Je le surprendrai ! Je torturerai ma femme, j'arracherai le voile de la modestie empruntée de mistress Page, je dénoncerai Page lui-même, comme un Actéon aveugle et complaisant, et à ces violents procédés tous mes voisins battront des mains ! (*L'horloge sonne*). L'horloge me donne le signal et ma conviction exige que je me mette en quête. Je trouverai Falstaff. Ma conduite me rapportera plus de louanges que de moqueries, car Falstaff est là, aussi sûrement que la terre est ferme. Allons.

(*Entrent* PAGE, SHALLOW, SLENDER, *l'*HOTE, SIR HUGH EVANS, CAIUS *et* RUGBY).

TOUS.

Heureuse rencontre, maître Ford !

FORD.

Une excellente compagnie, je vois ! J'ai bonne chair à la maison et je vous invite tous.

SHALLOW.

Je m'excuserai en ce qui me concerne, maître Ford.

SLENDER.

Et moi aussi, monsieur. Nous avons promis de dîner avec

mistress Page, et je ne voudrais pas lui manquer de parole pour plus d'argent que je saurais dire.

SHALLOW.

Nous avons manigancé un mariage entre Anne Page et mon neveu Slender, et c'est aujourd'hui que nous devons chercher une réponse.

SLENDER.

Je compte sur votre consentement, père Page?

PAGE.

Vous l'avez, maître Slender. Je vous suis tout acquis. (*A Caïus*). Mais ma femme, maître docteur, est complètement pour vous.

CAIUS.

Oui, pardieu! Et la jeune fille m'aime. Ma dame de compagnie, Quickly, me l'a assez répété!

L'HÔTE.

Que dites-vous du jeune maître Fenton? Il cabriole, il danse, il a les yeux de la jeunesse, il fait des vers, il ne parle pas comme tout le monde[1], il embaume avril et mai[2]. Il l'emportera. Ses boutons le prouvent[3]. Il l'emportera.

PAGE.

Ça sera alors sans mon consentement, je vous le pro-

1. *He speaks holiday.* Warburton attribue l'origine de cette tournure de phrase à ce que les jours de fête on jouait des mystères et des moralités écrits dans un style ampoulé. Malone ne partage pas l'avis de Warburton et préfère le sens que nous avons choisi. Kitson est de son avis. Nous nous sommes heurté à la même difficulté en traduisant *Henry IV* :

With many holiday and lady terms.

2. ... *he smells April and May.* C'était la phraséologie du temps.

3. ... *'tis in his buttons.* Voici encore un exemple des difficultés auxquelles se heurtent les traducteurs. C'était une ancienne coutume parmi les jeunes gens de la province désireux de savoir s'ils réussiraient auprès de leurs maîtresses, de mettre dans leurs poches des *boutons de célibataire* (*batchelor's buttons*), plante de la famille des *Lychnis* dont les fleurs ressemblent à des boutons d'habits. Si les boutons fleurissaient, leur réussite était certaine; s'ils se fanaient, ils n'avaient plus d'espoir.

Greene fait allusion à ces boutons de célibataire dans son pamphlet intitulé: *Quip for an upstart courtier* (*Plaisanterie sur un courtisan parvenu*): « *I saw the batchelor's buttons, whose virtue is, to make wanton maidens weep, when they have worne them forty weeks under their aprons* ». Etc.

On retrouve encore la même expression dans *La belle jeune fille de l'Ouest*, de Heyvood:

He wears batchelor's buttons, does he not?

Dans *La jeune fille fidèle*, de Shirley:

I am a batchelor
I pray, let me be one of your buttons still then.

Etc., etc.

mets. Il n'a pas d'avoir, il a été le compagnon de ce mauvais sujet de prince et de Poins, il est trop huppé et il en sait trop long. Non, il n'attachera pas sa destinée avec les doigts de ma fortune. S'il la prend, il la prendra sans rien. J'ai la disposition des biens que je possède et ce n'est pas de cette façon que j'entends m'en servir.

FORD.

Je vous en supplie de tout cœur, que quelques-uns d'entre vous viennent dîner chez moi. Outre bonne chair, vous aurez bon amusement. Je vous montrerai un monstre... Maître docteur, il faut venir... Il faut venir, maître Page... Et vous, sir Hugh.

SHALLOW.

Eh bien, adieu... Nous n'en ferons que plus librement notre cour chez maître Page.

(*Shallow et Slender sortent*).

CAIUS.

Va à la maison, John Rugby. Je reviendrai bientôt.

(*Rugby sort*).

L'HÔTE.

Adieu, mes cœurs. Je vais retrouver mon honnête chevalier Falstaff et boire du Canarie avec lui.

(*L'hôte sort*).

FORD, *à part.*

Je boirai d'abord une pipe de vin avec lui et je le ferai danser [1] ! Venez-vous, messieurs?

TOUS.

Allons voir ce monstre !

(*Ils sortent*).

1. ... *I shall drinck in pipe-wine first with him* ; *I'll make him dance.*

Les commentateurs ont longuement discuté sur cette phrase. La difficulté est dans le *in (in pipe-wine).* « Cette phrase, dit Malone, m'a toujours paru étrange, jusqu'au jour où, lisant un passage d'un discours du roi Jacques au Parlement (1604), je me suis aperçu que *to drink in* était une phraséologie du temps ».

Reed confirme l'opinion de Malone en citant l'anecdote suivante: « Un acteur jouait sur la scène le rôle d'un homme assassiné, quand, saisi de froid, il se mit à tousser. L'auditoire riant, l'acteur se leva et dit que lorsqu'un homme buvait du potage *(to drink in porridg)*, il pouvait être sûr de tousser dans sa tombe ».

Avec ces indications, l'interprétation devient facile. Au lieu de traduire comme beaucoup l'ont fait : « Je boirai d'abord dans un chalumeau avec lui » *(in pipe-wine)*: il faut traduire, sans tenir compte de l'*in*, « je boirai d'abord une pipe de vin avec lui ». Une pipe était une mesure de capacité correspondant à notre baril.

Quant au reste de la phrase : « ... et je le ferai danser », il s'explique en se rappelant que l'hôte a dit une réplique avant, qu'il boirait du Canarie avec Falstaff. Le *Canary* veut dire à la fois du vin de Canarie et une danse d'un caractère spécial.

SCÈNE III.

Dans la maison de Ford.

ENTRENT MISTRESS FORD ET MISTRESS PAGE.

MISTRESS FORD.

John! Robert!

MISTRESS PAGE.

Vite, vite! Le panier au linge sale!

MISTRESS FORD.

J'en réponds... Holà, Robin!

(*Entrent des* SERVITEURS *avec un panier*).

MISTRESS PAGE.

Venez, venez, venez!

MISTRESS FORD.

Portez-le là.

MISTRESS PAGE.

Donnez vos ordres à vos gens; nous n'avons pas de temps à perdre.

MISTRESS FORD.

Comme je vous l'ai déjà dit, John et Robert, tenez-vous prêts dans la brasserie. Quand je vous appellerai, vous viendrez et, sans lenteur, sans hésitation, vous prendrez ce panier sur vos épaules. Cela fait, vous le porterez aussi vite que possible là où se trouvent les blanchisseuses, au pré Datchet, et vous le viderez dans le fossé boueux, au bord de la Tamise.

MISTRESS PAGE.

C'est entendu?

MISTRESS FORD.

Je le leur ai dit et redit. Ils en savent assez. Allez et revenez quand on vous appellera.

(*Les serviteurs sortent*).

MISTRESS PAGE.

Voici le petit Robin.

(*Entre* ROBIN).

MISTRESS FORD.

Eh bien, mon jeune émouchet, quelles nouvelles apportez-vous?

ROBIN.

Mon maître sir John est à la porte de derrière et demande à vous voir.

MISTRESS PAGE.

Vous êtes un petit Jack-a-Lent[1]. Nous avez-vous été fidèle?

ROBIN.

Je puis le jurer. Mon maître ne sait pas que vous êtes ici et m'a menacé de me donner une éternelle liberté si je vous disais la chose. Bref, il a fait le serment de me chasser.

MISTRESS PAGE.

Tu es un brave garçon. Le secret sera ton tailleur; il te fera un pourpoint et un haut-de-chausses neufs. Je vais me cacher.

MISTRESS FORD.

Cachez-vous. Va dire à ton maître que je suis seule. Mistress Page, souvenez-vous de votre rôle.

(*Robin sort*).

MISTRESS PAGE.

Sois sans inquiétude. Si je l'oublie, je te permets de me siffler.

(*Mistress Page sort*).

MISTRESS FORD.

Allons! Nous allons nous amuser de cette humidité pernicieuse, de cette immense citrouille aqueuse, et nous lui apprendrons à ne pas confondre les tourterelles et les geais!

(*Entre* FALSTAFF).

FALSTAFF.

T'ai-je attrapé mon céleste bijou[2]*?* Maintenant je peux mourir, car j'ai assez vécu! Me voici au comble de mes vœux! O que cette heure est bénie!

MISTRESS FORD.

O cher sir John!

FALSTAFF.

Mistress Ford, je ne sais pas flatter, je ne sais pas caqueter; mistress Ford, je vais faire un vœu coupable. Je voudrais que ton mari fût mort. Alors, je suis prêt à le dire devant le Seigneur, je t'épouserais!

MISTRESS FORD.

Moi, votre femme, sir John! Hélas, je ferais une pitoyable dame!

FALSTAFF.

Que la Cour de France m'en montre une pareille! Je sais

1. *Jack-a-Lent* était une marionnette.

2. C'est le premier vers de la seconde poésie de l'*Astrophel and Stella* de Sidney.

à quel point tes yeux rivalisent avec des diamants! Tu as les sourcils arqués qui conviennent à la coiffure en vaisseau, à la coiffure à la voile, à toutes les coiffures à la mode vénitienne[1]!

MISTRESS FORD.

Un simple fichu, sir John. C'est tout ce qu'il faut à mon front, ni plus ni moins.

FALSTAFF.

Tu trahis ton propre mérite en disant cela! Tu aurais fait une admirable femme de Cour et tes jolies chevilles parferaient ton allure, sous le demi-cercle d'un vertugadin. Je sais ce que tu serais si la fortune ne t'avait pas été contraire, car la nature est ton amie. Tu ne peux pas le nier!

MISTRESS FORD.

Croyez-moi, je n'ai pas toutes ces qualités-là.

FALSTAFF.

Alors pourquoi t'aimerai-je? Laisse-moi te persuader qu'il y a quelque chose d'extraordinaire en toi. Je ne sais pas flatter; je suis incapable de dire que tu es ceci et cela, comme beaucoup de ces boutons d'aubépine[2] qui parlent du bout des dents, ressemblent à des femmes habillées en hommes, et ont l'odeur de Bucklerbury[3], à la saison des simples. Je ne le peux pas! Mais je t'aime! Je n'aime que toi! et tu en es digne!

MISTRESS FORD.

Ne me trompez pas, seigneur. Vous aimez, j'en ai peur, mistress Page.

FALSTAFF.

Autant dire que j'aime à me promener aux environs de Conter-Gate[4], dont j'ai aussi horreur que de l'exhalaison d'un four à chaux!

MISTRESS FORD.

Soit. Le ciel sait combien je vous aime et vous l'apprendrez un jour.

1. Au temps de Shakespeare, les femmes portaient des chapeaux invraisemblables, comme ceux, d'ailleurs, que l'on a portés en France à l'époque de Marie-Antoinette, où la coiffure à la Frégate triomphait. Le puritain Smith, prêchant à White-Hall, s'est écrié un jour en chaire : « Qu'elle se coiffe d'un navire à voiles avec ses agrès, ses mâts, sa grande et sa petite hune, un pont et un entrepont, décoré de banderolles, de drapeaux et de pavillons! Elle attend le corsaire »! Pour plus amples détails, voir notre volume : *Londres au temps de Shakespeare.*

2. ... *of these lisping haw-thorn Buds.* Cela correspond à notre mot français : *muguet.*

3. Bucklerbury était un quartier principalement habité par des droguistes qui vendaient toutes sortes d'herbes, fraîches ou sèches.

4. Où se trouvait une prison pour dettes.

FALSTAFF.

Demeurez dans cette disposition; je m'en rendrai digne.

MISTRESS FORD.

Vous en êtes digne, autrement je n'agirais pas comme je le fais.

ROBIN, *à la cantonade.*

Mistress Ford! mistress Ford, mistress Page est à la porte, suant, soufflant, l'air furieux! Elle voudrait vous parler de suite!

FALSTAFF.

Elle ne me verra pas. Je vais me cacher derrière la tapisserie.

MISTRESS FORD.

Vite, je vous en prie! C'est une véritable cancanière!

(*Falstaff se cache*).

(*Entrent* MISTRESS PAGE *et* ROBIN).

Qu'est-ce qu'il y a? Eh bien?

MISTRESS PAGE.

O! mistress Ford, qu'avez-vous fait? Vous êtes compromise, vous êtes perdue pour toujours!

MISTRESS FORD.

Que se passe-t-il, chère mistress Page?

MISTRESS PAGE.

Hélas, mistress Ford! Posséder un homme aussi honnête pour mari et lui donner tant de sujets de soupçon!

MISTRESS FORD.

Quel sujet de soupçon.

MISTRESS PAGE.

Quel sujet de soupçon? C'est une honte! Comme je me suis trompée sur votre compte!

MISTRESS FORD.

Mais encore une fois qu'est-ce qu'il y a?

MISTRESS PAGE.

Votre mari est ici, malheureuse, avec tous les exempts de Windsor, pour s'emparer d'un homme, qui, dit-il, se cache dans la maison, avec votre consentement, pour abuser de son absence! Vous êtes perdue!

MISTRESS FORD, *à part.*

Parlez plus haut[1]. Il n'en est pas ainsi, j'espère!

MISTRESS PAGE.

Plaise au ciel qu'il n'en soit pas ainsi, que vous n'ayez pas un homme ici! Mais ce qu'il y a de certain, c'est que votre mari vient avec la moitié de Windsor à ses talons, pour

1. Afin que Falstaff puisse entendre.

chercher quelqu'un. Je suis accourue en avant pour vous en avertir. Si vous êtes innocente, j'en suis enchantée ; mais si vous avez un ami ici, faites-le partir. Ne demeurez pas épouvantée ; rappelez tous vos sens ; défendez votre réputation, ou dites un éternel adieu à la douce existence que vous meniez !

MISTRESS FORD.

Que faire ? Il y a ici un homme, ma chère amie et je crains moins pour ma renommée, que pour le danger qu'il court. Je donnerais plus de mille livres pour qu'il sortît de cette maison.

MISTRESS PAGE.

Par pudeur, laissez-là vos *je donnerais* et vos *je donnerais !* Votre mari est à deux pas, songez à quelque moyen de faire sortir cet homme ! Dans cette maison vous ne pouvez pas le cacher ! Oh ! comme vous m'avez trompée ! Regardez. Voilà un panier. S'il est d'une taille raisonnable, il doit y entrer. Vous mettrez du linge sale sur lui, comme si le panier devait aller à la lessive. C'est le moment du blanchissage, vous le ferez porter par deux hommes au pré Datchet.

MISTRESS FORD.

Il est bien gros pour y entrer ! Que faire ?

(*Rentre* FALSTAFF).

FALSTAFF.

Laissez-moi voir ! Laissez-moi voir ! Oh ! laissez-moi voir ! J'y entrerai ! J'y entrerai ! Suivez le conseil de votre amie. J'y entrerai !

MISTRESS PAGE.

Quoi ! Sir John Falstaff ! Après les lettres que vous m'avez écrites !

FALSTAFF, *à part.*

Je t'aime. Je n'aime que toi ! (*Haut*). Secourez-moi ! Laissez-moi me fourrer là-dedans. Je ne pourrai jamais...

(*Il entre dans le panier. Elles le dissimulent sous du linge sale*).

MISTRESS PAGE.

Aidez à couvrir votre maître, page. Appelez vos gens, mistress Ford... Hypocrite chevalier !

MISTRESS FORD.

John ! Robert ! John !

(*Robin sort. Entrent des serviteurs*).

Dépêchez-vous d'emporter ce linge ! Où est le bâton du panier ? Pourquoi paraissez-vous si interdits ? Portez cela à la blanchisseuse, au pré Datchet. Vite ! Allez !

(*Entrent* FORD, PAGE, CAIUS *et* SIR HUGH EVANS).

FORD.

Approchez, je vous prie. Si mes soupçons ne sont pas fondés, amusez-vous de moi, faites de moi un sujet de plaisanterie, je l'aurai mérité! Eh bien? Où portez-vous cela?

LES SERVITEURS.

A la blanchisseuse.

MISTRESS FORD.

En quoi peut-il vous importer de savoir où ils portent ce panier? Allez-vous maintenant vous occuper de la lessive?

FORD.

La lessive? Je voudrais y aller moi-même, à la lessive! A la lessive? Oui, à la lessive. Je vous le garantis et, avant peu, vous vous en rendrez compte.

(*Les serviteurs sortent avec le panier*).

Messieurs, j'ai rêvé cette nuit... Je vous dirai mon rêve. Voici mes clefs. Montez dans les chambres; cherchez, cherchez, trouvez-le! Je vous le garantis, nous ferons sortir le renard de sa tanière! Laisse-moi barrer ce chemin!... Maintenant, déterrez-le[1]!

PAGE.

Mon cher maître Ford, soyez calme. Vous vous faites du mal à vous-même.

FORD.

C'est vrai, maître Page. Montons, messieurs. Vous vous amuserez tout à l'heure. Suivez-moi!

(*Il sort*).

EVANS.

Voilà une blaisante humeur et une blaisante chalousie!

CAIUS.

Pardieu, ce n'est pas à la mode de France! On n'est pas jaloux en France.

PAGE.

Suivons-le, messieurs; nous verrons le résultat de ses recherches.

(*Evans, Page et Caïus sortent*).

MISTRESS PAGE.

Cela n'est-il pas doublement amusant?

MISTRESS FORD.

Je ne sais plus ce qui me plaît davantage, de la déception de mon mari ou de celle de John.

1. *So, now uncape.* Expression employée dans la chasse au renard.

MISTRESS PAGE.

Quelle peur il devait avoir, quand votre mari a demandé ce qu'il y avait dans le panier!

MISTRESS FORD.

Je crains qu'il ait besoin d'une lessive, et qu'en le jetant à l'eau on lui rende service.

MISTRESS PAGE.

Le diable soit du misérable coquin! Je voudrais que tout ce qui l'entoure fut dans la même détresse.

MISTRESS FORD.

Je crois que mon mari a quelque raison particulière de soupçonner la présence de Falstaff ici, car jamais il n'a eu un tel accès de jalousie.

MISTRESS PAGE.

Je trouverai le moyen de m'en assurer. Quant à Falstaff, nous lui jouerons de nouveaux tours. Sa débauche est une maladie que ne guérira pas cette simple médecine.

MISTRESS FORD.

Nous lui enverrons cette carogne de mistress Quickly, pour nous excuser de l'histoire du bain, et lui donnerons un autre espoir pour lui infliger un autre châtiment.

MISTRESS PAGE.

C'est cela. Envoyons-le chercher demain à huit heures, nous lui ferons nos excuses.

(*Rentrent* FORD, PAGE, CAIUS, *et* SIR HUGH EVANS).

FORD.

Je ne peux pas le trouver. Peut-être le drôle se vantait-il de ce qu'il n'a pu obtenir.

MISTRESS PAGE.

Avez-vous entendu?

MISTRESS FORD.

Oui, oui, silence! Vous en usez bien avec moi, maître Ford, n'est-ce pas?

FORD.

Oui, certes.

MISTRESS FORD.

Puisse le ciel vous rendre meilleur que vos pensées.

FORD.

Amen!

MISTRESS PAGE.

Vous vous faites beaucoup de tort, maître Ford.

FORD.

Oui, oui, c'est mon affaire.

EVANS.

S'il y a bersonne dans la maison, dans la chambre, dans les goffres, dans les armoires, je veux que le ciel me partonne mes péchés au jour du jugement.

CAIUS.

Pardieu, moi non plus. Il n'y a personne !

PAGE.

Fi fi, maître Ford ! N'êtes-vous pas honteux ? Quel esprit, quel démon vous monte l'imagination ? Je ne voudrais pas avoir une maladie de ce genre, pour toutes les richesses du château de Windsor.

FORD.

C'est ma faute, master Page, et j'en souffre.

EVANS.

Vous souffrez de votre mauvaise conscience. Votre ébouse est une honnête femme, comme je voudrais en drouver parmi cinq mille et cinq cents aussi.

CAIUS.

Pardieu, je vois que c'est une honnête femme.

FORD.

Bien. Je vous ai promis à dîner. Venez faire un tour de parc. Pardonnez-moi, je vous prie. Je vous ferai connaître pourquoi j'ai agi de la sorte. Venez, femme. Vous, mistress Page, je vous prie de me pardonner. Je vous en prie du fond du cœur, pardonnez-moi.

PAGE.

Entrons, messieurs. Mais, croyez-moi, nous nous moquerons de lui. Je vous invite à venir demain matin déjeuner chez moi. Nous irons chasser les oiseaux ensemble. J'ai un excellent faucon pour le buisson. Est-ce entendu ?

FORD.

Absolument.

EVANS.

S'il y en a un, je serai le teuxième dans la compagnie.

CAIUS.

S'il y en a un ou deux, je ferai le troisième.

EVANS.

Dans votre pouche. C'est honteux[1].

FORD.

Venez, je vous prie, master Page.

EVANS.

Je vous en prie n'oubliez pas ce témon, ce galeux, cet hôte de la Jarretière.

CAIUS.

C'est bon. Pardieu, de tout mon cœur.

1. Pour comprendre la réplique d'Evans, il faut savoir que dans son patois, Caïus au lieu de dire *I shall make the third*, je ferai le troisième, dit : *I shall make de turd*. C'est-à-dire qu'il prononce *third*, *turd*. *Turd* signifie excrément.

EVANS.

Un coquin de galeux! Rire et se moquer comme il l'a fait!

(Ils sortent).

SCÈNE IV.

Dans la maison de Page.

ENTRENT FENTON ET MISTRESS ANNE PAGE.

FENTON.

Je vois que je n'arrive pas à me faire aimer de ton père. Ne m'envoie donc plus à lui, chère Anne.

ANNE.

Hélas! Comment faire alors?

FENTON.

Vas-y toi-même. Il objecte que je suis de trop haute naissance, que ma situation étant compromise par mes dépenses je cherche à y remédier avec l'aide de sa fortune; sans compter les autres obstacles qu'il soulève! Ma dissipation d'autrefois, mes mauvaises relations... Il va jusqu'à dire qu'il est impossible que je t'aime autrement que pour ta dot!

ANNE.

Peut-être dit-il la vérité.

FENTON.

Non, j'en jure par le ciel, sur mon bonheur à venir! Il est vrai, je le confesse, que la fortune de ton père a été le premier motif pour lequel je t'ai fait la cour. Mais en te courtisant, je me suis aperçu que tu valais mieux que tout l'or monnayé du monde, toutes les sommes entassées dans des sacs et mis sous scellés. Maintenant, ce que j'aime, ce sont les trésors que tu renfermes en toi-même.

ANNE.

Cher maître Fenton, cherchez encore à vous faire aimer de mon père. Cherchez toujours, monsieur. Si l'occasion et les plus humbles démarches ne donnent pas de résultat, alors.... Ecoutez.

(Ils causent à part).

(*Entrent* SHALLOW, SLENDER *et* MISTRESS QUICKLY).

SHALLOW.

Interrompez leur conversation, mistress Quickly. Mon parent s'expliquera lui-même.

SLENDER

Je vais décocher une flèche ou un trait[1], pour essayer.

SHALLOW

Ne vous effrayez pas.

SLENDER.

Non, elle ne m'effraie pas. Ce dont je me soucie, c'est que j'ai peur.

MISTRESS QUICKLY.

Ecoutez. Maître Slender voudrait vous dire un mot.

ANNE.

Je vais aller le trouver (*à part*). C'est le choix de mon père. Que de vilains défauts sont embellis par trois cents livres par an !

QUICKLY.

Et comment va cet excellent maître Fenton? Un mot, je vous prie.

SHALLOW.

La voici qui vient. Risquez-vous, neveu. O enfant, tu avais un père !

SLENDER.

J'avais un père, mistress Anne; mon oncle peut vous conter de bonnes farces de lui. Je vous prie, mon oncle, dites à mistress Anne la fameuse farce : comment mon père vola deux oies dans un poulailler.

SHALLOW.

Mistress Anne, mon neveu vous aime.

SLENDER.

C'est vrai. Autant qu'aucune femme dans le Glocestershire.

SHALLOW.

Il vous entretiendra comme une véritable dame.

SLENDER.

Oui, quelle que soit ma situation au-dessous du rang d'esquire[2].

SHALLOW.

Il vous fera cent cinquante livres de préciput.

1. *I'll make a shaft or a bolt on't.* Le *Shaft* était la flèche des archers; le *bolt*, une flèche courte et grosse, avec un bouton de bois à l'extrémité. On employait le *bolt* pour la chasse aux oiseaux.

2. *Ay, that I will, come cut and long tail, under the degree of a squire.* La phrase est difficile et a donné lieu à de nombreux commentaires. Des notes de Steevens, de sir J. Hawkins et de Reed, il résulte que *cut and long tail* était une façon de désigner les chiens ayant la queue longue ou la queue coupée, c'est-à-dire de valeur ou non. On trouve cette expression dans quelques Codes forestiers.

ANNE.

Bon maître Shallow, laissez-le faire lui-même sa cour.

SHALLOW.

Je vous remercie de cet encouragement. Elle vous appelle, neveu. Je vous laisse.

ANNE.

Eh bien, maître Slender ?

SLENDER.

Eh bien, chère mistress Anne?

ANNE.

Quelle est votre volonté ?

SLENDER.

Mon testament[1] ? La plaisanterie est bonne ! Je n'ai pas encore fait mon testament, grâce au ciel ! Je ne suis point malade et j'en remercie Dieu !

ANNE.

J'ai voulu dire, maître Slender : « Que me voulez-vous » ?

SLENDER.

Vraiment, en ce qui me concerne, je ne vous veux rien ou presque rien. Votre père et mon oncle ont fait une motion... Si elle me réussit, soit. Sinon, que le bon Dieu bénisse l'homme heureux. Ils vous diront mieux que moi comment vont les choses. Vous pouvez le demander à votre père, le voici qui vient.

(*Entrent* PAGE *et mistress* PAGE).

PAGE.

Eh bien, maître Slender ! Aime-le, ma fille Anne... Quoi, maître Fenton ? Vous me faites du tort, monsieur, à fréquenter ainsi ma maison. Je vous ai déjà dit que ma fille n'était pas libre.

FENTON.

Soyez calme, maître Page.

MISTRESS PAGE.

Maître Fenton, je vous prie de laisser mon enfant tranquille.

PAGE.

Ce n'est point un parti pour vous.

FENTON.

Veuillez m'écouter, monsieur.

PAGE.

Non, maître Fenton. Venez, maître Shallow. Venez, fils

1. Il y a ici un calembour. Anne lui demande quelle est sa volonté. *What is your will? Will* voulant dire aussi testament, Slender comprend qu'elle l'interroge sur son testament.

Slender. Rentrons. Connaissant ma décision, vous me faites du tort, maître Fenton.

(*Page, Shallow et Slender sortent*).

MISTRESS QUICKLY.

Parlez à mistress Page.

FENTON.

Bonne mistress Page, j'aime votre fille, et mes intentions sont si honnêtes qu'en dépit des réprimandes, des rebuts, des obstacles, je porterai les couleurs de mon amour et ne céderai pas. Soyez bonne pour moi.

ANNE.

Bonne mère, ne me mariez pas à votre imbécile.

MISTRESS PAGE.

Ce n'est pas mon intention. Je vous cherche un meilleur mari.

MISTRESS QUICKLY.

Mon maître, le maître docteur.

ANNE.

Hélas ! j'aimerais mieux être enterrée vivante et assommée à coups de navets[1] !

MISTRESS PAGE.

Venez, ne vous mettez pas en peine. Bon maître Fenton, je ne veux être ni votre amie, ni votre ennemie. Je demanderai à ma fille à quel point elle vous aime et, selon sa réponse, je prendrai une résolution. Il faut qu'elle rentre, son père serait en colère.

(*Mistress Page et Anne sortent*).

FENTON.

Adieu, gentille maîtresse. Adieu, Nane !

MISTRESS QUICKLY, *à Fenton*.

Voilà mon ouvrage ! J'ai dit : « Allez-vous jeter votre enfant à la tête de cet imbécile ou de ce médecin ? Prenez maître Fenton ». Voilà mon ouvrage.

FENTON.

Je te remercie. Maintenant, je t'en prie, cette nuit, remets cette bague à ma chère Nane. Voilà pour ta peine.

(*Il sort*).

MISTRESS QUICKLY.

Le ciel t'envoie une bonne fortune ! Il a un excellent cœur. Pour un cœur comme celui-là une femme se jetterait au feu ou à l'eau. Et pourtant je voudrais que mon maître eût mistress Anne ; ou que maître Slender l'eût ; ou, sur ma

1. ... *And bowl'd to death with turnips.* Proverbe du sud de l'Angleterre. (*Note de Collins*).

foi, que ce fût maître Fenton. Je ferai tout mon possible pour eux trois ; car je l'ai promis et je veux tenir ma parole. Spécialement à maître Fenton. Bien. Maintenant, il s'agit de porter un autre message à sir John Falstaff de la part de mes deux maîtresses. Quelle bête j'étais de n'y pas penser !

SCÈNE V.

A l'auberge de la Jarretière.

ENTRENT FALSTAFF ET BARDOLPH.

FALSTAFF.

Bardolph !

BARDOLPH.

Me voici, monsieur.

FALSTAFF.

Va me chercher une pinte de Xérès; tu y mettras une rôtie.

(*Bardolph sort*).

Aurais-je vécu pour être porté dans un panier comme le rebut d'une voiture de boucher, et jeté dans la Tamise ? Si je me laisse jamais prendre à une pareille plaisanterie, je veux qu'on m'extirpe la cervelle, qu'on la fasse sauter au beurre et qu'on la donne à un chien pour son jour de l'an ! Les coquins m'ont lancé dans la rivière sans plus de remords que s'ils avaient noyé quinze petits chiens aveugles ! Et, à ma corpulence, on peut voir que j'ai comme une tendance à m'enfoncer. La rivière eût-elle été aussi profonde que l'enfer, j'allais au fond et j'étais noyé, si je n'avais rencontré des écueils et si ses eaux n'avaient été basses. Une mort dont j'ai horreur ! L'eau gonflant les gens, je vous demande quelle forme j'aurais eue une fois gonflé ! J'aurais ressemblé à la momie d'une montagne !

(*Rentre* BARDOLPH *avec du vin*).

BARDOLPH.

Voici, mistress Quickly, monsieur, qui désire vous parler.

FALSTAFF.

Versons un peu de Xérès dans l'eau de la Tamise. J'ai le ventre froid comme si j'avais avalé des boules de neige en guise de pilules, pour me rafraîchir les reins. Fais-la venir.

BARDOLPH.

Entrez, femme.

(*Entre* MISTRESS QUICKLY).

MISTRESS QUICKLY.

Avec votre permission, je sollicite la grâce de donner le bonjour à votre Grandeur.

FALSTAFF, *à Bardolph.*

Emporte ces calices et va me préparer un joli pot de Xérès.

BARDOLPH.

Avec des œufs, monsieur ?

FALSTAFF.

Sans mélange. Je ne veux pas de germes de poulet dans mon breuvage.

(*Bardolph sort*).

Eh bien ?

MISTRESS QUICKLY.

Je viens trouver votre Honneur de la part de mistress Ford.

FALSTAFF.

Mistress Ford ! J'en ai assez de mistress Ford ! J'ai été jeté dans un gué[1] et j'ai le ventre plein de son eau !

MISTRESS QUICKLY.

Malheureux jour ! Cher cœur, ça n'a pas été de sa faute ! Elle est furieuse contre ses gens ! C'est eux qui se sont trompés d'*érection.*

FALSTAFF.

Moi aussi, en comptant sur la promesse d'une écervelée.

MISTRESS QUICKLY.

Elle en pleure, monsieur, que vous en auriez le cœur ému ! Son mari va ce matin à la chasse aux oiseaux. Elle désire vous voir encore une fois entre huit et neuf. Je dois lui rapporter la réponse au plus vite. Elle vous fera des excuses, je vous le garantis.

FALSTAFF.

Bien. J'irai lui rendre visite. Dis-le lui et fais-lui comprendre ce que c'est qu'un homme. Qu'elle considère notre fragilité et par cela qu'elle juge de mon mérite.

MISTRESS QUICKLY.

Je le lui dirai.

FALSTAFF.

N'est-ce pas. Entre neuf et dix, as-tu dit ?

MISTRESS QUICKLY.

Huit et neuf, monsieur.

FALSTAFF.

Bien. Va-t'en. Je ne t'oublierai pas.

1. Falstaff joue sur le nom de *Ford* qui veut dire *gué.*

MISTRESS QUICKLY.

La paix soit avec vous, monsieur.

(*Elle sort*).

FALSTAFF.

Je m'étonne de ne point entendre parler de maître Brook. Il m'a envoyé dire de rester ici, et j'aime son argent. Ah ! le voici.

(*Entre* FORD).

FORD.

Dieu vous bénisse, monsieur.

FALSTAFF.

Eh bien, maître Brook? Vous venez savoir ce qui s'est passé entre moi et la femme de Ford ?

FORD.

C'est, en effet, l'affaire qui m'amène, sir John.

FALSTAFF.

Master Brook, je ne veux pas vous mentir. J'ai été à la maison, à l'heure fixée.

FORD.

Et avez-vous réussi ?

FALSTAFF.

Très mal, maître Brook.

FORD.

Comment ! Aurait-elle changé d'avis ?

FALSTAFF.

Non, maître Brook, mais son malingre de mari cornard, qui est dans une continuelle alarme de jalousie, est rentré au moment de notre rencontre ; après qu'elle m'eut enlacé, embrassé, comblé de protestations ; bref, comme se terminait le prologue de notre comédie. Il était suivi d'une foule de camarades, lesquels, provoqués, excités par sa colère, se sont mis à chercher dans toute la maison l'amant de sa femme.

FORD.

Quoi ! Tandis que vous étiez là?

FALSTAFF.

Tandis que j'étais là.

FORD.

Et ils vous cherchaient, et ils n'ont-pas pu vous trouver?

FALSTAFF.

Vous allez voir. Par bonheur est arrivé une mistress Page, qui a annoncé l'approche de Ford et qui a eu l'idée — la femme de Ford ne sachant plus ce qu'elle faisait — de me fourrer dans un panier à linge sale.

FORD.

Un panier à linge sale?

FALSTAFF.

Pardieu oui! On m'a enfoncé sous des chemises sales, des jupons, des bas douteux et des serviettes graisseuses. Master Brook, il y avait là le composé le plus grossier des plus infectes odeurs qui aient jamais offensé l'odorat!

FORD.

Et combien de temps y êtes-vous resté?

FALSTAFF.

Vous allez voir, maître Brook, ce que j'ai souffert afin d'amener cette femme à mal pour votre bien. Etant ainsi enfoui dans le panier, deux coquins au service de Ford, sont appelés par leur maîtresse pour m'emporter, sous la forme de linge sale, au pré Datchet. Ils me prennent sur leurs épaules, quand ils rencontrent à la porte leur maître jaloux. Ce dernier demande à plusieurs reprises ce que contient le panier. Je tremblais de peur que le coquin y fouillât, mais le destin voulant qu'il soit cocu, voilà mon homme qui rabat ses mains. Bien. Il part pour sa perquisition, moi pour le linge sale. Et voilà. Mais écoutez la suite, maître Brook. J'ai souffert les angoisses de trois morts : d'abord l'intolérable épouvante d'être découvert par ce bélier pourri de jalousie; ensuite l'obligation de demeurer courbé comme une lame de Bilbao dans la circonférence d'un picotin, la poignée contre la pointe, le talon contre la tête; enfin la torture d'être enfermé comme pour une violente distillation, avec des linges puants qui fermentaient dans leur crasse. Pensez à cela. Un homme de mon poids! Un homme qui fond comme du beurre, en continuelle dissolution, toujours en dégel! Il a fallu un miracle pour que je ne fusse pas suffoqué! Et au plus fort de ce bain, quand j'étais à moitié cuit dans ma graisse, comme un plat hollandais, on me jette dans la Tamise! Je bouillais, on me refroidit dans son eau, comme un fer à cheval! Pensez à cela! Bouillant! Pensez à cela maître Brook!

FORD.

Vraiment, monsieur, je suis désolé que vous ayez tant souffert pour moi. Je n'ai plus d'espoir. Vous n'aurez plus d'entrevue avec elle.

FALSTAFF.

Master Brook, on me précipitera dans l'Etna, comme je l'ai été dans la Tamise, avant que je vous abandonne. Ce matin, son mari est allé à la chasse aux oiseaux, et j'ai reçu d'elle un message me fixant un autre rendez-vous entre huit et neuf heures.

FORD.

Il est déjà huit heures passées, monsieur.

FALSTAFF.

Vraiment? Je vais donc m'apprêter pour ce rendez-vous. Venez quand il vous plaira ; vous verrez si je fais diligence. La conclusion sera couronnée par la possession que vous aurez d'elle. Adieu. Vous la posséderez, maître Brook. Maître Brook, vous cocufierez Ford.

(*Il sort*).

FORD.

Hum! Ah! Est-ce une vision? Est-ce un rêve? Est-ce que je dors? Réveille-toi, maître Ford! Réveille-toi, maître Ford! Il y a un trou dans votre plus bel habit, maître Ford! Voilà ce que c'est d'être marié, d'avoir du linge, et un panier à linge sale! Bien. Je veux proclamer moi-même ce que je suis[1]. Je vais surprendre le débauché. Il est chez moi. Il ne peut m'échapper. Cela serait impossible. Il ne peut pas se glisser dans une bourse d'un penny, ou dans une poivrière. De peur que le diable qui le conseille lui serve de guide, je fouillerai les plus secrets endroits. Si je ne puis éviter d'être ce que je ne voudrais pas être, du moins ne fera-t-on pas de moi un complaisant! Si j'ai des cornes à me rendre fou, je m'inspirerai du proverbe et serai furieux comme une bête à cornes!

1. Molière s'est rencontré avec Shakespeare.
Je veux résolument me venger du larron.
Déjà pour commencer, dans l'ardeur qui m'enflamme,
Je vais dire partout qu'il couche avec ma femme!
(*Sganarelle.* Scène XVII).

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

Une Rue.

ENTRENT MISTRESS PAGE, MISTRESS QUICKLY ET WILLIAM.

MISTRESS PAGE.

Croyez-vous qu'il soit déjà chez maître Ford?

MISTRESS QUICKLY.

Sûrement, il n'en est pas loin, s'il n'y est pas. Mais il est furieux d'avoir été jeté dans l'eau. Mistress Ford désire que vous veniez de suite.

MISTRESS PAGE.

Je serai chez elle tout à l'heure. Le temps de mener mon petit bonhomme à l'école. Voyez, son maître vient. C'est probablement jour de congé.

(*Entre* SIR HUGH EVANS).

Eh bien, sir Hugh? Il n'y a donc pas école aujourd'hui?

EVANS.

Non. Maître Slender a donné régréation aux enfants.

MISTRESS QUICKLY.

Sir Hugh, mon mari prétend que mon fils ne travaille pas. Je vous en prie, adressez-lui quelques questions sur ses rudiments.

EVANS.

Approchez, William. Levez la tête. Venez.

MISTRESS PAGE.

Venez donc, petit coquin. Levez la tête. Répondez à votre maître et n'ayez pas peur.

EVANS.

William, compien y a-t-il de nombres dans les noms?

WILLIAM.

Deux.

MISTRESS QUICKLY.

Vraiment, je croyais qu'il y en avait un de plus, puisque l'on parle du nombre impair.

EVANS.

Silence! Pas de bavardage. Comment dit-on *peau*, William?

WILLIAM.

Pulcher.

MISTRESS QUICKLY.

Poulcats! Il y a sûrement des choses plus belles que des *poulcats*[1]!

EVANS.

Vous êtes une ignorante. Je vous prie de faire silence. Que veut dire *lapis*, William?

WILLIAM.

Pierre.

EVANS.

Et qu'est-ce que c'est qu'une bierre, William?

WILLIAM.

Un caillou.

EVANS.

Non, c'est *lapis*. Mettez pien ça dans votre tête.

WILLIAM.

Lapis.

EVANS.

C'est pien, William. Qu'entend-on par les articles?

WILLIAM.

Les articles sont empruntés des personnes et se déclinent ainsi : *Singulariter*, *nominativo*, *hic*, *hoec*, *hoc*.

EVANS.

Nominativo, *hic*, *hoec*, *hoc*. Ecoutez pien, je vous prie. *Genitivo*, *hujus*. Bien. Quel est l'accusatif?

WILLIAM.

Accusativo, *hinc*.

EVANS.

Voyons, rappelez-vous, mon enfant. *Accusativo*, *hinc*, *hang*, *hog*.

MISTRESS QUICKLY.

Hang, *hog* est du latin de jambon[2], je vous le garantis!

EVANS.

Cessez votre papil, femme. Qu'est-ce que le gas focatif, Williams?

WILLIAM.

O — vocativo. O.

1. *Poulcats*. Putois.

2. *Hang hog*. Suspendez le cochon.

EVANS.

Rappelez-vous, William. Focatif, *caret*.

MISTRESS QUICKLY.

C'est une bonne racine [1] !

EVANS.

Taisez-vous, femme.

MISTRESS PAGE.

Paix !

EVANS.

Quel est votre *cas génitif pluriel*, William ?

WILLIAM.

Le génitif cas ?

EVANS.

Oui.

WILLIAM.

Génitif... *horum*, *harum*, *horum*.

MISTRESS QUICKLY.

Vengeance sur le cas de *Jenny !* Fi d'elle ! N'en parle jamais, enfant, si c'est une putain [2] !

EVANS.

C'est honteux, femme !

MISTRESS QUICKLY.

Vous avez tort d'apprendre de pareils mots à un enfant ! Il lui apprend à faire de vilaines choses qu'ils feront assez vite d'eux-mêmes. Appeler une putain ! Fi !

EVANS.

Femme, es-tu folle ? N'as-tu pas compris les cas, les nombres et les chenres ? Tu es la gréature chrétienne la plus folle qu'on buisse tésirer !

MISTRESS PAGE.

Je vous prie de demeurer tranquille.

EVANS.

Maintenant, William, quelques déglinaisons de bronoms.

WILLIAM.

J'ai oublié.

EVANS.

C'est *Ki*, *Kae*, *Cod*. Si vous oublier vos *Kies*, vos *Kaes* et vos *Cods*, fous serez fouetté ! Gontinuez votre chemin et allez jouer.

MISTRESS PAGE.

Il est meilleur écolier que je le supposais.

1. Mistress Quickly a entendu *carotte*.

2. Elle a entendu *whore* au lieu de *horum*.

EVANS.

Il a une ponne mémoire alerte[1]. Atieu.

MISTRESS PAGE.

Adieu, brave sir Hugh.

(*Sir Hugh sort*).

Venez à la maison, enfant. Venez, nous avons perdu assez de temps.

(*Ils sortent*).

SCÈNE II.

Dans la maison de Ford.

ENTRENT FALSTAFF ET MISTRESS FORD.

FALSTAFF.

Mistress Ford, votre chagrin a dévoré ma souffrance. Je vois que votre amour est sérieux et je vous promets que le mien ne sera pas moindre que le vôtre de la largeur d'un cheveu, non seulement, mistress Ford, dans le simple office de l'amour, mais dans tout son accoutrement, son complément et sa cérémonie. Etes-vous sûre de votre mari aujourd'hui?

MISTRESS FORD.

Il est à la chasse aux oiseaux chez sir John.

MISTRESS PAGE, *à la cantonade.*

Holà! commère Ford! Holà!

MISTRESS FORD.

Entrez dans cette chambre, sir John.

(*Falstaff sort*).

(*Entre* MISTRESS PAGE).

MISTRESS PAGE.

Entrez, doux cœur? Qui donc est chez vous?

MISTRESS FORD.

Personne, sauf mes gens.

MISTRESS PAGE.

En vérité?

MISTRESS FORD.

Certainement. (*Bas*). Parlez plus haut.

1. ... *Sprag*. Ce mot fut longtemps en usage dans le bas peuple des environs de Bath. Il signifiait *ready, alerte*. (*Note de Steevens*).

MISTRESS PAGE.

Vraiment, je suis heureuse d'apprendre qu'il n'y a personne ici.

MISTRESS FORD.

Pourquoi ?

MISTRESS PAGE.

Parce que votre mari a encore ses vieilles lunes. Il est là-bas à déblatérer avec le mien. Il injurie tous les gens mariés ; il maudit toutes les filles d'Eve, de quelque couleur qu'elles soient ; il se frappe la tête en criant : *Paraissez ! Paraissez* [1] *!* La démence n'est que douceur, docilité, patience, à côté de la colère où il se trouve. Je suis enchantée que le chevalier ne soit pas ici !

MISTRESS FORD.

Est-ce qu'il parle de lui ?

MISTRESS PAGE.

Il ne parle que de lui ! Il jure que la dernière fois qu'il l'a cherché, on l'a emporté dans un panier. Il affirme à mon mari qu'il est encore ici, et lui a fait quitter la chasse ainsi qu'au reste de la compagnie, pour éclairer d'une autre manière ses soupçons. Je suis enchantée que le chevalier ne soit pas ici. Il va voir lui-même sa folie.

MISTRESS FORD.

Est-il près d'ici ? Mistress Page ?

MISTRESS PAGE.

A deux pas d'ici. Au bout de la rue. Il va venir d'un moment à l'autre.

MISTRESS FORD.

Je suis perdue !... Le chevalier est là !

MISTRESS PAGE.

En ce cas vous êtes déshonorée et le chevalier est un homme mort ! Quelle femme vous êtes ! Faites-le fuir ! Mieux vaut un scandale qu'un meurtre !

MISTRESS FORD.

Quel chemin lui faire prendre ? Où lui conseiller de porter ses pas ! Faut-il le cacher encore dans le panier à linge sale ?

(*Rentre* FALSTAFF).

FALSTAFF.

Non ! Je n'entrerai plus dans ce panier ! Ne puis-je pas partir avant sa venue ?

MISTRESS PAGE.

Hélas ! les trois frères de maître Ford veillent à la porte

1. Ford fait allusion aux cornes.

avec des pistolets afin que personne puisse sortir. Autrement vous auriez pu vous sauver avant sa venue! Mais que faites-vous ici?

FALSTAFF.

Que voulez-vous que je fasse? Grimper dans la cheminée?

MISTRESS FORD.

Ils s'en servent pour décharger leurs fusils de chasse. Entrez dans la gueule du four.

FALSTAFF.

Où est-ce?

MISTRESS FORD.

Il irait vous y chercher, j'en suis certaine! Il n'y a pas une armoire, un coffre, une malle, un puits, un cellier, dont il ne se souvienne, qu'il n'ait noté pour le visiter. Je ne vois pas une cachette pour vous dans la maison!

FALSTAFF.

Alors je vais sortir.

MISTRESS PAGE.

Si vous sortez sous vos propres traits, vous êtes un homme mort, sir John! A moins que vous ne vous déguisiez...

MISTRESS FORD.

Comment le déguiser?

MISTRESS PAGE.

Hélas, je ne sais pas! Il n'y a pas de robe de femme assez large pour lui! Autrement il aurait mis un chapeau, un voile, un fichu et se serait échappé!

FALSTAFF.

Excellents cœurs, trouvez quelque chose! Tout plutôt qu'un malheur!

MISTRESS FORD.

La tante de ma femme de chambre, la grosse femme de Brentford, a laissé une robe là-haut.

MISTRESS PAGE.

Sur ma parole, elle lui servira. Elle est aussi forte que lui. Il y a aussi son chapeau de laine et son voile [1]. Venez vite, sir John!

MISTRESS FORD.

Allez, allez, cher sir John! Mistress Page et moi nous chercherons quelque linge pour votre tête.

1. ... *her thrum'd hat, and her muffler too.* Par *thrum'd hat*, dit Malone, il faut entendre un chapeau fait d'une étoffe de grosse laine. Par *muffler*, une sorte de voile. Dans le compte rendu d'une fête donnée à la reine Elisabeth, au château de Kenelworth (1575), Lancham dit : « *His mother lent him a nu mufflar for a napkin, that was tyed to hiz gyrld for lozyny* ».

MISTRESS PAGE.

Vite, vite! Nous vous habillerons. Mettez la robe en attendant!

(*Falstaff sort*).

MISTRESS FORD.

Je voudrais que mon mari le vît sous ce déguisement. Il ne peut pas souffrir la vieille dame de Brentford. Il affirme que c'est une sorcière, lui a défendu sa maison et a menacé de la battre!

MISTRESS PAGE.

Le ciel l'expose au gourdin de ton mari et que le diable fasse le reste!

MISTRESS FORD.

Mon mari vient-il vraiment?

MISTRESS PAGE.

Oui, sérieusement. Il fait allusion au panier dont il a entendu parler je ne sais comment!

MISTRESS FORD.

Nous le saurons plus tard. Je vais dire à mes gens de rapporter le panier et de se croiser avec lui à la porte, comme la dernière fois.

MISTRESS PAGE.

Il va être ici de suite! Allons habiller le chevalier comme la sorcière de Brentford.

MISTRESS FORD.

Je vais d'abord dire à mes gens ce qu'ils auront à faire avec le panier. Montez, j'apporterai ensuite le linge du chevalier.

(*Elle sort*).

MISTRESS PAGE.

Au diable ce méchant valet! Nous ne le traiterons jamais assez mal!

Nous laisserons une preuve par ce que nous allons faire,
Que des épouses peuvent être joyeuses et demeurer honnêtes.
Nous ne faisons pas de mal en plaisantant et en riant.
Le vieux proverbe est vrai : Porc silencieux mange toute l'eau de vaisselle.

(*Elle sort*).

(*Rentre* MISTRESS FORD, *suivie de deux* SERVITEURS).

MISTRESS FORD.

Venez, mettez encore le panier sur vos épaules, votre maître est près de la porte. S'il vous ordonne de le déposer à terre, obéissez-lui. Vite, dépêchons!

(*Elle sort*).

PREMIER SERVITEUR.

Allons, enlevons-le.

DEUXIÈME SERVITEUR.

Le ciel veuille qu'il ne soit pas encore plein du chevalier !

PREMIER SERVITEUR.

Espérons-le. J'aimerais autant porter du plomb !

(*Entrent* FORD, PAGE, SHALLOW, CAIUS *et* SIR HUGH EVANS).

FORD.

Oui, mais si c'est la vérité, maître Page, comment vous y prendrez-vous pour me traiter encore de fou ?... Dépose ce panier, coquin !... Qu'on appelle ma femme ! Jeune homme qui êtes dans ce panier, sortez !... O complaisants coquins ! Il existe une intrigue, une clique [1], une meute, une conspiration contre moi ! Maintenant, le diable sera confondu. Femme, venez, venez là ! Venez voir le joli linge que vous envoyez au blanchissage !

PAGE.

Ceci passe les bornes, maître Ford ! On devrait vous priver de la liberté, vous garrotter !

EVANS.

Ce sont des accès de folie ! Il est aussi enragé qu'un chien enragé !

SHALLOW.

En vérité, maître Ford, cela n'est pas bien. En vérité.

(*Entre* MISTRESS FORD).

FORD.

C'est ce que je dis, monsieur. Approchez, mistress Ford ; mistress Ford, l'honnête femme, la modeste épouse, la vertueuse créature, qui a pour mari un jaloux insensé ! Je soupçonne sans raison, madame, n'est-ce pas ?

MISTRESS FORD.

Je prends le ciel à témoin qu'il en est ainsi, si vous me soupçonnez de quelque faute !

FORD.

Bien dit, impudente ! Tenez ferme ! Sortez, coquin !

(*Il sort le linge du panier*).

PAGE.

Ça dépasse les bornes !

MISTRESS FORD.

N'êtes-vous pas honteux ? Laissez ce linge tranquille.

1. ... *A ging*. *Ging* est un vieux mot employé pour *gang*. (*Note de Malone*).
On le retrouve dans Ben Jonson :

The secret is, I would not willingly
See or be seen to any of this ging,
Especially the lady.

FORD.

Je vous confondrai tout à l'heure.

EVANS.

C'est déraisonnable ! Allez-vous sortir le linge de votre femme ? Allez-vous-en !

FORD.

Videz le panier, vous dis-je.

MISTRESS FORD.

Voyons, mon homme, voyons...

FORD.

Maître Page, aussi vrai que je suis un homme, hier ce panier contenait quelqu'un que l'on a fait échapper de ma maison. Pourquoi n'y serait-il pas encore ? Je suis sûr qu'il est ici. J'ai des renseignements certains. Ma jalousie est raisonnable. Enlevez-moi tout ce linge.

MISTRESS FORD.

Si vous trouvez un homme dans ce panier qu'il meure comme une puce !

PAGE.

Il n'y a pas d'homme.

SHALLOW.

Par mon amitié, ce n'est pas bien, maître Ford. Vous vous faites un très grand tort.

EVANS.

Maître Ford, vous devriez brier, au lieu d'écouter les imaginations de votre gœur. C'est de la jalousie.

FORD.

Il n'est pas là, je l'avoue.

PAGE.

Ni autre part, excepté dans votre cervelle.

FORD.

Aidez-moi à fouiller la maison. Si je ne trouve pas ce que je cherche, n'excusez pas les extrémités auxquelles je me livre. Je consens à devenir pour toujours le but de vos railleries ; qu'on dise : « Il est aussi jaloux que Ford, qui cherchait l'amant de sa femme dans une noix creuse » ! Donnez-moi cette dernière satisfaction. Cherchez encore une fois avec moi.

MISTRESS FORD.

Holà, mistress Page ! Descendez avec la vieille dame ! Mon mari veut entrer dans ma chambre.

FORD.

La vieille dame ! Quelle vieille dame ?

MISTRESS FORD.

La tante de ma femme de chambre, qui habite Brentford.

FORD.

Une sorcière, une gourgandine, une vieille fourbe de

gourgandine ! Je lui avais défendu ma maison ! Elle vient pour des commissions, n'est-ce pas ? Vous êtes des gens naïfs. Vous ne savez pas ce qui se passe sous le prétexte de tirer la bonne aventure ! Elle se sert de charmes [1], de sorts, de figures et autres artifices ! En dehors de votre élément, vous ne savez rien. Descendez, sorcière, que je vous châtie ! Descendez !

MISTRESS FORD.

Non, mon bon, mon cher mari !... Messieurs, empêchez-le de battre la vieille dame !

(*Entre* FALSTAFF, *sous des vêtements de femme et conduit par* MISTRESS PAGE).

MISTRESS PAGE.

Venez, mère Prat, venez. Donnez-moi la main.

FORD.

Je vais la faire babiller [2], moi ! (*La battant*). Sortez, sorcière ! Guenille [3] ! Friponne ! Putois ! Gueuse ! Dehors ! Dehors ! Je vais vous conjurer ! Je vais vous dire la bonne aventure !

(*Falstaff sort*).

MISTRESS PAGE.

N'êtes-vous pas honteux ! Je crois que vous avez tué la pauvre femme !

MISTRESS FORD.

Il le fera ! Voilà un joli crédit pour vous !

FORD.

Que la sorcière aille se faire pendre !

EVANS.

Par oui et par non, je crois que cette femme est fraiment une sorcière. Je n'aime pas qu'une femme ait une grande barbe. J'ai vu une grande barbe sous son voile.

FORD.

Voulez-vous me suivre, messieurs ? Je vous supplie de me suivre. Voyons le résultat de ma jalousie. Si je n'aboie pas sur une odeur [4], ne me croyez plus quand je dirai quelque chose.

1. Il existe plusieurs ballades ayant trait à la vieille femme de Brentford, parmi lesquelles une, datant de 1595 et intitulée : *La dernière volonté et le testament de Julie de Brentford*. Elle est citée dans une vieille comédie et par Laneham.

2. *Prat* veut dire *babiller, jaser*.

3. ... *You rag*. Nous avons rencontré la même expression dans *Timon d'Athènes* : « ... *thy father, that poor rag*. »

4. ... *cry out thus upon no trail*. Expression empruntée au vocabulaire des chasseurs. *Trail* est l'odeur que le gibier laisse sur son passage.

PAGE.

Obéissons encore à son humeur. Venez, messieurs.

(*Page, Ford, Shallow et Evans sortent*).

MISTRESS PAGE.

Il l'a battu que c'était pitié !

MISTRESS FORD.

Non, par la messe, il l'a battu impitoyablement !

MISTRESS PAGE.

Je veux que le gourdin soit consacré et suspendu au-dessus de l'autel, comme ayant accompli un exploit méritoire.

MISTRESS FORD.

Qu'en pensez-vous ? Des femmes, avec le témoignage d'une conscience pure, pouvaient-elles le poursuivre d'une vengeance plus acharnée ?

MISTRESS PAGE.

Sûrement l'esprit de libertinage s'est échappé de lui. S'il n'appartient pas au diable dans le sens le plus large du mot, je crois qu'il renoncera à en vouloir à notre vertu et à notre réputation.

MISTRESS FORD.

Dirons-nous à nos maris comment nous l'avons traité ?

MISTRESS PAGE.

Oui, absolument, quand ce ne serait que pour débarrasser la cervelle de votre époux de toutes ses suppositions. Si, au fond de leurs cœurs, ils décident que ce pauvre dissolu de gros chevalier doit être encore châtié, nous les y aiderons toutes les deux.

MISTRESS FORD.

Je garantis qu'ils voudront le confondre publiquement et j'estime que la plaisanterie serait incomplète, si le châtiment n'était pas public.

MISTRESS PAGE.

Venez, nous allons forger quelque chose. Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud.

(*Elles sortent*).

SCÈNE III.

L'auberge de la Jarretière

ENTRENT L'HOTE ET BARDOLPH.

BARDOLPH.

Monsieur, les Allemands désireraient avoir trois de vos chevaux. Le duc lui-même sera demain à la Cour et ils veulent aller à sa rencontre.

L'Hôte.

Quel peut être ce duc, pour venir si secrètement? Laissez-moi parler à ces gentilshommes. Ils parlent anglais?

Bardolph.

Oui, monsieur. Je vais vous les amener.

L'Hôte.

Ils auront mes chevaux. Mais je les leur ferai payer; j'entends les saler. Ils ont eu une semaine ma maison à leur disposition et il m'a fallu refuser les autres voyageurs. Il faut qu'ils paient[1]. Je les salerai. Allons.

(Ils sortent).

SCÈNE IV.

Dans la maison de Ford.

Entrent PAGE, FORD, Mistress PAGE, Mistress FORD et Sir HUGH EVANS.

Evans.

C'est une des plus pelles idées de femme que j'aie jamais vues !

Page.

Et il vous a envoyé les deux lettres à l'instant?

Mistress Page.

Il y a un quart d'heure.

Ford.

Pardonne-moi, femme. Dorénavant tu feras ce que tu voudras. Je soupçonnerai plutôt le soleil d'être froid que toi d'être dévergondée. Ton honneur, pour celui qui était un hérétique, sera désormais une inébranlable foi.

Page.

C'est bien, c'est bien. N'en parlons plus. Ne soyez pas dans la soumission aussi exagéré que dans l'offense, mais laissez notre complot s'organiser. Pour que l'amusement soit public, il faut que nos femmes prennent un nouveau rendez-vous avec ce vieux ventru; rendez-vous où nous puissions le surprendre et le châtier

Ford.

Il n'y a pas de meilleur moyen que celui que j'ai proposé.

1... *They must come off. Come off* est la même chose que *to pay*. Ce verbe est employé dans ce sens par beaucoup d'auteurs du temps Massinger, Decker, Heywood, Ben Jonson, Flechter, Middleton, etc

PAGE.

Quoi ! Lui envoyer un mot pour lui dire qu'elles l'attendront dans le parc, à minuit. Fi ! fi ! Il ne viendra jamais.

EVANS.

Il a été cheté dans la rivière ; il a été sérieusement pattu sous les tchors d'une vieille femme ; j'estime qu'il doit afoir de telles terreurs qu'il ne viendra pas. Sa chair étant bunie, il ne toit plus avoir de tésirs.

PAGE.

C'est mon avis.

MISTRESS FORD.

Ne vous occupez que de ce que vous lui ménagerez quand il viendra, et laissez-nous chercher le moyen de le faire venir.

MISTRESS PAGE.

Un vieux conte dit que Herne, le chasseur, qui fut jadis garde dans la forêt de Windsor, rôde l'hiver, dans le calme de minuit, autour d'un chêne, avec de grandes cornes sur la tête; qu'il dessèche les arbres, qu'il ensorcèle le bétail, change en sang le lait des vaches et secoue des chaînes d'une manière épouvantable. Vous avez entendu parler de cet esprit et vous savez que les vieillards à tête faible ont ajouté foi à cette superstition, au point de vous la transmettre comme absolument authentique ?

PAGE.

Quand la nuit est profonde, beaucoup redoutent encore de se promener près du chêne de Herne. Mais où voulez-vous en venir ?

MISTRESS FORD.

Voici notre projet : nous disons à Falstaff de se rencontrer avec nous sous le chêne, déguisé en Herne et avec des cornes sur la tête.

PAGE.

Bien. Admettons qu'il y vienne, et dans ce costume. Quand vous l'y aurez amené, qu'en ferez-vous ? Quel est votre complot ?

MISTRESS PAGE.

Le voici. Anne Page, ma fille, mon petit garçon, et trois ou quatre de leurs camarades du même âge, s'habilleront en nains[1], en lutins, en fées vertes et blanches, avec des couronnes de petits flambeaux de cire sur la tête et des

1 ... *urchins*, *ouphes*. La signification primitive de *urchin* est hérisson. C'est dans ce sens que ce mot sera employé dans la *Tempête*. On l'a employé ensuite dans celui de *nain*. Quant à *ouph* c'est l'expression allemande: lutin. (*Note de Steevens*).

crécelles dans les mains. Tout d'un coup, au moment où Falstaff, elle et moi, nous nous aborderons, ils s'élanceront d'une fosse de scieur de long en poussant des cris discordants. A leurs voix nous nous sauverons toutes deux épouvantées ; alors ils l'entoureront et, comme de vrais lutins, pinceront notre impudique chevalier en lui demandant pourquoi, à cette heure où les fées se divertissent, il ose se trouver sur le sacré chemin et dans un déguisement profane.

MISTRESS FORD.

Et, jusqu'à ce qu'il dise la vérité, les fées supposées le pinceront à fond et le brûleront avec leurs flambeaux.

MISTRESS PAGE.

La vérité connue, nous nous présenterons nous-mêmes, nous désencornerons l'esprit et le ramènerons en nous moquant de lui, jusqu'à Windsor.

FORD.

Il faut bien faire la leçon aux enfants, pour qu'ils ne se trompent pas.

EVANS.

Je leur dicterai leur gonduite et me déguiserai en singe pour pruler le chevalier avec mon flambeau[1].

FORD.

Ce sera parfait. Je vais aller acheter les masques.

MISTRESS PAGE.

Ma Nane sera la reine des fées, richement habillée d'une robe d'innocence.

PAGE, *à part.*

Je vais aller en acheter la soie, pendant ce temps maître Slender enlèvera ma Nane et l'épousera à Eton. (*Haut*). Envoyons vite chez Falstaff.

FORD.

Moi j'irai le retrouver sous le nom de Brook, il me racontera tous ses projets. Vous êtes bien sûr qu'il viendra?

MISTRESS PAGE.

Ne craignez rien. Procurez-vous les accessoires et les vêtements pour nos fées.

EVANS.

A l'œuvre ! C'est un admirable blaisir et une blaisanterie féritablement honnête.

(*Page, Ford et Evans sortent*).

1 L'idée de ce stratagème, fait observer Steevens, peut être venue à Shakespeare, après une fête préparée par Thomas Churchyard pour la reine Elisabeth, à Norwich.

MISTRESS PAGE.

Mistress Ford, envoyez Quickly à sir John afin de connaître ses dispositions.

(*Mistress Ford sort*).

Je vais aller chez le docteur, je lui ai promis que nul autre que lui épouserait Nane Page. Ce Slender a beau être riche, c'est un idiot et c'est lui que mon mari préfère. Le docteur a de l'argent et ses amis sont puissants à la Cour. Lui seul l'épousera quand un parti vingt mille fois meilleur la solliciterait.

(*Elle sort*).

SCÈNE V.

L'auberge de la Jarretière.

ENTRENT L'HOTE ET SIMPLE.

L'HÔTE.

Que veux-tu, rustre? Grossier personnage? Parle, souffle, explique-toi; sois bref, court, prompt, leste.

SIMPLE.

Monsieur, je viens pour parler à sir John Fatstaff de la part de maître Slender.

L'HÔTE.

Voilà sa chambre, sa maison, son château, son lit fixe et son lit roulant[1]. Elle est décorée de l'histoire de l'Enfant Prodigue, toute fraîche et toute nouvellement peinte. Va, frappe et appelle. Il te répondra comme un anthropophage. Frappe, j'ai dit.

SIMPLE.

Il y a une vieille femme, une grosse femme qui est montée dans sa chambre. Je voudrais l'attendre, jusqu'à ce qu'elle descende. Je viens pour lui dire un mot, en vérité.

L'HÔTE.

Hein! Une grosse femme! Le chevalier peut être volé! Je vais appeler! Immense chevalier! Immense sir John! Que tes poumons militaires me répondent! Es-tu là? C'est ton hôte, ton Ephésien qui t'appelle!

1. Au temps de Shakespeare l'ameublement de ces sortes de chambres se composait d'un lit fixe sous lequel était un petit lit à roulettes. Sur le premier couchait le maître, sur le second le serviteur.

FALSTAFF, *paraissant à une fenêtre.*

Eh bien, mon hôte?

L'HÔTE.

Voici un Bohémien-Tartare, qui attend que ta grosse femme descende. Dis-lui de venir, immense, dis-lui de descendre. Mes chambres sont des chambres respectables. Fi! Des privautés? Fi!

(*Entre* FALSTAFF).

FALSTAFF.

Il y avait, en effet, tout à l'heure, une grosse femme avec moi, mais elle est partie.

SIMPLE.

Je vous prie, monsieur, n'était-ce pas la sorcière de Brentford?

FALSTAFF.

C'était elle, coquille de moule. Que lui veux-tu?

SIMPLE.

Mon maître, monsieur, mon maître Slender m'envoie vers elle, l'ayant vue qui allait par les rues, pour savoir, monsieur, si un certain Nym, monsieur, qui lui a fait tort d'une chaîne, avait ou non la chaîne.

FALSTAFF.

J'en ai parlé à la vieille dame.

SIMPLE.

Et qu'a-t-elle dit, je vous prie, monsieur?

FALSTAFF.

Que l'homme qui a privé maître Slender de sa chaîne, la lui a escroquée.

SIMPLE.

Je voudrais pouvoir parler à la dame elle-même. J'ai autre chose encore à lui demander, à son propos.

FALSTAFF.

Quoi? Dis-le moi.

L'HÔTE.

Allons, va vite.

SIMPLE.

Je ne peux pas le révéler, monsieur.

FALSTAFF.

Révèle-le, ou tu es mort[1]!

SIMPLE.

Il ne s'agit que de mistress Page; à savoir si mon maître l'obtiendra ou non.

1. Il y a dans le texte : *I may nos conceal them, sir.* Le Dr Farmer propose de remplacer *conceal* par *reveal*. C'est ce que nous avons fait.

FALSTAFF.

C'est cela même.

SIMPLE.

Quoi ?

FALSTAFF.

Il l'obtiendra ou non. Et dis-lui que la dame m'a dit cela.

SIMPLE.

Puis-je prendre la liberté de le dire, monsieur?

FALSTAFF.

Oui, sir Tike.

SIMPLE.

Je remercie votre Honneur. Mon maître sera bien heureux de ces nouvelles.

(*Simple sort*).

L'HÔTE.

Tu es un savant, tu es un savant, sir John. Il y avait une sorcière avec toi ?

FALSTAFF.

Oui, mon hôte. Elle m'a ouvert les yeux comme jamais je ne l'avais fait depuis que je suis en vie. Et je n'ai rien payé pour cela ; c'est moi qui, au contraire, ai été payé !

(*Entre* BARDOLPH).

BARDOLPH.

C'en est fait de nous, monsieur ! C'est de la filouterie, rien que de la filouterie !

L'HÔTE.

Où sont mes chevaux ? Réponds, Varletto.

BARDOLPH.

Partis avec les filous ! J'étais hors d'Eton, en croupe derrière l'un d'eux, quand ils m'ont renversé dans une fondrière de boue ! Ils ont ensuite piqué des deux et galopé comme trois diables allemands, trois docteurs Faust [1] !

L'HÔTE.

Ils sont partis pour rencontrer le duc, coquin. Ne dis pas qu'ils se sont sauvés. Les Allemands sont d'honnêtes gens.

(*Entre* SIR HUGH EVANS).

EVANS.

Où est mon hôte ?

L'HÔTE.

Qu'y a-t-il, monsieur ?

EVANS.

Surveillez vos bradiques. Un de mes amis venus à la ville me tit qu'il y a trois cousins chermains qui ont volé tous les voyageurs de Reading, de Maidenhead et de Colebrook, par

1. On avait déjà joué le *Faust* de Marlowe.

rapport à leurs chevaux et à leur argent. Je vous avertis dans votre intérêt, ayez l'œil. Vous êtes spirituel, blein de saillies, et je ne feux pas que vous soyez volé. Adieu.

(*Il sort*).

(*Entre* CAIUS).

CAIUS.

Où est mon *Hôte de Jarterre.*

L'HÔTE.

Ici, maître docteur, dans la perplexité et le dilemme plein de doute.

CAIUS.

Je ne sais pas ce qui se passe, mais on m'a dit que vous faisiez de grands préparatifs pour un duc *de Jarmany.* Sur ma foi, la Cour n'attend aucun duc. Je vous le dis pour votre bien. Adieu.

(*Il sort*).

L'HÔTE.

A cor et à cri, va coquin! Assistez-moi, chevalier! Je suis perdu!... Vole, cours, à cor et à cri, coquin! Je suis perdu!

(*L'Hôte et Bardolph sortent*).

FALSTAFF.

Je voudrais que le monde entier pût être volé! Car j'ai été sali et battu! S'il venait aux oreilles de la Cour comment j'ai été déguisé et comment mon déguisement a été lavé et bâtonné, on ferait fondre ma graisse, goutte à goutte, et je servirais à graisser des bottes de pêcheurs! Je garantis que leurs beaux esprits s'en donneraient jusqu'à ce que j'aie la crête basse comme une poire sèche[1]. Je n'ai jamais prospéré depuis que j'ai triché au *Primero*[2]. Si j'avais l'haleine assez longue pour dire mes prières, je me repentirais!

(*Entre* MISTRESS QUICKLY).

Par exemple! D'où venez-vous?

MISTRESS QUICKLY.

De chez les deux parties intéressées.

FALSTAFF.

Que le diable en prenne une et que sa femme se charge de l'autre! Elles seront ainsi casées toutes les deux. J'ai plus

1. Steevens cherche à expliquer la comparaison. Elle nous échappe autant qu'à lui.

2. Au temps de Shakespeare le *primero* était un jeu à la mode. Dans les lettres adressées au comte de Northumberland, relativement au fameux complot des poudres, on trouve que Percy jouait au *Primero*, un dimanche, quand son oncle, le conspirateur, le fit appeler a la maison d'Essex.

Le lecteur curieux de savoir en quoi consistait ce jeu peut consulter la *Collection des anciens jeux*, de Dodsley (*Dodsley's. Collection of old Plays. Vol. V, p. 168, édit. 1780*).

souffert à cause d'elles que la misérable fragilité de la nature humaine est capable d'en supporter.

MISTRESS QUICKLY.

Et elles, n'ont-elles pas souffert? Oui, je le garantis. Une particulièrement : mistress Ford. Un cher cœur, qui a été battu à bleu et à noir, à tel point que vous ne trouveriez pas une place blanche sur son corps!

FALSTAFF.

Que me parles-tu de bleu et de noir? J'ai été battu en toutes les couleurs de l'arc-en-ciel! Peu s'en est fallu qu'on s'emparât de moi comme de la sorcière de Brentford! Sans mon admirable présence d'esprit, la façon extraordinaire dont j'ai joué le rôle d'une vieille femme, rôle auquel je dois mon salut, ce coquin de constable me mettait aux ceps, aux ceps vulgaires, en qualité de sorcière!

MISTRESS QUICKLY.

Monsieur, permettez que je vous parle dans votre chambre. Vous apprendrez des nouvelles, et, je vous le garantis, vous en serez satisfait. J'ai une lettre qui vous dira quelque chose. Chers cœurs, quel mal on se donne pour vous réunir! Sûrement, un d'entre vous sert mal le ciel, pour que vous ayez tant d'ennuis!

FALSTAFF.

Monte dans ma chambre.

(*Ils sortent*).

SCÈNE VI.

Une autre chambre à l'auberge de la Jarretière.

ENTRENT FENTON ET L'HOTE.

L'HÔTE.

Maître Fenton, ne me parlez pas. Je suis accablé de chagrin et veux tout abandonner!

FENTON.

Ecoutez-moi, assistez-moi dans mon projet, foi de gentilhomme, je vous donnerai cent livres d'or, plus que vous n'avez perdu.

L'HÔTE.

Je vous écoute, maître Fenton, et m'engage à garder le secret.

FENTON.

Je vous ai dit, à plusieurs reprises, le tendre amour que je ressens pour la belle Anne Page. Elle répond à mon

affection autant qu'il lui est permis et autant que je puis le désirer. J'ai une lettre d'elle dont le contenu vous étonnera. Il y est question d'une plaisanterie si adéquate à mon secret, que je ne puis vous raconter l'une sans vous dévoiler l'autre. Le gros Falstaff y joue un grand rôle; je vous montrerai tous les détails de la farce. Ecoutez, mon bon hôte. Cette nuit, au chêne de Herne, entre minuit et une heure, ma chère Page paraîtra habillée en reine des fées. La raison de ce travestissement, la lettre vous l'expliquera. Tandis que les autres mettront leur plaisanterie à exécution, elle doit, sous ce déguisement et sur l'ordre de son père, se laisser enlever par Slender et courir à Eton, afin de l'épouser sur-le-champ. Elle y a consenti. D'un autre côté, sa mère, opposée à ce mariage, et qui en tient pour le docteur Caïus, a décidé que le docteur l'enlèverait, pendant que les invités se livreraient à leurs ébats, et qu'il l'épouserait au doyenné, où un prêtre les attend. A ce complot maternel, elle a feint de ne pas opposer de résistance, en même temps qu'elle donnait sa parole au docteur. Ce n'est pas tout. Son père entend qu'elle soit tout de blanc habillée, et que, sous ce costume, quand Slender jugera à propos de la prendre par la main, et de lui dire de partir, elle s'enfuie avec lui. En même temps, sa mère, pour que le docteur la distingue plus aisément (car ils doivent être tous masqués et déguisés) veut qu'elle revête une robe verte, flottante, qu'elle s'enroule des rubans autour de la tête. Quand le docteur le jugera opportun, il lui pincera la main et à ce signal elle a consenti à partir avec lui.

L'Hôte.

Qui compte-t-elle tromper? Son père ou sa mère?

Fenton.

Tous les deux, mon bon hôte, pour partir avec moi! Il ne faut plus qu'une chose : que vous engagiez le vicaire à m'attendre à l'église, entre minuit et une heure, afin que, sous la forme légale d'un mariage, nos cœurs soient solennellement unis.

L'Hôte.

C'est bien. Prenez vos dispositions; j'irai chez le vicaire. Amenez la demoiselle, le prêtre sera là.

Fenton.

Je te serai éternellement reconnaissant. D'ailleurs, je vais te récompenser sur-le-champ.

(*Ils sortent*).

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

L'auberge de la Jarretière.

ENTRENT FALSTAFF ET MISTRESS QUICKLY.

FALSTAFF.

Je t'en prie, assez de bavardage... Va... J'irai au rendez-vous. Ce sera la troisième fois, mais j'ai confiance dans les nombres impairs. Va-t'en. On dit que les nombres impairs ont une vertu divine, soit pour la naissance, la fortune ou la mort. Va-t'en.

MISTRESS QUICKLY.

Je vais vous chercher une chaîne. Je ferai tout mon possible pour vous avoir une paire de cornes.

FALSTAFF.

Va-t'en, je te dis. Le temps passe. Relève la tête et trotte menu.

(*Entre* FORD).

Eh bien, maître Brook ? L'affaire aura lieu cette nuit, ou jamais. Trouvez-vous dans le parc, vers minuit, au chêne de Herne, et vous serez stupéfait.

FORD.

N'avez-vous pas été hier chez elle, où, m'avez-vous dit, vous aviez rendez-vous ?

FALSTAFF.

J'y ai été, maître Brook, comme vous voyez, sous le costume d'une pauvre vieille. Ce coquin de Ford, son mari, a en lui le plus insensé de tous les diables de la jalousie qui aient jamais gouverné un frénétique. Il m'a rudement battu sous mon travestissement de femme; car sous celui d'un homme, maître Brook, je ne craindrais pas Goliath quand je n'aurais qu'un fuseau de tisserand à la main. Je sais d'ailleurs que la vie n'est qu'une navette[1] ! Je suis très

1. « Mes jours ont passé plus légèrement que la navette d'un tisserand, et ils se consument sans espérance. » (*Livre de Job*, *chap. VII*).

pressé. Venez avec moi, je vous raconterai tout, maître Brook. Depuis l'époque où je plumais les oies, faisais l'école buissonnière et jouais à la toupie, je ne savais plus qu'on pût battre comme j'ai été battu hier. Suivez-moi. J'ai de curieuse choses à vous raconter sur le compte de ce Ford, mais je m'en vengerai cette nuit, après quoi je remettrai sa femme entre vos mains. Suivez-moi. D'étranges événements vont avoir lieu, maître Brook ! Suivez-moi.

(*Ils sortent*).

SCÈNE II.

Le Parc de Windsor.

ENTRENT PAGE, SHALLOW ET SLENDER.

PAGE.

Venez, venez. Nous coucherons dans le fossé du château, jusqu'à ce que nous apercevions la lumière de nos fées. Fils Slender, n'oubliez pas ma fille.

SLENDER.

Je lui ai parlé et nous avons un mot de passe pour nous reconnaître. Je vais à celle en blanc et je crie : *Mum.* Elle répond, *budget* et c'est ainsi que nous nous reconnaîtrons[1].

SHALLOW.

C'est bien. Mais de quelle utilité sera votre *mum* et son *budget* ? Le blanc vous la fera suffisamment reconnaître... Il est dix heures sonnées.

PAGE.

La nuit est épaisse ; les follets, les apparitions ne s'en distingueront que mieux. Puisse le ciel protéger notre farce ! Aucun personnage songe à mal excepté le diable et nous le reconnaîtrons à ses cornes[2]. Partons, suivez-moi.

(*Ils sortent*).

1. Ces mots *mum* et *budget*, semblent avoir été d'un commun usage au temps de Shakespeare. « *And now if a man call them to accomptes, and ask the cause of al these their tragical and cruel doings, he shall have a short answer with mum budget, except they will peradventure allege him.* (*Discours contre les insurrections illégales des Protestants*, 1615).

2. *No man means evil but the devil.* « Ceci est une double bévue, s'écrie Warburton, car la plupart de ceux dont on parle sont des femmes. Il faut lire : *No one means.* »

« Ce n'est point une bévue, réplique Steevens. Dans les anciennes moralités, ou les anciens intermèdes, ceux qui jouaient le rôle du Bien, ou du Mal, étaient appelés des hommes (*Men*). »

En effet, dans *Beaucoup de bruit pour rien*, nous verrons que

SCÈNE III.

Une rue, à Windsor.

ENTRENT MISTRESS PAGE, MISTRESS FORD ET LE DOCTEUR CAIUS.

MISTRESS PAGE.

Maître Docteur, ma fille est habillée en vert. Quand vous jugerez le moment convenable, prenez-la par la main, conduisez-la au doyenné et faite hâte. Allez en avant dans le parc. Nous irons toutes les deux ensemble.

CAIUS.

Je sais ce que j'ai à faire. Adieu.

MISTRESS PAGE.

Portez-vous bien, monsieur.

(*Caïus sort*).

Mon mari éprouvera moins de joie à voir berner Falstaff, que de colère à apprendre le mariage de sa fille et du docteur. Mieux vaut une légère réprimande qu'un grand crève-cœur.

MISTRESS FORD.

Où est Nane et son escorte de fées? Et le diable Welche, Hugh?

MISTRESS PAGE.

Ils sont tous couchés dans la fosse, près du chêne de Herne, avec des lumières cachées. Au moment de notre rencontre avec Falstaff, ils éclaireront la nuit.

MISTRESS FORD.

Il en demeurera stupéfait.

MISTRESS PAGE.

S'il n'est pas stupéfait, il sera berné, et s'il est stupéfait... il sera berné quand même!

MISTRESS FORD.

Nous allons joliment le trahir.

MISTRESS PAGE.

Quand on a affaire à de pareils débauchés et à leur libertinage, ceux qui les trahissent ne sont pas des traîtres.

Dogberry prononce cette phrase: « *God's a good man* ». Il existe une épitaphe qui fut, paraît-il, très critiquée par Pope et qui est ainsi:

Do all we can,
Death is a man
That never spareth none.

MISTRESS FORD.

L'heure approche. Au chêne, au chêne !

(*Elles sortent*).

SCÈNE IV.

Le Parc de Windsor.

ENTRENT SIR HUGH EVANS ET DES FÉES.

EVANS.

Bartez, bartez, fées et n'oubliez pas vos rôles. Soyez praves, je vous prie. Suivez-moi jusqu'au fossé ! Je vous tonnerai le signal. Opéissez, venez, venez, bartez, bartez !

(*Ils sortent*).

SCÈNE V.

Une autre partie du parc.

ENTRE FALSTAFF, DÉGUISÉ, AVEC DES CORNES DE CERF SUR LA TÊTE.

FALSTAFF.

La cloche de Windsor a frappé douze coups. L'instant approche. Maintenant, que les dieux au sang chaud m'assistent ! Jupiter, souviens-toi d'avoir été taureau pour ton Europe ! C'est l'amour qui te fit des cornes !

O puissance de l'amour, qui, suivant les circonstances, fait d'une bête un homme, ou d'un homme une bête ! Vous fûtes cygne aussi, Jupiter, pour la belle Léda ! Omnipotent amour ! De combien peu s'en est fallu que ce Dieu eût l'air d'une oie ! Première faute commise sous la forme d'une bête. O Jupiter, quelle bête de faute ! Autre faute sous la forme d'une volaille ! Penses-y, Jupiter. Une folie [1] ! Quand les dieux ont les reins aussi chauds, que peuvent faire les pauvres hommes [2] ! Pour moi, je suis un cerf de Windsor ;

1. ...*In the semblance, of a fowl ; think on't, Jove ; a foul fault.* Falstaff joue sur les mots *fowl* et *foul* (*volaille* et *folle*). La traduction est impossible en français.

2. Quand on se rappelle qu'une traduction de Térence fut publiée, à Londres, en 1580, on se demande si Shakespeare ne s'en est pas inspiré.

le plus gros cerf, j'imagine, de la forêt. Que pour moi l'époque du rut ne soit pas trop terrible, ô Jupiter, ou qui pourrait me blâmer de pisser mon suif[1] ! Qui vient ici? C'est ma biche !

(*Entrent* MISTRESS FORD *et* MISTRESS PAGE).

MISTRESS FORD.

Sir John ? Es-tu ici mon cerf ? Mon mâle ?

FALSTAFF.

Ma biche à la queue noire ! Que le ciel fasse pleuvoir des pommes de terre[2] ! Qu'il tonne sur l'air des *Manches Vertes* ! Qu'il grêle des confitures de baisers ! Qu'il neige des éryn-ges ! Vienne une tempête de provocations ! (*L'embrassant*). C'est ici que je me réfugierai !

MISTRESS FORD.

Mistress Page est venue avec moi, doux cœur.

FALSTAFF.

Divisez-moi comme un cerf envoyé en présent, et prenez chacune une hanche. Je garderai mes côtes pour moi, mes épaules pour le garde de ce district[3] et mes cornes pour vos maris. Je suis un forestier ! Est-ce que je ne parle pas comme Herne, le chasseur ? A cette heure, Cupidon est un

...quia consimilem luserat
Jam olim ille ludum, impendio magis animus gaudebat mihi;
Deum sese in hominem convertisse, atque in alienas tegulas
Venisse clanculum per pluviam, fucum factum mulieri.
At quem deum ? Qui templa cœli summa sonitu concutit.
Ego homuncio hoc non facerem ? Ego illud vero ita fecerim ac
[*lubens.*

« Et comme Jupiter avait joué là le même rôle que moi, je sentais ma joie doublée de ce qu'un dieu se fût changé en homme et glissé secrètement par l'impluvium sous le toit d'autrui pour en conter à une femme. Et quel Dieu ! Celui dont le tonnerre ébranle la voûte du ciel ! Et moi pauvre mortel, je n'en ferais pas autant ! J'ai, ma foi, suivi son exemple.

1. Dans la *Collection des Proverbes* de Ray, se trouve cette phrase : « *He has piss'd his tallow*; se dit des boucs qui deviennent maigres après le temps du rut ».

2. Les pommes de terre, nouvellement importées en Angleterre, passaient pour des aphrodisiaques.
Girard dans son *Herbal* qui date de 1597 s'exprime ainsi : « Cette plante est généralement appelée par nous *Potatus* ou *Potatoes*. J'ai planté dans mon jardin des pommes de terre que j'avais achetées à la Bourse. On les mange rôties dans les cendres ; quand elles sont rôties, il y a des gens qui les trempent dans du vin, d'autres qui les font bouillir avec des prunes. Elles sont nourrissantes, réconfortantes, et provoquent la luxure ».
Voir *Londres au temps de Shakespeare.*

3. *A walk* est une partie de forêt sous la juridiction d'un garde particulier. (*Note de Marlone*).

enfant consciencieux ; il me fait une restitution ! Aussi vrai que j'ai de l'esprit, vous êtes les bienvenues !

(*Bruit au dehors*).

MISTRESS PAGE.

Quel est ce bruit ?

MISTRESS FORD.

Le Ciel nous pardonne nos péchés !

FALSTAFF.

Qu'est-ce que ça peut être?

MISTRESS FORD ET MISTRESS PAGE.

Sauvons-nous !

(*Elles se sauvent*).

(*Entrent sir* HUGH EVANS, *déguisé en satyre;* MISTRESS QUICKLY *et* PISTOL, ANNE PAGE, *habillée en reine des fées suivie de son père et d'autres costumés en fées, avec des flambeaux de cire sur la tête*).

MISTRESS QUICKLY.

Fées noires, grises, vertes et blanches, qui prenez vos ébats au clair de lune, ici, dans l'ombre de la nuit ; filles orphelines de l'immuable destinée, faites votre office et votre devoir. Crieur Hobgoblin, appelez les fées.

PISTOL.

Elfes, écoutez vos noms. Silence, caprices aériens. Grillon, va sauter dans les cheminées de Windsor, où tu trouveras le feu découvert, l'âtre non balayé. Tu pinceras les jeunes servantes, tu leur feras des bleus, aussi bleus que la myrtille[1]. Votre reine brillante a horreur des salauds et de la saleté.

FALSTAFF.

Ce sont les fées! Celui qui ose leur parler est appelé à mourir. Je vais fermer les yeux et me coucher. Aucun homme ne doit surprendre leurs jeux.

(*Il se couvre la figure*).

EVANS.

Où est *Bede ?* Allez, et si vous trouvez une vierge qui avant de tormir ait dit trois fois ses prières, charmez en elle les organes de la rêverie ; qu'elle dorme aussi brofondément qu'un enfant sans souci. Quant à celles qui dormiront, insouciantes de leurs péchés, bincez-les aux bras, aux jambes, dans le dos, aux épaules, aux côtes et aux mollets.

1. *When house or hearth doth sluttish lye,*
I pinch the maidens black and blue.
(*Reliques. Dr. Percy*).

MISTRESS QUICKLY.

A l'œuvre ! A l'œuvre ! Fouillez le château de Windsor, elfes, au dedans et au dehors. Répandez de la joie, lutins, dans chacune des chambres sacrées. Qu'il demeure debout jusqu'au jugement dernier, dans l'état de perfection qui lui convient ; c'est-à-dire digne de son possesseur, comme son possesseur est digne de lui. Frottez les fauteuils de l'ordre avec des parfums[1] et des fleurs rares. Que les stalles, les écussons, les cimiers, soient toujours ornés du loyal blason ! La nuit, fées des prairies, chantez en formant un cercle pareil à celui de la Jarretière. Que sous l'empreinte de vos pas, le gazon fleurisse plus fraîchement dru qu'autre part ! Ecrivez *Honny Soit Qui Mal y Pense*, en touffes émeraude, en fleurs rouges, bleues et blanches, comme les saphirs, les perles et les riches broderies bouclés au-dessous des genoux courbés de la chevalerie ! Les fées remplacent les lettres par des fleurs. Allez ! Dispersez-vous ! Mais jusqu'à une heure, n'oubliez pas de danser comme de coutume, autour du chêne de Herne le chasseur.

EVANS.

Je vous prie, la main dans la main, mettez-vous en ordre. Que vingt vers luisants vous servent de lanterne pour guider vos danses autour de l'arbre. Attendez ! Je sens un homme de la terre intermédiaire[2].

FALSTAFF.

Le Ciel me protège contre le lutin welche ! Il me changerait en fromage !

PISTOL.

Immonde reptile, tu es méprisé depuis ta naissance !

MISTRESS QUICKLY.

Touchez le bout de son doigt avec le feu de l'épreuve. S'il est chaste, la flamme descendra et l'entourera sans lui faire de mal ; s'il fait un mouvement, c'est la chair d'un cœur corrompu.

PISTOL.

Que quelqu'un fasse l'épreuve.

EVANS.

Voyons si ce bois prendra feu.

(Ils le brûlent avec leurs flambeaux).

FALSTAFF.

Oh ! oh ! oh !

1. C'était, à cette époque, un luxe, de frotter les meubles avec des herbes aromatiques. Pline raconte que les Romains avaient la même coutume, pour chasser les mauvais esprits.

2. Les esprits étant supposés habiter dans l'air et les fées sous terre, la terre devenait une station intermédiaire.

MITTRESS QUICKLY.

Corrompu, corrompu, souillé de luxure! Entourez-le, fées; chantez des vers de mépris et, en passant, pincez-le à tour de rôle.

EVANS.

C'est juste. Il est rempli de convoitise et d'iniquité!

CHANSON.

Fi de l'imagination débauchée!
Fi de la débauche et de l'incontinence!
La débauche est du feu dans le sang,
Allumé par d'impurs désirs,
Alimenté par le cœur et dont les flammes aspirent,
Au gré des pensées qui les soufflent, toujours plus haut.
Pincez-le, fées, pincez-le ensemble.
Pincez-le pour sa scélératesse.
Pincez-le et brûlez-le, et entourez-le,
Jusqu'à ce que les flambeaux, les étoiles et la lune soient éteints!

(*Durant cette chanson, les fées pincent Falstaff. Le docteur Caïus s'avance et enlève une fée verte. D'un autre côté arrive Slender qui se sauve avec une fée blanche. Enfin approche Fenton, qui prend la fuite avec Anne Page. On entend un bruit de chasse. Toutes les fées disparaissent. Falstaff arrache sa tête de cerf et se lève*).

(*Entrent* PAGE, FORD, MISTRESS PAGE *et* MISTRESS FORD *qui s'emparent de lui*).

PAGE.

N'essaie pas de t'enfuir! Je pense que nous vous avons surveillé, cette fois! Ne pouvez-vous jouer vos tours que sous la figure de Herne le chasseur?

MISTRESS PAGE.

Venez, je vous prie. Ne poussons pas la plaisanterie plus loin. Eh bien, bon sir John, comment trouvez-vous les commères de Windsor? Regardez ces cornes, mon cher mari. Est-ce que cette paire-là ne convient pas mieux en forêt qu'en ville?

FORD.

Eh bien, monsieur, où est le cocu, maintenant? Maître Brook, Falstaff est un coquin, un coquin cocu. Voici les cornes, maître Brook. Et, maître Brook, de ce qui appartient à Ford, il n'a eu que son panier à linge sale, son bâton et vingt livres d'argent, qui devront être remboursées à maître Brook. En nantissement, maître Brook, ses chevaux sont déjà saisis.

MISTRESS FORD.

Sir John, nous n'avons pas eu de chance. Nous n'avons

jamais pu nous rencontrer. Je ne vous prendrai plus jamais pour amant, mais vous me serez toujours cher[1].

FALSTAFF.

Je commence à m'apercevoir que je suis un âne.

FORD.

Un bœuf aussi. La preuve en est doublement évidente.

FALSTAFF.

Ce ne sont point des fées ! Je m'en suis douté deux ou trois fois, mais la culpabilité de ma conscience, la soudaine surprise de mes faussetés, m'ont aveuglé sur la grossièreté de l'extravagance et laissé croire, en dépit de toute rime et raison, que j'avais affaire à des fées. Voyez comme un homme d'esprit peut facilement devenir un Jack-a-Lent quand il emploie mal cet esprit.

EVANS.

Sir John Falstaff, servez Dieu, renoncez à vos abbétits, et les fées ne vous binceront plus.

FORD.

Bien dit, fée Hugh.

EVANS.

Et vous, renoncez à votre chalousie, je vous en brie également.

FORD.

Jamais plus je ne soupçonnerai ma femme, à moins que vous lui fassiez la cour en bon anglais.

FALSTAFF.

Ai-je exposé ma cervelle au soleil, l'y ai-je fait griller, pour n'avoir pas découvert un piège aussi grossier ! Aurai-je été berné par un bouc gallois ? Me laisserai-je coiffer d'un bonnet de frise[2] ? Je n'ai plus qu'à m'étrangler avec une tartine au fromage !

EVANS.

Le fromage ne se donne pas au peurre et votre ventre est tout peurré.

FALSTAFF.

Fromage et peurre ! Ai-je vécu pour supporter la critique d'un homme qui hache ainsi l'anglais ? C'en serait assez pour humilier le libertinage et les rôdeurs de nuit de tout un royaume !

MISTRESS PAGE.

Sir John, quand nous aurions expulsé les vertus de nos

1. ... *but I will always count you my deer.* Il y a ici un calembour, *deer* (*daim*) se prononçant comme *dear* (*cher*).

2. La frise était une toile dont le pays de Galles avait la renommée.

cœurs, par la tête et par les épaules, quand nous nous serions données sans scrupule à l'enfer, croyez-vous que le diable aurait fait de vous nos délices?

FORD.

Un hoche-pot! Un ballot de lin!

MISTRESS PAGE.

Un homme soufflé!

PAGE.

Vieux, refroidi, fané, avec d'intolérables entrailles!

FORD.

Un homme aussi médisant que Satan!

PAGE.

Et aussi pauvre que Job!

FORD.

Et aussi mauvais que sa femme!

EVANS.

Adonné aux fornications, aux tavernes, au Xérès, au vin, à l'hydromel, aux boissons, aux jurons, aux audaces, à tout!

FALSTAFF.

Soit. Je suis votre thème. Vous avez l'avantage sur moi. Je suis battu. Je ne me sens pas capable de répondre à cette flanelle galloise à qui l'ignorance sert de fil à plomb. Faites de moi ce qui vous conviendra.

FORD.

Monsieur, nous allons vous amener à Windsor, chez un certain maître Brook, à qui vous avez escroqué de l'argent, et dont vous deviez être l'entremetteur. Parmi toutes les souffrances que vous avez endurées, la plus cruelle, je crois, sera de restituer la somme.

MISTRESS FORD.

Allons, cher mari, laissez-le à son repentir, oubliez la somme et soyons tous amis.

FORD.

Soit. Voici ma main. Tout est pardonné.

PAGE.

Sois gai, chevalier. Tu mangeras cette nuit un posset à la maison et je te permettrai de rire de ma femme, qui rit en ce moment de toi. Tu lui diras que maître Slender a épousé sa fille.

MISTRESS PAGE, *à part.*

Il y a des docteurs qui ne le croiront pas. Si Anne Page est vraiment ma fille, il en résulte qu'elle est la femme du docteur Caïus.

(*Entre* SLENDER).

SLENDER.

Hou hou! ho! ho! père Page!

PAGE.

Eh bien, mon fils? Est-ce fait?

SLENDER.

Fait! Le plus malin du Glocestershire ne s'y reconnaîtrait pas! Ou je veux être pendu!

PAGE.

Que se passe-t-il, fils?

SLENDER.

Quand je suis arrivé à Eton pour épouser mistress Anne Page, je n'ai trouvé qu'un lourdaud. Si nous n'avions pas été dans une église je l'aurais frappé ou il m'aurait donné des coups. Je croyais que c'était Anne Page ou je veux demeurer immobile jusqu'à la fin de mes jours! C'était un petit postillon!

PAGE.

Sur ma vie, alors, vous vous êtes trompé!

SLENDER.

Quel besoin avez-vous de me dire cela? Evidemment puisque j'ai pris un garçon pour une fille. Si je l'avais épousé, bien qu'il fût habillé en femme, je n'aurais pas voulu de lui.

PAGE.

Voilà bien votre étourderie! Ne vous avais-je pas dit que vous reconnaîtriez ma fille à sa toilette?

SLENDER.

Je suis allé à celle qui était en blanc, je lui ai crié : *Mum*, et elle m'a répondu *Budget*, comme Anne et moi l'avions décidé. Eh bien, au lieu d'Anne, c'était un postillon!

EVANS.

Jésus! Maître Slender, n'afez-vous pas d'yeux pour ébouser un garçon!

PAGE.

Je suis vexé jusqu'au fond du cœur! Que dois-je faire?

MISTRESS PAGE.

Bon George, ne soyez pas en colère! Je connaissais votre projet ; j'ai fait habiller ma fille en vert et, à cette heure, elle est avec le docteur au doyenné où on les marie.

(*Entre* CAIUS).

CAIUS.

Où est mistress Page? Pardieu, je suis volé! J'ai épousé un garçon, un *boy: un paisan*. Ce n'est pas Anne Page. Pardieu, je suis volé!

MISTRESS PAGE.

N'avez-vous pas pris celle qui était en vert?

CAIUS.

Oui, pardieu et c'est un garçon! Pardieu je vais ameuter tout Windsor!

FORD.

Ceci est étrange. Qui a épousé la véritable Anne?

PAGE.

Mon cœur a des pressentiments! Voici maître Fenton.

(*Entrent* FENTON *et* ANNE PAGE).

Eh bien, maître Fenton?

ANNE.

Pardonnez-moi, mon père! Bonne mère, pardonnez-moi!

PAGE.

Eh bien, mistress? Comment se fait-il que vous ne soyez pas partie avec maître Slender?

MISTRESS PAGE.

Pourquoi n'êtes-vous pas partie avec le maître docteur, mademoiselle?

FENTON.

Vous l'interloquez. Ecoutez la vérité. Vous vouliez lui faire contracter un mariage honteux, puisque les sympathies n'étaient pas réciproques. Elle et moi étions depuis longtemps fiancés et nous avons maintenant la certitude que rien ne nous séparera. Sa désobéissance est sanctifiée, et la supercherie ne doit plus être qualifiée de ruse, de révolte ou de manque de respect, puisque grâce à elle seront évitées les milliers d'heures irréligieusement maudites, dont vous la menaciez en la mariant contre son gré.

FORD.

Ne demeurons pas consternés; il n'y a pas de remède. Dans le royaume de l'avenir, c'est le ciel qui gouverne. L'argent paie la terre, le sort achète les épouses.

FALSTAFF.

Tandis que vous me visiez, je suis enchanté que votre flèche ait dévié.

PAGE.

Il n'y a pas de remède. Fenton, le ciel te tienne en joie. Il faut bien accepter ce qu'on ne peut éviter.

FALSTAFF.

Quand les chiens chassent la nuit, ils ne choisissent pas le daim.

EVANS.

Je veux tanser et manger des brunes à votre noce!

MISTRESS PAGE.

N'y pensons donc plus. Maître Fenton, le ciel vous accorde beaucoup, beaucoup de jours heureux. Cher mari, re-

tournons tous à la maison et auprès d'un bon feu de campagne, nous rirons de ce qui s'est passé, sir John comme tout le monde.

FORD.

Soit. Sir John, vous avez tout de même tenu parole à maître Brook. Il couchera cette nuit avec mistress Ford!

(*Ils sortent*).



(Extrait de la musique du *Berger passionné à son amante* (Voir note 1, page 343).

FIN DES JOYEUSES COMMÈRES DE WINDSOR.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME TROISIÈME

398-2-12. — PARIS. — IMP. HEMMERLÉ ET Cie.

EXTRAIT DU CATALOGUE GÉNÉRAL

DE LA

LIBRAIRIE ERNEST FLAMMARION

PARIS, 26, Rue Racine, 26, PARIS

COLLECTION IN-18 JÉSUS

Les Meilleurs Auteurs Classiques

Français et Étrangers

à **95** centimes le volume broché

Relié toile : **1** fr. **75**

VOLUMES PARUS

ARISTOPHANE, Théatre . . . . 2 vol.
BEAUMARCHAIS, Théatre. . . . . 1 vol.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, Paul et Virginie. . . 1 vol.
BOCCACE, Le Décaméron . . . . 2 vol.
BOILEAU, Œuvres poétiques et en prose . . . . 1 vol.
BOSSUET, Oraisons funèbres . . . . 1 vol.
— Discours sur l'histoire universelle . . . . . 1 vol.
BRANTOME, Les Dames Galantes . . . . 1 vol.
CAMOENS, Les Lusiades . . . . 1 vol.
CASANOVA (Jacques), Mémoires . . . . 6 vol.
CÉSAR (**JULES**), Commentaires sur la Guerre des Gaules 1 vol.
CHATEAUBRIAND, Atala, René, Le Dernier Abencérage. 1 vol.
— Génie du Christianisme . . . . 2 vol.
COMTE (**AUGUSTE**), Philosophie positive.
— — I. — Mathématiques. — Astronomie . 1 vol.
— — II. — Physique. — Chimie. — Biologie. 1 vol.
CORNEILLE, Théatre. . . . . 2 vol.
DANTE, La Divine Comédie . . . . 1 vol.
DESCARTES, Discours de la Méthode, Méditations métaphysiques . . . . 1 vol.
DIDEROT, La Religieuse ; Le Neveu de Rameau . . . . 1 vol.
ESCHYLE, Théatre. . . . . 1 vol.
FÉNELON, Télémaque. . . . . 1 vol.
— Éducation des filles; Lettre a l'Académie . 1 vol.
FOÉ (**DANIEL DE**), Robinson Crusoé . . . . 1 vol.
GŒTHE, Werther, Faust, Hermann et Dorothée . . . 1 vol.
HOMÈRE, Iliade . . . . 1 vol.
— Odyssée . . . . 1 vol.

KLEIST, KOTZEBUE, LESSING, La Cruche cassée, La petite Ville allemande, Minna de Barnhelm . . 1 vol.
LA BRUYERE, Caractères . . . . 1 vol.
LA FAYETTE (Mme de), Mémoires, Princesse de Clèves. 1 vol.
LA FONTAINE, Fables . . . . 1 vol.
— Contes. . . . . 1 vol.
LA ROCHEFOUCAULD, Maximes . . . . 1 vol.
LE SAGE, Histoire de Gil Blas de Santillane . . . . . 2 vol.
LESSING, Théatre . . . . 1 vol.
LE TASSE, Jérusalem délivrée . . . . 1 vol.
MAISTRE (X. DE), Œuvres . . . . 1 vol.
MALEBRANCHE, Recherche de la Vérité. . . . . 2 vol.
MARIVAUX, Théatre choisi . . . . 1 vol.
MOLIÈRE, Théatre. . . . . 4 vol.
MONTAIGNE, Essais, suivis de sa correspondance . . . 4 vol.
MONTESQUIEU, Lettres persanes . . . . 1 vol.
— De l'esprit des Lois . . . . 2 vol.
MUSSET (A. de), Premières poésies, 1829-1835 . . . . . 1 vol.
— Poésies nouvelles, 1836-1852. . . . . 1 vol.
— Comédies et proverbes . . . . 2 vol.
— Nouvelles. . . . . 1 vol.
— Contes . . . . 1 vol.
— La confession d'un enfant du siècle. 1 vol.
— Mélanges de littérature et de critique. 1 vol.
— Œuvres posthumes . . . . 1 vol.
OVIDE, Les Métamorphoses . . . . 1 vol.
PASCAL, Pensées . . . . 1 vol.
— Les Provinciales . . . . 1 vol.
RABELAIS, Œuvres . . . . 2 vol.
RACINE, Théatre . . . . 2 vol.
ROUSSEAU (J.-J.), Confessions. . . . . 2 vol.
— — Julie ou la nouvelle Héloïse. . . . 2 vol.
— — Du Contrat social; Lettre a M. d'Alembert . . . . 1 vol.
— — Émile, ou de l'éducation . . . . . 2 vol.
SCHILLER, Les Brigands, Marie Stuart, Guillaume Tell. 1 vol.
SCOTT (WALTER), Ivanhoé. . . . . 2 vol.
— — La jolie Fille de Perth . . . . . . 2 vol.
SÉVIGNÉ (Mme de), Lettres choisies . . . . 1 vol.
SOPHOCLE, Théatre. . . . . 1 vol.
SPINOZA, Éthique . . . . 1 vol.
STAËL (Mme de), De l'Allemagne. . . . . 2 vol.
STENDHAL, La Chartreuse de Parme . . . . 1 vol.
SUÉTONE, Les douze Césars . . . . 1 vol.
VILLON (François), Œuvres . . . . 1 vol.
VIRGILE, L'Enéide . . . . 1 vol.
VOLTAIRE, Dictionnaire Philosophique . . . . 1 vol
— Histoire de Charles XII, roi de Suède . . . 1 vol.
— Siècle de Louis XIV. . . . . 2 vol.
WISEMAN (Cnal), Fabiola. . . . . 1 vol.

etc., etc., etc.

AUTEURS CÉLÈBRES

à 60 centimes le volume

En jolie reliure spéciale à la collection. 1 franc le volume

Le but de la collection des *Auteurs célèbres*, *à* 60 *centimes* le volume, est de mettre entre toutes les mains de bonnes éditions des meilleurs écrivains modernes et contemporains.

Sous un format commode et pouvant en même temps tenir une belle place dans toute bibliothèque, il paraît chaque quinzaine un volume.

CHAQUE OUVRAGE EST COMPLET EN UN VOLUME

Nos		
248.	AICARD (JEAN). . . .	Le Pavé d'Amour.
474.	AIMARD (G.).	Le Robinson des Alpes.
405.	AJALBERT (JEAN). . .	En amour.
204.	ALARCON (A. DE). . .	Un Tricorne.
582.	—	Le Capitaine Hérisson.
219.	ALEXIS (PAUL). . . .	Les femmes du père Lefèvre.
451.	ALLARD (RENÉE). . .	Le Roman d'une provinciale.
178.	ARCIS (CH. D'). . . .	La Correctionnelle pour rire.
298.	—	La Justice de Paix amusante.
56.	ARÈNE (PAUL). . . .	Le Canot des six Capitaines.
141.	—	Nouveaux contes de Noël.
52.	AUBANEL (HENRY) . .	Historiettes.
62.	AUBERT (CH.). . . .	La Belle Luciole.
128.	—	La Marieuse.
291.	AURIOL (GEORGE) . .	Contez-nous ça !
559.	AUTEURS CÉLÈBRES. .	Chroniques et Contes.
525.	AVENTURES MERVEILLEUSES DE FORTUNATUS.	(Illustrations).
520.	BALLIEU (JACQUES). .	Les Amours fatales. Saïda.
410.	BALZAC (H. DE) . . .	Le père Goriot.
412.	—	La Peau de chagrin.
414.	—	La Femme de trente ans.
416.	—	Le Médecin de campagne.
418.	—	Le Contrat de mariage.
420.	—	Mémoires de deux jeunes mariées.
422.	—	Le Lys dans la Vallée.
424.	—	Histoire des Treize.
426.	—	Ursule Mirouët.
428.	—	Une ténébreuse affaire.
430.	—	Un début dans la Vie.
432.	—	Les Rivalités.
434.	—	La Maison du Chat-qui-Pelote.
436.	—	Une double famille.
438.	—	La Vendetta.

Nos		
440.	BALZAC (H. DE) . . .	Gobseck.
442.	—	Le Colonel Chabert.
444.	—	Une Fille d'Ève.
446.	—	La maison Nucingen.
448.	—	Le Curé de Tours.
450.	—	Pierrette.
452.	—	Béatrix.
454.	—	Louis Lambert.
456.	—	Séraphita.
458.	—	Eugénie Grandet..
460.	—	Physiologie du mariage.
462.	—	Modeste Mignon.
464.	—	Grandeur et décadence de César Birotteau.
466.	—	La cousine Bette.
468.	—	Le cousin Pons.
317.	BARBIER (ÉMILE). . .	Cythère en Amérique. Illustré.
425.	BARBUSSE (A.). . . .	L'Ange du foyer.
470.	BAROT (ODYSSE). . .	Susie.
346.	BARRON (LOUIS). . .	Paris étrange.
379.	BEAUMARCHAIS. . . .	Le Barbier de Séville.
380.	—	Le Mariage de Figaro.
184.	BEAUTIVET	La Maîtresse de Mazarin.
14.	BELOT (ADOLPHE). .	Deux Femmes.
51.	—	Hélène et Mathilde.
171.	—	Le Pigeon.
189.	—	Le Parricide.
205.	—	Dacolard et Lubin.
137.	BELOT (A.) et E. DAUDET	La Vénus de Gordes.
156.	BELOT (A.) et J. DAUTIN	Le Secret terrible.
373.	BERLEUX (JEAN). . .	Cousine Annette.
394.	—	Le Roman de l'Idéal.
389.	BERNARD (CH. DE). .	La peau du Lion.
72.	BERTHE (COMTESSE) .	La Politesse pour Tous.
146.	BERTHET (ÉLIE) . . .	Le Mûrier blanc.
222.	BERTOL-GRAIVIL. . .	Dans un joli Monde } (Les Deux Criminels).
223.	—	Venge ou meurs ! } (Les Deux Criminels).
375.	BESNARD (ÉRIC) . . .	Le Lendemain du mariage.
162.	BIART (LUCIEN) . . .	Benito Vasquez.
296.	BLASCO (EUSEBIO) . .	Une Femme compromise.
268.	BOCCACE	Contes.
311.	BONHOMME (PAUL) . .	Prisme d'Amour.
74.	BONNET (ÉDOUARD). .	La Revanche d'Orgon.
43.	BONNETAIN (P.) . . .	Au Large.
57.	—	Marsouins et Mathurins.
224.	BONSERGENT (A.). . .	Monsieur Thérèse.
276.	BOSQUET (J.)	Le Roman des Ouvrières.
112.	BOUSSENARD (L.). . .	Aux Antipodes.
145.	—	10.000 ans dans un bloc de glace.
229.	—	Chasseurs Canadiens.
12.	BOUVIER (A.). . . .	Colette.
54.	—	Le Mariage d'un Forçat.

N^os

105.	BOUVIER (A.)	Les Petites Ouvrières.
143.	—	Mademoiselle Beau-Sourire.
167.	—	Les Pauvres.
186.	—	Les Petites Blanchisseuses.
398.	BOUVIER (JEAN) . . .	Fille de chouan.
191.	BRÉTIGNY (P.). . . .	La Petite Gabi.
400.	BRISSE (BARON) . . .	Petite cuisine des Familles.
381.	BRUNEL (GEORGES). .	La Science à la Maison.
399.	BUSNACH (WILLIAM) .	Le Crime du bois de Verrières.
75.	CAHU (THÉODORE) . .	Le Sénateur Ignace.
233.	—	Le Régiment où l'on s'amuse.
279.	—	Combat d'Amours.
324.	—	Excelsior. Un Amour dans le monde.
396.	—	Celles qui se donnent.
322.	CAMÉE	Un Amour russe.
37.	CANIVET (CH.). . . .	La Ferme des Gohel.
305.	—	Enfant de la Mer (couronné).
255.	CASANOVA (J.). . . .	Sous les Plombs.
386.	CASIMIR DELAVIGNE. .	Les Enfants d'Edouard.
129.	CASSOT (C.).	La Vierge d'Irlande.
344.	CASTANIER (P.) . . .	Le Roman d'un Amoureux.
287.	CAZOTTE (J.)	Le Diable Amoureux.
323.	CHAMISSO (A. DE) . .	Pierre Schlémihl (Illustrations).
123.	CHAMPFLEURY. . . .	Le Violon de faïence.
147.	CHAMPSAUR (F.). . .	Le Cœur.
42.	Chanson de Roland (La)	
54.	CHATEAUBRIAND . . .	Atala, René, Dernier Abencérage.
7.	CHAVETTE (E.). . . .	La Belle Alliette.
30.	—	Lilie, Tutue, Bebeth.
190.	—	Le Procès Pictompin.
198.	CHINCHOLLE (CH.) . .	Le Vieux Général.
120.	CIM (ALBERT). . . .	Les Prouesses d'une Fille.
329.	—	Les Amours d'un Provincial.
364.	—	La Petite Fée.
125.	CLADEL (LÉON) . . .	Crête-Rouge.
18.	CLARETIE (JULES) . .	La Mansarde.
85.	COLOMBIER (MARIE) .	Nathalie.
358.	—	Sacha.
491.	CONAN DOYLE	Le Capitaine de l'*Etoile polaire*.
163.	CONSTANT (BENJAMIN).	Adolphe.
475.	COOPER (FENIMORE) .	Le Tueur de daims.
282.	COQUELIN CADET. . .	Le Livre des Convalescents. (Illust.)
347.	CORA PEARL	Mémoires.
328.	CORDAY (MICHEL) . .	Misères secrètes.
390.	—	Mon lieutenant.
303.	COTTIN (MADAME) . .	Elisabeth.
26.	COURTELINE (G.) . .	Le 51e Chasseurs.
153.	—	Madelon, Margot et Cie.
228.	—	Les Facéties de Jean de la Butte.
237.	—	Boubouroche.
252.	—	Ombres parisiennes.

N°s		
271.	COUTURIER (CL.) . .	Le Lit de cette personne.
357.	CYRANO DE BERGERAC.	Voyage dans la Lune.
259.	DANRIT (CAPITAINE) .	La Bataille de Neufchâteau.
419.	—	Les Exploits d'un sous-marin.
490.	—	Un Dirigeable au Pôle Nord.
238.	DANTE.	L'Enfer.
560.	DARZENS	Le Roman d'un Clown.
2.	DAUDET (ALPHONSE) .	La Belle-Nivernaise.
151.	—	Les Débuts d'un Homme de Lettres.
50.	DAUDET (ERNEST) . .	Jourdan Coupe-Tête.
179.	—	Le Crime de Jean Malory.
217.	—	Le Lendemain du péché.
332.	—	Les 12 Danseuses du château de Lamolle.
342.	—	Le Prince Pogoutzine.
352.	—	Les Duperies de l'Amour.
244.	DELCOURT (P.) . . .	Le Secret du Juge d'Instruction.
29.	DELVAU (ALFRED) . .	Les Amours buissonnières.
58.	—	Mémoires d'une Honnête Fille.
134.	—	Le grand et le petit Trottoir.
169.	—	Du Pont des Arts au Pont de Kehl.
220.	—	A la porte du Paradis.
235.	—	Les Cocottes de mon Grand-Père.
254.	—	Miss Fauvette.
89.	DESBEAUX (E.). . . .	La Petite Mendiante.
70.	DESLYS (CH.)	L'Abîme.
155.	—	Les Buttes Chaumont.
225.	—	L'Aveugle de Bagnolet.
48.	DHORMOYS (P.). . . .	Sous les Tropiques.
207.	DICKENS (CH.). . . .	La Maison hantée.
240.	—	La Terre de Tom Tiddler.
262.	—	Un Ménage de la Mer.
21.	DIDEROT	Le Neveu de Rameau.
66.	DIGUET (CH.). . . .	Moi et l'autre (ouvrage couronné).
314.	DOLLFUS (PAUL). . .	Modèles d'Artistes (illustré).
117.	DOSTOIEWSKY	Ame d'Enfant.
337.	—	Les Précoces.
345.	DRAULT (JEAN) . . .	Les Aventures de Bécasseau.
455.	—	L'impériale de l'omnibus.
24.	DRUMONT (ÉDOUARD) .	Le Dernier des Trémolin.
140.	DUBUT DE LAFOREST .	Belle-Maman.
158.	DU CAMP (MAXIME). .	Mémoires d'un Suicidé.
152.	DUMAS (ALEXANDRE) .	La Marquise de Brinvilliers.
192.	—	Les Massacres du Midi.
221.	—	Les Borgia.
231.	—	Marie Stuart.
285.	DURIEU (L.).	Ces bons petits collèges.
331.	—	Le Pion.
8.	DUVAL (G.)	Le Tonnelier.
241.	ENNE (F.) et F. DELISLE	La comtesse Dynamite.
121.	ERASME	Colloques choisis (couronné).
368.	—	Eloge de la folie (couronné)

Nos

27. ESCOFFIER . . . . . Troppmann.
124. EXCOFFON (A.). . . . Le Courrier de Lyon.
208. FIÉVÉE (J.) . . . . . . La Dot de Suzette.
104. FIGUIER (Mme LOUIS) . Le Gardian de la Camargue.
164. — Les Fiancés de la Gardiole.
471. FISCHER (MAX ET ALEX) Avez-vous cinq minutes?
1. FLAMMARION (CAMILLE) Lumen.
51. — Rêves étoilés.
101. — Voyages en Ballon.
151. — L'Eruption du Krakatoa.
201. — Copernic et le système du monde.
251. — Clairs de Lune.
301. — Qu'est-ce que le Ciel?
351. — Excursions dans le Ciel.
401. — Curiosités de la Science.
451. — Les caprices de la foudre.
449. FONCLOSE (Mme M. DE). Guide pratique des Travaux de Dames.
515. FRAGEROLLE et COSSERET. Bohème bourgeoise.
480. GALLUS (EMMANUEL) . La Victoire de l'Enfant.
340. GARCHINE . . . . La Guerre.
476. GARNERAY (LOUIS). . Voyages, aventures et combats.
477. — Mes Pontons.
17. GAUTIER (THÉOPHILE). Jettatura.
53. — Avatar. — Fortunio.
159. GAUTIER (Mme JUDITH). Les Cruautés de l'Amour.
591. GAWLIKOWSKI . . . . Guide complet de la Danse.
597. GAY (ERNEST) . . . . Fille de comtesses.
549. GINESTET (H. DE) . . Souvenirs d'un prisonnier de guerre en Allemagne.
194. GINISTY (P.) Seconde nuit (roman bouffe). Préface par A. Silvestre.
172. GOGOL (NICOLAÏ). . . Les Veillées de l'Ukraine.
197. — Tarass Boulba.
367. — Contes et Nouvelles.
28. GOLDSMITH . . . . . Le Vicaire de Wakefield.
25. GORON . . . . Un beau crime.
177. GOZLAN (LÉON). . . . Le Capitaine Maubert.
561. — Polydore Marasquin.
363. GRÉBAUVAL (A.) . . . Le Gabelou.
256. GREYSON (E.) . . . . Juffer Daadge et Juffer Doortje.
168. GROS (J.). . . . . . Un Volcan dans les Glaces.
210. — L'homme fossile.
297. — Les Derniers Peaux-Rouges.
308. — Aventures de nos Explorateurs.
60. GUÉRIN-GINISTY . . . La Fange.
149. — Les Rastaquouères.
307. GUICHES (GUSTAVE). . L'Imprévu.
106. GUILLEMOT (G.) . . . Maman Chautard.
230. GUYOT (YVES) . . . . Un Fou.
548. GYP . . . . Dans l'Train.
102. HACKS (Dr CH.). . . . A bord du courrier de Chine.
108. HAILLY (G. D'). . . . Fleur de Pommier.
157. — Le Prix d'un Sourire.

Nos		
406.	HAILLY (G. D') . . .	Un cœur d'or.
9.	HALT (Mme ROBERT).	Hist. d'un Petit Homme (ouvr. cour.).
76.	—	Brave Garçon.
91.	—	La Petite Lazare.
417.	—	Battu par des Demoiselles.
68.	HAMILTON.	Mémoires du Chevalier de Grammont
558.	HÉGÉSIPPE MOREAU. .	Le Myosotis.
478.	HEINE (HENRI). . . .	Le Tambour Le Grand.
355.	HENNIQUE (LÉON). . .	Benjamin Rozes.
87.	HEPP (A.).	L'Amie de Madame Alice.
295.	HOFFMANN	Contes fantastiques.
41.	HOUSSAYE (ARSÈNE) .	Lucia.
61.	—	Madame Trois-Etoiles.
119.	—	Les Larmes de Jeanne.
142.	—	La Confession de Caroline.
187.	—	Julia.
433.	—	Mlle de La Vallière et Mme de Montespan.
245.	HUCHER (F.)	La Belle Madame Pajol.
407.	—	Œuvre de Chair.
	HUGO (VICTOR) . . .	La Légende du Beau Pécopin.
13.	JACOLLIOT (L.) . . .	Voyage aux Pays Mystérieux.
56.	—	Le Crime du Moulin d'Usor.
67.	—	Vengeance de Forçats.
200.	—	Les Chasseurs d'Esclaves.
247.	—	Voyage sur les rives du Niger.
261.	—	Voyage au pays des Singes.
445.	—	Fakirs et Bayadères.
81.	JANIN (JULES). . . .	L'Ane mort.
286.	—	Contes.
294.	—	Nouvelles.
97.	JOGAND (M.).	L'Enfant de la Folle.
405.	LACOUR (PAUL) . . .	Le diable au corps.
392.	LAFARGUE (FERNAND).	Les Ciseaux d'Or.
408.	—	Les Amours passent...
443.	—	La fausse piste.
467.	—	Fin d'Amour.
483.	—	Dette d'honneur.
315.	LA FONTAINE	Contes.
284.	LANO (PIERRE DE). .	Jules Fabien.
345.	LAPAUZE (HENRY) . .	De Paris au Volga (couronné).
372.	LA QUEYSSIE (EUG. DE)	La Femme de Tantale.
133.	LAUNAY (A. DE) . . .	Mademoiselle Mignon.
278.	LAURENT (ALBERT). .	La Bande Michelou.
383.	LAVELEYE (E. DE) . .	Sigurd et les Eddas.
482.	LEMAITRE (CLAUDE) .	Marsile Gerbault.
457.	LEMERCIER DE NEUVILLE (L.).	Les Pupazzi inédits.
484.	LEMONNIER (CAMILLE).	La Faute de Madame Charvet.
272.	LE ROUX (HUGUES). .	L'Attentat Sloughine.
38.	LEROY (CHARLES) . .	Les Tribulations d'un Futur.
144.	—	Le Capitaine Lorgnegrut.
289.	—	Un Gendre à l'Essai.

Nos

176. LESSEPS (FERDINAND DE). Les Origines du Canal de Suez.
439. LETTRES GALANTES D'UNE FEMME DE QUALITÉ.
366. LEX . . . . Comment on se marie.
215. LHEUREUX (P.). . . . P'tit Chéri (Histoire parisienne).
288. — Le Mari de Mlle Gendrin.
185. LOCKROY (ED.) . . . .. L'Ile révoltée.
459. LONGFELLOW . . . . Evangéline.
16. LONGUS. . . . . Daphnis et Chloé.
195. MAËL (PIERRE) . . . Pilleur d'épaves (mœurs maritimes).
209. — Le Torpilleur 29.
264. — La Bruyère d'Yvonne.
334. — Le Roman de Joël
33. MAISTRE (X. DE). . . Voyage autour de ma Chambre.
40. MAIZEROY (RENÉ) . . Souvenirs d'un Officier.
59. — Vava Knoff.
148. — Souvenirs d'un Saint-Cyrien.
159. — La Dernière Croisade.
182. MARGUERITTE (P.). . La confession posthume
86. MARTEL (T.) . . . . La Main aux Dames.
232. — La Parpaillotte.
362. — L'Homme à l'Hermine.
453. — Dona Blanca.
472. — La Tuile d'or.
481. — La Prise du bandit Masca.
82. MARY (JULES). . . . Un coup de Revolver.
173. — Un Mariage de confiance.
243. — Le Boucher de Meudon.
64. MAUPASSANT (GUY DE). L'Héritage.
111. — Histoire d'une Fille de Ferme.
479. MAYNE-REID (CAPITAINE). Le Chef blanc.
489. — Les Chasseurs de Chevelures.
54. MELANDRI (ACHILLE) . Ninette.
11. MENDÈS (CATULLE). . Le Roman Rouge.
44. — Pour lire au Bain.
65. — Monstres parisiens.
94. — Le Cruel Berceau.
114. — Pour lire au Couvent.
154. — Pierre le Véridique, roman.
196. — Jupe courte.
211. — Jeunes Filles.
234. — Isoline.
250. — L'Art d'Aimer.
266. — L'Enfant amoureux.
388. — Verger-Fleuri.
90. MÉROUVEL (CH.). . . Caprice des Dames.
110. MÉTÉNIER (OSCAR) . . La Chair.
227. — Myrrha-Maria.
270. — La Grâce.
321. — La Croix.
170. MEUNIER (V.) . . . . L'Esprit et le Cœur des Bêtes.
52. MICHELET (MADAME) . Quand j'étais Petite.

N^{os}		
63.	MIE D'AGHONNE . . .	L'Ecluse des Cadavres.
115.	—	L'Enfant du Fossé.
218.	—	Les Aventurières.
485.	MOINAUX (JULES). . .	Les gaietés bourgeoises.
118.	MOLÈNES (E. DE). . .	Pâlotte.
150.	MONSELET (CHARLES) .	Les Ruines de Paris.
259.	MONTAGNE (ÉD.). . .	La Bohème camelotte.
93.	MONTEIL (E.)	Jean des Galères.
370.	MONTET (JOSEPH). . .	Le justicier.
135.	MONTIFAUD (M. DE). .	Héloïse et Abélard.
338.	MOREAU (HÉGÉSIPPE).	Le Myosotis.
304.	MOREAU-VAUTHIER . .	Les Rapins.
69.	MOULIN (MARTIAL). .	Nella.
290.	—	Le Curé Comballuzier.
267.	MOULIN (MARTIAL) ET PIERRE LEMONNIER.	Aventures de Mathurins.
216.	MULLEM (L.)	Contes d'Amérique.
161.	MURGER (HENRI). . .	Le Roman du Capucin.
487.	MUSSET (ALFRED DE).	Mimi Pinson.
488.	—	Frédéric et Bernerette.
310.	NACLA (VICOMTESSE) .	Par le Cœur.
384.	—	Par-ci, par-là.
4.	NAPOLÉON Ier	Allocutions et Proclamations militaires.
309.	—	Messages et Discours politiques.
249.	NERVAL (GÉRARD DE).	Les Filles du feu.
333.	—	Aurélia.
199.	NEWSKY (P.).	Le Fauteuil Fatal.
371.	NION (FRANÇOIS DE) .	L'Usure.
312.	NOEL (ÉDOUARD). . .	L'Amoureux de la Morte.
19.	NOIR (LOUIS)	L'Auberge Maudite.
132.	—	La Vénus cuivrée.
205.	—	Un Tueur de Lions.
457.	—	Trésor caché.
465.	—	Au fond de l'abîme.
242.	NOIROT (E.).	A travers le Fouta-Djallon.
202.	PARDIELLAN (P. DE) .	Poussière d'Archives.
374.	—	L'implacable service.
486.	—	Impressions de campagne, 1793-1809.
265.	PAZ (MAXIME). . . .	Trahie.
95.	PELLICO (SILVIO). . .	Mes prisons.
385.	PELLOUTIER (LÉONCE).	Ma tante Mansfield.
441.	PERRAULT (PIERRE) .	L'Amour d'Hervé.
277.	PERRET (P.).	La fin d'un Viveur.
427.	—	Petite Grisel.
376.	PÉTRARQUE ET LAURE.	Lettres de Vaucluse.
226.	PEYREBRUNE (G. DE) .	Jean Bernard.
393.	PICHON (LUDOVIC) . .	L'Amant de la Morte.
127.	PIGAULT-LEBRUN. . .	Monsieur Botte.
73.	POÉ (EDGAR)	Contes extraordinaires.
193.	PONT-JEST (R. DE). .	Divorcée.
175.	POTHEY (A.).	Le Capitaine Régnier.
188.	—	La Fève de Saint-Ignace.

N°s		
160.	POUCHKINE	Doubrovsky.
274.	PRADELS (OCTAVE)	Les Amours de Bidoche.
378.	—	Le Plan de Nicéphore.
463.	—	Agence matrimoniale.
6.	PRÉVOST (L'ABBÉ)	Manon Lescaut.
519.	RAIMES (GASTON DE)	L'Epave.
516.	RATAZZI (Mme).	La Grand-Mère.
236.	REIBRACH (J.).	La Femme à Pouillot.
258.	RENARD (JULES).	Le Coureur de Filles.
35.	RÉVILLON (TONY).	La Faubourg Saint-Antoine.
78.	—	Noémi. La Bataille de la Bourse.
136.	—	L'Exilé.
300.	—	Les Dames de Neufve-Eglise.
318.	—	Aventure de Guerre.
356.	RICHE (DANIEL)	Amours de Mâle.
330.	RICHEBOURG (ÉMILE)	Le Portrait de Berthe.
353	—	Sourcils noirs.
46.	RICHEPIN (JEAN).	Quatre petits Romans.
77.	—	Les Morts bizarres.
292.	ROCHEFORT (HENRI)	L'Aurore boréale.
354.	ROGER-MILÈS	Pures et impures.
214.	ROUSSEIL (Mlle)	La Fille d'un Proscrit.
96.	RUDE (MAXIME)	Une Victime de Couvent.
126.	—	Roman d'une Dame d'honneur.
260.	—	Les Princes Tragiques.
395.	SABATIER (E.)	Manuel de l'Agriculteur et du Jardinier.
10.	SAINT-PIERRE (B. DE).	Paul et Virginie.
15.	SANDEAU (JULES).	Madeleine.
80.	SARCEY (FRANCISQUE).	Le Siège de Paris.
138.	SAUNIÈRE (PAUL).	Vif-Argent.
150.	SCHOLL (AURÉLIEN).	Peines de cœur.
336.	—	L'Amour d'une Morte.
413	SCOTT (WALTER).	Le Nain noir.
415	—	Le Château périlleux.
98.	SIEBECKER (E.)	Le Baiser d'Odile.
335.	—	Récits héroïques.
404.	SIENKIEWICZ (HENRIK).	Une idylle dans la Savane.
47.	SILVESTRE (ARMAND)	Histoires Joyeuses.
116.	—	Histoires Folâtres.
165.	—	Maïma.
180.	—	Rose de Mai.
283.	—	Histoires gaies.
293.	—	Les cas difficiles.
306.	—	Les Veillées galantes.
429.	—	Le célèbre Cadet-Bitard.
206.	SIRVEN (ALFRED).	La Linda.
213.	—	Etiennette.
107.	SOUDAN (JEHAN)	Histoires américaines (illustrées).
71.	SOULIÉ (FRÉDÉRIC).	Le Lion amoureux.
246.	SPOLL (E. A.).	Le Secret des Villiers.
20.	STAPLEAUX (L.)	Le Château de la Rage.

N°s

39.	SWIFT.	Voyages de Gulliver.
22.	TALMEYR (M.). . . .	Le Grisou.
435.	THÉO-CRITT.	Le Bataillon des hommes à poil.
5.	THEURIET (ANDRÉ). .	Le Mariage de Gérard.
92.	—	Lucile Désenclos. — Une Ondine.
281.	—	Contes tendres.
469.	THIRION (E.)	Mamzelle Misère.
473.	TISSOT (VICTOR). . .	Au Berceau des Tzars.
79.	TOLSTOÏ	Le Roman du Mariage.
174.	—	La Sonate à Kreutzer.
299.	—	Maître et serviteur.
359.	—	A la Hussarde.
377.	—	Napoléon et la Campagne de Russie.
387.	—	Pamphile et Julius.
402.	—	Les Cosaques.
423.	—	Sébastopol (mai et août 1855).
411.	TOLSTOÏ ET BONDAREFF	Le Travail.
326.	TOPFFER (R.)	La Bibliothèque de mon Oncle.
327.	—	Nouvelles genevoises.
83.	TOUDOUZE (G.). . . .	Les Cauchemars.
55.	TOURGUENEFF (I.) . .	Récits d'un Chasseur.
109.	—	Premier Amour.
212.	—	Devant la Guillotine.
461.	TRISTAN BERNARD . .	Citoyens, Animaux, Phénomènes.
302.	UZANNE (OCTAVE) . .	La Bohème du Cœur.
365.	VALDÈS (ANDRÉ) . . .	A la Dérive.
99.	VALLERY-RADOT . . .	Journal d'un Volontaire d'un an (couronné)
25.	VAST-RICOUARD . . .	La Sirène.
166.	—	Madame Lavernon.
257.	—	Le Chef de gare.
341.	VAUCAIRE (MAURICE) .	Le Danger d'être aimé.
421.	VAUDÈRE (JANE DE LA)	La Mystérieuse.
269.	VAUTIER (CL.). . . .	Femme et Prêtre.
280.	VEBER (PIERRE). . .	L'Innocente du Logis.
113.	VIALON (P.).	L'Homme au Chien muet.
369.	VIGNÉ D'OCTON (P.). .	Mademoiselle Sidonie.
409.	—	Petite Amie.
88.	VIGNON (CLAUDE). . .	Vertige.
49.	VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.	Le Secret de l'Echafaud.
100.	VOLTAIRE.	Zadig. — Candide. — Micromégas.
350.	—	L'Ingénu.
447.	X... (Mme). . . .	Mémoires d'une Préfète de la 3e République.
273.	XANROF	Juju.
275.	YVELING RAMBAUD . .	Sur le tard.
84.	ZACCONE (PIERRE) . .	La Duchesse d'Alvarès
183.	—	Seuls !
3.	ZOLA (ÉMILE). . . .	Thérèse Raquin.
45.	—	Jacques Damour.
103.	—	Nantas.
122.	—	La Fête à Coqueville.
181.	—	Madeleine Férat.
255.	—	Jean Gourdon.
263.	—	Sidoine et Médéric.

PIÈCES A SUCCÈS (*Suite*)

	Hommes	Femmes
Monsieur Adolphe, par Ern. Vois et Alin Monjardin.	2	2
La Casserole, par Oscar Méténier	8	3
La Revanche de Dupont l'Anguille, par Oscar Méténier (*Prix* 1 fr. 20)	10	3
Une Manille, par Ernest Vois	5	1
Caillette, par H. de Gorrse et Ch. Meyreuil	4	2
Paroles en l'air, par Pierre Veber et L. Abric . . .	5	3
L'Extra-Lucide, par Georges Courteline	1	1
Trop Aimé, par Xanrof.	1	1
Le Portrait (1 acte en vers) par Millanvoye et Cressonois	2	2
L'Ami de la Maison, par Pierre Veber	3	2
Les Chaussons de Danse, par Auguste Germain . .	2	2
Dent pour Dent, par H. Kistemaeckers	3	1
Petin, Mouillarbourg et Consorts, par Georges Courteline	7	1
Grandeur et Servitude, par Jules Chancel	5	1
La Berrichonne, par Léo Trézenik	3	3
Un verre d'eau dans une tempête, par L. Schneider et A. Sciama	1	2
L'Affaire Champignon, par G. Courteline et P. Veber.	7	2
Le Pauvre Bougre et le **Bon Génie**, par Alph. Allais.	2	1
Les Crapauds, La Grenouille, par Léon Abric. . .	2	1
Les Cigarettes, par Max Maurey.	3	1
Nuit d'été, par Auguste Germain	2	2
La Huche à pain (1 acte en vers), par J. Redelsperger	5	2
Si tu savais, ma chère, par Jules Lévy	1	3
La Grenouille et le Capucin, par Franc-Nohain . .	2	1
Le Coup de Minuit, par H. Delorme et Francis Gally.	2	3
Cher Maître, par Xanrof	3	1
Ceux qu'on trompe, par Grenet-Dancourt	2	2
Un Bain qui chauffe, par Pierre Veber.	2	2
Blancheton père et fils, par G. Courteline et P. Veber.	14	4
Un Début dans le monde, par Max Maurey et P. Mathiex.	1	5
Pour la Gosse, par Jules Lévy	3	3

Joli emboîtage pour **25** *pièces. . . . Prix* : **2** *fr.* **50**

COLLECTION IN-8° ILLUSTRÉE

A 95 cent. le volume broché; relié toile, 1 fr. 50

DAUDET (ALPHONSE). — **Tartarin de Tarascon**. 1 volume illustré par G. Dutriac.
AICARD (JEAN), de l'Académie française. — **Tata**. 1 volume illustré par Suzanne Minier.
GYP. — **Le Friquet**. 1 volume illustré par P. Kauffmann.
COURTELINE (GEORGES). — **Coco, Coco et Toto**. 1 volume illustré par A. Barrère.
RODENBACH (GEORGES). — **Bruges-la-Morte**. 1 volume illustré par Marin Baldo.
LEMONNIER (CAMILLE). — **Amants joyeux**. 1 volume illustré par Bigot-Valentin.
ESPARBÈS (GEORGES D'). — **Le Roi**. 1 vol. ill. par H. Lanos.
JANE DE LA VAUDÈRE. — **Le Mystère de Kama**. 1 volume illustré par Ch. Atamian.
WOLFF (PIERRE). — **Sacré Léonce !** 1 vol. ill. par Fabiano.
THEURIET (ANDRÉ). — **Mon Oncle Flo**. 1 volume illustré par Ernest Bouard.
LEROY (CHARLES). — **Le Colonel Ramollot**. 1 volume illustré par A. Vallet.
LEMAITRE (CLAUDE). — **Cadet Oui-Oui**. 1 vol. ill. par Simont.
HEYSE (PAUL), (Prix Nobel 1910). — **L'Amour en Italie**. 1 volume illustré par Marin Baldo.
FLAMMARION (CAMILLE). — **Stella**. 1 volume illustré par Suzanne Minier.
DAUDET (ALPHONSE). — **Tartarin sur les Alpes**. 1 volume illustré par G. Dutriac.
CORDAY (MICHEL). — **Le Charme**. 1 vol. ill. par Jordic.
CORRARD (PIERRE) — **La Bohème s'amuse**. 1 volume illustré par Mirande.
MAËL (PIERRE). — **Pilleurs d'Épaves**. 1 vol. ill. par Lanos.
PROVINS (Michel). — **Nos petits Cœurs**. Illust. de L. Métivet.
DANRIT (Capitaine). — **Robinsons Sous-Marins**. Illustrations de G. Dutriac.
CUNISSET-CARNOT. — **Étrange fortune**. Illus. de G. Fraipont.
FRÉMEAUX (Paul). — **Les derniers jours de l'Empereur**. *Illustrations d'après des documents iconographiques anciens, communiqués par l'auteur.*
ARÈNE (Paul). — **Domnine**. Illustrations de Koister.
ALLAIS (Alphonse). — **Pas de bile !** Illust. de L. Métivet.

etc., etc., etc.

9879. — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie. (2-12).